

REMERCIEMENTS

Ce deuxième numéro de la revue des Arts de l'Oralité, consacré à L'Eau, fait partie de la valise pédagogique initiée par l'ABHOER (Agence du bassin hydraulique Oum Er-Rabia et l'association OCADD (Oralité, Conte pour l'Amitié, le dialogue et le développement). En effet, les deux organismes, dans le cadre d'une convention, visent à sensibiliser des milliers d'écoliers de la région de Tadla-Azilal aux problèmes de l'eau par le biais d'une série d'actions: formation des enseignants en vue de mettre en place des activités de sensibilisation ; visite de deux cents écoliers au barrage Al Hansali, pièce théâtrale ; ateliers de peinture ; activités orales en classe ; publication d'une histoire illustrée et d'un Lexique fondamental de l'eau. Cette action de grande envergure se propose aussi de développer une réflexion scientifique interdisciplinaire sur la même thématique.

A l'issue de la première tranche du projet, nous tenons à réitérer nos sincères remerciements à tous nos partenaires traditionnels et à toutes les personnes qui l'ont appuyé, en ayant cru fermement et dès le départ à la réussite de cette noble mission, et en particulier à :

- L'agence du bassin hydraulique de l'Oum Er-Rbia pour le financement du projet.
- M. Abdelaziz ZEROUALI l'ex Directeur de l'Abhoer qui a initié ce projet et a contribué
- M. Abdelaziz LABRAIMI, l'actuel Directeur de l'agence qui a veillé par la suite à la concrétisation des diverses actions de ce projet.
- M. Riahi BACHIRAT qui a coordonné les premiers travaux de ce projet.
- M.R. ELMESLOUHI qui a donné un nouveau souffle à cette action par son dynamisme et son dévouement.
- Aux membres de l'association OCADD (Ait berri Aicha, Wafae N'ciri, mustapha Bourhim, Nozhi Azzeddine, Ahmed Hafdi, Lahoucine Dehhou, Mohamed Bahi et Tarik Hbid) pour leur participation à la conception, à la formation et à la réalisation du projet.
- M. le Directeur de l'académie régionale de la formation et de l'éducation du Tadla-Azilal pour avoir souscrit à cet élan citoyen
- MM. Les délégués du ministère de l'éducation nationale de Beni-Mellal et d'Azilal qui nous ont facilité l'accès aux écoles impliquées dans le projet.
- Aux quatorze enseignants-animateurs venus de Beni-Mellal et d'Azilal
- Aux directeurs d'écoles.

OCADD

AGENCE DU BASSIN HYDRAULIQUE DE L'OUM ER-RBIA : ETABLISSEMENT PUBLIC AU SERVICE DE L'EAU



Créée par la loi 10-95 sur l'eau en 1995, l'Agence du Bassin Hydraulique de l'Oum Er-Rbia joue un rôle catalyseur en matière de gestion de l'eau au niveau régional. En effet, cet organisme vient compléter l'architecture de l'organisation administrative de la gestion de l'eau à l'échelle de la Région. Elle assure d'abord la macro-gestion de l'eau, mais ses interventions s'orientent également vers la promotion de l'usage rationnel de l'eau, ainsi son action se situe à l'amont des usagers et organismes publics d'exploitation et de distribution de l'eau (ONE, ORMVAT, ORMVAD, ORMVAH, ONEP, Régies, Collectivités, etc...) qui ont à la charge d'exploiter et de gérer l'eau au niveau de la distribution. L'Agence du Bassin a également des prérogatives en matière de contrôle de l'usage qui est fait de l'eau.

L'Agence du Bassin Hydraulique de l'Oum Er-Rbia a pour mission :

- d'évaluer, de planifier, de développer et de gérer les ressources en eau au niveau du bassin hydraulique ;
- de garantir la préservation du domaine public hydraulique (ouvrages hydrauliques, cours d'eau, nappes etc...) dans une perspective de développement durable;
- d'engager les partenaires et acteurs (collectivités locales, industriels, agriculteurs, etc.) dans des projets visant la maîtrise quantitative et qualitative des ressources en eau en encourageant l'utilisation économe, valorisante et non polluante ;
- de promouvoir et de développer la technicité en matière d'utilisation de l'eau.

Le rôle de l'Agence du Bassin Hydraulique de l'Oum Er-Rbia s'inscrit dans le cadre de la politique de régionalisation engagée par le Maroc qui fait de la région le moteur et le catalyseur du développement socio-économique du pays. La gestion intégrée des ressources en eau est par ailleurs une composante essentielle de ce développement. Elle implique une gestion décentralisée et déconcentrée au niveau du bassin versant de l'Oum Er-Rbia où tous les acteurs concernés apportent leur contribution effective à la maîtrise de la problématique de la gestion de l'eau dans la perspective du développement durable de la zone d'action du bassin hydraulique de l'Oum Er-Rbia.

Le Directeur de l'Agence

EDITORIAL

L'eau : une ressource vitale et stratégique

La parution du second numéro de *la Revue des Arts de l'Oralité* coïncide avec une conjoncture nationale et internationale d'autant plus brûlante qu'interpellante : le sommet du réchauffement climatique à Copenhague, l'année de la terre, la charte de l'environnement, la stratégie de l'eau, les énergies renouvelables... autant d'événements et de chantiers majeurs dans lesquels le Maroc joue un rôle primordial sur la scène internationale.

En effet, les enjeux planétaires de la gestion des ressources en eau sont plus que jamais d'actualité et font couler beaucoup d'encre. Ainsi avons-nous jugé nécessaire de livrer à nos lecteurs et lectrices nos inquiétudes sur la planète bleue ! Sur le plan national, quelques mesures sont encore à prendre pour la sauvegarde et la rationalisation des usages de l'eau, qu'il s'agisse d'abondance ou de rareté, d'inondation ou de sécheresse. La gestion de cette ressource vitale et stratégique par la mise en place de la politique des bassins est une avancée à souligner ; le principe de solidarité inter-bassins en est une autre, mesure démocratique dans la distribution de ce bien public. Sur le plan mondial, et à l'aube du vingt et unième siècle, plus d'un milliard d'individus n'ont pas accès à l'eau, et près de deux milliards sont privés d'assainissement. Par ailleurs, des centaines de millions de femmes, consacrant jusqu'à huit heures par jour au transport de bidons depuis les sources ou les mares les plus proches. Signalons aussi la mort de plusieurs millions de personnes, chaque année, victimes de maladies hydriques et d'eau insalubres.

cela étant, la société internationale s'est penché sur la question. Le premier forum mondial sur l'eau a été organisé par le Conseil mondial de l'eau (World Water Council, WWC) à Marrakech au Maroc, en mars 1997. Le but de ce premier forum était de soutenir l'objectif d'une gestion intégrée de l'eau dans les pays en développement, de susciter les débats visant à trouver une solution au problème de l'eau, de formuler des propositions et de porter la problématique de l'eau à l'attention de la communauté internationale. Le WWC s'était alors vu confier le mandat de développer une Vision pour l'eau, la vie et l'environnement pour le XXIème siècle.

Dans la même perspective, Les Conférences Internationales de Paris, de Dublin et de Bonn, ainsi que le sommet mondial du développement durable de Johannesburg en août 2002 et les forums mondiaux de l'Eau de Marrakech à Istanbul, en passant par La Haye, Kyoto et Mexico, ont tenté de mobiliser la communauté internationale.

Evidemment, si rien ne change, presque tous les pays du monde connaîtront, en moins d'une génération, des problèmes graves de gestion de l'eau, cette eau douce continentale, dont la disponibilité, en quantité et qualité suffisantes, risque de devenir du fait de l'augmentation de la consommation et de la pollution, et comme c'est déjà le cas dans des régions du monde au climat aride, le principal enjeu de développement économique et social de l'humanité dès 2030 ! Le stress hydrique - water stress - touchera d'une façon ou d'une autre une majorité des populations du monde, à commencer par les plus pauvres. Les effets du réchauffement climatique ne feront que renforcer les tendances actuelles !

Naturellement, on ne se lassera jamais de le répéter : L'eau représente l'essence même de la vie pour l'homme, la faune et la flore. Elle fait partie des quatre éléments majeurs sacrés et consacrés depuis la nuit des temps : l'eau, l'air, le feu et la terre.

Par ses diverses manifestations dans les contes, les chants, les fêtes, les usages : déluges, fontaines de Jouvence, immersions et libations, purification, fécondité... L'eau est au cœur de notre vie, des rites, symboles, des mythes et des croyances dans toutes les civilisations. Les divers usages générés par l'eau façonnent l'architecture des villes et la configuration des collectivités humaines, voire leurs modes de pensée. Les techniques de recueil, de transport de l'eau ou de son partage : Lavoirs, fontaines, puits, sources, seguias, canalisations, barrages... organisent et déterminent la vie en communauté.

Cette richesse naturelle marque de façon indélébile l'identité des peuples comme elle imprime sa remarquable empreinte sur leurs terroirs. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer les communautés le long des fleuves et cours d'eau de la planète à l'instar du Nil, de la Seine, de la Volga, du Danube, du Rio Grande, du Yang - Tse Kiang et de l'Oum Er Rabiâa, pour ne

citer que ceux-là...

L'eau est aussi une source d'inspiration pour les poètes, les écrivains, les artistes, les philosophes ; ainsi G. Bachelard nous le rappela : « C'est près de l'eau que j'ai le mieux compris que la rêverie est un univers en émanation, un souffle odorant qui sort des choses par l'intermédiaire d'un rêveur. Si je veux étudier la vie des images de l'eau, il me faut donc rendre leur rôle dominant à la rivière et aux sources de mon pays... »

Par ailleurs, La culture de l'eau renvoie d'abord et avant tout à une approche multiple et globale de la dimension environnementale, sociale, humaine, éthique, religieuse et économique des écosystèmes aquatiques. La Planète Bleue comme il plait à certains de l'appeler façonne l'architecture de notre environnement : massifs montagneux et forestiers, gouffres, déserts, glaciers et vallées portent la marque séculaire du lent et continu travail de l'eau... Evoquer une culture de l'eau est désormais un défi à relever à l'heure où les phénomènes de désertification et de sécheresse, du réchauffement de la terre et de la pollution industrielle prennent de plus en plus d'ampleur et menacent la vie sur notre planète. Aborder la problématique de l'eau dans ses diverses manifestations et appréhender ses enjeux actuels et futurs sont une gageure interdisciplinaire ; elle concerne aussi bien les sciences de l'eau, les sciences humaines que la géopolitique, l'économie et l'environnement.

Les auteurs de ce second numéro, nous invitent tour à tour, à explorer les mythes, les représentations, les figures, les croyances, les usages de cette denrée vitale. En effet, trois grandes tendances majeures se dégagent des diverses contributions : anthropologiques et/ou sociologiques, littéraires et philosophiques.

Nos remerciements vont aux divers acteurs de cet effort éducatif, formateur, communicationnel et citoyen, à tous les chercheurs qui ont bien voulu contribuer à notre jeune publication par des articles de bonne facture. Un grand hommage à notre ami et collègue Thierry Poyet, qui nous a accompagnés tout au long de cette aventure, et dès le premier numéro, par ses conseils, critiques, relectures et remarquables contributions. Evidemment, nous ne pouvons clore cet édito sans vous renvoyer au dossier retenu pour le 3ème numéro : ***l'arbre dans tous ses états***, (voire notre appel à articles à la fin de la revue.)

En définitive, Notre souhait est de contribuer, par le biais de cette tribune, à la réflexion et au débat sur les questions relatives aux ressources hydriques, objet de tant de controverses et de conflits. Est-il nécessaire d'évoquer, à titre d'exemple, certains problèmes transfrontaliers de quelques fleuves nourrissant désormais des batailles à venir ? Nous espérons qu'elles n'auront pas lieu.

Ahmed Hafdi
Directeur de publication

SOMMAIRE

Remerciements	I
AGENCE DU BASSIN HYDRAULIQUE DE L'OUM ER-RBIA : ETABLISSEMENT PUBLIC AU SERVICE DE L'EAU	II
Editorial L'eau : une ressource vitale et stratégique	III
Appel à contribution Revue des Arts de l'Oralité n° 3 ; Dossier : L'Arbre dans tous ses états	vii
Gestion coutumière de l'eau et modernité Béatrice Lecestre-Rollier	1
L'eau : pratiques et croyances dans le Moyen ATLAS Aicha AIT BERRI	9
L'eau dans l'imaginaire de l'Atlas central et de Tadla-Azilal Mohamed Bahi	17
La Thématique de l'Eau dans la Littérature Nigérienne SOUMANA KINDO Aïssata	23
L'eau sous tous ses aspects : croyances, fêtes et usages dans les Andes rurales boliviennes. GUILBERT Marie-Laetitia	31
Les Eaux dans l'imaginaire caribéen : la fresque liquide de Biblique des derniers gestes (P. Chamoiseau). Samia Kassab-Charfi	37
Réalité et imaginaire de la sécheresse au Brésil Claude GUMÉRY	43
L'eau chez les Touaregs de l'Azawagh (Niger) CABALION Sarah	49
Approche anthropologique de la limite <i>via</i> la symbolique de l'eau LARI Vannina	57
Le régime démocratique et la question de l'eau Premat Christophe	63
L'empreinte de l'eau	69

Aux sources de l'imaginaire Catherine Chomarat-Ruiz	75
L'eau, la pluie, l'écologie et la littérature Thierry POYET	79
Eau et femme, entre symbolique et valeurs féminines. Céline Hervé-Bazin,	85
Pour une esthétique du flottement : L'eau dans la littérature française contemporaine.	93
Écologie et alchimie dans la littérature française contemporaine, Le Cycle de L'eau. Brassée d'Avril, Michel Butor, 1982. DELEUZE Audrey	97
L'eau et les mots Françoise Urban-Menninger	105
L'évolution de l'appréhension des espaces maritimes GARDAIX Julien	109
L'EAU DANS LES PROVERBES FRANÇAIS DU XIII AU XVI SIÈCLES. Gloria Ríos Guardiola	115
L'eau à travers quelques expressions populaires algériennes HASSANI ALI	121
Le saint et la rivière hantée Azzane Lahoucine	127
Poesie Willocq Philippe	131
Les eaux troublantes Thierry Poyet	133
La source ensorcelee Lahoucine DEHHOU	137
Abika : L'homme, l'artiste et la mémoire	141
حماية المستهلك في عقد الاشتراك المائي د. عبد الرحمان الشرقاوي	١
الماء في الأساطير والمعتقدات الشعبية ذ. كمال إسماعيل	٥

APPEL À CONTRIBUTION

Revue des Arts de l'Oralité n° 3 ; Dossier : L'Arbre dans tous ses états

Date limite pour la soumission des articles : 30 mars 2010

Argumentaire :

Les textes religieux, la mythologie, la tradition orale, la littérature et les œuvres artistiques accordent une bonne place à l'arbre. L'arbre, symbole de la vie, symbole de la verticalité, unit le monde souterrain par ses racines, au monde terrestre par son tronc et au monde céleste par ses branches. Il rassemble les quatre éléments naturels (eau, air, terre, feu).

Plus vous voulez vous élever,

Plus il faut avoir les pieds sur terre.

Chaque arbre vous le dit.

(Michel Tournier «La fugue du petit Poucet»)

Selon certaines croyances, l'arbre, par ses branches, devenues des racines plongées dans le ciel, nourrit le monde terrestre et le monde souterrain; d'où un renversement des images. L'arbre, symbole de l'immortalité, traduit le caractère cyclique de l'évolution cosmique par la mort et la renaissance de ses feuilles. Il est ainsi le symbole de l'éternité. « Rien n'est [...] plus fraternel et flatteur au destin spirituel ou temporel de l'homme que de se comparer à un arbre séculaire, contre lequel le temps n'a pas de prise, avec lequel le devenir est complice de la majesté des frondaisons et de la beauté des floraisons », écrit Gilbert Durand.

Comme il peut porter des fruits, l'arbre symbolise également la fertilité ! Certaines mythologies considèrent l'arbre comme le centre du Monde. « La variante la plus répandue du symbolisme du Centre est l'Arbre Cosmique qui se trouve au milieu de l'Univers et qui soutient comme un axe les trois Mondes (Ciel, Terre, Enfer) », écrit Mircea Eliade.

Pour G. Bachelard : «l'arbre entre avec nous dans une émulation de la grandeur [...] Ainsi, l'arbre a toujours un destin de grandeur. Ce destin, il le propage. L'arbre agrandit ce qui l'entoure »

Outre ces différentes symboliques, l'arbre a toujours été le compagnon de l'homme et continue à habiter son imaginaire ; les désignations ne manquent pas: l'arbre du paradis, l'arbre de vie, l'arbre du monde, l'arbre sacré, l'arbre généalogique, l'arbre de la connaissance. L'arbre nourricier. L'arbre nourrit l'homme, lui fournit le bois pour différents usages, lui fournit l'ombre, protège le sol contre l'érosion, adoucit le climat ... Seulement, l'homme ne cesse de détruire, pour s'enrichir et pour se développer, l'équilibre écologique, et l'arbre se trouve en première ligne de cette destruction irréfléchie. L'homme peut-il vivre sans arbre, ne court-il pas à sa perte en détruisant l'un des quatre éléments de la nature?

Ecoute, bûcheron, arrête un peu le bras !
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force,
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce ?

(Élégies) Pierre de Ronsard

Nous proposons les axes de réflexion suivants. Toutefois, toute contribution autour du thème de l'arbre, articles, contes, poèmes..., sera prise en considération.

AXES DU DOSSIER :

1. MORPHOLOGIE, USAGES

- L'arbre est un « être vivant », il a une morphologie, une existence, comme il peut aussi tomber malade, mourir...
- Il joue un rôle majeur dans le fonctionnement écologique terrestre, en raison de sa capacité à stocker le carbone, à prendre une part active dans le cycle de l'eau et de manière générale
- Arbre, écosystèmes et biodiversité
- Il constitue aussi pour les sociétés humaines une ressource considérable de matériaux (principalement du bois), de denrées (notamment des fruits alimentaires) et de multiples services (chauffage, énergie, papier...).
- Il est abattu à outrance (déboisement, défrichage, désertification...)

2. ARBRE, LITTÉRATURE ET ART

- Le thème de l'arbre traverse toutes les formes d'expression
- L'arbre en littérature, peinture, sculpture, cinéma, photo...
- L'importance de l'arbre dans l'aventure humaine
- La place accordée à l'arbre par les artistes, les écrivains à des époques diverses...

3. ARBRE ET TEXTES SACRÉS

- L'Arbre est présent dans les genèses de toute religion.
- Représentations, symbolique de l'arbre dans les textes religieux et sacrés.
- Des arbres sont souvent évoqués : l'olivier, le palmier, le grenadier, le figuier...
- Dans les religions naturelles les plus anciennes, les arbres étaient considérés comme des êtres véritables habités par des esprits de la nature

4. L'ARBRE, CULTURE POPULAIRE, ANTHROPOLOGIE

- Dans la culture populaire (contes, légendes, récits, proverbes...) l'arbre occupe une place importante, et se tissent autour de lui diverses représentations, croyances, images (l'arbre protection, fétiche, sauveur, ancêtre, identité, généalogie...)
- L'arbre symbolise tantôt les forces de la Vie comme l'arbre de vie, tantôt l'homme, tantôt une famille : arbre généalogique...

CALENDRIER :

Date limite pour la soumission des articles : 31 mars 2010

Envoyez vos articles, de préférence par courriel, au responsable de la revue :

Courriel : a.hafdi@yahoo.fr

N.B. L'appel à contribution sera disponible sur le site de l'association OCADD : www.ocadd.africa-web.org

INDICATIONS POUR LA SOUMISSION DES ARTICLES

Les articles peuvent être soumis dans les langues suivantes : Français, Arabe ou Anglais. Tous les articles de notre revue suivent un format de présentation précis. Veuillez à le respecter scrupuleusement. Merci d'avance.

- votre résumé doit comporter un titre (250 à 500 mots)
- envoyez-le au responsable de la rédaction de la revue.
- Styles : utilisez un modèle «normal»
- Pagination : aucune pagination ; aucun en-tête ni pied de page.
- Paragraphes : police taille 12, Times ou Times New Roman ; interligne : 1,5
- Longueur maximum : 7 pages. Le texte doit être précédé d'un résumé (250 à 500 mots) en deux langues : français, arabe ou anglais
- Le principe de sélection suivant sera adopté : chaque article sera relu par deux membres du comité scientifique. En cas de désaccord, l'article sera donné à relire à un troisième lecteur.

L'auteur sera avisé dès que possible de la sélection de son article ou, s'il n'est pas retenu, des commentaires des lecteurs pouvant amener à une révision pour une nouvelle soumission ultérieure.

Prière de bien vouloir accompagner les articles d'une page de garde fournissant les informations suivantes (cette page ne sera pas transmise aux membres du comité scientifique pour sélection à l'aveugle) :

- nom et prénoms ;
- nom de votre institution ;
- adresse postale complète ;
- Adresse électronique, éventuellement adresse de page d'accueil personnelle ou professionnelle sur Internet ;
- Brève notice biographique (notice rédigée contenant 60 mots environ) ;
- Titre, résumé de l'article et cinq mots-clés en français ;
- Titre, résumé de l'article et cinq mots-clés en anglais.
- Titre, résumé de l'article et cinq mots-clés en arabe. (Pour les articles rédigés en arabe)

GESTION COUTUMIÈRE DE L'EAU ET MODERNITÉ

Béatrice Lecestre-Rollier

UMR CEPED, UNIVERSITÉ PARIS DESCARTES, INED, IRD

L'eau - ou plutôt les eaux - sont différemment perçues : bien communautaire pour les villageois, bien économique pour les entreprises privées, bien domanial pour les représentants de l'Etat. Aujourd'hui, au Maroc, la confrontation de ces différentes logiques est difficile. Quel schéma général d'organisation proposer, qui tienne compte à la fois de celles-ci et, surtout, de l'extrême diversité des situations locales, des systèmes hydrauliques et des formes d'organisation sociale ?

A l'heure où l'eau devient l'enjeu de tensions de plus en plus fortes entre les différents acteurs et forces sociales (usagers, collectivités locales, instances étatiques, voire bailleurs de fonds), où les plus aisés des agriculteurs creusent des puits et y installent des pompes, c'est-à-dire prennent seuls (sans en référer ni à leurs voisins ni aux pouvoirs publics) l'initiative de s'accaparer les eaux souterraines, bref, à l'heure où la ruée vers l'eau se précise, au risque de faire éclater les solidarités anciennes au profit d'une individualisation croissante des pratiques, il n'est pas vain de s'interroger sur les instances coutumières de gestion des eaux, forgées au cours de l'histoire et encore largement prégnantes dans l'ensemble des régions montagnardes du royaume, et probablement au delà.

Mes travaux de terrain, en tant qu'anthropologue, ont porté depuis les années 1980 sur différentes vallées du Haut Atlas. C'est donc sur mes propres recherches que je me fonde pour réfléchir à la modernité des institutions traditionnelles, deux termes qui habituellement sont opposés.

LES ASSEMBLÉES VILLAGEOISES

Traditionnellement, toutes les questions qui concernent la vie publique des communautés locales sont débattues dans le cadre de l'assemblée (*ljmma'a* ou *ljmma'at*, d'une racine arabe *jma'* signifiant «assembler, réunir»). C'est évidemment moins vrai aujourd'hui. La gestion de la violence est progressivement passée sous contrôle de l'Etat et de nombreux pans de la vie publique locale se discutent désormais dans les instances étatiques du *Makhzen* (terme qui désigne couramment au Maroc l'Etat central, son pouvoir, ses représentants).

Néanmoins, l'assemblée demeure une institution extrêmement vivante, qui s'adapte en permanence à l'évolution de la vie des hautes vallées. On y gère l'ensemble des espaces et ressources collectives. On y promeut des projets comme la construction d'une mosquée moderne, avec minaret, comme l'adduction d'eau dans les maisons, la prolongation d'une piste, etc. On y organise la vie rituelle et cérémonielle : les rites liés au culte des saints et à la vie agraire, les sacrifices, les prières collectives comme lors de l'*ʿayd l kbir* (la grande fête musulmane au cours de laquelle chaque chef de famille sacrifie un mouton en commémoration du geste d'Abraham), la réception des hôtes prestigieux (traditionnellement, les marabouts ou bien les notables d'un village ou d'une vallée voisine, actuellement davantage les hauts représentants du *Makhzen*, les hommes politiques en campagne électorale, parfois les responsables de programmes internationaux ou d'ONG). L'assemblée est en outre la première instance de régulation des conflits, s'efforçant de jouer un rôle de médiation et de conciliation entre les

parties qui s'opposent. Enfin, bien que ce rôle soit moins prégnant aujourd'hui qu'hier, l'assemblée est garante de l'honneur de la localité, c'est-à-dire de son intégrité territoriale comme symbolique. Il n'y a bien sûr plus de conflits armés ni d'insécurité qui obligent les communautés à se défendre et à assurer la protection des étrangers. Mais les conflits entre villages voisins pour l'accaparement des ressources rares comme l'eau ou les espaces sylvo-pastoraux ont remplacé les guerres et engagent l'honneur villageois.

L'assemblée se réunit ordinairement à la mosquée, après la prière commune du vendredi, ou bien chaque fois que l'on estime la concertation nécessaire, parfois chez l'un ou l'autre des notables de la localité. Tous les hommes du village n'y siègent pas, mais seulement les chefs de famille, c'est-à-dire les chefs de foyers (*takat*), à l'exclusion des autres membres masculins du foyer, fussent-ils déjà mariés et père de famille. En revanche, en cas d'empêchement, le chef de foyer peut déléguer un de ses frères ou un de ses fils pour le représenter. Aujourd'hui ce principe s'assouplit et il n'est pas rare que les fils, plus instruits et donc plus à même de défendre le point de vue du foyer, remplacent les pères. Les femmes en sont exclues car c'est là une affaire d'hommes, même quand elles sont chef de foyer : c'est un fils qui représente alors le foyer à l'assemblée. La présence de tous les membres n'est pas obligatoire, mais leur absence ne saurait remettre en question les décisions prises.

En dépit de leur grande vitalité, les assemblées villageoises n'ont jamais été véritablement reconnues par le *Makhzen*. Le discours officiel les range au titre des vestiges des structures sociales traditionnelles, archaïques et amenées à être dépassées par la modernisation du pays. Elles ne bénéficient donc pas d'un statut officiel et fonctionnent en marge de l'organisation administrative officielle.

LA GESTION COUTUMIÈRE DE L'EAU

Si le terroir irrigué est le domaine du *melk* (d'une racine arabe qui signifie l'autorité, le pouvoir, la possession), soit de la propriété privée, en revanche l'irrigation impose de strictes servitudes collectives. En effet, cette eau si précieuse à la fertilité des terres, il faut tout d'abord la canaliser de façon à pouvoir irriguer le maximum de terres. Il faut ensuite se la partager, d'abord entre les villages (les villages de l'aval dépendent souvent de sources sises en amont), puis au sein de chaque village entre les usagers. Il faut

enfin veiller à ce que l'ensemble des irrigants respectent leurs droits et devoirs. C'est là le rôle des assemblées villageoises. Nous voudrions souligner l'intérêt de cette gestion locale de l'eau qui se fait au plus près des irrigants, qui s'ajuste en permanence tant aux aléas d'ordre climatique qu'aux évolutions du système productif et du contexte social. Celle-ci n'a rien d'archaïque ! L'oralité en est une dimension importante. Elle permet une grande souplesse puisque tout est, à chaque instant, négociable et renégociable.

Le réseau d'irrigation est constitué de l'ensemble des canaux permettant de distribuer l'eau par gravitation (système gravitaire). Il est traditionnellement en terre, ce qui présente une très grande souplesse d'utilisation. L'outil de l'irrigant est la houe (*aglzim*). L'homme la transporte partout avec lui et il lui suffit de quelques coups dans la terre pour ouvrir ou fermer une vanne, creuser une rigole, approfondir ou prolonger un canal, modifier un tracé, colmater une brèche, réduire ou au contraire augmenter le débit de l'eau en jouant sur la perméabilité du barrage, bref, pour dériver la quantité d'eau voulue là où il le souhaite. En revanche, les pertes d'eau par infiltration, débordement, fuite, évaporation, absorption par les plantes qui croissent le long des canaux sont importantes. C'est pour y remédier que les principales séguias sont désormais cimentées. Les assemblées villageoises n'ont pas attendu pour cela l'aide du *Makhzen*. Quand j'ai débuté mes premières enquêtes de terrain au début des années 80, les villages les plus importants procédaient eux-mêmes aux travaux et ce sont les assemblées qui en arrêtaient les modalités : participation financière de l'ensemble des foyers (au prorata de leur richesse), travail effectué sous forme de « corvée » collective au bénéfice de la communauté (chaque foyer doit déléguer un homme ou bien payer un travailleur), sollicitation des foyers les plus riches pour fournir les bêtes égorgées chaque jour pour nourrir les travailleurs, ce qui contribue à renforcer leur prestige car la viande est une nourriture très valorisée. Outre la cohésion sociale produite par de telles initiatives, le fait que ce soit les usagers eux-mêmes qui décident des travaux à exécuter et de leurs modalités, permet de coller au plus près des réalités du terrain. Aujourd'hui, ce sont souvent des entreprises extérieures qui réalisent les travaux, dans le cadre de vastes programmes d'aménagement dirigés par le *Makhzen*, mais qui ne tiennent pas toujours compte, précisément, des réalités locales du terrain. Il n'est pas rare de voir des brèches volontairement ouvertes dans les ouvrages, lesquelles témoignent de l'hostilité

des irrigants qui récusent tel tracé de canal ou bien l'absence de vanne à tel endroit, par exemple.

Toute une infrastructure hydraulique serpente ainsi le long des vallées, sur de vastes distances. Elle nécessite un travail constant d'entretien et de réfection. Un hiver rigoureux laisse des traces : sources obstruées, barrages emportés, canaux endommagés, ponts écroulés, ... Le réseau doit parfois être entièrement réaménagé. C'est là un travail collectif acharné, minutieux, qui a lieu chaque année au printemps avant que ne débute la saison de l'irrigation. Les ouvrages endommagés lors de l'hiver sont remis en état, les sources désobstruées et protégées par des murets de pierres, les canaux systématiquement désherbés (*afrad n targa*: le balayage de la *seguia*) et leurs berges consolidées. Ceux cimentés sont nettoyés et réparés (colmatage des fissures, réparation des cassures). Par la suite, après chaque crue, des interventions ponctuelles s'imposent pour réparer les dégâts provoqués par les eaux. Les *seguias* principales sont nettoyées collectivement par l'ensemble des villageois, sur le principe d'un homme par feu, tandis que les canaux de moindre importance sont entretenus individuellement par les riverains. Mais que le travail soit individuel ou collectif, il est obligatoire, à la période fixée par le ou les responsables de l'irrigation au sein de l'assemblée, et nul ne peut y déroger sans encourir de sanction.

Cette période de travaux collectifs liés au commencement de l'irrigation s'accompagne traditionnellement de festivités d'ordre rituel (sacrifices aux sources, partage de la viande, repas collectif, chants et danses ...). Aujourd'hui, la plupart de ces rituels disparaissent ou bien évoluent vers des pratiques plus conformes à l'orthodoxie religieuse : sacrifice à un saint local ou bien prière collective à la mosquée, suivie d'un repas.

La gestion de l'eau ne se limite pas à ces aspects techniques, loin s'en faut. Car l'eau est une ressource rare, pour laquelle on s'est battu au cours de l'histoire et qu'il est nécessaire de se partager. Elle crée des relations d'interdépendance, d'une part entre les villages, d'autre part, au sein de chacun, entre les foyers. Entre villages, ces accords sont le plus souvent anciens, témoins de vieux équilibres, aujourd'hui rompus, concernant l'exploitation de l'ensemble de l'espace et de ses ressources (eau, forêt, parcours pastoraux).

Les tours d'eau ou parts d'eau (*tiwili n uaman*,

littéralement le tour de l'eau) sont l'expression pratique des droits d'eau des ayants droit. Ils sont édictés par les assemblées villageoises. Ce sont elles qui veillent au respect des tours, au besoin qui désignent un ou plusieurs responsables chargés de suivre le trajet de l'eau, qui édictent des restrictions en cas de sécheresse, qui prennent les mesures nécessaires à la protection du réseau hydraulique des déprédations causées par le bétail, qui résolvent les litiges entre usagers, qui sanctionnent les contrevenants (ceux qui se soustraient aux travaux d'entretien du réseau, ceux qui coupent l'eau pour irriguer en dehors de leur tour, ceux qui ne respectent pas les interdits liés à l'espace irrigué).

Les infractions, relativement rares lorsque l'eau est abondante ou que prime la cohésion sociale, sont au contraire nombreuses en période de sécheresse et à chaque fois que la communauté connaît de graves dissensions. L'antique système de réparation consiste pour le fautif à recevoir des hôtes qu'il doit honorer par un repas - leur nombre dépend de la gravité de la faute et leur choix obéit à un tour de rôle entre les foyers. Désormais, ce sont plutôt des amendes (en dirhams) qui prévalent. Elles alimentent la caisse commune du village. Soulignons la souplesse de toutes ces réglementations qui ne cessent d'évoluer. Les assemblées n'hésitent pas à modifier les règles de distribution de l'eau, à tester de nouvelles pratiques, à imposer de nouvelles contraintes, bref, à expérimenter et innover.

L'ÉVOLUTION DE LA PARTITION D'EAU

Prenons l'exemple d'un village qui est passé d'une répartition lignagère de l'eau à une distribution topographique de l'eau, avant de revenir à des tours d'eau, indépendants des lignages cette fois. A l'origine, les trois tours d'eau correspondaient aux trois lignages du village qui prenaient chacun deux jours et deux nuits d'eau avant de laisser un droit d'eau d'un jour et d'une nuit au village voisin de l'aval, le cycle d'irrigation étant hebdomadaire. C'est le plus ancien système, dont plus personne ou presque aujourd'hui ne peut témoigner. Au sein de chaque lignage, l'eau était répartie par feu ou foyer et le passage du tour d'eau de l'un à l'autre se faisait au moyen de la course du soleil pendant le jour (mesurée grâce à l'ombre), de l'apparition des étoiles pendant la nuit.

Puis on tenta, à plusieurs reprises d'ailleurs, de s'affranchir des tours d'eau, au profit d'une distribution par canal puis vanne par vanne (asmdi s asmdic'est-à-dire prise par prise), selon un ordre de succession topographique

et non plus temporel. Une telle distribution est spatialement continue, c'est-à-dire qu'elle achemine l'eau successivement de parcelle à parcelle, prise par prise, de l'amont vers l'aval ou inversement, sans tenir compte des tours d'eau. Davantage rationnelle sur le plan technique puisqu'elle évite les pertes liées à une distribution discontinue dans l'espace, cette façon de procéder ne tient en revanche pas compte des autres usages de l'eau dans la vie quotidienne. Elle implique que l'eau stagne longtemps dans l'une, puis dans l'autre des principales seguias, de sorte que les villageois qui n'habitent pas à proximité de celles-ci passent beaucoup de temps en déplacements pour se procurer l'eau à des fins domestiques ou pour abreuver les animaux. De surcroît, les usagers, guère habitués à une telle distribution, avaient tendance à tous se déplacer en même temps pour irriguer, surtout la nuit, et attendaient parfois longtemps, sur place, que l'eau parvienne jusqu'à leurs parcelles. Car celles-ci ne sont, elles, pas contiguës spatialement.

Aussi décida-t-on de revenir à une répartition par tours d'eau qui, malgré les pertes qu'elle occasionne du fait de la discontinuité de l'irrigation dans l'espace, présente l'énorme avantage de faire circuler rapidement l'eau d'une seguia à l'autre. Quel que soit le quartier où ils habitent, tous les villageois sont assurés de trouver régulièrement de l'eau à portée de main. Les femmes prévoient de laver le linge et faire provision d'eau tel jour, quand elles savent que l'eau sera dans le canal le plus proche de chez elles. Les canaux sont en eau plus souvent, ce qui favorise la pousse des herbes sur leurs bords, donc la possibilité de ressources fourragères. Pendant leur tour, les ayants droit irriguent l'ensemble de leurs parcelles. Mais plutôt que de revenir à des tours d'eau fondés sur l'appartenance lignagère des irrigants, on opta pour la constitution de trois groupes d'irrigants, équilibrés du point de vue de leur assise foncière. Pour ce faire, on mesura, sur le terrain, les pans aux défrichements. En outre, les revendications personnelles des familles, fonction de leurs affinités ou, au contraire, inimitiés¹, ainsi que de leurs intérêts (appréciation divergente de la superficie de leurs terres, place des parcelles par rapport à celles des autres ayants droit, problème des pertes d'eau, etc.), sont prises en compte. Inutile de souligner les trésors de diplomatie et d'ingéniosité nécessaires à la

1 Dans mes notes de terrain, je relève par exemple qu'en 1986, deux feux aux terres de superficie équivalente permutèrent de groupe : Brahim B. permuta avec un feu d'un autre tour d'eau pour cause d'incompatibilité avec une famille de son groupe qui lui coupait régulièrement l'eau.

coordination de l'ensemble de ces facteurs.

Chaque groupe bénéficie de l'eau pendant deux jours par semaine (lundi et mardi, mercredi et jeudi, samedi et dimanche), l'eau étant laissée au village voisin de l'aval le vendredi et les deux nuits qui l'encadrent, soit du jeudi au coucher du soleil au samedi à l'aube². Les nuits (idan n tiwili : les nuits des tours) sont réparties indépendamment des jours, à tour de rôle entre les groupes, à raison de deux nuits consécutives pour deux d'entre eux et d'une seule nuit pour le troisième et inversement les semaines suivantes. Chaque année varie l'ordre de répartition des jours entre les tours afin que le dimanche, jour du souk, ne soit pas associé exclusivement à l'un d'entre eux, pénalisant ainsi les ayants droit. Ceux-ci héritent donc du samedi et du dimanche une année sur trois.

Au sein des tours d'eau, l'eau est distribuée par seguia puis prise par prise depuis l'amont vers l'aval ; l'ordre de succession ne varie pas et il est le même pour les trois tours d'eau. Concrètement, lorsque l'eau circule dans la première seguia puis dans les canaux qui en dépendent, seuls les usagers dont c'est le tour irriguent leurs champs au fur et à mesure de l'arrivée de l'eau, prise par prise, de l'amont vers l'aval. Ceux qui possèdent des parcelles irriguées par cette seguia, mais qui n'entrent pas dans le tour d'eau présent, ne peuvent les irriguer. Chacun prend le temps nécessaire à l'accomplissement du travail ; il n'y a pas de régulation quant au temps d'irrigation et au volume d'eau dont on dispose. L'irriguant surveille la bonne répartition de l'eau sur la parcelle, procède à l'aide de la houe aux ajustements nécessaires, contrôle avec sa main la quantité d'eau qui arrive en bout de parcelle. Certaines cultures ou certaines parcelles nécessitent la présence de deux personnes, l'une qui ouvre et ferme les prises d'eau et l'autre qui dirige l'eau au sein du champ. Quand celui-ci a suffisamment « bu », l'irriguant suivant prend la main d'eau - il est arrivé un peu avant son tour pour préparer sa parcelle et vérifier que l'eau s'écoule normalement, c'est-à-dire qu'il n'y a pas en amont de coupure d'eau - et ainsi de suite jusqu'au dernier champ desservi par une prise, après quoi on passe à la prise suivante, puis au canal suivant, etc. Si le temps imparti au tour d'eau ne suffit pas à l'irrigation de l'ensemble des champs, celle-ci reprend la semaine suivante là où elle a du être stoppée. En général, ce sont les fils adolescents ou bien les frères plus jeunes qui s'occupent

2 Car entre temps une nuit supplémentaire fut accordée au village voisin qui ne bénéficiait à l'origine que d'un jour et d'une nuit d'eau.

de l'irrigation, ou encore le jeune ouvrier agricole, plus rarement le chef de famille et, à défaut, les femmes de la maison (sauf pour les irrigations de nuit). Des plaintes sont parfois adressées à l'assemblée à propos de l'inexpérience des femmes ou de trop jeunes enfants qui ne « savent pas irriguer rapidement », qui « ne colmatent pas bien les prises » et gâchent l'eau si précieuse.³ Certains villageois souhaiteraient voir la réglementation se durcir à ce propos, mais face à l'inégalité des foyers qui ne disposent pas des mêmes ressources en main d'œuvre, l'assemblée ne les a pas suivis jusqu'à présent.

Enfin, dernière étape de l'évolution de la partition d'eau au sein du village, ces dernières années : le passage de trois à deux tours d'eau, accompagné de l'allongement du cycle sur deux semaines. Un premier tour d'eau prend l'eau du samedi à l'aube au jeudi au coucher du soleil, puis c'est le tour d'eau du village de l'aval, et le second tour d'eau enchaîne la semaine suivante de l'aube le samedi au coucher du soleil le jeudi. Ce dernier système était en pleine expérimentation en 2002/2004. Les deux tours d'eau ont été réorganisés selon le même principe que précédemment, c'est-à-dire que les feux (takatin) qui ont un parcellaire équivalent ont été répartis par tirage au sort dans l'un ou l'autre groupe d'irrigants. Mais, fait nouveau, les négociations pour permuter entre feux sont importantes et on semble se diriger vers un regroupement des irrigants en fonction de leurs affinités, de façon à ce que les groupes soient le plus homogènes possible. En effet, chaque groupe tend à édicter, en marge des décisions collectives prises par l'assemblée villageoise, ses propres règles de fonctionnement interne : principe de distribution au sein du tour d'eau (par canal et par prise, ou bien par feu), constitution de sous-groupes par quartiers de culture ayant les mêmes besoins hydrauliques⁴, ... Les

³ *Il faut savoir en effet que, techniquement, une bonne irrigation requiert certaines compétences qui ne s'acquièrent pas du jour au lendemain. On n'irrigue pas de la même façon en fonction du débit de l'eau et de la préparation de la parcelle. On doit en outre coordonner ses actions avec celles des autres irrigants de façon à ne pas retarder ou entraver la marche de l'eau, soit que l'on ne soit pas prêt quand celle-ci arrive, soit au contraire que l'on coupe l'eau trop tôt. Cela demande une bonne maîtrise du trajet de l'eau et du temps qu'elle met à le parcourir, de façon à pouvoir anticiper les décisions.*

⁴ Bien que les exploitations soient encore largement polyvalentes, les spécialisations sont de plus en plus marquées. Or, les besoins en eau sont différents (tant en fréquence qu'en quantité) selon les cultures. Ainsi, arboriculteurs, maraîchers, céréaliers, éleveurs ont tendance à se regrouper afin d'irriguer leurs terres selon leurs propres besoins. Par exemple, le sous groupe des éleveurs favorise plutôt la pousse de l'herbe le long des canaux, afin de profiter de ressources fourragères

décisions, prises par consensus, sont plus faciles à obtenir à l'échelle d'un groupe plus restreint. En outre, les « mauvais irrigants » sont plus aisément contrôlables et les vols d'eau moins fréquents quand prime la cohésion du groupe.

Notons que le passage à deux tours d'eau, qui ralentit le rythme de rotation de l'eau dans les canaux, a été concomitant de l'installation de robinets pour l'eau courante. Jusque là, l'eau à usage domestique était puisée directement dans les canaux, ce qui, comme nous l'avons souligné, contraignait l'eau à circuler rapidement d'un canal à l'autre, afin que les femmes trouvent toujours de l'eau à portée de main. Or, les villageois ont pris l'initiative de relier leurs habitations, par un système de tuyaux d'arrosage enterrés, à une petite source sise en amont du village, qui ne sert pas à l'irrigation en raison de son trop faible débit. Comme pour tous les travaux initiés par l'assemblée, chaque foyer a participé au chantier et au financement de l'ouvrage. Chaque robinet dessert un groupe de trois ou quatre maisons, ce qui bien entendu soulage considérablement les femmes et les fillettes de la corvée d'eau. Le problème de l'approvisionnement en eau courante ne se pose donc plus avec la même acuité.

L'utilisation de l'eau à des fins domestiques n'est, traditionnellement, soumise à aucune réglementation ni restriction particulière. Elle est libre d'accès ; tout le monde peut puiser aux sources ou dans les seguias de l'eau. Par contre, dès lors que les villages s'équipent en puits, en fontaines, voire désormais en tuyaux qui dérivent l'eau depuis les sources jusqu'aux maisons, et même en château d'eau, ce sont les assemblées qui coordonnent les travaux et répartissent tant les coûts que le travail sur l'ensemble des foyers.

Nous n'avons fait là que brosser, à grands traits, les principaux changements intervenus dans la partition d'eau sur un demi siècle environ. Dans le détail, bien d'autres innovations ont eu lieu. Et si l'on ajoute l'ensemble des réglementations concernant le terroir irrigué et l'usage de l'eau, alors on mesure pleinement la capacité organisatrice des assemblées villageoises ; on mesure l'extrême souplesse de toute cette gestion.

Le régime des eaux est sujet à de fortes variations, pas seulement d'une année sur l'autre, mais aussi au sein d'une saison d'irrigation. Généralement, au printemps, l'eau est abondante, tandis qu'en été elle se raréfie, voire vient à manquer. Les droits d'eau supplémentaires.

s'adaptent en permanence à ces brusques écarts du débit et une grande flexibilité caractérise leur application. En régime d'abondance, la distribution s'affranchit de toute contrainte ; il y a assez d'eau pour tous et les tours d'eau ne s'appliquent guère, ou bien très souplement. En régime de pénurie, en revanche, les servitudes se multiplient. Non seulement les tours d'eau s'appliquent très strictement, mais en sus des priorités peuvent être édictées. Par exemple, sont interdits les semis de céréales et de maïs afin que l'eau bénéficie aux premières cultures. Si l'on entre dans les détails, on est stupéfait des capacités d'adaptation à la variabilité du milieu. Les années de sécheresse sont à cet égard tout à fait révélatrices. De nouveaux systèmes sont expérimentés et parfois définitivement adoptés, ou bien ils ne durent que le temps d'une ou deux saisons, afin de répondre de façon optimale aux conditions exceptionnelles rencontrées.

Les systèmes ne sont pas figés, loin de là. Ils évoluent constamment et sont le fruit d'un travail sans cesse renouvelé des assemblées villageoises. Certains poussent même la logique adaptative jusqu'au bout, faisant varier les règles de distribution très exactement en fonction du volume d'eau disponible. Selon les années et les périodes de la saison d'irrigation, cela va d'une distribution « libre service » à une répartition fort rigoureuse entre ayants droit, rarement identique d'une année à l'autre. Les droits d'eau ne sont pas définis une fois pour toutes, mais négociés à tout moment dans le cadre des assemblées villageoises. Il en va de même de l'ensemble des règles relatives à la protection du réseau hydraulique. Par exemple, la nécessité de protéger le réseau hydraulique des déprédations du bétail s'est affirmée à mesure que se diversifiaient les cultures, que s'intensifiait l'arboriculture fruitière et se multipliaient les petits troupeaux sédentaires. Ici, les petits ruminants ne sont plus tolérés sur l'ensemble de l'espace irrigué ; là, c'est toute la partie amont, où se situe l'infrastructure collective du réseau, qui leur est interdite ; ailleurs, le nombre de têtes de bétail admis sur le secteur irrigué est limité (pas plus de cinq à six par éleveur), etc.

On n'insistera jamais assez sur la vitalité des assemblées, sur la force de ce droit coutumier oral, souple, fluide, expérimental, innovant, adapté aux réalités locales. Sans doute est-ce nécessaire dans ce milieu de haute montagne semi-aride, marqué par la précarité, où ce n'est qu'au prix d'une très forte organisation et discipline collective que les activités économiques peuvent se réaliser. On est bien loin de l'image, erronée,

de communautés figées dans un immobilisme archaïque et résiduel.

LOGIQUES HYDRAULIQUES LOCALES/LOGIQUES HYDRAULIQUES NATIONALES

L'histoire de la gestion de l'eau est marquée par - tout autant qu'elle marque - l'identité des groupes locaux. Mobilisatrice d'une énergie considérable, elle contribue à fabriquer du lien social, à construire des solidarités, c'est-à-dire au bout du compte à forger des identités collectives. Comme nous l'avons mis en évidence ailleurs⁵, la question hydraulique touche au plus intime du lien social. Car gérer l'eau entre soi, c'est exister en tant qu'entité collective. L'eau est enjeu - comme la terre - d'identité, pour des groupes qui ne revendiquent ni origine ni histoire communes et qui, historiquement, ont été traversés par de forts courants migratoires. Les liens de solidarité créés dans le cadre de l'exploitation et de la gestion de l'eau et, d'une manière plus générale, des ressources du territoire, fondent véritablement les identités locales. La gestion coutumière de l'eau, davantage qu'un espace technico-économique, est traversée de logiques politiques, symboliques, identitaires et pas seulement économiques.

Désormais, les logiques étatiques envahissent de plus en plus l'espace local. Au nom de la modernité, le *Makhzen* souhaite promouvoir un usage plus rationnel des ressources en eau, afin de développer une agriculture plus performante. Les agents de l'administration parlent le langage du progrès, de la modernité, de la justice sociale. Ils entendent instituer des droits d'eau homogènes, individualisés, tarifés et codifiés par écrit. D'emblée, les logiques locales sont discréditées en tant que survivances d'un état social antérieur et perçu comme archaïque. On en tient pour preuves les innombrables conflits autour de l'eau qui émaillent la vie des hautes vallées.

Mais que constate-on sur le terrain ? D'une part, la résistance des montagnards qui n'entendent pas être dépossédés, non seulement de leur savoir-faire, mais, pis, de leur « savoir-être ». Car en défendant les réglementations coutumières contre toute ingérence extérieure, ce sont elles-mêmes que les collectivités montagnardes défendent. D'autre part, si ce n'est l'échec de nombreuses actions et programmes de

⁵ Cf. Lecestre-Rollier B., « la gestion de l'eau : une question d'identité », Coordinations hydrauliques et justices sociales, Programme commun systèmes irrigués, 4^e séminaire international et interdisciplinaire, Cirad, 2006

développement liés à la modernisation des régions rurales montagnardes, du moins le formidable gaspillage des moyens mis en œuvre, tant sur le plan matériel qu'humain, au regard des piètres résultats obtenus.

Loin de nous l'idée d'idéaliser les institutions coutumières. Comme toute institution, elles génèrent des inégalités, ne serait-ce d'ailleurs que dans leur fonctionnement. En principe, chaque chef de famille qui siège à l'assemblée a un égal droit de parole et les décisions sont prises lorsqu'on parvient à un consensus général. En pratique, le statut social et la position économique des uns et des autres déterminent grandement le poids des interventions et même la possibilité d'exprimer un point de vue ou de s'opposer à une décision. Celui qui se trouve à la tête d'un foyer puissant jouit d'un prestige supérieur à celui qui n'a pas su ou pas pu garder ses fils auprès de lui, ou bien à celui qui ne représente qu'un foyer pauvre et faible. Il dispose de l'autorité sur un cercle étendu de dépendants (frères, fils, neveux, cousins, mais aussi ouvriers agricoles, bergers, clients). Autrefois, il était capable de mobiliser plus de fusils ; aujourd'hui, il dispose de plus de bras pour les différentes activités productives, ce qui lui laisse le temps de se consacrer à la vie publique. Il se rend plus régulièrement aux différents souks ou marchés hebdomadaires où s'échangent les biens mais aussi les nouvelles, où se nouent les liens, où se rencontrent les représentants du Makhzen. Il accueille les hôtes de passage. Il tisse autour de lui un réseau de rapports de clientélisme (prêts d'argent, contrats à part de récolte, contrats à part de croît sur les animaux). Bref, son statut social s'en trouve renforcé, d'où l'importance de sa parole dans les débats. Les exploitants les plus puissants s'appuient sur leur pouvoir économique et politique pour orienter les décisions dans le sens de leurs intérêts.

En outre, les droits d'eau eux-mêmes consacrent l'inégal accès à l'eau de bien des secteurs et villages sis à l'aval, ce qui constitue en soi un facteur de déséquilibre dans le développement des exploitations.

Toutefois, le pouvoir des « grands », comme l'inégalité des droits d'eau, sont limités par le fait que l'eau est considérée, dans le droit local, comme un bien collectif. Le principe même des tours d'eau garantit à toutes les familles propriétaires de terres, ainsi qu'à tous les douars, un accès à l'eau. Tous les foyers participent aux travaux d'entretien du réseau collectif et un système d'amendes sanctionne ceux qui ne font pas leur part du travail ou

refusent de payer pour l'aménagement des infrastructures, ainsi que l'ensemble des infractions à la législation coutumière (non respect de tours, vols d'eau, ...). L'imbrication des propriétés et des parcelles contraint les usagers à s'entendre. Et puis les tours d'eau ne sont pas immuables comme on l'a vu. Ils ne cessent d'évoluer, des rééquilibrages s'opèrent, de nouvelles règles sont discutées. Il y a là tout un travail collectif qui se fait, qui est constamment renouvelé, même s'il n'est pas exempt de rapports de force (entre villages, entre lignées, entre foyers, entre individus). L'eau est une ressource que l'on sait se partager, certes, mais aussi mobiliser pour s'affronter ou asseoir sa domination. Les inégalités sont sans cesse contre balancées par les contraintes collectives, fortes, qui imposent le partage de l'eau. Ce n'est bien sûr pas à l'échelle d'une saison d'irrigation qu'il faut observer ces cycles réguliers où alternent conflits et arrangements, où se négocient les règles qui atténueront l'inégalité des droits, où s'organise in fine l'accès de tous à l'eau, compte tenu des déséquilibres amont/aval collectivement acceptables.

Loin de nous, également, l'idée de contester les objectifs globaux poursuivis par le *Makhzen*: la lutte contre la pauvreté et l'exode rural, la lutte contre l'érosion et la dégradation des milieux, la réduction des écarts de développement au sein du royaume, notamment entre les régions marginalisées de la montagne et celles de la plaine qui ont jusqu'à présent mobilisé l'essentiel des aides de l'Etat. Il est évident que seul l'Etat est à même de promouvoir et de soutenir le développement du monde rural.

Mais en domanialisant l'eau et en individualisant les droits privés des usagers, le *Makhzen* initie une politique de développement qui, au bout du compte, favorisera inévitablement les exploitants agricoles les plus importants et les plus aisés. Eux seuls seront en mesure de mobiliser les capitaux nécessaires, tant économiques que sociaux, pour moderniser leur exploitation et payer l'eau. Ce n'est pas un hasard si ce sont eux les interlocuteurs locaux des responsables des programmes de développement. Ce n'est pas un hasard si bon nombre de petits exploitants se trouvent de fait déjà marginalisés. Ne se dirige t-on pas davantage vers le renforcement des inégalités que vers leur amenuisement ?

CONCLUSION

On ne peut que s'étonner de l'extraordinaire vitalité des institutions coutumières. Elles

ont largement fait la preuve de leur capacité, pas seulement à gérer l'existant, mais aussi à porter des projets de développement, voire à s'entendre avec les ONG pour faire aboutir ceux-ci. En maintes occasions elles ont comblé les défaillances du *Makhzen*. Les actions qu'elles mènent, au plus près des préoccupations des villageois, profitent à tous. On ne peut que s'étonner, parallèlement, de l'extraordinaire cécité de l'Etat qui ne parvient guère à s'appuyer sur toute cette organisation collective locale.

Faut-il en conclure qu'ordre local et ordre étatique sont incompatibles ? Que la loi de l'Etat signifie forcément la fin de l'autonomie de la culture locale ? Que l'écart est trop important entre logiques locales et logiques nationales ? Les discontinuités trop fortes entre le langage de l'Etat et celui de *Ijmma'a* ?

Ou bien le dynamisme autochtone, sous ses formes traditionnelles, n'est-il tout simplement pas perçu, pas compris, par les agents de l'Etat ? Ceux-ci peuvent-ils changer leurs représentations du montagnard et ne plus voir en lui l'étranger, l'arriéré, l'inculte ? Le regard méprisant que porte le lettré, le citadin, sur le monde paysan est probablement universel. L'amazighe des montagnes marocaines n'est-il pas le bouseux ou culterreux des campagnes françaises ?

L'EAU : PRATIQUES ET CROYANCES DANS LE MOYEN ATLAS

Aicha AIT BERRI

ASSOCIATION ORALITÉ, CONTE POUR L'AMITIÉE, LE DIALOGUE ET LE DÉVELOPPEMENT, MAROC

L'eau est sans doute la seule ressource naturelle qui a une incidence sur chaque aspect de la civilisation. L'eau et la culture sont indissociables de la vie humaine. La manière dont l'eau est perçue, valorisée, gérée est en rapport avec la culture de chaque communauté. En effet chaque culture possède un système de croyances, de valeurs, de connaissances et partant de comportements qui lui sont propres. Les traits culturels qui caractérisent un groupe social sont d'ordre spirituel, matériel, intellectuel, affectif. Ils s'expriment à travers les rapports que les gens entretiennent entre eux et les comportements qu'ils adoptent face à leur milieu naturel. Le but de ce travail est d'interroger certaines pratiques relatives à l'eau dans le Moyen Atlas, pour dégager la valeur et la symbolique de cet élément.

L'eau est appelée « *ama :n* » en amazigh. Elle est associée à la **vie** et à l'**âme** désignées toutes les deux par le terme « *iyma :n* » dans cette langue. Car pour une personne qui agonise, on emploie indifféremment les expressions suivantes :

ttemra :n diks iyma :n (la vie peine à sortir)

- *daygga :r iyma :n* (il est en train de rendre l'âme).

Le mot « *ama :n* » est toujours au pluriel et n'a pas de singulier. Etant donné l'importance et le rôle vital de cet élément, il est sacralisé voire divinisé. Certaines études¹ ont établi la relation entre « *ama :n* » et le Dieu « Amon » qui était vénéré en Afrique du Nord et dans le grand Sahara. D'ailleurs les recherches archéologiques ont découvert le temple principal et l'oracle d' « Amon » dans les oasis de Siwa, oasis de langue berbère en plein

pays d'Egypte, où jaillissent de nombreuses sources d'eau. En siwi², l'eau est appelée « *ama :n* ». Selon G. Camps, les Gauches qui sont les habitants des Îles Canaris se rappelaient au début du 19^e siècle du nom d' « amman » qui désigne le Seigneur, Dieu et le rattachaient au nom du Soleil.

Quelle que soit l'origine du mot, les populations amazighes du Moyen Atlas, assimilent l'eau à la vie. Pour souligner l'importance de cette matière vitale, elles emploient l'expression : « *ama :n iyma :n* » à savoir : l'eau c'est la vie, c'est l'âme .

« Nous avons fait de l'eau toute création vivante », tel est le verset coranique le plus cité pour mettre en exergue l'importance de l'eau pour la vie et qui stipule que l'eau est l'essence de toute vie. Selon le Coran, c'est le mélange de l'eau et de la terre qui a donné cette pâte originale dont l'homme a été façonné. Donc, dans le coran l'eau apparaît comme principe créateur et comme source de vie.

Dans l'imaginaire des populations du Moyen Atlas, la pluie est une bénédiction de Dieu. Il en gratifie ses serviteurs fidèles, croyants. Ainsi la sécheresse, la pénurie d'eau sont interprétées comme un signe de la colère de Dieu envers les populations qui s'écartent du droit chemin. Cet adage explicite bien cette vérité :

- *Ama :n d lima :n ya :n ayd ga :n / mch drousn g ouchbou drousn g terga*

La traduction de cet adage donnerait:

L'eau et la foi ne font qu'une / Quand la foi s'amenuise dans les cœurs, l'eau se raréfie dans les cours.

1-Le temple de l'oracle d'Amon à Aghurmi

2- La langue des habitants de Siwa

Mais l'orage, la tempête sont assimilés dans la langue locale à la colère divine. En effet, pour mettre en valeur leur force et leur violence, ils sont désignés par « el gheda :b n' rebbi » (la colère de Dieu) . Le terme « el gheda :b » est emprunté à l'arabe « al ghadab » (la colère). C'est une vision que partagent tous les marocains. Doctoresse Legey³ l'a déjà souligné au début du siècle dernier : « Le tonnerre, la grêle est un signe que Dieu envoie aux hommes pour leur témoigner son mécontentement. » Par ailleurs, dans ces régions montagneuses, démunies d'infrastructures de base, la tempête de neige qui aggrave la situation n'est pas la bienvenue. L'hiver y est rude et la neige qui apporte son lot de désagréments est redoutée. En témoigne l'expression suivante qui qualifie une personne désagréable dont l'absence est toujours souhaitée :

ourili amarg a :m outfel

- *comme la neige, il ne suscite pas la nostalgie, c'est-à-dire : - comme la neige, elle ne nous manque jamais.* Son absence est toujours souhaitée.

LA SYMBOLIQUE DE L'EAU

Dans la communauté marocaine en général, l'eau a une symbolique très riche. Innombrables sont les significations symboliques attachées à l'eau dans les traditions et coutumes de ce pays. L'eau peut être un élément purificateur, fécondateur, générateur de vie ou de richesse. Elle peut aussi faciliter ou entraîner la mort.

-L'eau a avant tout une fonction purificatrice : dans cette région du Maroc comme dans bien d'autres, les règles de bienséance veulent que l'on se lave les mains avant et après le repas. Il n'y a pas une maison marocaine quel que soit son niveau social où on ne trouve pas ce récipient réservé au nettoyage des mains avant et après le repas. Il est quotidiennement utilisé par les membres de la famille à cet effet. C'est un devoir envers les invités que de se présenter avec de l'eau et le récipient pour qu'ils se lavent les mains avant et après le repas. Avec l'avènement de l'eau courante, les membres de la famille et les amis trouvent plus commode de passer au lavabo. Mais eu égard envers les vieilles personnes et certains invités de marque, on tient à leur éviter le déplacement en les invitant à se laver les mains conformément à l'usage traditionnel. Manger sans se laver les mains est considéré non seulement comme malsain, mais comme un manquement aux valeurs. D'ailleurs l'expression « *tetcha ddounit our tessourid* » (le monde a mangé

3- Doctoresse Legey, folklore marocain

sans se laver) est une expression qui veut dire que l'anarchie règne et que l'on ne respecte plus rien ni les valeurs, ni les personnes.

Lors des rituels de passage comme le mariage, la circoncision, le décès, l'eau est utilisée sous forme d'immersion, d'aspersion de lavage.

Le bain de la mariée fait partie de la cérémonie du mariage. Ce qui n'est pas spécifique à cette région. Par contre, ce qu'il faudrait noter c'est cette tâche qui incombait à Amesnay, celui qui est chargé de ramener la mariée à son domicile conjugal. Il devait en effet, se rendre à un point d'eau pour laver les vêtements sales de la famille de la mariée et ce, avant de quitter le domicile parental de cette dernière. Cette pratique est actuellement tombée en désuétude léguant à la langue cette expression : « *tarda n oumesnay* » (la lessive d'amesnay) qui désigne une lessive mal faite. Faute de temps, la tâche était très expéditive, l'important étant de tremper les vêtements dans l'eau.

Le mariage permet au musulman de s'accomplir. Se marier c'est accomplir la deuxième partie qui manque à sa pratique religieuse. D'ailleurs, en arabe, celui qui veut se marier peut exprimer son vœu en disant qu'il veut compléter sa pratique religieuse. Ainsi, s'engager dans le mariage pourrait être considéré comme un acte spirituel, purificateur dans la mesure où il détourne des relations illégitimes, prohibées et dangereuses. D'ailleurs, pendant la cérémonie de mariage, les mariés sont considérés comme des saints. Ils sont respectivement désignés par « agourram » (le saint) et « tagourramt » (la sainte). C'est donc un état qui leur confère un rang très élevé sur le plan spirituel. Outre cela, ils sont considérés comme des personnes ayant un ascendant social, un pouvoir. Ainsi, le mari est désigné aussi par le terme d'« aguellid » qui veut dire « roi » ou « sultan »

Certes, l'eau comme élément purificateur est commun aux religions du Livre : judaïsme, christianisme et islam. Moïse a dû laver son corps et ses vêtements pour recevoir la loi divine.

Dans la religion musulmane, le pratiquant est tenu de se laver tout le corps quand il est en état d'impureté et de faire ses ablutions pour faire sa prière. La propreté est même considérée comme un acte de foi. En témoigne ce hadith : « *annadafa mi :n al ima :n* » (la propreté est liée à la foi / la propreté émane de la foi).

Ce qui est frappant, c'est la parenté qui existe

entre le rituel de Moïse qui se baigne et lave ses vêtements pour recevoir la loi divine et celui auquel était soumise la mariée chez les Aït Soukhmanes⁴ avant de quitter le domicile parental.

« Ainsi l'eau associée à l'action de se laver instaure une limite entre le matériel et l'immatériel, entre l'homme et le divin. L'eau, intervient souvent dans le déroulement d'un culte comme vecteur de pureté et de spiritualité ». Elisabeth Jaskulké⁵

L'EAU SYMBOLE DE VIE, DE FÉCONDITÉ ET D'OPULENCE

Chez les tribus amazighes du Moyen Atlas, les rites de passage comme le mariage, la circoncision, la mort mobilisent un potentiel symbolique et des pratiques sacrées. Ainsi, après la consommation du mariage, la jeune mariée fera sa première visite de femme trois ou sept jours, selon les tribus, à la source ou au point d'eau le plus proche pour y puiser l'eau. De retour chez elle, elle déversera, à l'entrée de la maison, le contenu de son outre en disant : « inneghla : l'khir » (c'est le bien qui s'est répandu). La signification symbolique de l'eau est on ne peut plus claire. Elle est la source de la vie et le centre de la régénérescence. Elle est aussi symbole de richesse et de prospérité. Chez d'autres tribus, cette eau n'est pas déversée, elle est utilisée dans la préparation du premier repas dont se charge la mariée. Cette coutume de puiser l'eau n'est pas spécifique à cette région du Maroc. Elle se répand à d'autres pays. Selon J.Servier(5), « Cette coutume de puiser de l'eau dans les sources ou dans les fleuves se retrouvait dans l'antiquité méditerranéenne, sorte de prélude à la procréation et à l'éducation des enfants ».

Lors de la circoncision, pendant qu'on procède à l'opération, la mère entourée d'un groupe de chanteurs et danseurs, attend en tenant verticalement un roseau au bout duquel sont accrochés des rameaux verts arrachés aux arbres ainsi qu'un ou plusieurs foulards. Le roseau est plongé dans un plat ou un seau dans lequel il y a de l'eau, les crottes de la chèvre et un bijou en argent. La mère a à ce moment-là un pied déchaussé qui est trempé dans cette eau. Une fois l'opération terminée, la mère porte son fils sur son dos nu afin que la peau de l'enfant colle à la sienne. En plus de cette chaleur humaine qui sécurise l'enfant qui souffre, ce sont les bienfaits de cette eau et de ce mélange qui parviennent à l'enfant à travers le pied de la mère qui y

est immergé. L'eau qui purifie, féconde est aussi à même d'éteindre le feu de la douleur que ressent l'enfant en cet instant-là. Avec ce roseau qu'elle trempe dans l'eau, elle asperge le seuil de la maison. Suivie d'un cortège de chanteurs, elle fait le tour de la demeure trois fois sans lâcher le roseau. A chaque fois qu'elle passe devant la porte, elle procède à l'aspersion.

L'eau symbole de vie et de fécondité est associée aux crottes de chèvres. La chèvre est un animal noble qui arpente les hauteurs. C'est aussi l'animal capable de rendre riche puisqu'il met bas plusieurs fois chaque année. Si la crotte, sorte de fumier, est un fertilisant, la chèvre de par sa procréation symbolise la fertilité.

« La chèvre était bien connue dans le monde des dieux Grecs. Aphrodite chevauchait un bouc et Zeus était allaité par la chèvre Amalthée. Le bouc était particulièrement l'animal de Bacchus, dieu du vin et de la fertilité », affirme le Dr Cornelis Naaktgeboren.⁶

LA SYMBOLIQUE DE L'EAU À TRAVERS CERTAINES ACTIVITÉS

Dans ce monde rural, agricole et pastoral, les croyances ont imposé des rituels qui accompagnent les activités des champs, le traitement du bétail ou encore des activités de la femme. Pour dégager certaines représentations, nous prendrons quelques activités où l'eau intervient comme symbole.

- **La tondaison** est une activité qui a lieu chaque année chez les éleveurs vers la fin du printemps. Avant de commencer l'opération, on remplit un seau d'eau pour chacun des tondeurs qui y trempe les ciseaux qui seront utilisées en plus de la laine non lavée qui conserve encore la sueur de la bête dont elle était prélevée. La tradition veut que l'on commence par les brebis et que l'on finisse par les moutons. Cette activité est accompagnée de chants incantatoires, mystiques. A la fin de l'opération, on fait appel à la maîtresse de maison. Elle est habillée de ses plus beaux atours et porte un foulard aux franges typiquement amazigh, appelé « tasbnit ». Elle prend l'eau du seau à laquelle elle ajoute un peu de lait. Elle en arrose le bétail tondu en poussant des you you. Après cela, elle le pourchasse en lui faisant monter une pente et en jetant sur lui une pelote de fil destiné à la trame du métier à tisser. Tout en effectuant ces gestes, elle formule le vœu de voir cette

4- Confédération de tribus du Moyen Atlas

5- Traditions et civilisation Berbères

6 - Cornelis Naaktgeboren, docteur en zoologie, ethnologue, chevrier et atelier lui même

action se répéter l'année d'après:

- Sel 3aqba :l n ima :l.
- Que cet événement se répète l'année prochaine !
- Par ailleurs, **l'intégration du bétail nouveau** obéit au même rituel. Lorsqu'on ramène à l'enclos des bêtes nouvelles - craignant le rejet des nouvelles venues et l'échange des coups- la maîtresse de maison mélange l'eau et le lait et en asperge tout le bétail y compris les nouvelles têtes en disant :
- *Atmounmt tamount n' wama :n d'oughou.*

Ce que l'on pourrait traduire ainsi:

- *Une vie harmonieuse à l'instar de celle qui existe entre l'eau et le lait est pour vous notre souhait.*

Ce rituel est un rituel d'adoption visant l'entente et la cohabitation pacifique entre les bêtes. En effet, l'eau s'intègre parfaitement au lait sans en altérer ni la forme ni le goût, ni la couleur.

Dans la langue amazighe, beaucoup d'expressions soulignant le caractère d'une personne sont des images métaphoriques qui s'articulent autour de l'eau et à travers lesquelles pointent parfois ces croyances populaires.

D'ailleurs l'expression, « ouwin wamanennes aghou », qui signifie littéralement : *ses eaux charrient le lait*, est employée pour caractériser une personne pacifique qui ne cherche pas de problèmes, qui s'intègre facilement. Tandis que l'expression « iroura ama :n s asawoun » (il cherche à faire monter la pente à l'eau) s'applique à une personne qui ne coopère pas et complique la situation. Alors que l'expression « son âne ne la boit que trouble » (our datnissa oughyoulnes a :r der kizen) s'applique à une personne qui a besoin d'être grondée, malmenée avant d'accepter de faire ce qu'on lui demande.

L'eau serait dans ce rite un élément purificateur et générateur de fécondité. G.Bachelard⁷ « Par la purification, on participe à une force féconde, rénovatrice, polyvalente. La meilleure preuve de cette puissance intime, c'est qu'elle appartient à chaque goutte du liquide » Elle est aussi associée au lait qui de part sa couleur, ses usages, sa fonction occupe une place de choix dans le rituel d'adoption. Symbole de la pureté, c'est par lui que se tissent aussi les liens les plus solides. Dans beaucoup de sociétés, le lait est

sacré. Dans le monde musulman, le lait crée la fraternité : deux enfants qui sont allaités par une même personne deviennent frères et le mariage est prohibé entre frère et sœur par l'allaitement

- **Le métier à tisser:** Il est l'un des lieux où les croyances ancestrales sont toujours vivaces et se manifestent à travers les rituels qui accompagnent les différentes étapes du tissage. L'eau est présente au début quand on fixe les piquets pour l'élaboration de la trame. On asperge d'eau le lieu, la pelote de fil destiné à la trame. Le métier à tisser est considéré comme doté d'une âme ou d'une vie « errouh ». Le fil de la trame forme deux nappes qui se croisent en des points. Les entrecroisements des deux nappes de fil de trame sont appelés les âmes du métier à tisser. C'est sans doute ce qui explique la présence de l'eau dans le rituel qui clôt l'opération une fois le tissage fini. En effet, avant de couper à l'aide d'un couteau, les fils qui relient le tissu aux ensouples, on trempe la laine dans l'eau ou seulement la main et on la fait passer sur la limite du tissu, à l'endroit où on va couper en prononçant la chahada,(acte de foi du musulman) comme s'il s'agissait d'une personne en train de rendre l'âme. Car, comme nous allons le voir, le même rituel est observé pour l'agonisant.

L'EAU ET LE MOURANT

Comme tous les événements majeurs, la mort n'est pas un événement privé. Elle concerne tout le groupe. On demande pardon au moribond pour les torts qu'on lui aurait causés. Il est fréquent de le voir à son tour implorer le pardon de son entourage quand il sent que son heure approche.

Dès les signes de l'agonie, il est recommandé de ne plus laisser la petite famille de l'agonisant seule. Les membres de sa famille, les amis et les voisins se relaient à son chevet. On lit le coran, on fait des invocations en sa faveur, afin que Dieu l'ait en sa miséricorde.

La mort n'est pas conçue en tant que fin définitive, ce n'est qu'un passage, une transition. Comme tous les rites de passage, la purification par l'eau est nécessaire. Dans la religion musulmane, la toilette du mort est un rite obligatoire. Seuls les martyrs sont nettoyés par leur propre sang.

En plus de la toilette funéraire prescrite par la religion musulmane, il existe une autre pratique généralisée au Maroc mais qu'à ma connaissance ne se rencontre pas dans d'autres pays musulmans. Il s'agit de verser de temps en temps quelques gouttes d'eau

7- G. Bachelard, L'eau et les rêves

dans la bouche de la personne qui est en train de rendre l'âme, tout en lui soufflant la chahada (formule de profession de la Foi)⁸.

D'ailleurs quand on veut signifier que le malade agonise ou va très mal, on emploie l'expression de l'arabe dialectal « kay qettrou lih » et en amazigh « da:s souddoumn ama :n ». C'est-à-dire : on est en train de lui administrer des gouttes d'eau. Pour renforcer la valeur bénéfique de cette eau et pour un surcroît de baraka, on lui donne une teinte religieuse en ayant recours à l'eau de Zem Zem, l'eau du puits qui se trouve à la Mecque et que les pèlerins ramènent pour en faire goûter ceux qui ne peuvent pas s'y rendre et en garder pour les moments solennels. C'est ainsi qu'elle est mélangée à l'eau ordinaire pour la toilette funéraire quand c'est possible. L'absence de l'eau à ce moment crucial est considérée comme une malédiction. En témoigne cette imprécation lancée à l'encontre de quelqu'un dont la conduite à l'égard de l'eau est désapprouvée :

- Que l'eau te fasse défaut au moment de ton agonie.

- *Adach ou r hider adday datggard iyma :n !*

Ce procédé faciliterait le passage de vie à trépas. Ce serait aussi un rituel de purification de l'âme qui va renaître dans un autre monde. Comme l'eau régénère, elle serait indispensable à l'âme. Notons qu'il est conseillé d'étancher sa soif avant de dormir. L'explication est que si l'on vient à mourir pendant son sommeil, la gorge restera à jamais sèche dans l'au-delà.

- En plus de son action purificatrice, l'eau est un élément facilitateur, voire un moyen de délivrance, Ceci est aussi vrai dans le cas de la rage.

La personne atteinte de la rage craint l'eau. Lorsqu'elle atteint le dernier stade, que sa guérison est désespérée et qu'elle présente un réel danger pour les autres, le moyen préconisé pour l'achever est de l'asperger d'eau. Dicté par un devoir envers le patient et envers son entourage, cet acte est légitimé et n'est pas frappé de tabou. C'est une forme d'euthanasie qui bénéficie de l'adhésion de toute la communauté. En effet non seulement, on met fin à la souffrance du malade mais on répond aussi au devoir de stopper la contagion et d'épargner l'entourage.

Les points d'eau : En plus de l'importance accordée à l'eau comme élément vital et purificateur, les croyances populaires admettent que les points d'eau et les cours

8- l'acte de foi dans la religion musulmane consiste à dire : il n'y a qu'un Allah et Mohamed est son prophète.

d'eau sont hantés par les génies. Aussi sont-ils respectés et certains sacralisés. L'attitude des gens à leur égard est emprunte de respect et de crainte. Celui qui les salit est considéré comme un pécheur. On apprend aux enfants à ne pas uriner dans l'eau quand ils se baignent dans un cours d'eau en leur expliquant que cet acte engendre les boutons sur le corps. Quand on lave son linge, on devrait s'en éloigner pour que l'eau sale soit déversée hors du cours d'eau. On peut préciser que ces règles de conduite ne sont pas dictées uniquement par un souci d'hygiène car il est admis que l'eau vive est toujours pure. Ces interdictions sont à rapprocher des prescriptions que G. Bachelard⁹ a relevées d'un ancien texte vieux de huit cents ans avant notre ère, écrit par Hésiode : « N'urinez jamais à l'embouchure des rivières qui s'écoulent dans la mer, ni à leur source : gardez-vous-en bien », « N'y satisfaites pas non plus vos autres besoins : ce n'est pas moins funeste. », « N'urinez pas debout tourné vers le soleil ». Après analyse, il en a conclu que « L'interdiction qui met le soleil à l'abri de l'outrage protège aussi la rivière. Une même règle de morale primitive défend ici la majesté paternelle du soleil et la maternité des eaux. »

Mais les points d'eau sont aussi craints à certains moments de la journée : le soir et la nuit. A ces moments, qu'on enjambe un ruisseau ou que l'on passe près d'une source, on doit prononcer la formule *bismi lla :h errahma :n errahi :m* (au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux) pour s'excuser auprès des esprits qu'on aurait dérangés ou provoqués à son insu. Quand on veut prendre son bain, il est déconseillé de le faire en fin de journée entre « el aasr » (la prière de l'après midi) et « el maghreb » (la prière du coucher du soleil) . Il est recommandé d'asperger le lieu où on prend son bain avec le sel pour conjurer les esprits et se parer contre leur riposte. Certaines maladies ou troubles psychiques sont imputés aux esprits. On dit alors que le patient est *touché*, *tqa :s* en arabe dialectal et *ittousa :gh* en amazigh. D'ailleurs, les esprits sont désignés aussi dans la langue amazighe par « *widegh agh tessentel tisent* » à savoir *ceux que le sel nous a occultés*. Le sel constitue donc une barrière entre les êtres humains et les esprits et un bouclier pour chacune des parties.

Cette pratique a-t-elle des racines bibliques ? En tout cas, elle pourrait être rapprochée des prières de bénédiction dans la religion hébraïque où le sel est un agent purificateur. « Le sel que tu as toi-même créé. Jadis, tu as ordonné au prophète Elisée d'en jeter dans les

9- G. Bachelard, L'eau et les rêves

eaux pour qu'elles n'engendrent plus la mort. Permits, Seigneur, qu'en tout lieu où l'on répandra l'eau que nous allons mêler de sel, la présence de Ton Esprit éloigne l'Adversaire et nous protège continuellement. » Elisabeth Jaskulké)¹⁰

Si Elisée a assaini l'eau des sources de Jéricho en y jetant le sel, le rite du sel constitue aussi un pacte d'alliance. Manger le sel de quelqu'un c'est être attaché à sa maison et manger le sel avec quelqu'un c'est faire un pacte avec lui. Cette symbolique du sel se retrouve dans l'imaginaire des marocains qui respectent la nourriture et particulièrement le pain et le sel sacralisant son partage qui constitue un pacte.

Par ailleurs, on pourrait conclure qu'en aspergeant le lieu de sel, on établit un pacte avec les esprits considérés comme les maîtres des lieux dans l'imaginaire des populations. Ils sont désignés aussi par « *aît oudgha :r* », les propriétaires des lieux, ou « *aît rebbi* », ceux qui appartiennent à Dieu.

Certains actes sont prohibés parce qu'ils risquent de déclencher la foudre des forces occultes auxquelles certains gestes pourraient nuire. En effet on ne doit pas verser l'eau chaude par terre. On ne doit pas jeter l'eau dans l'âtre considéré comme hanté par les esprits. Quand on est obligé de le faire, on prononce la formule « *bimillah errahma :n errahim* », au nom d'Allah le clément le miséricordieux, laquelle formule constitue à la fois un bouclier et une mise en garde lancée à l'intention des esprits, habitants de ces lieux..

- L'eau pour conjurer le mauvais œil et les mauvaises influences

- En tant que diluant, l'eau est utilisée pour éteindre et anéantir le feu d'un mauvais œil ou l'effet néfaste d'un mauvais sort.

Pour conjurer le mauvais œil, on a recours au sel gemme. On le fait passer autour de la tête de la personne à exorciser en prononçant des prières et imprécations à l'encontre des personnes malveillantes. Il sera chauffé sur les braises. Alors, on le retire avec une louche en bois et le lâche dans un récipient d'eau fraîche qu'on tient au dessus de la tête de l'intéressé. Ce qui produit une explosion suivie de la dissolution du sel dans l'eau. Des propos tels que ceux qui suivent, accompagnent ces gestes :

-ikhsi lebla , ikhsi ouyenna ikh khan. Ce qui pourrait se traduire ainsi : *s'est éteint le mal ;*

10- Elisabeth Jaskulké : ingénieur agronome, ingénieur de Génie Rural des Eaux et forêts, directeur du Développement Durable

s'est éteint tout ce qui est mauvais.

La même opération pourra être faite en utilisant l'alun à la place du sel. Mais comme, l'alun ne produit pas d'explosion, il sera broyé entre les mains et jeté dans un lieu hydrique accompagné de propos à l'instar de celui-ci :

- *zerdagh swallen nmidden our issi zrient* (est moi qui me suis débarrassé du mauvais œil et eu raison de lui et non l'inverse)

- Certains lieux hydriques sont considérés comme purificateurs. Nombreuses sont les sources liées ou non au culte d'un saint dont elles détiennent la baraka. Elles peuvent agir aussi par la force invisible qui réside en elles. Les eaux de certaines sources sont considérées comme curatives. Elles peuvent aussi laver d'une influence maligne.

- En plus de ces sources, les moulins à eau, et les vagues de la mer sont considérés comme dotés d'une force invisible, d'un pouvoir magique capable de débarrasser la personne du maléfice ou de la guérir du mal qui la ronge. Ainsi les jeunes qui veulent se marier, les femmes stériles ou toute autre personne se considérant ensorcelée y vont pour s'y baigner. Notons qu'il y a des sources qui sont considérées comme spécialisées dans la guérison de certaines maladies comme les maladies cutanées, les maladies des yeux. La guérison thermique est considérée comme le résultat d'un pouvoir bénéfique de l'eau, qui provient du caractère sacré des forces occultes qui habitent ces lieux.

- Par ailleurs, les urines humaines sont considérées comme un moyen efficace pour éliminer les effets d'une sorcellerie. Elles sont appelées « *ibazdhan* », « *ouggadn* ». Mais chez ce peuple pudique, on a souvent recours au terme: *ama :n* » (l'eau) quand le contexte est clair.

Dans le cas contraire, on a recours à l'expression « *ama :n n tasa* » qui est un euphémisme qu'on peut traduire littéralement par « *les eaux du foie* ». Dans la langue amazighe, comme en arabe, le foie désigne aussi les enfants d'une personne. Mais il est aussi le siège de sentiments : la peur, l'affection et la tendresse. Tandis que le cœur est assimilé à la bravoure, au courage, à l'amour propre. Ainsi « *ama :n n tasa* » pourrait trouver son origine dans « les urines des enfants » ou dans le fait d'uriner involontairement sous l'effet de l'effroi.

Quand on trouve un objet suspect- talisman, nouet, objet étrange...- ou des traces d'aspersion suspectes, la première chose qui vient à l'esprit est d'en éliminer sans

tarder l'effet néfaste. Entre autres, la forme la plus simple pour neutraliser l'effet d'un sortilège est d'asperger d'urine l'objet suspect et le lieu infecté. On pense que les urines qui soulagent et débarrassent le corps de ses toxines, seraient capables de débarrasser la personne des effets nuisibles invisibles. On rencontre cette idée dans *Azilal des nostalgiques*¹¹ dans les propos de Haddou parlant d'une femme sorcière: « ...je l'en empêcherai en urinant sur son passage pour faire échec à sa sorcellerie. »

Achoura est une fête religieuse fêtée le dixième jour du mois musulman mouharram. Ce jour, l'eau est considérée comme bienfaitante quelle que soit sa provenance : source, puits, fleuve, mer.

C'est un jour où l'on se souvient des morts. Il est de coutume d'aller se recueillir sur les tombes des défunts et de les asperger d'eau. Répandre l'eau sur une tombe, quelle que soit la circonstance, est toujours considéré comme une œuvre pieuse. Zem Zem est la désignation de cette action consistant à s'asperger avec l'eau considérée comme bénite ce jour de l'Achoura. C'est probablement pourquoi elle porte le nom du puits de la Mecque « Zem Zem ». Son eau est traditionnellement purificatrice et est supposée contenir la baraka. Les gens s'aspergent les uns les autres en disant : « taâchourt d'assa illa lkhi :r g'waman ». (Aujourd'hui c'est Achoura, l'eau est bienfaitante.) On asperge aussi les animaux, les murs et même les meubles. Il est conseillé aussi de prendre un bain.

CONCLUSION

L'eau, symbole de vie, hante l'esprit et l'imaginaire de ces populations agropastorales. Intégrée dans le rituel, elle a pour objet de purifier, de conjurer les influences maléfiques, de rénover. On croit aussi à la vertu des eaux guérissantes, à leur pouvoir contre la stérilité. Le rite de l'eau est à rapprocher des rites du feu comme le souligne Marie Virolles : « Les rites du feu et de l'eau seraient des rites de purification, d'expulsion des influences négatives ». Mais les eaux peuvent tuer, provoquer la colère des forces occultes quand certaines règles de conduite à l'égard des forces occultes ne sont pas respectées.

Souvent lié à la religion musulmane, l'animisme est encore présent et s'observe à travers bien des croyances et des pratiques. D'ailleurs la croyance en les esprits n'est pas incompatible avec l'islam qui admet

11- Khella Saidi, *Azilal des nostalgiques*, imprimerie Najah El Jadida Casablanca

l'existence de génies qui connaissent une vie parallèle à celle des hommes. « Bien qu'il ne rejette pas l'existence des djennoun, l'islam n'a pu éliminer les très nombreuses pratiques, mêlées de magie contraignante et de vénération qui ont ces génies pour objet. » précise Gabriel Camps. Par ailleurs, on peut se demander si certaines pratiques liées à l'eau n'ont pas des racines bibliques puisque le judaïsme et le christianisme sont passés par là avant d'être supplantés par l'islam.

BIBLIOGRAPHIE CONSULTÉE

- http://alain.guilleux.free.fr/siwah_aghurmi/siwah_temple_aghurmi_oracle.php consulté le 21/12/2009
- Le temple de l'oracle d'Amon à Aghurmi, oasis de Siwa
- <http://biblique.blogspirit.com/archive/2009/03/19/melahr-halas-le-sel.html> consulté Odile Bertrand MELAH, HALAS, le sel Un mot de la Bible
- <http://www.buddhachannel.tv/portail/spip.php?article9679> consulté le 11/11/2009, Elisabeth JASKULKÉ, EAU, SYMBOLISME ET RELIGIONS Partie 2
- L'eau et le judaïsme
- <http://fr.wikipedia.org/wiki/Achoura> 24/09/ 2009
- Achoura, portail des fêtes et traditions
- <http://biblique.blogspirit.com/archive/2009/03/19/melahr-halas-le-sel.htm> consulté le 2/11/2009 ,Odile BERTRAND texte de l'émission "Un mot de la Bible" sur Fréquence Protestante 100.7 F Mdu samedi 13 décembre 2008
- <http://sente-de-la-chèvre-qui-baille.net/chevrotter-1601.html> consulté le 10/ 12/2009, Dr Cornelis Naaktgeboren, 2005 La Chèvre et la fertilité
- Gaston Bachelard, L'eau et les rêves, essai sur l'imagination de la matière, José Corti, 1993
- J. Servier ,Traditions et civilisation Berbères. Les portes de l'année, Editions du Rocher, Monaco 1985
- J.Servier , L'homme et l'invisible, éditions Imago, Paris, 1980
- le saint Coran
- Gabriel Camps : Les Berbères, mémoire et identité Editions Le Fennec ? 2007
- Marie Virolle, Rituels algériens. Editions Karthala Paris 2001
- Dictionnaire des symboles, Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, éditions Robert Laffont/ Jupiter, Paris , 1982
- Doctoresse Legay ; Folklore marocain , Librairie Orientaliste Paul Geuthner. Paris , 1926
- ISABELLE Lévy, Croyances et Laïcité : guide pratique des cultures et des religions, éditions Estem, Paris 2002

L'EAU DANS L'IMAGINAIRE DE L'ATLAS CENTRAL ET DE TADLA-AZILAL

Mohamed Bahi

ASSOCIATION ORALITÉ, CONTE POUR L'AMITIÉE, LE DIALOGUE ET LE DÉVELOPPEMENT, MAROC

« L'eau et la chaleur sont nos deux biens vitaux. Il faut savoir les économiser. Il faut comprendre que l'un tempère l'autre ». G. Bachelard

L'Atlas central, situé en partie dans la région de Tadla-Azilal, connu pour ses montagnes souvent couvertes de neiges, alimente différentes rivières et sources dont les eaux arrivent jusqu'aux plaines de Tadla. Cette région du Maroc connaît aussi des périodes de sécheresse. De ce fait, cette eau tantôt abondante, tantôt rare a façonné l'imaginaire des habitants de la région. Dans cette contribution, je m'arrêterai sur les valeurs sociales et sur les représentations contrastées de l'eau chez les habitants de cette région.

GESTION DE L'EAU : SOURCE DE TENSION

Les récits, les contes et les légendes qui traitent de l'eau dans la région du Haut Atlas ne manquent pas. L'eau, comme dans beaucoup de régions du monde, est à l'origine de bien des conflits entre les différents usagers eux-mêmes d'un côté, et entre les paysans et le Pouvoir central, de l'autre. Les quelques exemples nous en montrent l'enjeu.

Selon Béatrice LECESTRE-ROLLIER, une anthropologue ayant travaillé sur la gestion de l'eau dans les vallées du Haut Atlas Marocain, (thèse de doctorat en 1992 : Anthropologie d'un espace montagnard. Les Ait Bouguemez du haut Atlas marocain): « Au Maroc, dans les hautes vallées du Haut Atlas, la question hydraulique touche au plus intime du lien social. Pour les populations locales, gérer l'eau entre soi, c'est exister en tant qu'entité collective. L'eau est enjeu d'identité. [...] Chaque espace hydraulique est ainsi un espace social traversé par de multiples logiques, d'ordre économique, mais aussi politique, symbolique et idéologique »¹.

1. Béatrice LECESTRE-ROLLIER, « Anthropologie d'un espace montagnard. Les Ait Bouguemez du

Béatrice LECESTRE-ROLLIER rapporte une histoire dans ce sens pour illustrer les tensions qu'engendre la gestion de l'eau : « le marabout Si M'ha el Ahansal, à la tête de la puissante Zaouia Ahansal, contraignit les villageois à lui céder des terres et une part d'eau pour les irriguer. Ses héritiers vendirent, au moment de l'indépendance du pays, l'ensemble des parcelles ainsi confisquées, mais le droit d'eau spécialement alloué à leur irrigation (tiwili n Uhansal, tiwili n igran n ugurram : le tour d'Ahansal ou bien le tour des champs du marabout) demeure. Avoir sa part d'eau, c'est être lié à une terre, à une communauté ; c'est aussi avoir droit de participation aux décisions prises par le groupe, c'est donc une voix qui fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Posséder l'eau, c'est détenir un pouvoir ; c'est un honneur à sauvegarder. Vendre sa part d'eau, c'est perdre ces atouts. Au-delà de l'irrigation des terres et de l'abreuvement des bêtes, l'eau est ainsi entourée de valeurs symboliques et sociales importantes et fait l'objet de convoitises.

René Euloge, connu pour avoir traduit les « Chants de la Tassaout » a rapporté dans un récit intitulé « La vallée d'Anefgou »², écrit en 1927 une histoire autour de l'eau ; nous en donnons les grandes lignes : Ouderdour, un habitant de la vallée, était un cheikh « Siba » ; il s'est fait proclamer Amghar et s'est maintenu au pouvoir en supprimant les élections démocratiques par lesquelles on faisait choix chaque année d'un nouvel Amghar. Les excellentes terres d'alluvions

haut Atlas marocain », hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/15/37/78/PDF/Lecestre.pdf

2. René Euloge, *Ceux des hautes vallées*, Editions de la Tighermt, Marrakech, 1976, p.75, 84.

appartenant depuis un temps immémorial aux Ait Gaïs et aux Ait Iderfane, étaient irriguées par un système de répartition prévoyant des tours d'eau. Un jour, l'Amghar Ouderdour, qui ne possédait que quelques parcelles, contempla les champs verdoyants de la vallée ; il imagina une scène qui opposerait les Ait Gaïs et les Ait Iderfane, avec la complicité de Mbarek, gardien répartiteur de l'eau, destinée à l'irrigation des cultures. Chacune des deux factions, située de part et d'autre de la rivière, accusait l'autre de voler de l'eau. Une bataille éclata et fit des morts et des blessés des deux côtés. L'Amghar décida en tant que chef du village d'exploiter leurs terres en attendant leur réconciliation. Une dizaine d'années plus tard, le gardien, pris d'un mal subit chez une des familles rivales, révéla la machination de l'Amghar. Les montagnards des deux rives surpris ce dernier et le tuèrent de dix-huit coups de poignard.

Dans « Les remparts des morts »³, autre récit de René Euloge, Un chef de guerre, s'empara des terres de ses ennemis battus pendant les dernières années du 17^e siècle), un certain « Mohamed ou Yakoub, Cheikh des Ait Igout, achevait de soumettre ses voisins, les Ait Tazoult et les Ait Maachane. Par sa victoire, sa tribu « les Ait Igout » s'assurait le contrôle des sources de l'assif (l'oued) Maachane et le libre passage sur les vastes parcours des vaincus, bien pourvus de thym, de lavande et de genêt».

La légende de « Aïn Asserddoun »⁴, située au pied de la montagne surplombant la ville de Beni-Mellal, dont l'une des différentes versions, confirme, elle aussi, les tensions que suscitent le partage des eaux : la légende raconte que la source opposait les montagnards aux gens du piémont. Chacun des deux camps en réclamait la propriété. Un Sage intervint dans le conflit et jugea que la source appartiendrait au mulet, perdu par son maître, retrouvé en train de s'abreuver dans un point d'eau, jusque-là inconnu. Depuis lors, cette source s'appelle, « Aïn Asserddoun ». Le nom semble satisfaire les deux communautés : « Aïn » en arabe signifie source, « Asserddoun » veut dire mulet en langue amazighe.

Les faits cités ci-après montrent l'enjeu de l'eau dans cette région, comme dans d'autres pays du monde. Il arrive, qu'elle oppose les paysans entre eux surtout en période de sécheresse:

« Chez les Chleuhs, le problème de l'eau est

3. Ibid, p.145, 153.

4. Légende racontée par Omar Douaami, conteur populaire à Beni-Mellal.

une question de vie ou de mort., du moins pendant les mois d'été, lorsque le torrent est souvent réduit à un mince ruisseau »[...] « dans le grand Atlas, la lutte pour la possession de l'eau a souvent mis aux prises les montagnards d'une même vallée »⁵.

Outre son partage pour l'irrigation des terres et l'abreuvement des bêtes, l'eau est une question d'identité. Pour des propriétaires ou des communauté dépossédés d'une eau qui leur appartenait pour l'avoir héritée, c'est perdre l'autorité, l'honneur, la dignité. D'autres récits, tirés de la vie réelle **de tous les jours** de la région, **dévoilent** les tensions que soulève le contrôle des eaux d'irrigation, des tensions qui débouchent souvent sur des drames.

L'EAU VIOLENTE

L'eau est ainsi une source de tensions sociales et économiques permanentes entre les usagers ; Il arrive que les autorités locales ou centrales attisent cette tension. Dans d'autres cas, l'eau est perçue négativement dans l'imaginaire collectif des montagnards en raison des dégâts qu'elle cause; elle n'est plus symbole de vie, mais de mort. Les récits sur la violence des eaux dans cette région abondent.

En effet, dans un autre récit de René Euloge, intitulé « Ceux des hautes vallées »⁶, et qui est aussi le titre de l'ouvrage, un habitant, nommé Abdou, est envoyé par les membres de sa famille faire des achats à Boulemane (Dadès) pour la saison froide qui dure cinq mois. Surpris par les chutes de neige, Abdou a mis onze jours pour effectuer ce voyage. La longue attente des habitants de son village a donné lieu à des spéculations sur le sort du personnage : est-il emporté par une des crues ? Est-il enseveli par une des tempêtes de neige, comme bien d'autres avant lui? Avec la fonte des neiges, les rivières et les torrents deviennent menaçants comme le soulignent ce passage:

« Des gouttières des terrasses, l'eau tombait à grand bruit et des ruisseaux, rouges comme de l'argile, traçaient leurs lits autour des maisons dont les abords étaient débarrassés de neige [...] Sur tous les flancs de la montagne, les eaux grossissaient à vue d'œil, ruisselant avec fracas, entraînant des pierres et des buissons déracinés »[...]« La rivière ne tarda pas à être en crue et les flots tumultueux emplirent toute la vallée de leur grondement ininterrompu et de plus en plus terrifiant » [...] « Après une crue soudaine comme en

5. Ibid, p. 76.

6. Ibid, p.9,48.

connaissent les torrents du Haut Atlas, l'Assif Mgouna avait perdu sa violence dévastatrice et meurtrière et les muletiers, avec de grandes difficultés, parvenaient à franchir les gorges de Tiranimine »⁷.

L'eau se révèle un élément dévastateur ; l'homme devient faible dans sa lutte contre l'eau et la neige. L'eau devenue « rouge » comme de l'argile, emportant « pierres et buissons déracinés », est l'expression de cette destruction meurtrière. Les bruits effrayants des eaux sont rendus par des termes du genre : « les eaux grossissaient », « grand bruit », « ruisselant avec fracas », « le grondement ininterrompu et de plus en plus terrifiant ». Ces crues sèment la terreur dans la vallée : « flots tumultueux », « violence dévastatrice et meurtrière ».

Désarmés face à cette violence des eaux, les habitants illettrés des montagnes recourent à des offrandes pour apaiser la colère des eaux, comme le révèle une légende, intitulée Lalla Tawaya⁸, collectée à Ait M'Hamed, dans la région d'Azilal. Ni l'islam ni les débuts de la modernité, arrivés jusqu'à ces régions lointaines et difficiles d'accès, n'ont pas pu déraciner des croyances millénaires :

Lalla Tawaya est une source qui rejaillit après les fontes de neige. Les femmes s'y rendent le lundi pour présenter les offrandes (Lma3ruf) qui ne sont qu'un mélange de pain et de l'huile d'olive (TAMGOUT). Les plus aisées offrent un coq. Ainsi ce mets sera-t-il servi à tous ceux qui passent par le lieu. Avant de partir les visiteuses pétrissent une pâte de farine soit sous une forme circulaire, soit sous une forme de petit doigt. La visite ne concerne pas seulement les femmes stériles, toute la population avoisinante s'y rencontre annuellement et sacrifie une vache de couleur, généralement, rouge pour « éteindre » la colère de la source, afin que l'eau ne déborde pas et ne ravage pas les champs des villageois. Dans l'imaginaire des populations de ces montagnes, la neige et l'eau constituent une menace permanente. Le rouge, (des ruisseaux cités plus haut et celui de la vache), couleur de sang, souligne la violence des eaux. Toutefois cette eau est source de fécondité, comme nous le verrons par la suite ; d'où l'ambivalence qui caractérise l'eau. Les habitants essaient d'anticiper la colère des eaux en demandant l'intercession des saints ou saintes, réels ou imaginaires, morts depuis longtemps. L'eau se mue en une force virile et acquiert des caractéristiques masculines :

« dans sa violence, l'eau prend une colère

7. Ibid, p.24.

8. Légende collectée par Salah Amraoui.

spécifique, ou autrement dit, l'eau reçoit tous les caractères psychologiques d'un type de colère[...] Un duel de méchanceté commence entre l'homme et les flots. L'eau prend une rancune, elle change de sexe. En devenant méchante, elle devient masculine »⁹.

A l'image virile des eaux s'associe aussi l'image de la femme méchante. La montagne, avec ses eaux et ses neiges, est perçue alors comme un type de femmes dans ce qu'elles ont de violent. Qu'on écoute un des habitants du Haut Atlas :

« La montagne est une marâtre, une traîtresse, sans pitié... Elle nous prend nos enfants. Elle nous séduit et nous retient en été pour mieux nous dévorer en hiver. Ce pays trop dur, avec ses belles saisons trop courtes et ses mois de froid et de neige qui n'en finissent pas, nous fait l'aumône de nous laisser élever un peu de bétail et d'assurer notre subsistance, juste de quoi ne pas mourir. Ceux de la plaine n'ont pas idée de leur sort privilégié. Quant à nous, gens des hautes vallées, la joie de vivre ici en été, nous rend plus sensibles les difficultés et les misères de cinq mois de claustration, de privations indicibles, dans le froid et le désœuvrement démoralisant [...] Il nous faut quitter ce bas-monde d'une façon ou d'une autre, lorsque l'Ange de la mort nous fait signe. Mais périr dans la neige, sans personne pour témoigner la « Chahada », sans personne pour vous fermer les yeux ...Pauvre Abdou sous la neige »¹⁰.

l'image de l'ogresse est manifeste dans ce passage : « elle nous séduit et nous retient pour mieux nous dévorer en hiver », l'eau est une mère dévoratrice de ses enfants. La neige est synonyme d'enfermement, d'engourdissement, de mort, c'est ce que soulignent des passages du genre : « Périr dans la neige », « Pauvre Abdou sous la neige ».

Ce passage résume à lui seul la terreur que connaissent les habitants durant l'hiver rigoureux ; les images « marâtre », « traîtresse » traduisent le rapport de haine et de peur que nourrissent ces gens envers la montagne qu'ils considèrent comme ennemie : « ses mois de froid et de neige qui n'en finissent pas ».

L'eau et la neige sont ainsi liées dans l'imaginaire des montagnards à la souffrance, aux privations, à la mort sans aucune cérémonie rituelle, comme celle des bêtes. Une région coupée du reste du monde. Une

9. Gaston Bachelard, L' Eau et les rêves, essai sur l'imaginaire de la matière, José Corti, 1942, p.21.

10. René Euloge, Ceux des hautes vallées op.cit, p.42.

tonalité tragique traverse ainsi le texte, ci-dessus, de bout en bout.

LES EAUX FÉMININES

EAU FÉCONDANTE

En plus de ses représentations négatives, traduites par la montagne avec ses neiges, son froid, ses crues terriblement vécues par les populations, l'eau est néanmoins à l'origine des images où domine la femme aimée (mère, épouse) contrairement à l'image de la marâtre.

La pâte de farine modelée soit sous forme circulaire soit sous une forme de doigt (citée dans la légende de Lalla Tawaya) est une allusion aux organes sexuels, d'où la symbolique de la fécondité. « Dans la pâte, l'action de l'eau est évidente »¹¹, précise G. Bachelard. Ce sont les sources, comme dans le cas de Lalla Tawaya, et non pas les crues, qui sont souvent privilégiées. « L'eau gonfle les germes et fait jaillir les sources »¹².

La visite à la source du village au lendemain des nuits de noces fait partie du rituel. Dans des **vers libres**, sous forme de distique, chantés à cette occasion, l'eau est, en effet, récurrente ; en voici quelques uns recueillis dans la région amazighophone:

L'eau et la foi ne font qu'une
Quand la foi s'amenuise dans les cœurs, l'eau
se raréfie dans les cours.

Mon souhait est d'être cette source abondante
qui surplombe les terres
Aicha y puisera l'eau et y fera abreuver le
cheval

Nous voilà parties pour la source
Pour y puiser l'opulence

Quelle belle trouvaille j'ai faite
J'ai trouvé les Louis au fond de la source

La source vient de jaillir
Heureux est celui qui s'y trouvait

Que Dieu déverse ses bienfaits
J'en prendrai dans le cours d'eau

Que notre matinée et la tienne soient
prometteuses
Mariée, tu es le palmier que surplombe la
source

Qu'elle (la mariée) soit cette source
intarissable

11. Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, p.142

12. Ibid, p. 20.

Qui pérenne la verdure aux alentours¹³.

Le parallélisme entre l'eau et la foi d'une part, la poitrine et le cours d'eau d'autre part, alimentées par l'eau symbolise la générosité, l'abondance ; Mettre l'eau au même niveau que la foi, c'est donner à l'eau une valeur sacrée. Les premiers vers sont prononcés pour invoquer l'aide de Dieu et les bienfaits de l'eau. L'eau est assimilée au bien, à l'or que désigne les Louis, pièces de monnaie ancienne en or transformées en boucles d'oreilles. « Puiser l'opulence », « trouver les Louis » à la source, sont des expressions qui dévoilent la valorisation de l'eau dans l'imaginaire des habitants : pureté, fraîcheur, richesse, transparence. La source où on puise l'or, le métal parfait, le métal royal qui ne se rouille pas, devient source de rêveries. L'eau s'associe à l'or. Est-ce l'eau qui se transforme en or ou l'inverse ? : « Tandis que l'argent nous rend socialement puissants, le bijou nous rend oniriquement puissants »¹⁴, affirme Bachelard. L'image de l'arbre fruitier, le palmier en l'occurrence, est une allusion à la femme féconde comme dans ce vers chanté le lendemain tôt après la consommation du mariage :

- Que notre matinée et la tienne soient
prometteuses

- Mariée, tu es le palmier que surplombe la
source

« La source qui vient de jaillir », « l'arbre que
surplombe la source » deux passages qui font
allusion à l'homme, alors que l'arbre fruitier
renvoie à la femme. Dans deux autres vers
on souhaite que la femme soit une source
intarissable qui répandra la verdure autour
d'elle.

- Qu'elle (la mariée) soit cette source
intarissable

- Qui pérenne la verdure aux alentours

La source renvoie tantôt à l'homme, tantôt à la femme, d'où son image inconstante. A la lecture des vers, ci-dessus, chantés au lendemain de la nuit de noces, et à la lecture de la légende de Lalla Tawaya (les visiteuses avant de repartir pétrissent une pâte de farine soit sous une forme circulaire, soit sous une forme de petit doigt), il est clair que les femmes, en se rendant à la source, cherchent à conjurer la stérilité. Toutefois, se rendre près d'une source, c'est aussi remonter dans le temps pour retrouver la voix / voie de la mère.

13. Vers libres berbère collectés par Aicha Aitberri dans la région de Tadla-Azilal.

14. Bachelard (cité par Perrot Maryvonne in Bachelard et la poétique du temps, Peter Lang, Berlin, p.100.

L'EAU MATERNELLE

Au-delà de ces représentations, l'eau est perçue comme la femme-mère. Déjà dans les vers précédents, l'image de la femme est présente en filigrane. « Les images de l'eau donnent à tout rêveur des ivresses de féminité », lit-on dans *la Poétique de la rêverie*¹⁵. Cette évocation permanente de l'eau dans le rituel du mariage est ainsi frappante. Elle est une image ambivalente, elle est souvent utilisée pour la femme. L'eau, la source, l'herbe sont autant d'éléments qui évoquent la fraîcheur, la nudité et la pureté ; autant de valeurs sensuelles qui vont au-delà des valeurs sensibles, et qui invitent à la promenade et à la rêverie. L'arrêt près d'une source ou d'une rivière, c'est aller se ressourcer, c'est se jeter dans les bras de la mère. Le bruit des eaux est la voix de la mère. Au-delà de la femme aimée se profile la femme mère. G. Bachelard a insisté sur l'image maternelle de l'eau « Ce n'est pas la connaissance du réel qui nous fait aimer le réel. C'est le sentiment qui est la valeur fondamentale et première ». [...] Toutes les formes d'amour reçoivent une composante de l'amour pour une mère ». S'arrêter près d'une source, c'est revenir dans le giron maternel : « L'Eau nous porte. L'eau nous berce. L'eau nous endort. L'eau nous rend notre mère »¹⁶. Tout amour ultérieur viendra se greffer sur celui de la mère. C'est ce qui fait dire encore à G. Bachelard : « Nous ne pouvons pas aimer l'eau, aimer le feu, aimer l'arbre sans y mettre un amour, une amitié qui remonte à notre enfance »¹⁷. Dans l'eau se dissolvent non seulement les images et la voix de la mère, mais aussi celles de la femme aimée :

« dans la vie de tout homme, ou du moins dans la vie rêvée de tout homme, apparaît la seconde femme : la femme ou l'épouse. « La seconde femme va être aussi projetée sur la nature. A côté de la mère-paysage prendra place la femme-paysage. Sans doute les deux natures projetées pourront interférer ou se recouvrir »¹⁸.

L'eau s'apparente aussi à la mère nourricière, elle est une substance nutritive, « L'eau est un lait dès qu'elle est chantée avec ferveur »¹⁹. Boire à la source, c'est sucer le sein maternel. L'eau de la source devient le lait. Toujours selon G. Bachelard, « Toute boisson heureuse est un lait maternel ».

15. Gaston Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, PUF, Paris, 1960, p.55.

16. Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, op.cit, p. 155-178.

17. Gaston Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, op.cit, p.109.

18. Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, op.cit, p.171.

19. Ibid, p.160.

La légende de Sidi Belgacem²⁰, connue dans la région de Tadla, montre comment l'eau se transforme en huile d'olive, connue pour sa substance nutritive :

Un roi est venu demander l'hospitalité à Sidi Belgacem, en tant que Saint de la localité. Ce dernier, par modestie, l'envoie chez un autre Saint qu'il considère comme le patron de la région. Mais ce denier fait savoir au roi que c'est Sidi Belgacem qui est le véritable maître de la région. Le sultan revient ainsi chez Sidi Belgacem. La femme de ce dernier dit à son mari : « nous n'avons qu'une petite caisse de blé, trop insuffisante pour nourrir le roi et ses soldats ». Le saint lui répond : « avec l'aide de Dieu, tout le monde mangera à sa faim ». Une fois le repas prêt, le roi lui demande de quoi il l'assaisonnera. Le saint frappe de sa canne dans la rivière (Oum Errabiâ) et celle-ci se convertit en huile d'olive, avec laquelle il arrose les plats à l'aide d'une louche. Tout le monde mange à satiété.

Cette légende traduit l'énergie nutritive que l'on attribue à l'eau. L'eau c'est de l'huile, invisible pour les personnes ordinaires, il faudrait des personnes dotées d'un pouvoir pour la faire découvrir. Le lait et l'huile d'olive sont ainsi des substances nutritives sensuelles invisibles, entre autres, que renferme l'eau. L'eau, qui traverse les champs ou le sous-sol de la montagne, comme des veines, rejaillit et alimente les populations et les champs, identique au sang qui irrigue le corps. « Elle est le sang de la terre. Elle est la vie de la terre »²¹.

L'EAU MATIÈRE DE DÉSESPOIR OU L'EAU THÉRAPEUTIQUE

L'eau communique avec le monde souterrain et le monde aérien (pluies torrentielles, orages, éclairs, cyclones), il arrive qu'elle inspire la mélancolie pour tant d'âmes. « Quand le cœur est triste, toute l'eau du monde se transforme en larmes. ». Cette citation répond en écho à un vers amazigh connu dans la région de Tadla-Azilal :

« J'ai pleuré autant que le nuage au-dessus de la montagne »

L'accent mis sur la quantité de larmes, traduite par la pluie, d'habitude abondante sur les montagnes, est souligné par la comparaison entre les larmes et la pluie. **La légende de Isli et Tisli**²², connue dans la région d'Imilchil en est un exemple qui traduit la valeur sensuelle de la mélancolie

20. Légende collectée par Salah Chami à Kasba-Tadla

21. Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, op.cit, p. 87.

22. Légende collectée par Said Oujabbour à Imilchil.

et du désespoir. Deux personnages, Isli et Tislit, dont l'union est empêchée par les parents respectifs des deux amants, opposés par un conflit sur le pâturage, met en relief le drame de ces derniers : deux lacs se sont formés, selon la légende, des larmes des deux amoureux. Chaque nuit les deux lacs débordent et se rejoignent ; le matin ils se séparent. Les deux personnages se sont vidés de leur substance, les corps se sont dissous et se sont transformés en eau/larmes. Les deux lacs constituent le symbole de l'amour innocent, éternel : séparés dans la vie, les deux amoureux restent unis par les eaux qui s'accouplent chaque nuit. Ils lancent ainsi un défi à leurs parents respectifs et leurs tribus opposés par des biens éphémères (le pâturage). Ces deux lacs sont devenus deux miroirs où les gens viennent se contempler, mais aussi les yeux des deux amoureux qui contemplent le monde.

Certes, l'eau est des fois source de mélancolie ou de mort, mais elle est parfois un remède contre des maladies, d'où cette autre valorisation substantielle, celle d'une médecine imaginaire. Les sources dotées d'une puissance de guérison sont si nombreuses dans la région, comme le révèle **La légende de Sidi Abou yakoub**²³ :

Un théologien et apothicaire vivait à Beni-Mellal. Sa fille qui un jour lavait la laine près de la rivière fut attaquée par des délinquants. Son bébé fut jeté à un chien qui le dévora. Fort de son pouvoir, il fit choisir la tribu à laquelle appartenait le groupe qui avait attaqué sa fille entre la famine et l'épidémie ; la tribu choisit la famine. Des années de sécheresse se succédèrent. Les habitants quittèrent les lieux. Sidi Abou Yakoub continuait son travail de guérisseur. Avant sa mort, il conseilla aux gens de se faire soigner en mélangeant un peu d'eau de sa source avec un peu de terre. Après sa mort une source jaillit, on lui donna comme nom « Sidi Abou yakoub ». Des habitants continuent à confirmer les vertus thérapeutiques de l'eau de la source.

L'eau associée à la terre se transforme en remède. G. Bachelard a encore une fois souligné le bienfait de l'eau pour notre vie inconsciente. Rien que la contemplation des eaux nous apaise et nous rassure. « L'être va demander à la fontaine une première preuve de guérison par un réveil de l'énergie »²⁴. L'eau se voit ainsi dotée d'une valeur thérapeutique.

23. Légende collectée par Aïcha Nour eddine et Ouafae Nciri à Beni-Mellal.

24. Gaston Bachelard, *L'eau et les rêveries*, op.cit, p. 200.

CONCLUSION

Récapitulons. L'eau jouit d'un caractère socio-économique important, elle structure les rapports sociaux, assure la fixité des populations, elle procure pouvoir, dignité, honneur. Des tensions et des conflits autour de la question sont permanents. Elle est une composante de l'identité collective. Les eaux de surface, contrairement aux eaux souterraines, sont récurrentes dans les récits de la région. Cela prouve que l'eau évoquée est celle qui a un rôle dans la vie quotidienne des populations (irrigation, boisson, rituels, guérison, visites). C'est là le premier type d'eau. Deux autres types d'eau reviennent dans les récits écrits et oraux. L'eau violente des oueds et des crues, est dévastatrice, meurtrière. Elle est perçue comme une force surnaturelle qu'il faudrait apaiser par des offrandes dans des régions reculées. L'eau douce, celle des sources, est le second type. Chantée, rêvée, elle est dotée de valeurs sensuelles féminines : elle est la mère nourricière, elle est la femme aimée et reproductrice. Mais les récits cités sont plutôt des légendes, les références aux mythes sont absentes ; les mythes révèlent l'activité créatrice des personnages surnaturels et la sacralité de leur œuvre²⁵, les légendes sont fabriquées de toute pièce par des communautés localisées dans un territoire bien déterminé ; à l'origine elles racontent la vie des saints. L'édification de ces marabouts très souvent près des sources vise, semble-t-il, à s'approprier leurs eaux en leur donnant un caractère sacré. La religion et les superstitions se mêlent alors dans les esprits des populations de la région à l'initiative des détenteurs des eaux. Les mausolées et les sources donnent lieu soit à des visites soit à des pèlerinages et des festivités périodiques, des occasions d'entériner la « sacralité » des sources.

BIBLIOGRAPHIE

Eliade Mircea, *Aspects du mythe*, Gallimard, 1962, Folio, 1998.

Gaston Bachelard, *L' Eau et les rêves*, essai sur l'imaginaire de la matière, José Corti, 1942.

Gaston Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, PUF, Paris, 1960

Perrot Maryvonne in *Bachelard et la poétique du temps*, Peter Lang, Berlin, 2000.

René Euloge, *Ceux des hautes vallées*, Editions de la Tighermt, Marrakech, 1976.

Béatrice LECESTRE-ROLLIER, La gestion de l'eau : « une question d'identité Le cas des vallées du Haut Atlas marocain », hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/15/37/78/PDF/Lecestre.pdf

25. Voir Eliade Mircea, *Aspects du mythe*, Gallimard, 1962, Folio, 1998, p.17.

LA THÉMATIQUE DE L'EAU DANS LA LITTÉRATURE NIGÉRIENNE

SOUMANA KINDO Aïssata

UNIVERSITÉ ABDOU MOUMOUNI DE NIAMEY

La thématique de l'eau est indissociable de l'évolution de la littérature nigérienne qu'elle soit orale ou écrite. En effet, l'eau est une denrée importante, parfois stratégique, pour un pays comme le Niger, situé à cheval entre le Sahel et le Sahara. Attirant toutes les convoitises, source de conflits entre pasteurs et agriculteurs, l'eau a inspiré une nombreuse production littéraire alimentant ainsi les genres oraux comme le conte, la légende, le mythe aussi bien que le roman.

Nous n'en voulons pour preuve les poèmes de Boubé ZOMÉ (*Les Souffles du cœur*¹), les contes de Boubou HAMA (*Toula*²), d'Andrée CLAIR et Boubou HAMA (*Safia et le fleuve*³, *Safia et le puits*⁴), les légendes de Tafinat ou Tinhinan la femme chétan, le mythe de Harakoye Dicko, la déesse du fleuve Niger et mère du Sahel ou encore toutes les œuvres romanesques traitant de l'eau, notamment son insuffisance ou sa rareté, à travers le thème de la sécheresse et les conséquences qu'elle engendre.

Notre propos dans cet article, consiste à montrer (1) l'importance de l'eau au Niger, (2) l'image qui est véhiculée d'elle dans la littérature nigérienne et enfin (3) son rapport avec l'imaginaire des écrivains nigériens à travers l'usage qu'ils en font.

1 Boubé ZOMÉ, *Les Souffles du cœur*, Yaoundé, CLE, 1977. Trois au moins des poèmes de ce recueil sont relatifs à la sécheresse, fléau qui ne cesse de bouleverser l'existence des populations, et à la misère du peuple : « Offrande » « Les émigrés du Sahel », « O frères et sœurs éprouvés. »

2 Boubou HAMA, « Toula » in *Contes et légendes du Niger*, Paris, Présence Africaine, 1972, p. 169-212.

3 Andrée CLAIR et Boubou HAMA, *Safia et le fleuve*, Paris, La Farandole, 1974.

4 *Andrée Claire*, *Safia et le puits*, Paris, La Farandole, 1976.

L'EAU, UNE DENRÉE IMPORTANTE

Le Niger est un pays profondément enclavé, éloigné des océans car situé en plein cœur de l'Afrique. Son relief, formé de plateaux, de plaines et de massifs montagneux, arides pour la plupart, fait une grande place au désert (les 2/3 de la superficie totale) avec toutes ses caractéristiques, mais laisse aussi entrevoir des cuvettes, des vallées ou oasis propices à la vie et très convoitées.

Sur le plan climatique, le Niger se présente comme un pays à la fois saharien, sahélien et soudanien. Le réseau hydrographique, composé principalement du fleuve Niger, de la Komadougou Yobé, du Lac Tchad et de petits cours d'eau semi permanents, est relativement pauvre. Par-dessus tout, le pays doit faire face à une insuffisance due à l'avancée du désert et au déficit pluviométrique. Le Niger est en effet livré, tout comme les autres pays du Sahel, aux caprices d'une pluviométrie, qui, par son irrégularité et sa mauvaise répartition, génère tour à tour, ou encore, durant des années successives, des périodes de sécheresse entraînant, elles-mêmes, des famines aux conséquences catastrophiques.

Pour un pays dont la population, en majorité paysanne, double tous les vingt trois (23) ans avec l'un des taux de croissance le plus élevé du monde (3,3%)⁵ et dont la survie dépend en grande partie d'une production agricole qui ne cesse de s'amenuiser du fait des aléas climatiques, l'eau se présente comme un élément vital. À cela, il faut ajouter le dénuement des populations dont l'agriculture

5 Déclaration du Gouvernement en matière de politique de population adoptée le 13 février 2007. Mais les données proviennent du Recensement Général de la Population et de l'Habitat réalisé en 2003.

et l'élevage sont les seules sources de revenu, l'archaïsme des systèmes cultural et pastoral, et l'analphabétisme.

Ainsi, l'eau – particulièrement l'eau de pluie et parfois l'eau potable – est surtout abordée dans la littérature nigérienne à travers son manque (la sécheresse) et les conséquences qu'il entraîne. Le thème reflète les préoccupations de la masse paysanne mais aussi celles de l'écrivain lui-même.

Le Sahel est une des régions au monde – sinon la région – la plus touchée par le phénomène de la pauvreté. On estime que plus de 30%⁶ des Sahéliennes et des Sahéliens, soit dix sept (17) Millions de personnes, connaissent les affres de la faim.

La sous-nutrition chronique toucherait plus de 20% de la population, essentiellement les groupes les plus vulnérables : les enfants en bas âge, les femmes et plus largement les populations vivant dans les zones écologiques précaires et les pays enclavés.

En effet, les crises alimentaires dans le Sahel (1955-1959, 1972-1975, 1984-1986, 2004-2005) ont été principalement causées par des sécheresses qui ont provoqué une chute brutale des récoltes céréalières, entraînant la famine dans les zones affectées. Depuis, ces pays sont confrontés à une paupérisation accrue par la mauvaise répartition des ressources et la mal gouvernance. Choses que bon nombre d'écrivains de la région se sont empressés de dénoncer à telle enseigne que s'est développée depuis bientôt trois décennies, une « littérature du Sahel » dont la sécheresse constitue soit la thématique principale soit la trame de fond.

Le Niger, partie intégrante de cette région, a lui aussi été le théâtre de sécheresses qui se sont avérées très meurtrières. On comprend dès lors que ces préoccupations inhérentes à la situation climatique du Niger, notamment la sécheresse et la famine son pendant, émaillent sa production littéraire, et particulièrement la production romanesque et poétique.

La plupart des œuvres nigériennes⁷ font du

⁶ Dossier CILSS : Sahel 21, le refus de la misère, le choix du développement durable, Avril 2002, Fiche A « La pauvreté au Sahel. »

⁷ Il s'agit particulièrement de romans et poèmes parus après la grande sécheresse de 1974 dont entre autres: Ada BOUREIMA, *Waay dulluu*, Niamey, INDRAP, 1981.

Le Baiser amer de la faim, Niamey, Imprimerie Nationale du Niger, 1981.

Adamou IDE, *La Camisole de paille*, Niamey, Imprimerie Nationale du Niger, 1987.

Amadou Ousmane, *Quinze ans ça suffit !*, Niamey, Imprimerie Nationale du Niger, 1985.

Le Nouveau juge, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1982. Réédition 1985.

déficit pluviométrique le point de départ des différentes sécheresses dont elles traitent. Il est effectivement l'une des premières causes invoquées comme l'illustre le passage suivant extrait de *Quinze ans ça suffit !*

« Alors que 400 mm de pluie sont considérés comme une pluviométrie normale, il n'était tombé que 130 mm, c'est-à-dire trois fois moins que d'ordinaire.⁸ »

La conséquence immédiate du déficit pluviométrique se traduit par la mauvaise qualité et l'insuffisance des récoltes. De ce fait, l'importance de la pluviométrie pour la survie des populations paysannes ne se dément pas. Ces dernières demeurent attentives, à l'écoute de la nature et de ses éléments dans la perspective de détecter tout signe précurseur, annonciateur d'une calamité.

Mais, il faut toutefois noter que la sécheresse survient généralement à la suite de plusieurs mauvais hivernages. Même si par ailleurs, certains écrivains comme Kélétiogui Amadou MARIKO, qui fait la genèse de la sécheresse au Niger (1914 à 1974) dans *Souvenirs de la boucle du Niger*, accusent également l'environnement au préalable hostile à l'homme. La famine est alors la résultante de plusieurs facteurs de circonstances combinés, à savoir la sécheresse, l'environnement lui-même peu propice aux cultures et les calamités comme les invasions de criquets migrateurs, d'oiseaux granivores ou de rongeurs.

Les différentes sécheresses ayant sévi au Niger ont prélevé un lourd tribut sur la nature, le bétail et les hommes. Drame dont les œuvres littéraires nigériennes vont se faire l'écho, la fiction rejoignant ainsi la réalité.

La nature est la première touchée par le phénomène. En effet, le climat, le sol et la végétation sont très caractéristiques en milieu sahélien ainsi que le montre la présentation du cadre physique et géographique du pays. Leurs manifestations discursives dans les

HAWAD, *Caravane de la soif* (poèmes), Édisud, 1985.

Chants de la soif et de l'égarement (poèmes), Édisud, 1987.

Testament nomade, Paris, Silex, 1988.

Froissevent, Paris, Noël Blandin, 1991.

Idé OUMAROU, *Gros plan*, Dakar/Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines, 1977. Réédition 1987.

Le Représentant, Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines, 1984.

Kélétiogui Amadou MARIKO, *Souvenirs de la boucle du Niger*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1980.

Mahamadou HALILOU SABBO, *ABBOKI ou l'appel de la Côte*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1978.

Caprices du destin, Niamey, Imprimerie Nationale du Niger, 1981.

⁸ *Quinze ans ça suffit !*, Op. Cit., p. 14.

œuvres littéraires traduisent en tous points la réalité : les pluies irrégulières et insuffisantes, voire même rares ; le sol aride, fendillé, craquelé, nu de presque toute végétation (celle-ci ayant servi de pâture aux bêtes ou ayant été brûlée par les rayons solaires) ; les fortes températures et le soleil régnant en maître sur cette étendue désolée. Telle est l'image de désolation qu'offre la nature en période de sécheresse et que projettent les auteurs nigériens.

« Nos campagnes éprouvées brûlent de la chaleur d'un soleil implacable. Les animaux y meurent, les plantes y séchent, génie de la mare de Yalambouli. Les hommes y ont soif. Ils y ont faim.⁹ »

Les hommes et les bêtes meurent par dizaines chaque jour. Les hommes qui survivent sont comparés à des morts-vivants :

« La famine? Quelle famine? Vous imaginez un fléau, quelque chose comme la peste au moyen âge. Des morts-vivants à la dérive, errant parmi des amoncellements de cadavres, un pays foudroyé.¹⁰ »

La débâcle économique qui se traduit par la dégradation croissante des conditions de vie, notamment le pouvoir d'achat, des populations aussi bien sédentaires que nomades, est suivie d'une désagrégation des cellules communautaires, de la vie sociale. Les chemins de l'errance, de l'exode s'ouvrent alors pour les populations pourtant habituées à composer avec la nature. Les hommes fuient devant la famine, abandonnant les villages afin de se rapprocher des centres de distribution de vivres, des grandes villes, voire même des pays voisins.

Karimou, le personnage principal de *La Camisole de paille* et Amadou, celui de *ABBOKI ou l'appel de la côte*, ont dû prendre le chemin de l'exode après une mauvaise campagne hivernale qui a privé le père du premier de la possibilité de s'acquitter du paiement de l'impôt de capitation et le second, de verser la somme d'argent nécessaire pour conclure son mariage avec Fatou, l'élue de son cœur. De même, dans *Waay dulluu*, Ada BOUREIMA met en scène un jeune paysan, Gambo, qui va fuir le village et le travail de la terre devenu ingrat depuis que la sécheresse s'est installée pour la ville où il ne rencontrera que des déboires.

S'il s'agit ici de mouvement d'un ou de quelques individus, *Souvenirs de la boucle du Niger*, *Quinze ans ça suffit !* et *Gros plan* décrivent des exodes massifs ou mouvements de foule. Souvent des villages entiers sont

désertés comme cela apparaît dans les deux premiers récits.

L'intervention des écrivains consiste à attirer l'attention des lecteurs, et donc, de l'opinion nationale et internationale sur les méfaits de cette pratique devenue une quasi institution (baisse de la productivité, abandon des villages, augmentation de la population urbaine, etc.). Ils exhortent les jeunes ruraux à retourner vers la terre car la ville est un monde différent et cruel pour eux.

À cette fin, ils illustrent le côté négatif de l'exode pour décourager ceux qui seraient tentés par l'aventure, projetant la plupart du temps, l'image d'un héros déçu par la ville, malheureux et désabusé, qui finit par prendre la décision de retrouver son village natal. Ce retour à la terre mère est bien sûr, l'objet d'une récompense : récoltes abondantes, important nombre de bêtes qui font la richesse de tout travailleur de la terre, de tout éleveur. « (...), il n'est point besoin de s'expatrier pour s'enrichir. La véritable richesse, c'est la terre de nos ancêtres¹¹ » conclut Amadou, le protagoniste de *ABBOKI ou l'appel de la côte* après sa réinsertion réussie suite à sa mésaventure ivoirienne qui lui a valu d'être amputé d'une jambe et rapatrié manu militari.

Cependant, même si l'écrivain nigérien reste attaché à sa terre natale et s'identifie à elle, il n'en demeure pas moins conscient de l'hostilité de l'environnement à l'endroit des hommes qui ont à la longue développé une image bivalente de l'eau.

L'IMAGE DE L'EAU DANS LA LITTÉRATURE NIGÉRIENNE

L'eau est cette ressource hors de prix, cet élément vital au sens biologique du terme, dans une région comme le Sahel car d'elle dépend la survie de la nature, des hommes et du bétail. Cependant si elle est chantée dans les poèmes, les chants des femmes pour célébrer la vie, la renaissance de la nature en hivernage, l'eau n'en charrie pas moins une image négative : celle de la mort. Les images aquatiques sont de ce fait empreintes d'une bivalence de vie et de mort.

2.1. L'EAU SOURCE DE VIE (L'EAU VITALE)

En Afrique en général et au Niger en particulier, l'eau est comptée parmi les premiers éléments qui furent sur terre comme l'explique Boubou

9 Toulou, Op. Cit., p. 192.

10 Quinze ans ça suffit, Op. Cit., p. 28.

11 ABBOKI ou l'appel de la côte, Op. Cit., p. 53.

HAMA dans *Merveilleuse Afrique*¹². Il fait du fleuve Niger un rejeton séminale du *Noun* qui représenterait pour les Égyptiens les « *eaux primordiales* », les « *eaux noires* » contenant les archétypes de tous les êtres.

« *Et l'eau était l'essence de la « vie », une « mère » dont l'eau noire était le berceau. Il y eut donc l'eau, et en son sein liquide, la « mère » de la vie, « Mami Wata », la dame aux serpents qui en faisait ses beaux colliers.*¹³ »

La tradition et surtout les croyances religieuses africaines se fondent presque toujours sur des éléments de l'environnement. Ainsi, on parle de dieux de l'eau, de la pluie, du vent, de la foudre alors que la forêt, le feu et d'autres éléments de la nature ont des attributs divins, sacrés. Selon Guy OSSITO MIDIOHOUAN¹⁴, le monde est conçu comme un réseau de forces entre lesquelles l'homme doit apprendre à se glisser. La nature est généreuse si l'on se soumet à ses règles et si l'on est attentif à ses suggestions. Bien que participant à la vie du cosmos et compagnon du règne végétal, animal et minéral, l'homme est un hôte accepté et non pas un maître.

Cette conception existait déjà dans l'Antiquité car ce qui intéresse les Grecs dans la nature, « ce n'est pas la nature en elle-même, mais la Nature en tant qu'elle intervient dans l'existence humaine et lui donne une base nécessaire et inéluctable. Au premier plan, il y a ce que l'homme doit en tirer pour satisfaire ses besoins, parce qu'il peut périr, ou vivre dans l'abondance selon la générosité de la Nature.¹⁵ » Ceci explique par ailleurs le sens sacré accordé à la nature, et l'existence de très nombreuses divinités, d'un système mythologique, d'une cosmogonie extrêmement complexes. Cette personnification de la nature donne aux lieux des aspects bien particuliers, en leur attribuant des valeurs humaines, des valeurs existentielles telles que la naissance, la fécondité (fertilité), la mort et l'au-delà.

L'existence de ce système mythique inscrit dans la nature avait également pour effet de resserrer les liens entre l'homme et son environnement, des rapports déjà très étroits étant donné le caractère intrinsèquement agricole de la population. L'eau, dans ce

12 Boubou HAMA, *Merveilleuse Afrique*, Paris, Présence Africaine, 1971.

13 Ibid., p. 181-182.

14 Guy OSSITO MIDIOHOUAN, « Le Créateur négro-africain et l'environnement de la contemplation à l'engagement » in *Mots Pluriels*, n° 11, septembre 1999 vu le site <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP1199gom.htm> visité le 07.04.2008

15 M.P. NILSSON, *La Religion populaire dans la Grèce antique*, Paris, Plon, 1954, p. 26.

contexte, apparaissait comme un élément vital au sens le plus biologique du terme, et matérialisait en quelques sortes, plus que tout autre élément de l'environnement, ce lien à la fois vital, sacré et philosophique que les Grecs vivaient avec la Nature.

C'est l'association de l'eau avec les éléments auxquels elle est capable de donner vie, qui la réalise. L'eau se révèle au contact de la terre pour donner vie à la végétation (plantes, fleurs, cultures) et aux êtres vivants. L'eau prémunit contre la sécheresse destructrice. La lutte contre le soleil et contre la sécheresse est une constante chez les populations qui dépendent de l'agriculture. Ainsi, la recherche d'eau et d'humidité d'une part, d'ombre et de fraîcheur d'autre part, déterminent la qualité de l'environnement comme l'illustre ce passage de *Toula* qui célèbre la renaissance de la nature après la longue sécheresse à laquelle mit fin le sacrifice dont la jeune fille fut l'objet. Par son sacrifice, Toula est devenue pour son peuple le symbole de la vie, celui de l'eau abondante qui donne la vie, sans laquelle il ne peut exister de joie et de bonheur :

« *L'air était frais et le temps très beau. (...). La pluie attendue était tombée dru sur la campagne desséchée. De la terre gonflée d'eau, la vie, apparente, grouilla. La brise fraîche fit gambader les agneaux, les chevaux. Les chevaux, malgré leur extrême maigreur, osèrent piaffer de joie, sans doute qu'ils humaient dans le vent léger qui se mit à souffler sur la nature. Les taureaux, de même, oubliant les mauvais jours, mugirent et labourèrent la terre de leurs sabots fendus. Les vaches, avec plus de vigueur, appelèrent leurs veaux. Les moutons et les chèvres excités par les caresses de la brise eurent la force de bêler pour répondre à l'appel de leurs petits.*¹⁶»

« *Il vient de pleuvoir. La pluie a été abondante. Le sol trempé suinte déjà la vie. L'air est frais et tout est beau dans la nature. (...). Enfin, avec la pluie abondante, la vie va reprendre et avec elle la joie pour tous.*¹⁷ »

Outre le don de vie, l'eau a un pouvoir purificateur : dans toutes les religions du monde, l'eau est un élément essentiel, à la base de tout rituel. L'eau sert à baptiser chez les chrétiens, elle purifie au moyen des ablutions chez les musulmans et pour les animistes, c'est une force avec laquelle il faut compter. Elle permet de se laver de toutes les souillures.

16 Toula, Op. Cit., p. 203.

17 Ibid., p. 211.

L'EAU PORTEUSE DE MORT (L'EAU MORTELLE)

Dans la littérature nigérienne, l'eau est pourvoyeuse de mort à plus d'un titre. Qu'il s'agisse de l'eau de pluie ou du fleuve – très liés car l'un se nourrissant de l'autre –, tous, en dépit de leur caractère bienfaisant, peuvent également donner la mort. En effet, les rivières et les fleuves provoquent des inondations et des destructions, et les orage violents peuvent aussi bien réduire à néant d'entières récoltes. Il est bien vrai que l'eau de pluie, lorsqu'elle est trop abondante, cause des dégâts matériels en détruisant des habitations, en dévastant les champs et en arrachant des arbres ou encore en provoquant des pertes de vie chez les hommes comme chez les animaux. Cependant la qualité vitale de l'eau l'emporte sur les aspects funestes, et quand cette eau détruit, souvent, l'homme perçoit ces malheurs comme le signe d'une punition divine, avec une certaine culpabilité humaine.

C'est ainsi que chez la plupart des populations nigériennes, la pluie est sous le contrôle de Dongo¹⁸, le redouté dieu de la foudre et du tonnerre dans le panthéon songhay zarma ainsi que l'explique Jean ROUCH dans *La Religion et la magie songhay*¹⁹ où il en donne une représentation.

Dans le septième mois de l'année traditionnelle, les populations songhay zarma organisent sept jours durant un Yénendi, une cérémonie de possession lors de laquelle sont invoqués tous les Toru²⁰ (Harakoye et ses enfants). Des sacrifices leur sont offerts afin qu'ils gratifient le pays d'un hivernage fécond.

Pour ces populations, quand la foudre s'abat sur une personne, c'est qu'elle a commis une faute grave vis-à-vis de Dongo ou que ce dernier aurait été amené à agir contre l'infortunée comme ce fut le cas dans *Le Représentant*²¹ d'Idé OUMAROU. Touré, le

18 Dongo est l'appellation du dieu du tonnerre et de la foudre pour les populations du Sahel alors que celles des pays côtiers d'Afrique le nomment Chongo ou Chango.

19 Jean ROUCH, *La Religion et la magie songhay*, Paris, PUF, 1960.

20 Les Toru, qui sont au nombre de sept, sont considérés comme les divinités ou esprits majeurs dans le panthéon songhay zarma. Ils sont nés des mariages contractés par Harakoye, la déesse du fleuve Niger, avec des hommes appartenant à des communautés différentes (Songhay, Touareg, Gourmantché, Hausa). Ils sont maîtres des éléments naturels dont les eaux, la pluie, la foudre ou le tonnerre, l'éclair, les animaux sauvages, la savane, etc.

21 Idé OUMAROU, *Le Représentant*, Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines, 1984.

goum, qui persécutait Siddo, le piroguier, a été foudroyé en pleine saison sèche²² après que Zéno, l'épouse de ce dernier a sollicité l'intercession de la mystérieuse Tanti Binta.

Si les Toru habitent les cieus, le fleuve est aussi le domaine de divinités et d'esprits mauvais ou bons à l'instar de Harakoye, du Gorou Gondi (le serpent d'eau) ou le Hassou (la pieuvre). Le mythe de Harakoye veut qu'elle apparaisse aux abords du fleuve, le soir tombant, sous les traits d'une belle jeune fille peule séduisant les hommes qu'elle entraîne au fond des eaux.

Ainsi, dans *Le Représentant*, Tanti Binta, une jeune fille à la beauté légendaire, disparut dans les profondeurs du fleuve sept jours durant alors qu'elle y était allée pour récupérer des ustensiles et puiser de l'eau. Elle y fut l'objet d'un troc : céder sa légendaire beauté à Kirkira, une des filles de la déesse du fleuve, qui en était jalouse, contre des pouvoirs surnaturels. Sept jours après sa disparition, Tanti Binta réapparaît (physiquement transformée) sous les traits d'une vieille femme, bossue, aux cheveux fillasses, aux yeux cavernes, aux doigts crochus, d'une maigreur extrême et ayant perdu sa beauté. Après une seconde disparition, elle revient muette mais en possession du don de double vue et de celui d'entrer en communication avec les esprits et les divinités et d'en obtenir des faveurs. C'est de cette façon qu'elle intercède auprès de Dongo au profit de Siddo et Zéno.

Jean ROUCH explique aussi dans *Les Hommes et les dieux du fleuve*²³ que la première Harakoye qui avait fait son lit dans le Nil était l'objet d'un culte par les premiers pêcheurs traditionnels, les Sorko, qui lui sacrifiaient chaque année une jeune fille vierge afin d'obtenir l'autorisation de pêcher les poissons, les caïmans et les hippopotames du fleuve.

Selon la légende songhay, le Gorou Gondi²⁴ et le Hassou – se trouvant dans chaque mare, étang, lac, fleuve et mer – sont également considérés comme des esprits sanguinaires qui entraînent les imprudents se hasardant dans le fleuve pour les vider de leur sang qu'ils

22 C'est une chose rare, car en général, Dongo sévit pendant la saison des pluies.

23 Jean ROUCH, *Les Hommes et les dieux du fleuve*, Paris, Éditions ARTCOM, 1977, p. 59.

24 Appellation songhay-zarma du serpent d'eau. Il est considéré par ce peuple comme un esprit – la plupart du temps tutélaire – qui protège la communauté à condition que celle-ci perpétue la tradition à travers les sacrifices. Si autrefois ces sacrifices portaient sur des jeunes filles vierges, aujourd'hui, seuls des animaux sont utilisés peut-être en référence au sacrifice du prophète Abraham.

aspirent à l'aide d'une langue bifide. Parfois, ils font l'objet de sacrifices (dans les temps éloignés de jeunes vierges et aujourd'hui d'animaux). Le conte²⁵ de *Toula* rapporté par Boubou HAMA dans le premier tome des *Contes et légendes du Niger* est relatif à un sacrifice de ce genre.

Baharga Béri, le roi des Baharga (en pays songhay) offre sa nièce Toula (la fille unique de sa sœur) en sacrifice au génie serpent de la mare de Yalambouli, pour conjurer le malheur qui frappe son peuple et sauver son pays qui subit les effets d'une grave sécheresse :

« *La mare de Yalambouli est à sec.*

L'air fluide surchauffé flambe. Tout dans la nature écrasé est cuit sous le soleil brûlant.

Les mares, les puits et les rivières ont tari. L'herbe poussée à dru à la première pluie s'était desséchée.

Elle s'envola dans le souffle chaud du vent. Le sol argileux se fendilla sous l'étreinte de la chaleur.

Les arbres sous l'action du soleil languirent ; ils perdirent leurs feuilles. Les animaux manquant d'herbes moururent en masse. Les hommes, eux-mêmes, torturés par la soif et la faim commencèrent à craindre pour leur vie.

L'hivernage mal établi ne les rassura guère. La situation devint dramatique.²⁶»

L'ancêtre des Baharga, le serpent esprit de la mare, qui s'estime délaissé, exige du roi le sacrifice d'une jeune fille vierge chère à son cœur – sa propre fille Koundoum ou sa nièce Toula – pour arrêter la sécheresse et apaiser son courroux. Mais comme la coutume songhay veut que la fille de Baharga soit « la propriété » de ses oncles maternels, celui-ci ne peut donc en disposer à sa guise. Il a par contre tous les droits sur sa propre nièce, notamment celui de disposer de sa vie. Le destin de Toula a été ainsi scellé par la coutume derrière laquelle se retranchent les deux oncles de Koundoum :

« *Tu sais très bien que tu ne peux pas disposer de la vie de ta fille sans le consentement de sa mère – et surtout – sans le nôtre, essentiel. (...).*

25 Il s'agit plutôt d'une légende toujours vivante dans la région de Téra en pays songhay (l'ouest du territoire nigérien) à telle enseigne qu'elle a alimenté la production artistique : un film, un conte, un ballet traditionnel et un chant font revivre le sacrifice de Toula. Mais plus encore, les populations de la région sont toujours frappées par la sanction, la vengeance de cette dernière à qui sa mère éplorée aurait demandé de n'exiger comme sacrifice que ses parents de la branche masculine, c'est-à-dire les descendants de Baharga.

26 Toula, Op. Cit., p. 171.

Le problème est clair. Tu as une sœur et celle-ci a une fille sur laquelle tu as un droit absolu. C'est elle que « la coutume t'autorise de sacrifier en pareil cas », si tu veux sauver ton peuple.²⁷ »

Le sacrifice de Toula n'a pas été vain car il a apporté au royaume de son oncle la pluie abondante, l'eau bienfaisante, la vie, la certitude de sa survie.

« *Le sacrifice de Toula pour l'éternité assurera l'abondance, pour nous et pour les générations qui viendront après nous.²⁸ »*

La quête de l'eau rejoint dans ce cas d'espèce la raison d'État : le roi Baharga a sacrifié sa nièce unique au nom de son royaume, du bien-être de son peuple. De même, la légende de Tafinat²⁹, la femme chétan, ancêtre des Touareg vivant dans le désert, rapportée par Abdoulaye MAMANI dans le chapitre huit de *Sarraounia*³⁰ montre une fois de plus que l'eau n'a pas de prix.

Tafinat, une vierge jeune fille appartenant au peuple touareg du désert, a dû s'offrir toute une nuit durant au plaisir lubrique du djinn (maître de la montagne et gardien de la porte mystérieuse) afin de lui arracher le secret des signes (devenus depuis les symboles du Tifinar, l'écriture touarègue) qui commandent l'ouverture de la dalle secrète menant à la terre promise, « *une oasis paisible où coulait une eau limpide et poissonneuse.* » elle réussit ainsi à sauver son peuple de la faim, de la soif et de la tempête de sable qui le menaçaient alors qu'il était bloqué au pied du mont Adrar. Du fait de la science des signes qu'elle a acquise et du courage dont elle fit preuve, Tafinat (nom qui lui vient de ce qu'elle seule possède la magie des signes, le Tifinar), fut proclamée responsable suprême de son peuple. Et depuis ces temps, ce sont les femmes touarègues qui détiennent l'écriture.

L'analyse de tous ces exemples montre que chez les auteurs nigériens, l'eau est étroitement liée à la femme. La femme est en effet la pourvoyeuse d'eau ne serait-ce qu'au prix de sa virginité (dignité) ou de sa vie. Nous allons alors nous pencher sur la portée littéraire de cette relation.

L'EAU DANS L'IMAGINAIRE NIGÉRIEN

Les Africains en général et les Nigériens en particulier entretiennent avec la nature et

27 Ibid., p. 185.

28 Ibid., p. 202.

29 On trouve communément les noms suivants pour désigner cette héroïne de légende : Tafinat, Tifinat, Tinhinan

30 Abdoulaye MAMANI, *Sarraounia*, Paris, L'Harmattan, collection Franco poche, 1980

ses éléments des relations très étroites. Ces éléments sont l'apanage de nombreuses divinités qu'il faut chaque fois amadouer, implorer afin de pouvoir en disposer. Ainsi, l'acquisition ou la jouissance de l'eau nécessitent souvent des sacrifices à ces divinités. Pour avoir accès au fleuve par exemple – que ce soit pour les baignades, la pêche –, les Sorko doivent au préalable invoquer les dieux du fleuve et respecter les rituels qui consistent à leur offrir des sacrifices (lait, poulets, caprins ou ovins). De même, pour obtenir de bonnes récoltes ou une bonne campagne cynégétique, on prie les Toru dans le premier cas et les dieux de la brousse dans le second cas car les arbres, les animaux sauvages et tous les lieux sont habités par des esprits..

Il arrive cependant que les sacrifices de denrées alimentaires et d'animaux ne suffisent pas à contenter des dieux parfois aussi capricieux et coléreux que peuvent l'être les enfants. Ils exigent alors un sacrifice beaucoup plus lourd : le sang humain. La quête de l'eau est une tâche dévolue à la femme. Dans les temps anciens, on sacrifie une vie de femme pour obtenir l'eau salvatrice : Tafinat a dû sacrifier son innocence au djinn gardien du mont Adrar, Toula a été sacrifiée pour que la pluie, tarie par le serpent génie de la mare de Yalambouli, redonne vie au pays et au peuple de son oncle le roi Baharga.

À l'ère moderne, la quête de l'eau dans les villages de l'Afrique sahélienne est également l'affaire des femmes qui vont la chercher loin, au fleuve ou aux mares, matin et soir. Tant de fatigue, tant de temps, si peu d'eau à chaque fois et chaque jour recommencer... Les deux contes pour enfants d'Andrée CLAIR et Boubou HAMA dont la petite Safia est l'héroïne illustrent la dureté du travail des femmes à l'instar de toutes les œuvres où le monde rural est présent.

Le sacrifice de jeunes filles ne serait-il pas lié au fait que la femme est celle qui donne la vie tout comme l'eau féconde la terre et fait renaître la nature? En Afrique, la femme est celle qui se prive, qui se sacrifie pour ses enfants, sa famille. La femme est elle-même vie éternelle comme l'affirme Toula devenue esprit de la mare à sa mère :

« Mère, ne te plains pas. Je suis vivante. Je suis devenue la vie qui ne meurt pas. Eternellement je vivrai dans la mare de Youmban, dans celle de Kokoro, dans les eaux de surfaces, dans l'eau, partout où elle se trouvera. L'eau est devenue «ma propriété». J'en serai, à partir de cet instant, l'essence, l'esprit vivant auquel sacrifieront les hommes d'aujourd'hui,

toujours, les générations d'hommes qui se relayeront sur la terre après eux.³¹ »

Le recours à la thématique de l'eau, chez les écrivains nigériens, traduit les préoccupations quotidiennes d'un pays dont la survie dépend d'une pluviométrie souvent très capricieuse. Qu'ils en fassent l'élément central de leurs œuvres ou non, on remarque une sorte d'attraction pour des sujets comme la sécheresse, la famine, l'exode et l'émigration. Chez certains d'entre eux comme Amadou OUSMANE par exemple, le thème de la sécheresse n'est qu'un thème prétexte qui lui permet de légitimer sa dénonciation de pouvoirs politiques qui s'illustrent par leur indifférence et leur mépris face à la misère du peuple, aggravés par le détournement des vivres destinés aux populations éprouvées par la famine.

Par la thématique de l'eau, l'écrivain nigérien décrit un imaginaire où l'eau a partie liée avec une conception particulière du monde dans lequel l'homme doit composer avec un grand nombre de forces divines, maîtresses des éléments de la nature.

De plus, les représentations de l'eau dans la littérature nigérienne font cas d'une double bivalence : si l'eau est à la fois source de vie et pourvoyeuse de mort, elle est également une matière sacralisée par des manifestations divines, mais en même temps une matière indispensable à la vie, à la survie d'une population entière ; donc une matière à la fois profane et sacrée.

31 Toula, Op. Cit., p. 210-211.

BIBLIOGRAPHIE

BOUREIMA Ada, *Waay dulluu*, Niamey, INDRAP, 1981.

Le Baiser amer de la faim, Niamey, Imprimerie Nationale du Niger, 1981.

HAMA Boubou, *Merveilleuse Afrique*, Paris, Présence Africaine, 1971.

« Toula » in *Contes et légendes du Niger(T1)*, Paris, Présence Africaine, 1972, p. 169-212.

CLAIR Andrée et HAMA Boubou, *Safia et le fleuve*, Paris, La Farandole, 1974.

Safia et le puits, Paris, La Farandole, 1976.

HALILOU SABBO Mahamadou, *ABBOKI ou l'appel de la Côte*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1978.

Caprices du destin, Niamey, Imprimerie Nationale du Niger, 1981.

HAWAD, *Caravane de la soif*, Édisud, 1985.

Chants de la soif et de l'égarement, Édisud, 1987.

Testament nomade, Paris, Silex, 1988.

Froissevent, Paris, Noël Blandin, 1991.

IDE Adamou, *La Camisole de paille*, Niamey, Imprimerie Nationale du Niger, 1987.

MAMANI Abdoulaye, *Sarraounia*, Paris, L'Harmattan, collection Franco poche, 1980.

MARIKO Amadou Kélétiogui, *Souvenirs de la boucle du Niger*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1980.

MIDIOHOUAN Guy Ossito, « Le Créateur négro-africain et l'environnement : de la contemplation à l'engagement » in *Mots Pluriels*, N° 11, septembre 1999 vu sur le site <http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP1199gom.html>

NILSSON M. P., *La Religion populaire dans la Grèce antique*, Paris, Plon, 1954.

ROUCH Jean, *La Religion et la magie songhay*, Paris, PUF, 1960.

Les Hommes et les dieux du fleuve, Paris, Éditions ARTCOM, 1977.

OUMAROU Idé, *Gros plan*, Dakar/Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines, 1977 ; Réédition 1987.

Le Représentant, Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines, 1984.

OUSMANE Amadou, *Quinze ans ça suffit !* Niamey, Imprimerie Nationale du Niger, 1985.

Le Nouveau juge, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1982. Réédition 1985.

ZOUMÉ Boubé, *Les Souffles du cœur*, Yaoundé, CLE, 1977.

Déclaration du gouvernement du Niger en matière de politique de population, Niamey, février 2003.

Dossier CILSS ; Sahel 21, le refus de la misère, le choix du développement durable, avril 2002.

L'EAU SOUS TOUS SES ASPECTS : CROYANCES, FÊTES ET USAGES DANS LES ANDES RURALES BOLIVIENNES.

GUILBERT Marie-Laetitia

INTRODUCTION

La Bolivie est parcourue du nord au sud par la Cordillère des Andes. La zone d'étude se situe au cœur du pays, dans l'est du département de Potosí, le plus pauvre du pays. Le centre géographique et social de la communauté d'El Terrado se situe à 3 200 mètres d'altitude, (le terme communauté paysanne désigne le lieu et l'organisation sociale d'un village andin) et possède un relief dominé par des chaînes de montagnes, entrecoupées de gorges ou ravines profondes, creusées par de petits cours d'eau périodiques.

Sa population se compose d'agriculteurs dont le nombre varie en fonction des saisons et des années. On dénombre actuellement environ 80 familles, soit près de 450 habitants. Ils vivent dans de petites maisons construites en briques de terre crue au confort sommaire. Disséminés sur l'ensemble de la communauté, chaque famille possède entre 3 et 4 hectares dont 1 ou 1,5 sont cultivables. Le reste des terrains est utilisé pour faire paître les animaux. De fait, les paysans produisent juste ce qui leur est nécessaire. L'agriculture est pratiquement destinée à l'auto-subsistance. Les activités économiques que sont l'agriculture, l'élevage et l'artisanat, sont les seules sources de revenus possibles, éventuellement complétées par les revenus de l'émigration.

Pendant 5 ans (entre 2001 et 2005 principalement), l'environnement, l'eau et ses pratiques ont été l'objet d'une observation systématique dans le cadre d'une étude plus globale portant sur la relation entre le milieu naturel et le développement durable.

Etudier les relations eau-société permet de décliner les différentes fonctions de

l'eau en tant que ressources (domestiques et agricoles, artisanat, industrie, etc...), patrimoine pratique et symbolique (croyances). Les hommes ne peuvent vivre sans eau et les ressources très limitées du village en conditionnent sa survie (1^{ère} partie). Aussi, de par leur milieu et de par leurs craintes, ils ont élaboré une culture et des pratiques propres (2^{ème} partie). Mais l'ensemble harmonieux qui s'est élaboré au fil du temps tend actuellement à se déliter.

I – LA VIE DANS LA COMMUNAUTÉ : SI ET SEULEMENT SI... L'EAU

- LES RESSOURCES HYDRIQUES

D'un climat tempéré (entre 5 et 28° Celsius) et sec, l'étagement topographique de la communauté d'El Terrado se compose de micro-climats variés et très contrastés entre les différents secteurs d'altitude et en fonction des versants.

L'année se divise en 2 saisons : la saison des pluies, durant laquelle la localité ne reçoit qu'une moyenne annuelle de 440 millimètres d'eau, et la saison sèche. Cette quantité de pluie est de surcroît sujette à des variations inter-annuelles avec des phénomènes périodiques comme El Niño et La Niña.

Le village peut compter sur une hydrographie permanente, plus ou moins importante selon les lieux, en saison sèche : une petite rivière, 5 sources et 3 puits. Toutefois, afin de recueillir l'eau de pluie, d'infiltration ou de ruissellement, les habitants ont pris l'habitude de réaliser divers ouvrages : un petit barrage et des retenues d'eau, des excavations dans la terre, des réservoirs, des canaux. Il est évident que l'eau récoltée

par ces différents moyens n'est pas potable pour l'homme qui la fait bouillir avant de la consommer.

- LES USAGES DE L'EAU

L'eau est la condition principale de la vie dans le village et pour le développement local. C'est la raison pour laquelle les hommes souhaitaient disposer d'eau potable. Mais suite à une longue réflexion, ils ont choisi l'irrigation en premier. En effet, pourquoi disposer d'eau potable s'ils n'obtiennent rien en semant, justifient-ils.

Comme dans toutes les Andes rurales, l'activité économique repose sur l'agriculture et l'élevage. D'où l'importance de l'eau, tant dans sa quantité que dans sa qualité et dans sa répartition. L'alternance des saisons et leur bon déroulement sont vitaux pour les cultures : trop précoce ou trop tardive, trop ou trop peu abondante, la pluie commande l'agriculture.

Une variation minime du régime des pluies ou des températures suffit à ruiner une récolte qui s'annonçait abondante. Les cultures, et notamment les tubercules, base de l'alimentation, sont très sensibles aux conditions climatiques. La saison des pluies et l'évolution des températures rythment le calendrier agricole et déterminent les périodes de semences et de récoltes. Les paysans observent autour d'eux pour savoir s'ils peuvent semer ou s'ils doivent attendre encore. En effet, par manque de ressources hydriques, l'irrigation est inexistante dans cette région mises à part quelques tentatives récentes. Seules les précipitations annuelles durant les mois de décembre à mars permettent les cultures.

Il est facile de constater également que certains versants et de nombreux terrains portent les traces de terrasses. Elles étaient très utilisées il y a une cinquantaine d'années mais ont peu à peu été abandonnées (à cause de l'entretien qu'elles demandent et parce qu'ils empêchent l'utilisation des animaux de trait pour les labours). Les paysans reconnaissent cependant aujourd'hui leur utilité quant à la répartition hydrique qu'elles permettaient et ils en réhabilitent quelques-unes aujourd'hui. Les habitants usent d'une autre pratique dans leurs champs : ils retirent les grosses pierres mais gardent les petites et moyennes car tout en protégeant la terre, elles conservent l'humidité.

Concernant le cheptel d'animaux domestiques, il se compose de poules, de chèvres, de moutons, d'ânes, de cochons et

de bœufs. Réduite au minimum pour chaque famille, posséder des animaux n'en demeure pas moins une richesse et une sécurité. Mais à cause du manque d'eau, la communauté souffre d'une absence drastique de pâturage pour l'alimentation du bétail. Chaque famille possède des terrains impropres à l'agriculture ou en jachère où elle fait paître ses animaux.

II – PERCEPTIONS LOCALES ET RELATIONS AVEC L'ENVIRONNEMENT NATUREL

De tout temps, l'homme a prêté un pouvoir magique aux sources, bouches de la terre nourricière en relation avec le soleil : l'eau s'unit à celui-ci pour féconder le sol et assurer la croissance des plantes.

CROYANCES, FÊTES ET RITES AUTOUR DE L'EAU

- LES CROYANCES

La *Pachamama*, la Terre Mère en espagnol, est à la fois un lieu de production et une source de croyances, de coutumes, de traditions et de culture. Elle a une fonction économique et sociale. Divinité de l'espace habité par les hommes, représentant la fécondité et habitant les entrailles de la terre, elle donne aux paysans les aliments nécessaires pour vivre et subsister.

Le paysan a un profond respect pour cette terre et manifeste continuellement sa déférence envers elle. La terre, la *Pachamama*, participe du monde religieux, comme en témoignent les libations et les offrandes à cette terre nourricière. Un paysan ne boira jamais sans jeter d'abord une goutte de sa boisson sur le sol, en don et hommage à la *Pachamama*. Il l'évoque dans tous les rites, lui réalisant des offrandes, « le paiement », pour tous les biens reçus d'elle.

Dans les Andes, chacun reconnaît l'existence de 3 espaces distincts mais non séparés. L'*hanaj pacha* est le monde d'en haut, supérieur, où habitent les divinités chrétiennes, Dieu, le Soleil, la Lune et les étoiles. Vient ensuite le *kay pacha* : il s'agit de notre terre, du monde où nous vivons, espace vital des hommes, des animaux et des plantes. On y retrouve la force et l'énergie de la *Pachamama* et toutes les forces personnifiées de la nature, les rivières, les lacs, le vent, la pluie, la grêle, les éclairs, et les gelées. Puis se trouve l'*ukhu pacha*, qui concerne le monde sous-terrain, du dessous, partie liée au hasard, au désordre. C'est le monde des roches, des minéraux, des eaux et

du feu sortant par les volcans, habité par des êtres divers et est également mis en liaison avec l'enfer.

Considéré par les habitants de la communauté d'El Terrado comme une entité dangereuse pénétrant dans l'estomac, l'arc-en-ciel vit dans des ravines et aux bords des lacs. Il se déplace à travers la région, passant où il y a de l'eau, des rivières, des sources et des torrents. Les anciens disent que l'arc-en-ciel attaque les gens s'aventurant trop près en les entourant d'un cercle multicolore. Ils expliquent que de jour il faut uriner en traçant une croix pour que l'arc-en-ciel disparaisse. Depuis toujours regardé comme dangereux, l'arc-en-ciel sort d'une source sur un versant mauvais et il en rejoint un autre en faisant pour cela un arc de cercle. C'est la raison pour laquelle les habitants s'éloignent de ces versants qu'ils estiment "malins".

A cela s'ajoute que les gens imaginent que prendre de l'eau des sources de ces versants rend malade car il s'agirait de l'eau du diable et que l'orifice d'où sort l'eau peut les avaler. S'ils sont éloignés des centres d'habitation, ces lieux sont considérés comme risqués, comme des endroits étranges où il peut arriver quelque chose, en particulier la nuit.

Toutefois, les paysans tempèrent en expliquant qu'il y a des diables très méchants et d'autres qui le sont un peu moins. Le ou les diable(s) s'approprient les animaux vagabonds, tous les animaux domestiques sont donc marqués pour être reconnus et protégés : les chèvres et les moutons ont les oreilles coupées, les bœufs, eux, ont une marque sur leur corne.

Les mythes, les contes, les croyances de la population disparaissent petit à petit. Seuls quelques habitants âgés les connaissent et les redoutent encore quotidiennement. Les jeunes ne croient plus à tout cela, influencés par la radio, les livres, et l'école. Les craintes et les peurs provoquées par tous les incidents qui se produisaient, l'étaient parce que les habitants y croyaient. N'y croyant plus, les éléments et les événements n'existent plus. En revanche, dès qu'un événement inhabituel survient, les jeunes et les plus âgés voient ressurgir les craintes disparues.

- LES FÊTES AUTOUR DE L'EAU

Autrefois, les fêtes les plus importantes se célébraient autour d'un événement capital : solstice, moisson, récolte, etc. Aujourd'hui ces fêtes occupent toujours une place importante auxquelles se sont greffées les éléments chrétiens et rythment la vie communautaire.

Chaque année, une messe est célébrée en

l'honneur de Sainte Barbe, le 4 décembre. A la fois fête de la Patronne de El Terrado, c'est également un jour de prière afin que vienne la pluie. L'origine de cette fête et son importance dans la communauté date du milieu du 19^{ème} Siècle .

Si la pluie n'a pas encore fait son apparition de façon certaine à cette période, une messe sera célébrée et un pèlerinage effectué avec la statue de la Sainte. Les musiciens du village jouent toute la journée de la musique avec des gros tambours, des guitares, des flûtes. Ils prennent soin de jouer des sons le plus graves possibles car ceux-ci sont censés attirer la pluie (à l'inverse, les sons aigus la repousseraient).

Si la pluie ne vient pas dans la nuit, le pèlerinage sera renouvelé tous les deux ou trois jours jusqu'à ce qu'elle arrive, au plus tard à la fin du mois de décembre. A partir de ce moment-là, seuls les enfants et les femmes reviendront implorer et chanter la Sainte car ils sont considérés comme plus purs que les hommes. Les autres habitants peuvent se joindre à eux et prier en silence.

Au solstice de juin, les paysans célèbrent la Saint Jean. Le 24 juin marque normalement la fin des récoltes et donne lieu à certains rites. Cette période est un moment d'abondance qui doit satisfaire les besoins familiaux de l'année à venir.

Très tôt le matin du 24 juin, avant que les premiers oiseaux se mettent à chanter et les animaux à faire du bruit, les paysans vont se laver à la rivière parce qu'ils disent l'eau bénite. Ils vont en chercher à la rivière ou au puits et en ramènent chez eux afin de la mélanger avec tout ce qu'ils produisent sur leurs terrains (le quinoa, le maïs, le blé, l'avoine, les fèves, les petits pois, à l'exception des pommes de terre). Ils vont ensuite donner cela à manger à leurs animaux afin qu'eux aussi profitent de cette bénédiction.

DE L'IMPORTANCE DE L'HARMONIE ET DE LA COMPLÉMENTARITÉ

Pour les populations rurales andines, considérer l'environnement comme une simple ressource, c'est séparer les uns des autres les éléments qui la composent (eau, terre, minéraux, végétaux, arbres...) alors que pour eux, l'environnement et la nature est un ensemble vivant. L'homme ne peut vivre sans la terre, et la terre ne peut vivre sans l'homme. Les paysans entretiennent un rapport fondamental avec leur terre et leur espace. Ils échangent avec leur environnement : chaque élément émet des « signes » que

les paysans interprètent et comprennent. Ce dialogue s'établit avec la *Pachamama*, qui « élève » ou « éduque » les êtres vivants sur la terre, dont les hommes font partie.

C'est pour cela que les paysans considèrent qu'il faut avoir de bonnes relations avec les différents éléments qui composent l'espace de la communauté où ils vivent. Les récoltes, la santé des animaux et la survie des habitants dépendent du respect porté aux composantes de l'espace.

Les habitants vivent en respectant les éléments composant leur environnement. C'est dans cet esprit qu'ils pratiquent la *k'oa* et les *ch'allas* pour la *Pachamama*.

La *k'oa* (*Borreria latifolia*) est une plante odorante poussant dans les vallées. Elle représente une sorte de sacrifice à la terre et aux grands sommets. Les paysans la font brûler sur un petit feu, avec des feuilles de coca, un petit morceau de graisse de lama, un petit peu de sucre pour adoucir, de la *chicha* (alcool de maïs fermenté la plupart du temps) et de l'alcool. Lors de l'aménagement d'une source, de la construction d'un canal, d'une maison ou avant de semer, les habitants réalisent ce rite une première fois pour demander l'autorisation à la *Pachamama* puis une seconde fois pour la remercier. Ils considèrent ceci comme une obligation afin de ne pas fâcher la *Pachamama* et prévenir tout accident qu'elle provoquerait.

Les paysans respectent et vénèrent également la *Pachamama* en la *ch'allant*, c'est-à-dire en réalisant des libations avec de la *chicha* dans les champs, au bord de canaux, des maisons. Ils la fêtent également au début du mois d'août et au carnaval.

Les sociétés andines croient en un équilibre global entre les ressources de la nature, les forces surnaturelles et les hommes. L'harmonie entre toutes ces entités permet les activités humaines. En contrepartie, les hommes se donnent comme ligne de conduite de ne pas abuser des ressources de la nature.

UN ÉQUILIBRE QUI SE DISLOQUE

A travers ses croyances et les différents rituels, les populations indigènes vivent en harmonie avec ce qui les entoure. L'équilibre de la relation entre les hommes, la nature et les divinités doit être maintenu par la pratique de rituels d'offrande à des dates précises, notamment dans les activités agro-pastorales. Si un déséquilibre survient, c'est l'ensemble de ces éléments qui est perturbé.

Depuis quelques années, l'équilibre de ce

système bien établi connaît des changements qui perturbent la cohérence de cet ensemble. Les paysans redoutent qu'il s'agisse là de l'origine de leurs problèmes. En effet, l'évolution climatique précarise la situation agricole et la vie dans le village. Il s'agit notamment des sécheresses, des excès d'eau, des années toutes différentes les unes des autres et du décalage croissant des saisons.

L'irrigation serait nécessaire car désormais les pluies arrivent régulièrement quelques semaines plus tard, et de surcroît à des périodes divergentes d'une année à l'autre. De plus, s'il pleut bien une année, il ne pleuvra plus les trois ou quatre années suivantes. Souvent, la pluie arrive plus tard et d'un coup. Les extrêmes s'accroissent.

Pour les paysans, cette situation est un désespoir : les semailles commencent donc plus tard alors que les gelées arrivent plus tôt et les plantes n'ont pas le temps d'arriver à maturation, quand la récolte n'a pas été réduite à néant à cause d'une sécheresse ou d'une inondation.

Du fait des pluies plus violentes et plus concentrées, faisant suite à une période sèche, la terre est aisément entraînée et l'érosion s'accroît toujours plus. Le sol est lavé, la terre disparaît et il ne reste que la pierre stérile.

Il y a quelques années encore, les personnes âgées savaient reconnaître les signes afin de prévoir le temps de l'année à venir en regardant les étoiles et la lune durant les journées du mois d'août : un ciel nuageux ou brumeux le 2 août signifiait que l'année serait bonne, limpide, il indiquait une sécheresse à venir. Mais aujourd'hui, les habitants notent que le climat change et que le ciel ne leur indique plus la tendance des saisons à venir.

Là aussi, l'harmonie entre les hommes et leur milieu est rompue, les mettant tout deux en péril.

CONCLUSION : LA RUPTURE DE L'ÉQUILIBRE

L'eau est une ressource indispensable dont la qualité et la quantité accompagnent le développement d'une civilisation, d'un peuple ou d'une localité. C'est pour cela qu'aujourd'hui, les paysans se trouvent face à une évolution et un bouleversement de l'ordre des choses qu'ils ne comprennent pas et ne peuvent pas maîtriser.

La population de la communauté d'El Terrado constate la déprédation lente et progressive de son environnement. Sa dégradation constante, de plus en plus intensive, et les changements profonds (irrégularité des pluies, érosion, déforestation, etc.) se poursuivant, il est difficile d'imaginer l'avenir. Difficile de connaître quel est l'ordre des choses et de savoir si les croyances se perdent parce que l'environnement se dégrade progressivement ou si la dégradation du milieu naturel fait disparaître les croyances.

Par conséquent, constatant qu'il y a actuellement un déséquilibre dans leur complémentarité homme-nature, les paysans estiment que l'émigration devient une obligation pour eux. Aujourd'hui, trop peu abondantes, les productions sont insuffisantes pour couvrir les besoins familiaux et les familles se déplacent temporairement et régulièrement vers les grandes villes pour obtenir l'argent nécessaire pour vivre.

C'est pour ces raisons que l'on peut s'interroger à juste titre sur l'avenir de nombreuses communautés andines ainsi confrontées à la dégradation de leur milieu et au départ des habitants.

LES EAUX DANS L'IMAGINAIRE CARIBÉEN : LA FRESQUE LIQUIDE DE BIBLIQUE DES DERNIERS GESTES (P. CHAMOISEAU).

Samia Kassab-Charfi

UNIVERSITÉ DE TUNIS

PRÉSENTATION

Les eaux dans l'imaginaire caribéen reflètent les faces multiples du monde. Elles sont une tête de Janus, réversible selon l'angle d'où on l'envisage. Dans la cosmogonie des Caraïbes, l'eau est lustrale lorsqu'elle est liée aux événements bénéfiques et aux initiations, perçue dans son intime liaison aux éléments de la nature. Dans son *Éloge de la servilité*, le poète créole Monchoachi rappelle le « recensement des rivières de Guadeloupe (...) opéré par le père Breton », puis il constate, après avoir donné la liste d'appellation caraïbe originale de ces rivières ainsi que leur nouveau nom français après la colonisation : « (...) à l'énoncé de ces noms de rivières, les plus grandes et les plus petites, le sentiment se fait jour d'un peuplement merveilleux et magique de la terre, à travers cette intense connivence entre les hommes et les lieux, que ceux-ci soient rivières, montagnes, sources, roches ou arbres (...) »¹. C'est lorsque les eaux sont perçues par la mémoire moderne dans leur lien à l'océan qu'elles se chargent d'une ombre sépulcrale : là, elles sont le substitut du monument, sa trace fluide et quasi immatérielle. Pour en suivre les diverses déclinaisons, nous avons choisi de prendre appui sur un roman significatif de l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau, qui obtint le Prix Goncourt en 1992 pour *Texaco. Biblique des derniers gestes*, paru en 2002, est un roman-fleuve de 850 pages dans lequel l'élément liquide nourrit de ses multiples symboliques l'histoire racontée, donnant lieu conjointement, à l'intérieur même de la saga analeptique du protagoniste, à une ode écologique - d'inspiration souvent lucrétienne - au monde naturel, qui s'élève

1 Monchoachi, *Éloge de la servilité*, Lakouzémi, 2007, p. 17.

même à certains moments à une forme de métaphysique animiste.

EAUX LUSTRALES, EAUX FUSIONNELLES

Biblique des derniers gestes commence au moment de l'agonie d'un vieux militant anticolonialiste martiniquais, au nom antédiluvien : Balthazar Bodule-Jules. Au seuil de la mort, celui-ci voit défiler dans sa mémoire tout « le vrac » des événements vécus : l'enfance en Martinique, la jeunesse, les luttes politiques et les engagements, les combats en Indochine, en Algérie, en Colombie, les visages des sept cent vingt-sept femmes aimées et toutes les expériences initiatiques marquantes de sa vie. Le roman tisse amplement la trame chaotique, fantastique, délirante et abondamment généreuse de cette longue existence.

La toile de fond essentielle pose ainsi le paysage géographique et mémoriel des Antilles. Dans cette région du monde au climat tropical, chaud et humide, où l'année est divisée en deux longues saisons de six mois chacune, l'hivernage (saison humide) et le carême (saison sèche), les eaux rythment et dessinent la « cartopoétique »² des lieux :

2 Toujours dans l'*Éloge de la servilité*, Monchoachi oppose la « cartographie européenne » et la « cartopoétique caraïbe » : « La cartographie et la cartopoétique ont ceci de différent que l'une est une écriture des lieux par les hommes et au regard des hommes, quand l'autre est une écoute par les hommes de la parole des lieux, qui se confond souvent avec la parole des dieux. L'une est prescription, l'autre un entretien (en créole palé ba'y, à la fois parler avec et parler pour). La cartographie apparaît par conséquent souvent comme un oubli des lieux et le monde qu'elle met en place, à bien des égards, un subterfuge, une dis-position (placer en séparant, mise en ordre), une

celle d'une « fresque liquide » (BDG³ 188) qui fond les frontières et redessine les contours du monde borné. Elles déterminent aussi de nombreux rites. À plusieurs endroits, le roman est l'occasion de rappeler le lien divinatoire et surnaturel à l'eau, qui vient redoubler la stricte relation écologique :

Toutes ces eaux! Toutes ces eaux!... Il se souvint de cette Amérindienne des selvas du Brésil. (...) Elle lui répétait (dans un vent d'espagnol, de portugais et de langages perdus) que l'eau est la mémoire des formes, que l'eau portait en elle la substance initiale de toutes matières possibles, que l'eau était l'informe d'avant la forme et d'après toutes les formes. (BDG 186-9)

On voit bien d'après cet extrait que l'eau constitue le point de départ d'une rêverie d'abord physique, puis méta-physique, sur ses pouvoirs et les liens qu'elle entretient avec la mémoire. Cette conception génésique et mantique des eaux doit ici être rapportée au fait qu'aux Antilles, terres insulaires, la perception du pays est très étroitement dépendante de la vision marine. En outre, les baies, les anses, et à l'intérieur même des terres, les rivières, canaux, sources, marais ou *marigots*, la mangrove rappellent constamment l'enveloppement liquide du milieu naturel, son immersion partielle ou même totale, à certains endroits ou moments. Évidemment, cette perception d'être de toutes parts cerné d'eau possède son revers : celui que génère la menace d'un engloutissement toujours possible, syndrome de l'Atlantide dont l'ombre plane toujours sur les archipels minuscules du monde. À l'eau naturelle de l'entour s'ajoutent les eaux de pluie, les diluviennes de l'hivernage – « avalasses » – et les fines averses des tropiques, contribuant à créer une vision proprement enveloppante, cotonneuse, utérine de la géographie si abondamment hydrographiée de cet univers étonnant. Plus encore, dans *Biblique des derniers gestes*, l'eau constitue la matière même du paysage, sa texture, sa chaîne et sa trame entrelacées, devenant paradoxalement, dans cette partie du monde où la furie cyclique des cyclones vient défaire l'illusion de toute constance, le seul élément stable, indéfiniment mythique

image superposée du discours humain plutôt qu'une composition, quand la cartopoétique est tout entière requise par le proche et le très-proche. L'une traduit et trahit une hantise de l'appropriation, de la délimitation, du bornage, de l'aménagement, toutes choses supposées garantir à la fois la sécurité, la conservation et la « mise en valeur », quant l'autre appelle les lieux dans sa parole pour les écouter chanter. », op. cit., p. 13.

³ BDG indiquera en abrégé le titre du roman, *Biblique des derniers gestes*.

et perdurant. Et comme très souvent dans le roman, l'évocation de l'eau l'est en relation intime avec le souvenir charnel d'une femme :

D'autres femmes, sans doute, traversèrent son esprit pendant cette lente évocation de l'Indienne merveilleuse : formes fugaces parmi des clapotis, bouts de visages dans le miroir d'une flaque, courbes aquatiques qui dessinaient des hanches, et des eaux et des eaux des eaux de toutes natures !... Chaque eau tissait son paysage en caillots de roches noires, en ombres forestières, en congères neigeuses que le vent nourrissait, en blocs de glace flottante qui se cognaient entre eux... Et chaque eau filait son paysage sur des panoramas de femmes qu'il avait oubliées mais dont la dé-présence constituait un parfum, microclimat d'une onde mentale... Femmes des eaux, (...) vous fûtes aussi diverses, aussi insaisissables, que toutes les eaux elles-mêmes !... Elles s'étaient comme dissoutes dans le don sans retour qu'elles avaient su lui faire. S'étaient dissimulées. S'étaient comme différées. Il avait apprécié sans le savoir ces équivoques sensuelles (saisies à toute heure d'une journée) dans les eaux ordinaires que ces femmes transformaient, à son insu, en tabernacle d'un impalpable trésor. Les voir, les regarder, entrer en contact très léger avec elles, tenter de les comprendre ou de devenir elles, les perdre sans s'en apercevoir. Ces eaux qu'elles savaient si bien utiliser réunissaient dans son esprit les pays qu'il avait traversés. Elles allaient de par le monde, oxygénées de mythes, de contes et de légendes, de dieux éteints ou noués à d'autres pour de brusques renaissances, et sur lesquels le jeune rebelle ne s'était pas une seule fois attardé, mais qui tissaient maintenant le limon de sa chair brûlée par l'agonie. Et ces adorations sensuelles, lui revenant de loin, le replongeaient à leur source initiale : dans ces bains innombrables que l'obligeait à prendre Anne-Clémire L'Oubliée. (BDG 206-7)

La présence sculptrice de l'eau joue ainsi un rôle de premier plan dans l'économie du récit. Ses déferlements, ses dévalements sont, aussi bien que les pérégrinations et migrations initiatiques du protagoniste, de nature non seulement à modeler la représentation du paysage proposée au lecteur, mais aussi à dynamiser le paysage interne de la diégèse, le mouvement des eaux devenant une sorte d'analogie du flux narratif et poétique – car le roman est en effet habité par une puissante dimension poétique. On ne manquera pas de relever également ici la présence du baroque, qui est une des caractéristiques les plus prégnantes du style de Patrick Chamoiseau : baroque dans la démesure d'une description

flamboyante, baroque dans les figures évanescences et miroitantes, dans l'illusion et l'inconstance, dans cette « dissolution » qui affecte les êtres aimés, dans les évanescences et métamorphoses imprévisibles de l'entour. Aussi toute l'initiation amoureuse passe-t-elle par ce contact avec les eaux, comme si la symbiose entre l'élément féminin et l'élément aquatique rendait à la fois encore plus irréaliste et plus désirée la fusion lustrale et régénérative avec elles, tout comme elle permet au héros de renouer la part maternelle et la part charnelle de la féminité telle que remémorée par lui :

Jeux d'eaux. Éclaboussures. Fraîcheurs. Bonheurs. (...) Ils jouaient ensemble dans les écumes, et, là encore, elle lui dénouait le corps, extirpait de ses chairs des diableries invisibles qu'elle balançait par-dessus son épaule. (...) C'étaient des moments de joie canaille où elle devenait plus vibrionnante qu'une touffe de libellules sous une pluie de carême. (...) Sa mémoire demeura pleine de ces jeux dans les eaux du pays. (BDG 182)

EAUX SÉPULCRALES, EAUX CHAOTIQUES

Mais les eaux dans *Bible des derniers gestes* ne projettent pas seulement le lecteur dans la bulle laiteuse et parfumée d'une bienfaisance, dont les connotations et les traînes associatives s'étendent depuis l'obscur réminiscence du paradis prénatal jusqu'à la nébuleuse intime de la femme désirée. Impétueuses, elles constituent un rappel étonnamment puissant des dérèglements du monde et de la furie des éléments. En cela, *Bible des derniers gestes* construit bel et bien une cosmogonie où le bénéfique n'est jamais envisageable sans l'ombre maléfique qu'il abrite dans ses tréfonds, sans la sourde menace pesant sur le devenir de toute promesse. Aussi la plénitude des eaux lustrales, celle des rivières ombrées, celle de la mer caraïbe, toujours infiniment plus calme que les eaux océanes, possède-t-elle sa contrepartie, son versant sombre et tragique. Et ce sont les remous de ces eaux chaotiques, torturées, bouleversées, « eaux lourdes de la côte atlantique » (BDG 183) qui hantent le roman, celles du « gouffre-océan » dans lequel s'abîment sans fin les corps des esclaves jetés par-dessus bord. Telle description apocalyptique est donnée dans les premières pages, lorsque la mémoire du protagoniste suit la genèse de l'être antillais et remonte au temps de la Traite, au moment initiateur de ce qu'Édouard Glissant définit précisément comme une « digenèse », le contraire même d'une genèse car une genèse

séparatrice et disruptive – une « Genèse autre » (BDG 59):

Un jour, au plein mitan de l'Atlantique, les vents avaient subitement disparu. Le navire s'était pétrifié comme sous l'effet d'une malédiction. (...) L'eau s'était muée en une plaque métallique, frappée d'un soleil fixe. Les ailerons de requins qui suivaient le navire, semblèrent dériver comme des crocs de granit et déchirer sans conséquence cette tôle d'acier. Elle se recomposait derrière eux dans le silence d'une féerie sombre. (BDG 64)

Le récit se poursuit avec la narration de l'épisode tragique des esclaves balancés par-dessus bord afin d'alléger le navire et de diminuer les bouches à nourrir, les victuailles s'épuisant vite :

Les requins dévorèrent durant cette semaine-là plus de deux cents de ces rebuts de chairs, et, bien qu'ils fussent innombrables, on vit flotter dans l'éclat métallique des icebergs de peau noire et de caillots de sel qui semblaient baliser un songe d'apocalypse. (...) Il entendit leur agonie que le gouffre-océan diffusait tout au long de la coque du navire, avec une précision spectrale. Ses oreilles neuves s'aiguïsèrent (au-delà du cri de la cale, des grincements du navire immobile, du choc des requins contre le bois imprégné par les chairs, de la résonance adamantine de l'eau) sur les ultimes pulsations de ces corps qui s'enfonçaient sans fin dans l'Atlantique. Une détresse extrême, bouillonnante en chaque morceau de chair, transformait ces chapelets d'hommes déchiquetés en une musique aiguë. (BDG 65)

On voit bien d'après cet extrait à quel point les eaux écumantes de l'océan sont intimement liées, dans la mémoire et l'histoire des Antilles, à la traversée du Milieu (traduction de l'expression anglaise « Passage of the Middle »), épisode tragique de la Traite dont le cinéaste martiniquais Guy Deslauriers fit en 2001 un film éponyme, dont le scénario fut d'ailleurs signé par Patrick Chamoiseau. C'est d'ailleurs ce désordre profond des eaux océanes, leur statut de *tombeau* d'esclaves africains transportés, tout comme le navire négrier est comparé à un « terrible berceau » (BDG 62), qui fonde le rapport à la mer dans la littérature et l'art des Caraïbes et des Amériques noires. Cette présence diffuse et obsédante, celle d'abysses jonchés de corps enchaînés les uns aux autres, privés de terre et de sépulture, dont les fantômes hantent à jamais la mémoire des descendants-survivants – « Nous sommes fils de ceux qui survécurent » dira Glissant dans son recueil poétique intitulé *Les Indes* (1956) rappelle

incessamment que l'Atlantique est le seul véritable cimetière communautaire - « The unity is sub-marine », dira quant à lui l'écrivain barbadien Edward Kamau Brathwaite. Les profondeurs sépulcrales constituent ainsi, dans la géographie de *Biblique des derniers gestes*, l'antipode des eaux guérisseuses et apaisantes de l'île. Alors que les unes ont partie liée avec le démantèlement du corps et la perte de l'intégrité physique, les autres à l'inverse inaugurent son recouvrement, le bien-être d'une humanité recouverte et sereine. Aussi le roman est-il la scène descriptive d'eaux multiples et variées, toutes aussi différentes les unes que les autres, claires ou opaques, solaires ou mystérieusement nocturnes. En ce sens, *Biblique des derniers gestes* est réellement un roman écologique, où toute la richesse aquatique du monde caribéen est célébrée :

(...) il s'aperçut que les eaux utilisées étaient bien différentes. Il revit des eaux tranquilles de marigots, un peu marron, un peu verdies, qui enserraient leur corps comme des miroirs fragiles. Il vit les eaux rapides des rivières qui les éclaboussaient d'une dentelle fugace et déclenchaient leurs rires. Il se vit dans les eaux mêlées des embouchures, mi-douces, mi-salées, mi-bleues mi-vertes, mi-claires mi-troubles, dans lesquelles Man L'Oubliée s'enfonçait jusqu'aux hanches, bras tendus vers le soleil levant. Il se vit dans les eaux limoneuses des mangroves, entouré des torsades de racines échassières, de crabes silencieux et d'oiseaux apaisés, d'huîtres agglutinées et d'un grouillement de vies naissantes ; montaient vers eux des effluves de sève amère qui stagnaient comme du gaz dessous les bois pourris. Il se souvint, de manière brusque, que l'eau des sources de son enfance était aussi vivace que celle des cyclones (...) Il se souvint des eaux lourdes de la côte atlantique (dans des criques de rochers déchiquetés par les vagues, couverts de colles-roches et de crabes sémalfantes) qui les enveloppaient d'une carapace de sel ; Man L'Oubliée l'obligeait à garder cette armure océane le plus longtemps possible. Puis vinrent les souvenirs des eaux de déluge, des pluies tragiques, terribles, avalasses chargées d'ombres et de foudres qui fracassaient les arbres (...) Dessous ces eaux de fin du monde, elle dansait de manière lente, serpenteuse, offrant à l'eau furieuse chaque courbe de son corps ; l'enfant reproduisait ses gestes, et, à mesure qu'il grandit, développa sa propre danse, selon un rythme intime. (...) L'enfant se sentait investi par l'orage. *Toutes ces eaux ! Toutes ces eaux !...* (BDG 182-3)

FRESQUES D'OSMOSE

La symbiose animiste avec les multiples eaux de l'île est ainsi réalisée par le protagoniste. L'alliance panique avec la nature est la forme que revêt le sacré, dans ce roman-hymne à la vie, où l'osmose est pleinement accomplie entre le personnage de Man L'Oubliée, mère nourricière du protagoniste principal, et les eaux protéiformes qui l'enveloppent, matières essentielles, amniotiques, du monde caribéen. Ce qui est frappant, c'est que ces eaux ne sont jamais conçues ou représentées séparément de leur milieu ambiant, mais en fusion quasi-totale avec lui. Les eaux sont toujours *mêlées*, figurant métaphoriquement les croisements des races et l'enchevêtrement des ethnies aux Caraïbes, où, si l'on escompte quelques békés⁴ ou les Blancs Matignon de Guadeloupe, groupement de Blancs qui se sont enfermés dans le maintien d'une « pureté » raciale, forcément dégénérative, aucune race ne s'est vu échapper aux métissages. Aussi, la mangrove, ce milieu végétal propre aux côtes de la région tropicale, « où croissent en pleine vase des forêts impénétrables de palétuviers »⁵, a-t-elle souvent été convoquée comme image emblématique pour illustrer cet emmêlement, qui projette lui-même l'opéra-chaos des éléments et des règnes, les branchages recherchant la luminosité et amorçant tout à la fois une plongée vers l'opacité de la profondeur aquatique. Ce tourbillon végétal renvoie à un rythme et une configuration qui sont certes ceux de la flore en zone tropicale, mais aussi à celui du roman dans la mesure où les expériences et péripéties du héros y sont relatées dans une démesure qui n'est pas sans rappeler celle du baroque latino-américain, avec cette caractéristique de l'« entassement » cher à Édouard Glissant, et que celui-ci définit comme étant un phénomène à l'antipode de ce qu'est la perspective pour l'art occidental. À cet *entassement* correspond, dans l'écriture, l'acte stylistique de la répétition, qui reproduit en quelque sorte le surinvestissement d'un espace réduit, saisi par la nécessité de tout concentrer, et par celle de gagner, à la faveur de cette concentration, en mystère, en opacité, ce qui est une autre manière de résistance : « Nous avons besoin de ces épaisseurs têtues où les redites trament pour nous un continu recel, par quoi nous nous opposons », écrit encore Glissant. Sur les trois épigraphes du roman, la première est d'ailleurs une phrase d'Édouard Glissant : « Nous pouvons aussi

4 Appellation qui désigne les Blancs créoles, descendants des colons installés aux Antilles au XVI^e siècle et qui possèdent jusqu'à aujourd'hui la quasi totalité des richesses des îles.

5 Petit Robert 1.

concevoir pour l'expression artistique une démesure de la démesure ».

On ne peut non plus omettre de relever, relativement au passage cité ci-dessus, la prégnance de l'intertexte persien, dont la présence s'impose aussi bien du point de vue du thème, par le renvoi au recueil *Exil*, publié en 1942, dont l'une des sections est justement intitulée « Pluies », que par le style, dans la reprise de la formule « Puis vinrent les souvenirs des eaux de déluge », qui semble calquée sur le modèle de « Et puis vinrent les neiges » chez Saint-John Perse⁶. Autant chez ce poète français né en Guadeloupe, dont la poésie demeure imprégnée des souvenirs de l'enfance insulaire, le souffle de l'écriture est soulevé par le mouvement des éléments dans leurs bouleversements les plus extrêmes – furie des vents, « fouet de l'éclair »⁷ –, autant chez Chamoiseau, la lente maturation du héros, sa progressive compréhension du monde, ainsi que la chorégraphie même du style, suivent la respiration et la lancée rythmique, osmotique des eaux du monde. Le récit devient alors comme une émanation de cette énergie dont le système s'étend à chaque strate du texte, qu'il investit et ébranle, et dont il multiplie les digressions, les pensées hors-diégèse, en une liberté analogue à celle du chaos végétal et liquide, mais aussi politique et humain, que traverse le héros, Balthazar. À l'instar des eaux mêlées et furieuses, et dans la logique, une fois encore, de l'*entassement*, les mots peuvent « s'agglutiner telles des écumes » (BDG 388), s'agissant d'une langue ancienne ou inconnue, ou d'une manière de diction. La reconstitution biographique fictionnelle est donc, dans *Bible des derniers gestes*, mimétique des diverses versions des eaux, tantôt prenantes et caressantes, tantôt bouleversantes et centrifuges. Elle devient une féerie, une transcription écrite des « fresques liquides » dont le tableau n'est pas, comme on pourrait le croire, l'arrière-plan du roman, mais son premier plan. Là encore, l'absence de perspective, l'échec de la hiérarchisation traditionnelle des plans oblige à reconsidérer ce que l'on appelle d'ordinaire l'arrière-fond, le cadre ou le décor. Élément crucial de l'histoire, l'eau est dans la poétique caribéenne tout sauf un décor. Elle est à elle seule bien plus qu'un paysage, et déborde ce que ce dernier concept aurait de restrictif : devenant un personnage à part entière, elle permet de garder le lien avec l'Afrique perdue et avec la mère, dans la mesure où elle permet d'actualiser le thème rituel de la fusion,

tout comme elle constitue le catalyseur de l'initiation puisque toutes les grandes prises de conscience le sont, dans l'œuvre, soit par la grâce d'une expérience charnelle, soit par celle de l'immersion et de l'osmose dans les eaux insulaires. En d'autres termes, les eaux sont à la fois un vecteur d'altérité et de retrouvailles avec son propre être. Il s'agit en fait de retrouver ce que le narrateur nomme nostalgiquement les « oubliées connivences » (BDG 306), cette harmonie initiale avec le monde naturel, laquelle passe également par la connaissance et la reconnaissance des plantes.

PETITE CONCLUSION

Au-delà donc de l'impulsion divinatoire qui porte à l'imprégnation par les eaux bénéfiques, et de la communion avec les esprits des engloutis dans l'océan lorsque sont invoquées les eaux mortelles de l'Atlantique, c'est à retrouver « les équilibres du monde » qu'invite la longue rêverie anamnétique de Balthazar. Son chant du cygne est certes l'occasion d'une célébration de toutes les résistances aux colonialismes et aux impérialismes, car le roman est une saga historique et politique au souffle puissant, mais c'est aussi un hymne aux forces naturelles, seul refuge contre les prédateurs humains et les voracités. C'est aussi ce dont se rend compte, à l'heure des bilans, l'agonisant livré à l'exercice épuisant de la remémoration. L'orchidée, plante-phare de cette œuvre, symbolise cette beauté à préserver au cœur des tourmentes. Pour illustrer cette tension, qui porte l'œuvre aussi fortement que le récit de l'épopée anticolonialiste de Balthazar, nous proposerons ce dernier extrait d'où monte le sentiment d'enracinement profond de l'auteur dans ce terreau caribéen, si fragile et cependant si persistant :

Les plantes trompent mais elles ne sont pas menteuses. Elles peuvent être dangereuses mais elles ne sont pas méchantes. Elles ont des secrets mais elles ne dissimulent pas. (...) Elles peuvent te faire du bien mais ne rendent pas service. Elles peuvent t'accompagner sans être domestiques. En fait, elles ne connaissent pas le bien ou le mal, le juste ou l'injuste, elles connaissent les équilibres du monde. À toi de t'inscrire dans les aplombs du monde. Encore le rythme, la mesure, l'aptitude au sensible comme vertus primordiales. L'agonisant (qui s'était redressé pour regarder une à une ses plus proches orchidées) dut découvrir cela.

6 Saint-John Perse, *Exil*, « Neiges » I, in *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1972, p. 157.

7 « Exil » VII, p. 137.

RÉALITÉ ET IMAGINAIRE DE LA SÉCHERESSE AU BRÉSIL

Claude GUMÉRY

UNIVERSITÉ STENDHAL-GRENOBLE 3

Parler de l'eau, c'est parler de géographie, de sociologie, d'économie, d'écosystèmes, de déséquilibres mondiaux ou régionaux, d'agriculture et d'irrigation, de sécheresse et d'inondations, de santé publique et de gestion des ressources : l'abondance, la pénurie, la qualité de l'eau seront au cœur des préoccupations du XXI^{ème} siècle. Le manque d'eau est déjà, et depuis longtemps, une difficulté pour de nombreuses populations dans le monde.

Il est au Brésil une région qui s'étend sur un million de kilomètres carrés — deux fois la superficie de la France ou du Maroc, 7% du territoire brésilien — où la pénurie d'eau est un problème criant : c'est le sertão pour les géographes, le polygone de la sécheresse pour les économistes et les politiques. La région se situe dans le Nord-Est du pays, le « Nordeste », à l'intérieur des terres. Les pluies annuelles y sont de 500 à 700 millimètres en temps « normal », et peuvent descendre jusqu'à 200 millimètres, voire moins, en année de grand étiage. En saison sèche, la température, ordinairement de 26 à 28 degrés, peut atteindre 60 degrés au sol, provoquant la dessiccation de la terre et de la végétation.

La sécheresse y sculpte les paysages : la *caatinga* — « végétation blanche » en langue indienne — souvent balayée par des vents forts et chauds, est une forêt xéromorphe de petits épineux saisonniers, d'herbes adaptées à l'aridité, de cactus rampants ou grimpants, comme les cactus candélabres qui peuvent atteindre jusqu'à deux fois la hauteur d'un homme.

Il arrive que l'eau du ciel ne tombe pas durant plusieurs années, comme ce fut le cas en 1777-1778, puis en 1790-1793 où pas

une goutte ne tomba en trois ans. Pendant ces périodes de grande sécheresse, bêtes et gens sont décimés : « *Pendant la sécheresse de 1877, 330 000 personnes, au bas mot, moururent de faim, 100.000 de fièvre et 70.000 de la variole* »¹. L'histoire ne cesse de se répéter : 40 000 morts en 1969, des dégâts irréversibles en 1979, 250.000 morts en 1980 à travers toute la région ; en 1985, les tensions sociales engendrées par la sécheresse provoquent la mise à sac de supermarchés par des populations affamées sur qui l'armée tire, ce qui n'empêche pas ces actions de se reproduire en 2000-2001.

Cependant rien ou presque n'a été fait pour enrayer le phénomène depuis la découverte du Brésil jusqu'à nos jours. La région fut pourtant rapidement peuplée, malgré son environnement hostile : on décida d'y pratiquer l'élevage extensif de bovins pour l'approvisionnement en viande, en cuir et en bêtes de somme de la région côtière du Nordeste qui se consacrait à la monoculture de la canne pour ravitailler en sucre une Europe avide.

En 1877, la sécheresse émut l'empereur Dom Pedro II qui promit de dépenser jusqu'au dernier sou de la couronne pour lutter contre les effets du climat dans la région. En 1909, on créa l'Inspection des Travaux contre la Sécheresse qui creusa des puits et construisit des barrages hélas trop peu profonds pour résister à l'évaporation. La constitution de 1946 prévoit l'allocation d'un budget pour remédier à la sécheresse. En 1959, on créa la Superintendance pour le Développement du Nordeste (SUDENE), qui mourut des effets

¹ Nicholas Arons, Histoire politique de la sécheresse dans le Nord-Est du Brésil, <http://risal.collectifs.net/spip.php?article1156>, 25 décembre 2008.

de la corruption. En 1970, on envisagea une redistribution des terres par une réforme agraire.

Depuis 1985, les gouvernements brésiliens étudient la mise en œuvre d'un vaste programme d'irrigation à partir du fleuve São Francisco, qui traverse une partie de la région. Ce programme suscite la controverse autant parmi les politiques que chez les petits paysans et les écologistes : les premiers invoquent, entre autres, le coût de l'opération, les seconds craignent que seuls les grands propriétaires en bénéficient, les derniers redoutent l'assèchement du fleuve ou de ses affluents. Et en attendant, par manque d'infrastructures, on récupère et on stocke moins de 10% de la faible quantité d'eau de pluie qui tombe sur la région ; elle s'évapore, s'infiltre, érode les sols.

La question de la sécheresse n'est pas seule en cause : elle a engendré un certain nombre de problèmes sociaux et politiques, depuis la répartition de la terre jusqu'à ce qu'on appelle aujourd'hui « l'industrie de la sécheresse ». Lors de la colonisation du Brésil, la terre fut attribuée à de grands propriétaires, qui devinrent au fil du temps les barons de la politique régionale et constituèrent une oligarchie rurale népotique : les petits paysans qui travaillent la terre ou pratiquent l'élevage pour de grands patrons vivent dans une grande misère et une précarité extrême. S'ils sont expulsés par le maître, comme c'est le cas notamment en période de grande sécheresse, ils perdent non seulement leur emploi, mais aussi leur maison et tout moyen de subsistance, car ils vivent souvent sous contrat de petite métairie. « *La sécheresse a servi à expliquer la pauvreté rurale, à s'assurer une main-d'œuvre bon marché, à obtenir des prêts au niveau international et des aides fédérales, à justifier l'échec des politiques mises en œuvre et également de stratégie électoraliste* »². Et ainsi les mesures politiques destinées à lutter contre la sécheresse et ses conséquences ont-elles des effets pervers non négligeables : détournement des fonds publics et accaparement des équipements par les potentats locaux en sont les manifestations les plus courantes. Il s'ensuit que la sécheresse n'est pas la seule cause de la pauvreté : aux conditions climatiques viennent s'ajouter des facteurs politiques, économiques, sociologiques, plus importants que le manque d'eau. « *Le principal facteur qui cause la malnutrition, les maladies, les décès et la désaffection des campagnes en faveur des villes de l'intérieur de la région nord-est n'est pas le manque d'eau mais la*

2 idem.

manipulation politique de ce dernier. »³

Et les *sertanejos*, habitants du sertão, n'ont trouvé jusqu'à présent que l'exode vers les grandes villes de la côte « nordestine » ou du sud du pays pour échapper à la faim et à la mort en période de grande sécheresse.

L'imaginaire brésilien s'est bien entendu emparé d'un tel drame humain : la littérature tout d'abord, le théâtre puis le cinéma ont mis en scène trois figures aujourd'hui mythiques, issues de la misère du sertão : le *retirante* qui s'enfuit, vaincu par la sécheresse, le *cangaceiro*, bandit d'honneur généré par les inégalités sociales, le *beato*, leader messianique drainant les foules qui se font massacrer avec lui par l'armée, alors qu'elles attendent le moment où le sertão doit se transformer en mer pour le bonheur de l'humanité nordestine⁴. Si la foule des *retirantes* est anonyme, les noms des *cangaceiros*, dont les derniers sont morts en 1940, résonnent encore comme ceux de héros justiciers, même si ces bandits d'honneur agissaient la plupart du temps comme des bandits tout court : Virgulino Ferreira, dit Lampião, est, aujourd'hui encore, un héros à la fois populaire et sanguinaire dans l'imaginaire de la littérature de colportage qui retrace ses exploits et lui invente une autre vie dans l'au-delà, quelquefois aux côtés de Kung-Fu. Quant au *beato* Antonio Conselheiro, un mémorial lui est aujourd'hui consacré à Canudos, dans le sertão de l'état de Bahia, où il avait rassemblé 30 000 fidèles : il ne fallut pourtant pas moins de quatre expéditions militaires pour venir à bout, en octobre 1897, de cette armée de laissés pour compte.

C'est en 1902 que Euclides da Cunha, journaliste de São Paulo désigné comme correspondant de guerre lors la dernière campagne, raconte dans *Os Sertões*⁵ la guerre de Canudos, et devient le précurseur de ce qui sera appelé « le cycle de la sécheresse » dans la littérature brésilienne⁶.

Cependant, c'est « la génération de 30⁷ »,

3 idem.

4 Voir à ce sujet Massaud Moisés org, *Pequeno dicionário de literatura brasileira*, 5a ed., São Paulo: Cultrix, 1999.

5 Le livre est d'abord traduit en français sous le titre *Les Terres de Canudos*, en 1947 (Éditions Caravela, Rio de Janeiro, puis Juillard, Paris, 1951), puis sous le titre *Hautes Terres, La guerre de Canudos* (Paris, Métailié, 1993 et 1997).

6 Une fiction de la guerre de Canudos a été écrite en 1981 par l'écrivain Mario Vargas Llosa : *La guerra del fin del mundo* traduite en français sous le titre *La guerre de la fin du monde* (Gallimard, 1983, nombreuses rééditions). L'écrivain péruvien puise ses informations chez Euclides da Cunha.

7 « Génération de 30 » : expression consacrée pour

composée d'écrivains de la deuxième période du modernisme, qui s'empare des thèmes régionaux et va, sans se concerter, produire la fiction du « cycle de la sécheresse ».

Le modernisme brésilien, né au début des années 1920, prétend s'affranchir des influences extérieures au Brésil et rompt avec toutes les formes d'esthétique traditionnelles pour créer un art authentiquement brésilien. Echevelé dans un premier temps, le mouvement se stabilise ensuite pour produire de grands romans régionaux qui mettent en scène les problèmes sociaux du Brésil. Ainsi voit-on naître le « cycle du sucre », le « cycle du cacao », le « cycle de la sécheresse ». C'est José Américo de Almeida (1887-1980) qui inaugure ce dernier en racontant dans de *A Bagaceira* (1928), l'exode et le destin tragique d'une famille de *retirantes* pendant la sécheresse de 1898. Viennent ensuite *O Quinze*⁸ (1930) de Rachel de Queiroz (1910-2003), *Vidas Secas*⁹ (1938) de Graciliano Ramos (1892-1953), *Pedra Bonita* (1938) de José Lins do Rego (1901-1957) suivi plus tard, en 1953, de *Cangaceiros*¹⁰, *Seara Vermelha*¹¹ (1946) de Jorge Amado (1912-2001). Qu'ils traitent respectivement de l'exode, du banditisme ou du messianisme, ou qu'ils mêlent les trois aspects, tous ces romans sont écrits avec le langage simple des gens qu'ils mettent en scène, par ailleurs analphabètes la plupart du temps : c'est qu'il s'agit à la fois pour les romanciers d'écrire dans une langue authentiquement brésilienne et d'être les porte-parole de ceux qui ne peuvent s'exprimer et qui n'ont pas conscience de leur situation d'opprimés. Car leur but est la dénonciation, clairement avouée ou non dans le texte, de la violence de la faim et de ses conséquences, violence du climat, violence du pouvoir. Rachel de Queiroz et Graciliano Ramos pensent que la seule description des faits constitue une accusation, José Lins do Rego dans *Cangaceiros*, manie un style imprécatoire, Jorge Amado, dans le plus pur réalisme socialiste, analyse les causes et les effets avant de proposer une solution politique au problème. De fait, si à l'exception de Graciliano Ramos, tous connurent plus tard l'honneur de l'élection à l'Académie Brésilienne des Lettres, Jorge Amado, Rachel de Queiroz et Graciliano Ramos connurent d'abord la prison et/ou l'exil pour leurs écrits désigner les écrivains de la deuxième phase du modernisme, et dont les premières œuvres sont apparues au cours des années 30 du XX^{ème} siècle.

8 L'année de la grande sécheresse, Paris : Stock, 1986.

9 Sécheresse, Paris, N.R.F. « La Croix du Sud », 1964.

10 Cangaceiros, Paris : Plon, 1956.

11 Les chemins de la faim, Paris, Editeurs Français Réunis, 1951. Nombreuses rééditions.

jugés subversifs : l'errance, la désagrégation de la structure familiale sur les chemins de l'exode, les existences humiliées, la réduction des êtres humains au rang d'animaux et la politisation des faits n'étaient pas du goût du pouvoir en ces années 30-40 qui virent l'instauration d'un régime fasciste au Brésil.

La question de la sécheresse, de l'exode et de la misère ne s'éteignit pas cependant avec la génération de 30. En 1954, João Cabral de Melo Neto (1920-1999) dont la poésie a pour thème essentiel le Nordeste, écrit la pièce en vers *Morte e Vida Severina* : l'histoire d'un *retirante* qui, cherchant à rejoindre la côte, ne trouve que la mort sur son chemin. Severino, le personnage principal, porte le même nom que le protagoniste du roman *O Sertanejo* écrit en 1875 par l'écrivain romantique José de Alencar : dans le roman, le personnage-narrateur devient la représentation du *sertanejo* et de ses souffrances. En adjectivant le prénom, João Cabral de Melo Neto montre qu'en cent ans rien n'a changé : il existe une vie et une mort « séverine », celle de tous les habitants du sertão victimes du même sort et du même fléau. La pièce, présentée avec un très grand succès au festival de théâtre de Nancy en 1966, est portée à l'écran d'abord par Zelito Viana en 1976, puis par Walter Avancini pour la chaîne de télévision Globo en 1981, en décors naturels dans des paysages ravagés par la sécheresse.

Autant Zelito Viana que Walter Avancini poursuivent dans la veine tracée par le « cinema novo » des années 60, inspiré du néo-réalisme italien et de la « nouvelle vague » française : « *L'écriture cinématographique, enfin libérée des codes hollywoodiens, se mettrait alors au service d'une prise de conscience populaire et d'une remise en question des injustices de classes. Filmer le « vrai Brésil », celui du quotidien, de la paysannerie misérable, des bidonvilles, devient une priorité politique et esthétique.* »¹² Les objectifs sont les mêmes que ceux des écrivains de la génération de 30 et définis par Glauber Rocha (1938-1981) en 1965 dans un écrit qui fait figure de mythe fondateur : *L'esthétique de la faim*¹³. Mais les films vont chercher leurs titres de gloire hors du Brésil, à nouveau sous le joug d'une dictature¹⁴ : *Os Fuzis* (1964) de Ruy Guerra (1931-) remporte le Prix spécial du Jury (l'Ours d'argent) au Festival de Berlin. La même

12 <http://www.cineclubdecaen.com/analyse/cinemanovo.htm>, 25 décembre 2008.

13 Glauber Rocha, L'esthétique de la faim, Séminaire du Tiers-Monde organisé par le Columbianum (organisation jésuite tiers-mondiste), Gênes, janvier 1965.

14 Le 31 mars 1964, un coup d'état porte l'armée au pouvoir pour une durée de vingt ans. Glauber Rocha est contraint à l'exil.

année, le Festival de Cannes découvre *Deus e o Diabo na Terra do Sol*¹⁵ de Glauber Rocha et *Vidas Secas* que Nelson Pereira dos Santos a adapté du roman de Graciliano Ramos. *O Dragão da Maldade contra o Santo Guerreiro*¹⁶ obtient le Prix de la Mise en scène au Festival de Cannes en 1969. Les films déclinent, avec des caméras qui misent sur la même simplicité que les romans du cycle de la sécheresse, les mêmes thèmes : la sécheresse, l'exode, le messianisme, le banditisme.

Romans sans surhommes, films sans héros, la représentation littéraire et cinématographique de la sécheresse et de ses conséquences montre des personnages aux prises avec un destin où survivre est le seul acte d'héroïsme : vivre ou mourir pour les *retirantes*, tuer ou être tué pour les *cangaceiros*, tenir en attendant le bonheur universel pour les *beatos*. Et la mort est chaque fois au rendez-vous : de faim, de soif et d'épuisement pour le *retirante*, d'embuscade ou d'affrontement avec les forces légales pour le *cangaceiro*, de massacre pour le *beato* et ses fidèles. Avec pour fossoyeurs les *urubus*, vautours du sertão qui guettent leurs proies et n'attendent parfois même pas qu'une personne soit morte pour en dépecer le cadavre.

Aujourd'hui encore, dans un Brésil qui se modernise et s'industrialise à grands pas, le sertão et la sécheresse demeurent un problème socio-économique pour le pays et une veine toujours exploitée en littérature¹⁷ et au cinéma : en 1976, c'est Antônio Torres (1940-) qui écrit *Essa terra*¹⁸, un roman de l'impossible retour vers le sertão pour un fils qui en était parti. Le thème du retour est aussi exploité par Walter Salles, en 1996, dans *Central do Brasil*, film récompensé par de nombreux prix internationaux tel que l'Ours d'or au festival de Berlin : au fur et à mesure qu'elle se rapproche du sertão où elle ramène un enfant orphelin, Dora, le personnage principal, retrouve les valeurs morales qu'elle avait perdues en ville. Andrucha Waddington réalise en 2000 *Eu, tu, eles*¹⁹, l'histoire réjouissante d'un matriarcat tirée d'un fait réel.

En 2007, Sandra Kogut (1965-) tourne *Mutum*, d'après la nouvelle *Campo Geral*²⁰ de

15 En français : Dieu noir et diable blond.

16 En français : Antônio das Mortes.

17 Même la littérature juvénile française aborde le thème avec la publication de Nicole Vidal, Miguel de la faim, Paris : Editions de l'Amitié, G.T. Rageot, Diffusion Hatier, 1973.

18 Cette terre, Paris, Métailié, 1984, 2002.

19 En français : La vie peu ordinaire de Dona Linhares.

20 João Guimarães Rosa, Campo Geral, in Corpo do Baile, 1956.

João Guimarães Rosa : *Mutum* est une petite localité du sertão de l'état de Minas Gerais, le *mutum* est aussi un oiseau noir de mauvais augure, et l'adjectif « mutum » veut dire « muet ». Si la question de la sécheresse n'y est pas abordée directement, bien qu'on y voie un petit agriculteur travailler une terre aride, il y est bien question cependant de la violence qui se déchaîne chez les êtres rustres du sertão, comme si le climat desséchait aussi les âmes : dans *Mutum*, il est bien question du silence auquel est réduit le *sertanejo* tant qu'il n'a pas la clairvoyance, celle qui lui est donnée métaphoriquement à la fin du film sous la forme d'une paire de lunettes.

On peut s'étonner de cette permanence du thème du sertão dans l'actualité artistique. C'est Sylvie Debs, auteur de *Cinéma et littérature au Brésil - Les mythes du sertão : émergence d'une identité nationale*²¹ qui nous en fournit l'explication : le Nordeste a joué un rôle considérable dans la constitution de l'identité nationale brésilienne. Première région colonisée et mise en valeur, c'est là que se trouvent les fondements du Brésil. Mais après l'indépendance politique, « l'acquisition de l'indépendance littéraire passe, de fait, par une représentation du pays et de sa population. »²². Le modernisme, surgi pour le centenaire de l'indépendance, puis le régionalisme, et enfin le cinéma puisent aux sources... d'une région sans eau pour s'affranchir des modèles esthétiques européens. Aux thèmes nationaux s'ajoute la langue simple des paysans nordestins, modelée par la sécheresse, comme le souligne João Cabral de Melo Neto²³ ; elle devient le moyen d'expression pour s'opposer aux canons européens. L'âme brésilienne s'est constituée dans le Nordeste tandis qu'elle se dilue dans les grandes villes du Sud. La sécheresse du sertão lui (re)donne sa grandeur.

21 Sylvie Debs, *Cinéma et littérature au Brésil - Les mythes du sertão : émergence d'une identité nationale*, Paris : L'Harmattan, 2003.

22 Sylvie Debs, op.cit.

23 João Cabral de Melo Neto, *Sertanejo falando*, in A educação pela pedra, 1962-65.

BIBLIOGRAPHIE

LITTÉRATURE DE LA

SECHERESSE :

AMADO, Jorge, 1971, *Les chemins de la faim*, [1946, *Seara Vermelha*, [1951, Paris : Editeurs Français Réunis], Gallimard Folio.

CUNHA, Euclides DA, 1997, *La guerre de Canudos* [1902, *Os Sertões*], Paris : Métailié.

NETO, João CABRAL DE MELO, *Morte e Vida Severina*, in 1994, *Obra Completa*, Rio de Janeiro : Nova Aguilar.

QUEIROZ, Rachel DE, 2001, [1930, *O Quinze*], [1986], *L'Année de la grande sécheresse*, Paris : Stock.

RAMOS, Graciliano, 1989, *Sécheresse*, [1938, *Vidas Secas*], [1964, Paris, N.R.F. « La Croix du Sud »], Gallimard.

REGO, José LINS DO, 1956, [1938] *Pedra Bonita*, Rio de Janeiro : Livraria José Olympio.

REGO, José LINS DO, 1956, [1953] *Cangaceiros*, Paris : Plon.

TORRES, Antônio, 2002 [1984], *Cette terre* [1976, *Essa Terra*], Paris : Métailié.

VIDAL, Nicole, 1973, *Miguel de la faim*, Paris : Editions de l'Amitié, G.T. Rageot, Diffusion Hatier.

AUTRES OUVRAGES

ARAGÃO, Maria do Socorro SILVA DE, 1989, *A Linguagem regional popular na obra de José Lins do Rego*, João Pessoa : FUNESC.

BENÍCIO, Manoel, 1997, *O rei dos jagunços, Crônica histórica e de costumes sobre os acontecimentos de Canudos*, [1899 *Jornal do Comércio*], 2^a ed., Rio de Janeiro : Fundação Getúlio Vargas.

BOSI, Alfredo, *et alii*, 1987, *Graciliano Ramos*, São Paulo : Ática.

CHANDLER, Billy Jaynes, 2003, *Lampião o rei dos cangaceiros*, 4^a ed., Rio de Janeiro, São Paulo : Paz e terra.

DEBS, Sylvie, et PARANAGUÁ Paulo Antônio, 2003, *Cinéma et littérature au Brésil — Les mythes du sertão : émergence d'une identité nationale*, Paris : L'Harmattan.

FACÓ, Rui, 1991, *Cangaceiros e fanáticos : gênese e lutas*, 9^a ed., Rio de Janeiro : Ed. B. Brasil.

LINS, Daniel SOARES, 1995, *La passion selon Lampião*, Paris : Seuil.

MASSAUD MOISÉS, 1983, *História da literatura brasileira*, vol. II, 2^a ed., São Paulo : Cultrix.

MASSAUD MOISÉS org., *Pequeno dicionário de literatura brasileira*, 5^a ed., 1999, São Paulo : Cultrix.

NUNES, Benedito, 1971, *João Cabral de Melo Neto*, Petrópolis : Vozes.

PARANAGUÁ, Paulo Antônio org., 1987, *Le cinéma brésilien*, Paris : Centre Georges Pompidou.

PIERRE, Sylvie, 1987, *Glauber Rocha*, Paris : Cahiers du Cinéma, coll. Auteurs.

VIDAL Laurent, 1989, *Les chemins de la faim : Le Nor-*

deste brésilien autour des années 30, Grenoble : Mémoire de Maîtrise, U.F.R. Sciences Humaines, Département d'Histoire, Université II Pierre Mendès France.

SITOGRAFIE

<http://www.ambientebrasil.com.br/composer.php3?base=./natural/index.html&conteudo=./natural/biomas/caatinga.html>, site consulté le 29 décembre 2008, « Caatinga ».

<http://www.cineclubdecaen.com/analyse/cinemanovo.htm>, site consulté le 25 décembre 2008, « Le cinéma novo ».

<http://empresasefinancas.hsw.uol.com.br/transposicao-sao-francisco1.htm> site consulté le 29 décembre 2008, INDRUNAS, Luís, « Como funciona a transposição do São Francisco ».

<http://www.filologia.org.br/viclnf/anais/caderno04-01.html> site consulté le 29 décembre 2008, DEVILLART, José Marcos BARROS, et SIMIÃO, Renata FURTADO, « A idéia de ciclo ou de « eterno retorno » em *Vidas Secas* ».

<http://risal.collectifs.net/spip.php?article1156> site consulté le 25 décembre 2008, ARONS, Nicolas, 23 octobre 2004, « Histoire politique de la sécheresse dans le Nord-Est du Brésil »,

<http://www.sens-public.org/spip.php?article557>, 5 mai 2008, GUIMARÃES, Renato SILVA, « Politique et poétique : Une esthétique de la faim. Le cinéma politique selon Glauber Rocha » Colloque *Philosophies du cinéma politique*, novembre 2007, Paris : Collège International de Philosophie.

FILMOGRAPHIE

AVANCINI, Walter, *Morte e Vida Severina*, 1981.

GUERRA, Ruy, *Os Fuzis*, 1964.

KOGUT, Sandra, *Mutum*, 2007.

ROCHA, Glauber, *Dieu noir et diable blond (Deus e o Diabo na Terra do Sol)*, 1964.

ROCHA, Glauber, *Antônio das Mortes (O Dragão da Maldade contra o Santo Guerreiro)*, 1969.

SALLES, Walter, *Central do Brasil*, 1996.

SANTOS, Nelson PEREIRA DOS, *Vidas Secas*, 1964.

VIANA, Zelito, *Morte e Vida Severina*, 1976.

WADDINGTON, Andrucha, *La vie peu ordinaire de dona Linhares (Eu, tu, eles)*, 2000.

L'EAU CHEZ LES TOUAREGS DE L'AZAWAGH (NIGER)

CABALION Sarah

ECOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES (EHESS, PARIS)

L'eau chez les Touaregs de l'Azawagh (Niger)

Aman iman, « l'eau (c'est) la vie » ; **akh isudar**, « le lait fait vivre » (proverbe touareg)

Dans les cinq Etats (Mali, Niger, Algérie, Burkina-Faso et Libye) où sont aujourd'hui répartis les Touaregs, Berbères qui se nomment eux-mêmes *Kel tɛmajəq*, « ceux de la langue *tɛmajəq* », l'accès à l'eau est difficile. Non seulement, les pluies sont rares et le climat aride, mais en plus, le travail d'exhaure est dur et pénible. En saison chaude, lorsque les températures atteignent 47° à l'ombre, il est vital de puiser quotidiennement, pour éteindre la soif des hommes, mais aussi celle de leurs animaux, principal composant du capital économique de tout pasteur nomade. *Aman iman*, « l'eau, c'est la vie », rappelle l'adage touareg : « Comme dans toutes les civilisations méditerranéennes, l'eau est investie chez les Berbères d'un grand nombre de valeurs symboliques, de nature diverse. Aman est d'abord synonyme de vie et de possibilité de survie » (Chaker 1987 : 558). Et dans une culture à vocation pastorale, la vie des hommes est directement liée à celle de leurs animaux. Comment les Touaregs se procurent-ils cette ressource doublement primordiale ? Quelle est la place de l'élément aqueux dans la culture touarègue ?

C'est d'un point de vue anthropologique, à partir d'éléments recueillis au Niger chez les Touaregs de l'Azawagh que nous tenterons de répondre à ces questions. Nous

présenterons tout d'abord les ressources en eau dont ils disposent (puits, mares), et la façon dont ils les gèrent. Puis, nous verrons quels sont les liquides de substitution auxquels ils ont recours lorsqu'il n'y a pas d'eau (lait, sang, eau de la panse de dromadaire). Enfin, nous aborderons deux qualités préconisées dans leur société : la retenue (*təkrakit*), et la patience (*təzaydart*), fortement liées au dur contexte climatique dans lequel ces nomades évoluent. Nous verrons alors que si le dromadaire est érigé au statut d'animal emblème, c'est avant tout parce qu'il représente l'animal domestique qui incarne le mieux ces qualités : il résiste à la soif, et possède l'endurance nécessaire pour effectuer les longues traversées sans eau.

DROITS D'ACCÈS AUX PUISARDS, PUITS ET FORAGES

Les ressources en eau dont disposent les Touaregs varient selon les saisons : ressources affleurantes (mares) ou ressources du sous-sol (puits). L'accès aux puits est « prioritaire », sauf dans le cas d'un forage (usage collectif) ou d'un puits profond financé personnellement (privatif). En général, les populations installées autour d'un puits y ont accès en priorité, mais ne refusent pas son usage aux personnes de passage. Lorsqu'il s'agit d'un puisard, peu profond, l'usage est familial. Chaque famille en creuse un ou plusieurs, mais dès qu'ils tarissent, leur voisin les laissera accéder au sien, s'il n'a pas encore tari lui aussi. Il en va de même pour les puits à margelle (plus profonds que les puisards). On devine le nombre d'usagers prioritaires au nombre d'étais (bois qui supportent les poulies) de la

margelle du puits. Chaque tribu utilise un ou plusieurs étais (*šigəttawen*), selon le nombre d'animaux qu'elle possède. Sur l'étai qui lui appartient, elle appose sa marque de propriété, identique à celle apposée au fer chaud sur ses animaux. Ainsi, lorsqu'on atteint un puits, on est en mesure de savoir à qui il appartient en priorité. Une tribu peut posséder au maximum deux étais, puis partage l'usage du puits avec d'autres tribus. Si un étai lui suffit, le propriétaire peut vendre le deuxième. Mais cette priorité ne doit pas empêcher les nomades de passage d'abreuver leurs troupeaux.

Il est important de rappeler ici que l'eau « n'est pas une richesse comme une autre car elle est difficilement appropriable de façon définitive et son appropriation partielle ou temporaire bute sur la limite absolue que représente sa nécessité vitale pour chaque individu. Priver l'autre de l'eau, c'est le tuer. D'où le caractère sacralisé de l'eau dans toutes les civilisations, à commencer par les plus anciennes » (Le Louarn 2006 : 17). Dans un contexte climatique tel que celui qui sévit au Sahara, l'eau est une bénédiction pour tous, peu importe la catégorie sociale et la tribu à laquelle on appartient, ou le puits sur lequel on se trouve. La partager est un moyen d'éviter les conflits et de consolider des liens parfois ténus, entre soi ou avec ses voisins, et de rester solidaires face aux dures conditions de vie.

En saison chaude, durant laquelle la tension est la plus forte, et lorsque les usagers sont nombreux, l'abreuvement est organisé plus strictement que d'ordinaire. La personne qui a fait creuser le puisard ou le puits, prioritaire, passe en premier avec ses animaux et ceux de ses parents. Si l'on est de passage, on n'abreuve ses animaux qu'après eux. Cela arrive aussi quand la majorité des puisards ont fini par tarir et que seuls deux ou trois individus ont creusé à des endroits où leurs puisards ne sont pas encore à sec. Lorsque plusieurs individus puisent en même temps, ils le font à tour de rôle (*aghil*), dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, comme la cuillère touarègue dans le plat. De même pour les animaux dressés pour l'exhaure. On leur fait remonter les puisettes avec un léger décalage. Un âne tire la corde dans une direction, un bœuf dans une autre etc. Quand une puisette arrive en haut, la suivante commence à remonter. Ou bien l'on attribue des tranches horaires à chacun. Untel abreuve ses animaux le matin, l'autre le lendemain, un troisième le surlendemain. Organiser l'abreuvement permet aussi d'éviter que les troupeaux se mélangent.

SAISON SÈCHE ET SAISON DES PLUIES

Tenne correspond à la période de l'année pendant laquelle la pluie ne tombe pas. Elle dure neuf mois, pendant lesquels le vent souffle et la température augmente jusqu'en saison chaude. La période de soudure, juste avant les premières pluies, est la plus difficile car hommes et animaux souffrent depuis des mois. L'herbe verte est devenue paille depuis longtemps. Le pâturage au sol est quasiment inexistant et oblige les bergers à conduire les troupeaux de plus en plus loin. Depuis la colonisation, puis la création des frontières étatiques et la sédentarisation croissante des nomades, certains éleveurs évitent de se déplacer trop loin. Ils gaudent les arbres de leur région pour en faire tomber les branches que leurs chèvres n'arrivent pas à atteindre autrement, et dont dépend leur survie quand il n'y a plus rien à brouter au sol. En outre, ils consentent de plus en plus à vendre une partie de leur bétail pour sauvegarder le reste, bien que ce soit mal considéré. L'argent issu de cette vente permet d'acheter des compléments alimentaires (tiges de mil ou de sorgho, son, graines de coton) qui sauveront le reste du troupeau. Lors des sécheresses récentes et passées, certains éleveurs qui ne s'étaient pas déplacés pour rejoindre de meilleurs pâturages, ou n'avaient pas vendu une partie de leurs bêtes pour se procurer des compléments alimentaires, ont parfois vu leur cheptel décimé en totalité. Les Touaregs nomment les années selon les événements marquants qui l'ont caractérisée. Les noms font référence aux famines, sécheresses et maladies qui ont touché hommes et animaux, ou à l'inverse, aux bonnes pluies qui ont permis à l'herbe de pousser en abondance. Pour exemple, l'année 1911 s'intitule « *awatay nn iba nn akasa* » (Prasse 2003 : 1023), l'année où l'herbe fraîche a manqué, et l'année 1936, « *awatay wan aman aggotnen* » (*ibid.* : 1025), l'année où il y a eu beaucoup d'eau.

Lorsque les premières gouttes de pluie tombent, c'est la délivrance. Plaines et vallées sont à nouveau verdoyantes, grâce aux pousses d'herbe fraîchement sorties de terre. Ces pâturages nouveaux nourrissent les animaux affaiblis par la saison sèche, et leur permettent de mettre bas des petits viables, non prématurés. Rassasiées, les femelles laitières donnent à nouveau du lait en quantité. Or les Touaregs sont friands de ce breuvage. Quand il n'est pas possible de traire une femelle, parce qu'elle n'a que peu de lait, et que d'en traire une partie pour la consommation humaine pénaliserait le jeune animal, les Touaregs se contentent de manger leur pâte de mil avec une sauce à base de

feuilles (*gombo*). Mais pour les nomades, cette sauce représente la sédentarisation et la pauvreté. Sans lait, le Touareg se désole. C'est pourquoi la saison des pluies, pendant laquelle le lait abonde, est si appréciée. Avec le surplus de lait dont elles bénéficient en cette saison, les femmes touarègues fabriquent du fromage, apprécié lors des séances quotidiennes de thé, ou donné aux hommes partant en voyage. On célèbre des mariages et on se rend visite d'un campement à un autre. Un proverbe dit : *isalan n awelan, yel a ttagin*, « les nouvelles de la saison chaude, c'est en saison des pluies qu'on les donne ». En saison chaude, il y a trop de travail pour se détendre, et il fait trop chaud pour se rendre visite. Les campements sont alors éloignés, pour profiter des quelques pâturages restants. On n'a pas le temps de bavarder. Alors que la saison des pluies, elle, est une période de tranquillité (*tanagrit*). L'arrivée des pluies, en mettant un terme à la fatigue de la saison sèche, marque le début des festivités. Le soir, les jeunes se retrouvent pour chanter et briller dans des joutes littéraires. Une fois que l'eau des pluies a formé les mares temporaires dans le fond des vallées, les animaux viennent s'abreuver directement, ce qui n'est pas le cas le reste de l'année, car les réserves d'eau de surface permanentes sont rares au Niger. Les hommes sont libérés de la lourde tâche de l'exhaure. Les femmes, de même, n'ont plus qu'à se baisser pour remplir leurs outres. Certains marigots sont réservés à la consommation humaine, d'autres à l'abreuvement des troupeaux. L'eau est disponible immédiatement. Personne ne puisera avant que les mares ne soient toutes asséchées. Quand il n'en reste plus que quelques-unes de disponibles, les hommes partagent l'eau des marigots avec leurs animaux. Puis, une fois que les mares ont toutes disparu, ils utilisent à nouveau les puisards, puits ou forages. Les premiers dépendent de la pluviométrie et tarissent parfois avant la nouvelle saison des pluies. Seuls les forages profonds permettent d'avoir de l'eau toute l'année. Mais l'affluence des troupeaux autour des forages pose un problème de surpâturage.

LA « CURE SALÉE »

Une bonne saison des pluies n'est pas seulement essentielle à la formation des marigots, au remplissage des nappes souterraines et à la croissance des pâturages. Elle est aussi indispensable au bon déroulement de la « cure salée ». En effet, c'est en saison des pluies qu'a lieu le déplacement des campements et des troupeaux vers le Nord. Cette nomadisation annuelle, appelée « cure

salée » par les colons français, a pour but les salines de Teggedda n Tesemt, dans le Nord de l'Azawagh. En effet, les terres salées y font l'objet d'une exploitation séculaire par les *Isawaghan* (population sédentaire d'origine Songhaï), et les Touaregs ont l'habitude de s'y procurer le sel (moulu et vendu sous forme de pains) qu'ils donnent à lécher à leur bétail pendant l'année. Dès que la pluie a formé suffisamment de mares temporaires pour jalonner la route d'étapes indispensables à leur survie, les campements se mettent en marche. Chaque jour, les nomades font halte auprès d'une mare différente, à distance raisonnable de bons pâturages. Une fois qu'ils ont atteint Teggedda n Tesemt, et acheté le sel, au terme d'un mois, voire un mois et demi de voyage selon leur région d'origine, ils stationnent dans les environs des salines pendant quelques semaines, pour que leurs troupeaux profitent des pâturages et sources d'eau alentours, salés. Ils reprennent alors le chemin du retour, avant que les mares ne s'assèchent et que les déplacements nécessitent de trop longues distances.

Véritable « cure », le déplacement vise à la fois à protéger les animaux domestiques des maladies, et à les nourrir, car il « (...) permet, par une judicieuse utilisation des ressources naturelles en eau, natron, terre et plantes salées, de pallier les carences dont souffrent les animaux et de leur redonner force et santé alors qu'ils ont été sous-alimentés pendant la canicule qui a précédé l'arrivée de la pluie » (Bernus 1981 : 173). La cure salée provoque une « action purgative et un déparasitage intestinal » (*ibid.* : 294), occasionnés par les remarquables pâturages des plaines argileuses du Nord. Les hommes eux-mêmes apprécient cette eau. Les ablutions faites à l'eau salée, et les ingestions sont « censées purifier et libérer le corps et l'esprit de tous les maux accumulés durant le cycle nomade précédant » (Wallentowitz 2003 : 519).

Au départ, la nomadisation de la cure salée concerne essentiellement les animaux (recherche de bons pâturages, abreuvement dans des sources salées et achat de pains de sel). Les distances sont longues, et il fait encore chaud en saison des pluies. C'est la période favorable aux crises de paludisme. Mais les fêtes et les rencontres rythment le parcours autant que les épreuves. Imposée par l'intérêt qu'elle représente pour la santé de leurs animaux, la cure salée est « devenue touarègue ». L'arrivée aux salines de **Teggedda** n Tesemt constitue pour les éleveurs l'aboutissement d'un cycle pastoral, et surtout, la confirmation que ce cycle se perpétue. Autrefois, les campements se

déplaçaient ensemble. Mais aujourd'hui, avec la part grandissante de l'agriculture, certains Touaregs préfèrent rester dans leurs vallées habituelles pour surveiller leurs champs et récolter. Ils n'envoient au Nord que leurs bergers, accompagnés des troupeaux. C'est avec regret que la plupart des Touaregs voient l'essoufflement de la cure salée. En transhumant sur les terres d'un territoire commun, « faire la cure salée » constitue une sorte de rituel séculaire, une façon de perpétuer un mode de vie et de revivre, à chaque saison des pluies, les chants, les danses et les courses de dromadaires qui ponctuent le parcours. C'est en quelque sorte partir sur les traces de l'histoire de leur tribu et de toute la société. A l'image des bergers piémontais de Provence pour qui « faire la route, c'est aussi revoir, et d'une certaine façon, relire le passé et l'histoire orale d'un groupe : celui des bergers transhumants » (Lebaudy 2000 : 157) ; pour les Touaregs, « faire la cure salée » ou « transhumer » ne consiste pas uniquement en un devoir de pasteur envers ses animaux. Le déplacement annuel est devenu partie intégrante du « mode d'être et de penser touareg », une sorte de « devoir culturel », hautement symbolique. La cure salée, pour reprendre les termes d'Hélène Claudot-Hawad, est une sorte de « conquête du vide » communautaire, une bataille rituelle contre nature et Etats, qui reflète leur « nécessité d'être nomade » (Claudot-Hawad 1986 : 62). Les fêtes, les courses et les parades de dromadaire organisées à cette occasion sont un moyen de renouer « les liens de solidarité avant la prochaine dispersion » (*ibid.* : 62). En envoyant uniquement leurs bergers salariés, ou en cessant la nomadisation de la cure salée, les tribus cèdent aujourd'hui en partie ces liens de solidarité au passé, et le rituel finit par incarner les derniers soubresauts d'une époque révolue, celle du pastoralisme nomade.

LAIT, SANG, ET EAU DE LA PANSE DE DROMADAIRE

Chez les Touaregs, le lait occupe une place très importante. Si l'eau est la vie (*aman iman*), le lait est celui qui la nourrit (*akh isudar*). En saison des pluies, lorsque le lait abonde, les Touaregs délaissent le riz, les haricots, les sauces à base de feuilles et le piment (qu'ils n'apprécient guère, et dont la consommation vient du contact avec les sédentaires) pour se nourrir quasiment exclusivement de lait, accompagné ou non de millet. Pendant l'année, les bergers partis loin du campement avec les chamelles font de même. Ils emmènent leurs outres en peau

de chèvre, qui conservent l'eau fraîche grâce à la transpiration du cuir, mais ne vivent pratiquement que de lait. Aliment considéré comme noble, il servait autrefois à gaver les jeunes filles. Les vertus qu'on lui prête sont nombreuses. Il entre dans la composition de divers procédés thérapeutiques. Mais son intérêt principal est qu'il peut se substituer à l'eau, souvent rare. D'après les Touaregs, une personne qui boit du lait souffre moins de la soif : « Quelqu'un qui se nourrit de lait, la soif ne l'atteint pas vite. Celui qui ne boit pas de lait, mais mange de la pâte avec de la sauce, mourra à midi s'il n'a pas bu d'eau » (entretien avec Alhadi A.). C'est pour avoir du lait que les Touaregs maintiennent en vie leurs animaux domestiques. Ce n'est que dans des occasions exceptionnelles que les animaux sont sacrifiés, et leur viande consommée (mariages, baptêmes, arrivée d'un hôte). Tous les laits ne sont cependant pas appréciés de façon égale : « Tous les laits préservent de la soif, mais le lait de chamelle tout particulièrement. La personne qui se nourrit de lait de chamelle peut ne pas souffrir de la soif avant deux ou quatre jours. Celui qui boit du lait de vache mourra au bout du troisième ou du quatrième jour, car il suera beaucoup. Ce que la chamelle arrive à faire, c'est ce que la personne qui boit son lait arrivera à faire » (*ibid.*). En effet, le lait de chamelle est le lait auquel on prête le plus de vertus, à l'instar de l'animal qui le donne : « Dans le désert, quand des gens risquent de mourir de soif, s'ils ont des chamelles, ils les traient et boivent le lait tout chaud. Ils s'enveloppent complètement et dorment à l'ombre. Quand ils se lèvent, ils ne ressentent plus du tout la soif. Le lait chaud est bon contre la soif » (Foucauld 1984 : 148).

D'autres liquides peuvent se substituer à l'eau dans certaines conditions extrêmes, lorsqu'il n'y a pas de lait. Il s'agit du sang, d'une part, et de l'eau qui se trouve dans la panse de dromadaire, d'autre part, comme en témoigne ce récit : « S'ils n'ont pas de chamelles mais seulement des chameaux, ils en égorgent un et recueillent le sang qu'ils mettent dans une outre. Ils pressent aussi le contenu de la panse pour le mettre dans une outre en le passant d'abord dans un voile de mousseline ou dans un *haïk* (pièce d'étoffe légère). On suspend l'outre à l'ombre et on laisse refroidir. Ensuite, on boit et on dort. Lorsqu'on se réveille, on a le corps rafraîchi. Si on boit [le contenu de la panse] encore chaud, cela brûle comme du feu. Si le chameau a bu récemment, on remplit deux outres avec le sang et l'eau de la panse. S'il y a longtemps que le chameau n'a pas bu, on n'en remplit pas même une. Quand on va dans un pays éloigné

sans avoir suffisamment d'outres et que l'on a des chameaux, on en saisit un quand ils sont au puits. On le fait boire autant qu'il peut. On l'attrape et on lui lie la gueule, puis on se met en route. Quand la soif arrive, on l'égorge et on retire l'eau de son ventre pour la mettre dans des outres où on la trouvera propre. On négligera complètement le sang car il y a une grande quantité d'eau dans le ventre. On a lié la gueule du chameau pour qu'il ne rumine pas » (*ibid.* : 218-219). Le dromadaire est donc utile tant vivant, pour son lait, que mort, grâce à sa capacité exceptionnelle à boire de grandes quantités d'eau. Traire son lait, voire boire son sang ou recueillir l'eau de sa panse sont les moyens dont les Touaregs disposent pour survivre dans des situations extrêmes, lorsque les guerriers partaient razzier des animaux dans des contrées lointaines, sans puits, ou se perdaient avec leurs montures dans le désert.

SOIF, PATIENCE ET RETENUE

Sous la tente, lorsque la soif se fait ressentir parce que les outres ne sont pas encore revenues du marigot et qu'il n'y a pas assez de lait, il faut savoir être patient. Or, la patience n'est pas le propre d'un enfant. Les Touaregs usent donc de stratagèmes pour calmer leur attente ou détourner leur attention. En saison chaude par exemple, ils effraient leurs enfants avec une petite histoire, afin de les empêcher de s'éloigner du campement. En cette période, un égarement pourrait leur être fatal : « attention à la vieille chamelle de la saison chaude » (*he kay tarəggant n awelan*) ! En fait de chamelle, c'est plutôt d'un génie (ogre ou monstre ?) auquel il est fait référence ici. Le mot est en général employé au masculin, *arəggan*, pour désigner le mâle entier, menaçant lorsqu'il est en rut, ou au féminin pluriel, *širəgganen*, pour désigner les chamelles en général. Mais il est rarement employé au féminin singulier. Cet emploi particulier associe l'être dont il est question au surnaturel, et en fait une sorte de génie redoutable. De même, en déplacement, lorsque la halte au marigot est encore loin, et que l'on nomadise depuis des heures sous une chaleur accablante, les parents profitent des mirages pour faire patienter leurs enfants. Cette eau qui se dessine à l'horizon est appelée « l'eau des gazelles » (*aman n teneren*), car on les aperçoit souvent au loin, semblant y patauger, et y étancher leur soif. Cette vision paisible, même si elle est trompeuse, rassure alors les enfants, croyant qu'ils vont bientôt faire de

La littérature orale (contes, proverbes,

devinettes), les veillées et les jeux ne peuvent être dissociés de la culture dans laquelle ils s'inscrivent. Leur contenu est intimement lié à l'organisation sociale et aux valeurs de la société à laquelle ils appartiennent. L'homme joue et met en scène son propre rôle, se familiarisant ainsi avec son mode de vie, et les comportements préconisés par sa société. Chez les Touaregs, l'imaginaire, la littérature orale et les jeux sont imprégnés de leur culture pastorale. Aux animaux domestiques, ils font dire des maximes, conseils avisés ayant trait à leur élevage : ainsi, l'âne dit : « Celui qui ne me donne pas d'eau n'en aura pas non plus » (*wadi isəghrafān, ad ighrəf*), car c'est lui qui porte l'outre sur son dos, et la ramène du puits au campement. Un jeu, appelé *tabatolt*, permet de réviser sa connaissance géographique de la région. Il s'agit de citer de mémoire un maximum de noms de vallées, et d'éprouver sa connaissance du terrain face aux autres joueurs. Les aventures d'*Aliguran* et son neveu *Adəlasəgh* en sont un autre bon exemple : « les proverbes qui s'y rattachent, les énigmes, les paraboles, les raisonnements proverbiaux prêtés aux héros, constamment enrichis et adaptés aux contextes nouveaux, demeurent une référence quotidienne dans la vie des campements touaregs » (Claudot-Hawad 1987 : 558). Les techniques et les savoirs que doit posséder tout éleveur touareg sont au cœur de la rivalité de l'oncle et du neveu : être capable de reconnaître les empreintes animales, savoir quel animal se reproduit le plus rapidement, comment ramollir une outre en peau de bouc desséchée pour être en mesure de la remplir, etc. (Zakara, Drouin 1979).

Outres ces connaissances techniques et pratiques, certains comportements sont recommandés par le code de l'honneur (*aššak*) : la patience (*təzaydart*) et la retenue, ou vergogne¹ (*təkrakit*). Un homme adulte, même s'il a soif, doit se retenir de boire au cours d'un déplacement. De même, lorsqu'il part au pâturage, le berger n'emporte pas de gourde, de peur qu'on dise qu'il ne sait pas résister à la soif. Un homme sans vergogne, lui, boira avant femmes et enfants. La formule « rien ne vaut la patience » (*kundəba təzaydart*), s'entend très souvent chez les Touaregs. Sans doute le contexte difficile dans lequel ils évoluent explique pourquoi cette vertu est autant prisée. Sans elle, il serait facile de se laisser aller à la colère ou au désespoir, et de gaspiller une énergie indispensable à la survie. Cette patience, qui permet la retenue, ne concerne pas seulement la soif. La faim également, ne doit

¹ Traduction du mot *təkrakit* proposée par D. Casajus (2000 : 47).

pas être avouée. Il en va de même pour la peur. Du langage à l'expression corporelle, en passant par le choix des vêtements, la retenue s'exprime à tous les niveaux de la société touarègue. Ainsi, le voile symbolise la réserve langagière qui est de mise chez les nobles. Si son port varie d'une catégorie sociale à une autre, c'est parce que la société touarègue, hiérarchisée, exige des degrés de retenue différenciés selon la catégorie sociale à laquelle on appartient. Pour un forgeron, ou un esclave, catégories sociales modestes, les écarts sont autorisés, voire encouragés. On les pousse à dire des vulgarités, que l'on ne peut prononcer soi-même, et on dit d'eux, pour les railler, que « seule la hache reçoit à boire sous la tente d'un forgeron », voulant dire par là que, contrairement au code de l'hospitalité touarègue, ils ne donneraient pas même un bol d'eau à leur hôte, se préoccupant uniquement d'étancher la « soif » de leur hache, instrument de travail et gagne-pain. Ainsi, le savoir vivre touareg, avec sa réserve, sa retenue et son économie d'énergie qui s'expliquent en partie par l'environnement difficile qui les entoure, s'apparente parfois à un « savoir-survivre ».

LE DROMADAIRE : ANIMAL EMBLÈME

Dans l'Azawagh, les animaux domestiques forment un ensemble relativement homogène. Ce sont pour la plupart des mammifères herbivores : bovins, caprins, ovins, camelins, équidés (ânes et chevaux). A l'exception du cheval et de l'âne, ils sont surveillés et conduits sous la forme de troupeaux qui peuvent atteindre des proportions très importantes (des centaines de têtes), ce qui rend plus pénible la tâche de l'abreuvement. Les autres animaux maintenus en captivité sont : les chiens, les poules, les pintades et les chats. Dans la hiérarchie animale, le dromadaire est l'animal préféré des Touaregs. Monture de prestige, c'est vraisemblablement parce qu'il incarne le mieux la « retenue » exigée par le code de l'honneur touareg, qu'il a atteint ce statut privilégié. Nous avons aussi vu que son lait est réputé, plus que tout autre lait, protéger de la soif l'homme qui s'en nourrit. En outre, il est le seul animal domestique capable de ne pas boire pendant plusieurs semaines, en saison sèche, et plusieurs jours, en saison chaude, soulageant ainsi de façon non négligeable le travail de l'éleveur et faisant preuve d'une retenue sans pareil. A l'inverse, l'âne, lui, est méprisé², bien qu'il soit fort et rende de nombreux services aux Touaregs (il lui incombe toutes sortes de

travaux pénibles). Dans la maxime suivante, on le dépeint comme un animal égoïste, qui se montre indifférent aux autres tant que lui-même est désaltéré : « L'âne dit : Une fois que j'ai bu, le puits n'a qu'à s'effondrer » (*ajad inna : as ešwegh, anu bərjit*). Cette attitude est contraire à l'étiquette touarègue, qui veut que tout homme ou animal assoiffé puisse accéder à l'eau, ressource vitale. En outre, l'âne ne sait se retenir de braire, alors qu'un chameau dressé peut passer sans bruit à quelques mètres d'une tente. Patient, endurant, le dromadaire est capable de traverser avec son maître de grandes étendues sans eau. Et son intelligence prime sur ses capacités physiques. On dit d'une chamelle qui s'égaré loin de sa région d'origine qu'elle saura retrouver le chemin de son puits habituel. En bref, c'est un « *ellelu* », un animal noble.

C'est pour ces raisons que le jour du baptême, ce sont des crottes de chameau et de chèvre, et non pas d'âne, que l'on met avec des bijoux de femmes renommées dans l'eau du bain, pour apporter richesse et reconnaissance à l'enfant : « Conformément à l'islam qui recommande d'user d'une petite quantité d'eau pour les ablutions, le nouveau-né est lavé avec de minces filets d'eau qui ruissellent sur son corps. En revanche, l'eau du lavage semble tout sauf conforme aux normes de la religion qui n'admet aucun corps étranger, qu'il soit pur ou impur, dans l'eau des ablutions. En effet, [...] les femmes ajoutent dans l'eau du lavage sept crottes de chèvre et sept crottes de chameau, ainsi que des colliers en or et des boucles d'oreille en argent appartenant à des femmes remarquables. C'est ici que l'on entre dans un autre niveau de signification de la toilette rituelle. Les nomades attribuent à ces gestes le sens d'un bon présage, *arid*, souhaitant à l'enfant la prospérité sous forme de bétail, ainsi que l'honneur et la renommée transmis par l'intermédiaire des bijoux » (Wallentowitz 2003 : 417). D'après *Aliguran*, héros des Touaregs, la chèvre est « l'animal qui met bas plusieurs fois par an », soit l'animal domestique pouvant rendre son éleveur riche le plus rapidement possible, car les autres femelles ne mettent bas qu'une fois par an. Quant au dromadaire, il est la véritable richesse aux yeux des Touaregs. Son lait, son endurance, sa résistance, en font l'emblème de la société. Associés aux bijoux de femmes réputées pour leur beauté et leur bonne réputation, ces éléments qui composent les ingrédients de l'eau du bain « plongent (...) l'enfant dans un monde de saveurs et d'odeurs qui éveillent ses sens et fonctionnent aussi comme des repères de la culture dans laquelle il est né » (F. Aubaile-Sallenave, citée

² A ce sujet, consulter l'article d'Edmond Bernus (2000).

par Wallentowitz 2003 : 417) ». En ajoutant des crottes de chèvres et de chameaux dans l'eau du lavage, « les femmes cherchent non seulement à influencer positivement le destin de l'enfant, mais aussi à initier ce que J. Gélis nomme « la transmission des apprentissages du corps, en l'occurrence celle du métier de pasteur nomade » (Wallentowitz 2003 : 417). Enfin, la présence des bijoux rappelle indirectement que, pour être renommées, ces femmes ont su faire preuve de retenue, et garder un cœur mouillé (*ewel ibdagan*), et non pas sec (*taghart n əwel*), pour que ne tarissent pas les bons rapports entre les hommes.

BIBLIOGRAPHIE

Bernus, E.

1981 *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur.*

Retirage en 1993. Paris : L'Harmattan, (Mémoires ORSTOM ; 94), 507 p.

2000 « L'âne injustement condamné : de la malédiction à la médisance ». In E. Bernus, S. Chaker, A. Zaborski (éd.) : *Etudes berbères et chamito-sémitiques : mélanges offerts à K.-G. Prasse*. Paris : Peeters, p. 27-30.

Casajus, D.

2000 *Gens de parole. Langage, poésie et politique en pays touareg*. Paris : La Découverte, 190 p. (Textes à l'appui. Anthropologie).

Chaker, S.

1987 *Encyclopédie berbère IV*, p. 559.

Claudot-Hawad, H.

1986 « La conquête du « vide » ou la nécessité d'être nomade », *Revue De l'Occident Musulman et de la Méditerranée*.

1987 *Encyclopédie berbère IV*, p. 558.

Foucauld, Ch. De

1984 *Textes touaregs en prose (dialecte de l'Ahaggar)*, édition critique par S. Chaker et al.

Aix-en Provence : Edisud.

Lebaudy, G.

2000 « Dans les pas des bergers piémontais en Provence : traces, parcours, appartenances », *Le Monde alpin et rhodanien*, 1^{er}-3^e trimestres, p. 157.

Le Louarn, P. (dir.)

2006 *L'eau sous le regard des sciences humaines et sociales : [actes des] Journées de la Maison des sciences de l'homme Ange-Guépin, [séminaire Le lien social, Nantes, 22-23 mai 2006]*, p. 17.

Prasse, K.-G. et al.

2003 *Dictionnaire Touareg-Français (Niger)*. 2 vol. Copenhagen : Musuem Turculanum Press, Université de Copenhagen.

Wallentowitz, S.

2003 *Enfant de Soi, enfant de l'Autre* ». *La construction symbolique et sociale des identités à travers une étude anthropologique de la naissance chez les Touaregs (Kel Eghlal et Aytawari de l'Azawagh, Niger)*. Th. 3^e cycle : Anthropologie sociale et Ethnologie.

Zakara, A. ; Drouin, J.

1979 *Traditions touarègues nigériennes. Amerolqis héros, civilisateur pré-islamique, et Aligurran, archétype social*. Paris : L'Harmattan, 112 p.

APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE DE LA LIMITE VIA LA SYMBOLIQUE DE L'EAU

LARI Vannina

IUFM DE CORSE

L'espace insulaire est jalonné de signes exprimant une certaine conception du lieu. Pierres posées, dressées, sculptées ou brutes, roches zoomorphes ou anthropomorphes, arbres majestueux ou tourmentés, ces signes visibles sont également accompagnés d'autres, plus subtils, voire invisibles, et en tous cas moins évidents. L'eau, qu'elle soit souterraine, fluviale, stagnante, ruisselante ou recueillie, accompagne ces signes concrets et statiques. Ce qu'elle exprime, en tant que symbole et en tant qu'élément, c'est une connotation du topos presque exclusivement relative à ce que l'on appelle la thématique de la limite, et par extension du franchissement. C'est la compréhension de l'au-delà, de *l'autre* qu'exprime alors cet élément à la fois indivisible et multiple dans ses états. Alors avant d'entrer plus en détail dans notre manière de percevoir l'eau, il nous faut traiter de la conception du Cosmos en Corse.

Limite géographique naturellement utilisée dans la délimitation des terres, l'eau devient limite symbolique entre un monde et l'autre, entre le monde des vivants et celui des morts comme l'est le monde des rêves. Les lieux d'eau sont alors simplement et logiquement devenus des lieux d'expression de différents pouvoirs ainsi que des figures les représentant. Bestiaire fantastique et êtres non-humains peuplent des endroits qui sont craints et impliquent par là même un certain nombre de précautions lorsque l'homme doit s'y rendre ou les franchir. Ces précautions prennent corps dans un certain nombre de rituels que nous nous proposons de présenter ici, aux côtés des contes et croyances, vestiges des religiosités pré-chrétiennes. L'aspect positif de l'eau, lié à la fécondité et à la naissance vient bien entendu

rééquilibrer l'aspect mortifère de l'eau-limite. Liée à la vie comme à la mort, relative à des pouvoirs qui échappent à la maîtrise de l'homme, l'eau est ainsi un élément ambivalent présent en permanence dans la plupart des rituels de passage et des contes, expression de la jonction entre ces différents mondes qui composent notre monde.

LA CONCEPTION DU COSMOS EN CORSE

L'espace est intimement lié au temps, la conception de l'espace relève alors de la manière dont nous considérons le temps et inversement. Traiter du cycle de la vie est un des moyens d'entrer dans l'organisation géographique de l'île. Il nous faut d'ores et déjà garder à l'esprit l'idée qu'il n'y a pas, dans notre conception du Cosmos, de frontière fixe et concrète entre les différents mondes qui composent le monde dans lequel nous évoluons. Il y a au contraire imbrications, voire interactions des espaces à des heures de la journée ou à des moments de l'année bien déterminés. Ces imbrications et ces interactions s'expriment ainsi dans la manière dont nous comprenons la vie et nous pensons qu'à chaque espace-temps va correspondre une enveloppe corporelle, une apparence particulière.

LES LIMITES FLOUES ENTRE VIVANTS ET MORTS

Chaque espace-temps peut accueillir des êtres différents mais cela implique un changement d'état. Ce sont aussi ces changements d'états qui impliquent comme ils provoquent un changement d'espace-temps. Ainsi, ce que nous désignons par l'expression *u corpu*

à *sali* correspond au corps de chair et est notre représentation sur terre et dans notre présent. *U corpu à spirtu*, c'est à dire l'esprit, est notre représentation dans le monde des rêves et renvoie à une même apparence que le corps de chair tout en intégrant des attributs animaliers. *L'anima*, l'âme, est ce qui nous représente dans le monde des morts. Le monde des rêves est à la fois limite et jonction entre le monde des vivants et le monde des morts, mais il faut souligner qu'il n'est pas qu'un intervalle mais bien un monde à part entière. On considère aussi que l'homme peut y évoluer et que certains de ses actes ont une conséquence directe au cœur du monde des vivants. Autrement dit, les rêves agissent sur un futur proche dans notre réalité. Nous considérons également que les morts peuvent se rencontrer soit dans le monde des rêves, soit dans le monde des vivants mais sous une forme d'esprit ou prenant corps en un animal en général lié au monde souterrain ou nocturne (serpent, salamandre, chouette, chat). Cette apparence animale peut aussi être endossée dans le monde des rêves par les vivants comme par les morts, l'animal étant à la fois attribut d'un pouvoir ou d'un caractère précis ou bien véhicule permettant le passage d'un monde à l'autre.

Ces limites spirituelles entre les différents mondes se matérialisent invariablement en des limites d'apparence plus concrètes : les grottes, les montagnes et les crêtes, les cols qui y mènent et pour la thématique qui nous intéresse plus particulièrement ici, tout cours d'eau de plus ou moins grande importance, les ruisseaux les fleuves –*i ghjargali, i fiumi*-, tout point d'eau plus ou moins aménagé, les puits et trous d'eaux, les sources, les fontaines –*i pozzi, l'ochji, i funtani*- tout élément autre où l'eau s'accumule comme, les cupules brutes ou creusées ou encore les vasques naturelles –*i pili*-. Les eaux souterraines ont également une importance avérée dans cet aménagement symbolique du territoire puisqu'elles sont présentes précisément où se situent des alignements de menhirs ou de statues-menhirs –*i stantari* et *i palatini*- mais aussi près des cimetières ou des chapelles.

L'AMÉNAGEMENT SYMBOLIQUE DU TERRITOIRE : EAUX ET PIERRES

Dans cet agencement du territoire, les eaux et les pierres sont intimement liées et le lexique qui leur est commun le démontre souvent : pour exemple le terme *ghjargalu* désigne à la fois un ruisseau et un chaos rocheux. Les grottes abritant des *pozzi* –des trous d'eaux ou des lacs souterrains- accueillent

fréquemment des récits d'apparitions d'esprits errants –*l'animi in pena*- et sont de fait connotés négativement. La jonction avec le monde souterrain que représente la grotte est renforcée par la présence de l'eau qui propose la même caractéristique. A ceci nous devons rajouter le fait que l'eau est considérée comme le véhicule d'âmes, d'esprits et autres pouvoirs relatifs à un monde non-humain. Certains de ces espaces deviennent ainsi des lieux interdits car dévolus à des pouvoirs qui ne concernent en rien l'homme. Nous les nommons *vardati* ou *campi vardati*, le terme *vardatu* signifiant à la fois *interdit* et *gardé*. Il nous faut garder en mémoire que : « *Il y a donc des espaces sacrés, et par conséquent « forts », significatifs, et il y a d'autres espaces non consacrés.* » (ELIADE, Mircéa. *Le sacré et le profane* Gallimard 1957, rééd. 1987, p.25)

Ces lieux d'eau sont par conséquent sacrés du fait de la présence de puissances relatives aux mondes des divinités. Leur sacralité nous est parvenue par le biais des récits transmis oralement. Ces derniers sont également appuyés par des toponymes forts pour la plupart christianisés : *l'anima dannata, a scumunicata, u lacu di a paiana, u pozzu di u Diavulu* –l'âme damnée, l'excommuniée, le lac de la païenne, le puits du Diable pour donner une traduction littérale renvoient à des espaces significatifs où l'homme n'est pas le bienvenu. Nous avons donc une répartition du territoire entre différents pouvoirs, et cette répartition est marquée par un certain nombre de signes façonnés par l'homme ou de signes naturels mais compris comme marques par celui-ci. Ainsi, les pierres dressées, les statues-menhirs ou les alignements de menhirs sont des limites verticales, ils font la jonction entre le monde souterrain, le monde terrestre et le monde céleste et signalent un endroit sacré. Ils sont en règle générale dressés en des endroits où sont présentes des eaux souterraines et participent à transmettre les signes de religiosités pré-chrétiennes nous permettant de mieux concevoir les rituels où l'eau circule, celle-ci devenant un élément primordial.

L'EAU-LIMITE : LES GARDIENS DE L'EAU

Les endroits où l'eau sourd, nous l'avons mentionné plus haut, sont considérés comme dangereux à certaines heures car ils font la jonction entre le monde du dessus et le monde du dessous. Ils permettent alors un va-et-vient entre ces deux mondes et invariablement un échange entre différents pouvoirs dont ceux liés aux morts. Y plonger revient alors

à rejoindre ce monde-là tout comme franchir un pont. Cette ouverture entre les mondes est ainsi reproduite en miniature lors du rituel de l'*ochju*, où l'on procède à l'expulsion du mauvais œil à l'aide, entre autre, d'une coupelle d'eau. Celle-ci joue le rôle de porte entre deux mondes par laquelle s'exprime le pouvoir négatif engrangé par la personne victime du mauvais œil. Il est à noter d'ailleurs que le terme *ochju* signifie à la fois *source* et *œil*. L'eau possède donc cette propriété de faire franchir les mondes, où tout du moins, de les mettre en connections, elle se retrouve naturellement liée aux rituels comme aux rêves symboliques (BACHELARD, Gaston. *L'eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière*. J. Corti, 1942)

LES TROUS D'EAU

Les trous d'eau ou les puits – *i lachi* et *i pozzi* – sont ainsi des limites entre deux mondes, celui des vivants et celui des morts au même titre que la grotte. Un interdit comme celui d'y plonger ou d'y puiser l'eau les caractérise parfois. Cet aspect négatif se répercute dans leur environnement proche et bien souvent nous évitons d'y passer ; les animaux également, dans notre manière de concevoir le territoire, jouent le rôle de signe puisque nous suivons les chemins qu'ils tracent sans dévier de cette trajectoire. Ainsi il n'est pas rare que des espaces dits « interdits » ou plus spécifiquement « sacrés » aient été désignés par des animaux réels ou rêvés. De nombreux lieux sacrés comme les chapelles, les églises ou les cimetières font l'objet de récits relatifs à leur construction, des troupeaux de vaches ou de bœufs transportant les pierres là où ils doivent être bâtis. D'autres récits – notamment de chasseurs – désignent certains endroits que les bêtes sauvages (les sangliers et les renards) ou domestiques (bovins ou chiens de chasse) évitent. Pour exemple, *a furesta di san Parteddu* (région de Sartè, Corse-du-sud) abrite un *pozzu* (un trou d'eau) que l'on dit occupé par l'âme d'une impie – *l'anima dannata*-. Un récit rapporte que celle-ci aurait tourné le dos au Christ, apparu au dessus du *pozzu*. A sa mort et malgré un enterrement en bonne et due forme, son âme a été refusée aux portes du Paradis et erre en ces lieux depuis lors. Les environs du *pozzu* ne sont jamais approchés par les bêtes et ceci malgré la présence de l'eau et les chasseurs ne traversent pas l'espace alentour au point d'eau. Un autre trou d'eau alimenté par un ruisseau et dévalant la montagne en cascade, *u lacu di a paiana*, situé sur la commune de Sarrola-Carcopino, au dessus d'Ajaccio, est interdit aux enfants. On raconte

qu'une *strega* –équivalent de la sorcière– s'y serait jetée et qu'un pieu de bois y est planté au fond. *I tafoni d'u Diavulu* –les gorges du Diable– situé dans l'Alta Rocca désigne également un *vardatu*, un endroit interdit. Il s'agit d'une succession de gorges profondes où l'eau monte très rapidement les jours d'orage. On remarque, pour ces exemples que l'aspect négatif exprimé par le toponyme et expliqué par le récit y attendant rejoint souvent la géographie dans son apparence, ces lieux étant chaotiques et sombres. Nous exprimons aussi des interdits en fonction du bon sens, puisque pour les deux derniers exemples, la géographie tourmentée alliée aux torrents d'eau rend ces lieux dangereux. Mais les franchissements symboliques décrits par les récits transmis oralement ne sont pas l'unique expression de cette appréciation de l'espace. D'autres franchissements, réels, font appels à des rituels de protection exprimant la prise en compte de l'élément eau comme réceptacle et voleur d'énergie de vie. Franchir un fleuve, construire un pont, c'est à dire relier par le mouvement ou par la pierre deux mondes que l'eau sépare n'est pas un acte que l'on considère comme sans risques.

LE BESTIAIRE DE L'EAU ET LES GARDIENS DES LIMITES

Si le fleuve ou le ruisseau sont d'abord et avant tout des limites territoriales et toujours utilisées comme telles, ils revêtent un évident aspect de passage et de franchissement.

Alors ces limites naturelles abritent un certain nombre d'êtres relatifs aux mondes des morts et des divinités, à *l'altru latu* –littéralement *l'autre côté*-. Le bestiaire de l'eau fait l'objet de nombreux récits. On retrouve ainsi *u Basgialiscu*, le Basilic, qui est lié aux ruisseaux et aux torrents. Né d'un œuf de coq, les récits le décrivent comme une sorte de chimère : une tête d'oiseau, un corps de serpent et des pattes griffues. On raconte que son regard pétrifie et provoque des avortements. Nous retrouvons également l'alliance eau-pierre au travers des attributs animaliers du Basilic au corps de serpent et dont le regard possède un pouvoir de pétrification.

Lié à l'eau, le serpent est naturellement associé aux limites entre les mondes et on le retrouve, gigantesque, dans de nombreux récits relatifs aux limites. Au même titre que le dragon est gardien des montagnes, le serpent monstrueux garde les embouchures des fleuves. Le conte d'*a biscia di l'Ostriconi* –le serpent de l'Ostriconi– met ainsi en scène un énorme serpent gardien des marais de la région, et dont la réputation de mangeurs

d'hommes terrorise la population. Ce dernier mourra d'un coup d'épée porté par le héros de l'histoire.

De la même manière, ce côté sacrificiel humain est relaté dans le conte *d'a Sarpulionu*, autre serpent monstrueux le jour, qui se change en beau jeune homme à la tombée de la nuit. C'est le chant du coq et le son des cloches qui indiquent au monstre quelle apparence il doit revêtir, et par une ruse, on va empêcher ces sons de se produire et délivrer ainsi le jeune homme de ce sort. Les sacrifices humains demandés par le serpent deviennent alors caducs.

Ces deux serpents monstrueux se situent aux embouchures de deux fleuves, ils en sont les gardiens, la limite entre deux rives s'alliant à la limite avec la mer. Celle-ci est d'ailleurs considérée comme le premier royaume des morts et c'est là que les divinités primordiales dont on retrouve les traces dans les récits insulaires retournent lorsqu'ils quittent la montagne. Ainsi *l'Orchi*, *Forcu* ou la déesse mortelle Méduse, dont le sang pétrifié en corail a la propriété d'éloigner le mauvais œil sont à la fois liés à la montagne et à la mer, jamais aux eaux douces en revanche.

Des êtres mythiques habitent également les eaux fluviales : *i lacramanti*, - les esprits des brouillards-, *l'animi in pena* -les âmes en peine-, *u stiddatu*, un sanglier mythique, se cachent près des ponts et des gués et attendent que quelqu'un franchisse afin de l'emporter ou de le guider dans leur monde

Ceux que l'on désigne par le nom de *lacramanti* sont des esprits dits vampires. Ils vivent près des fleuves et se matérialisent dans le brouillard pour remonter vers les villages. La croyance indique qu'ils enlevaient les femmes et les enfants, les traînant par les cheveux jusqu'au fleuve afin de boire leur sang. Ainsi les jours de brouillard, les femmes attachaient leurs cheveux et les enfants n'avaient pas le droit de sortir. Ils étaient autant craints que *l'animi in pena*, des morts sans sépulture dont les âmes errent près des fleuves et attendent que quelqu'un les franchisse pour les entraîner dans le fleuve avec eux. On dit qu'ils restent au milieu du fleuve, ni d'un côté, ni de l'autre, entre deux mondes donc. Alors chaque franchissement doit s'accompagner d'un jet de pierre dans l'eau pour signifier la prise en compte de leur présence invisible ou pour les occuper.

U stiddatu, en revanche, n'est pas un être négatif. Il s'agit d'un sanglier au front marqué d'une étoile blanche (son nom corse signifie *l'étoilé*) gardien des ponts et des limites. Il

s'assure que les âmes ne retournent pas dans le monde des morts, que leur franchissement est effectif afin qu'elles n'errent pas sans fin entre deux mondes. Il convient par ailleurs de préciser que le sanglier est un animal que l'on associe fréquemment aux franchissements. Il représente, dans les rêves, la figure du *mazzeru*, une sorte de passeur dont le rôle est de détacher l'âme du corps et de la guider jusque dans le monde des morts. Il peut également représenter l'image d'un mort que l'on doit aider à franchir.

La figure de la déesse-mère, l'eau et la Lune

D'autres récits, ceux relatifs aux fées, proposent aussi une jonction entre le monde des vivants et l'autre monde, celui des divinités en l'occurrence. Ils sont pour la plupart rattachés à des lieux d'eaux - fleuves et fontaines- mais renvoient non plus à la mort mais à la vie par le biais de descendance mi-humaines, mi-divines et de fait anoblies. Pour exemple, le conte de la fée du Rizzanesi ou le conte de la fée de l'Ortolu (du nom de deux fleuves du sud de la Corse) proposent une union avec un humain, après la capture des fées près du fleuve où elles avaient l'habitude de laver leur linge ou de se baigner. Chacune retournera dans son monde une fois le pacte relatif au mariage rompu, laissant une partie de leur descendance régner sur la région. Ces récits s'apparentent aux légendes mélusiniennes qui se trouvent être une constante dans l'imaginaire européen. (WALTER, Philippe. *La fée Mélusine. Le serpent et l'oiseau*. Imago. 2008)

Autres lieu-type relatif aux fées et constants dans l'imaginaire collectif, les *pozzi à i fati* -puits aux fées- ou *funtan' à a Vechja* - littéralement fontaines à la vieille, celle-ci étant une figure de la déesse-mère- sont également des toponymes fréquents. Ils sont en revanche liés à des eaux calmes ou maîtrisées comme celle des fontaines ou des lavoirs et renvoient la plupart du temps à d'anciennes divinités comme la fée ou *a vechja* -l'aieule- souvent associées ou remplacées par la figure de la Vierge Marie. Une croyance raconte que le soir de Noël, après minuit, on peut apercevoir Marie, soit aux fontaines, soit aux lavoirs (cela dépend des villages) lavant les langes de son fils Jésus. Les eaux des fontaines sont d'ailleurs considérées comme pures et sont souvent liées à la fertilité, et par extension, aux femmes. Une autre croyance relate que l'on peut apercevoir, les soirs de pleine lune, les fées aux lavoirs ou aux fontaines, lavant leur linge ou s'y baignant.

Le conte *d'I trè fiumi* -Les trois fleuves- propose de manière plus flagrante le lien

entre l'eau et la Lune. Il relate une course entre trois grands fleuves de Corse –Golu, Liomonu et Tavignani- le premier à atteindre la mer devenant l'époux de la Lune. Tavignani l'emporte au prix d'un pacte avec le Diable et tire depuis son nom de la Lune, *Tà* étant, en Corse, l'ancien nom de la planète morte.

La présence de la Lune dans la plupart de ces contes accentue l'aspect vital de l'eau et rend plus forte encore l'image de la déesse-mère, qu'elle soit désignée par le nom de Marie ou par les termes fée ou aïeule –*fata* ou *vechja*-. Les religiosités populaires se mêlent ainsi à la religion chrétienne pour constituer un ensemble hétéroclite où repérer les signes les plus anciens n'est pas toujours évident : « *Mêlant paganisme et christianisme, les récits qui nous sont parvenus forment un corpus énorme, embrouillé, controversé.* » (LECOUTEUX, Claude. Chasses fantastiques et cohortes de la nuit au Moyen Age. Imago, 1999. p.7) Ce syncrétisme religieux a toutefois permis non pas tant de révéler mais au moins de transmettre les signes relatifs aux anciennes religiosités. La présence de la Lune et la manière dont nous matérialisons son image est bien un signe de ces anciennes religiosités alpagué par la religion officielle, c'est à dire chrétienne (nous entendons par l'expression « religion officielle », la religion catholique romaine mise en place depuis l'Edit de Nantes.).

LES RITUELS AUTOUR DE L'EAU : DES VIVANTS AUX MORTS

De nombreux récits relatifs à des eaux magiques font état d'un lien eau-Lune. On retrouve ainsi au cœur de certains rituels, une utilisation d'eaux recueillies à certains moments de la journée ou de l'année et qui ont de fait endossé des propriétés particulières.

La Lune est une planète ambivalente. Liée à la mort et à la nuit, elle est également figure féminine liée à la fertilité des femmes, le cycle lunaire et le cycle féminin étant tous deux de vingt-huit jours. Cette ambivalence se retrouve avec l'eau, élément indispensable à la vie, son symbolisme associe l'idée de mort par destruction (crue, déluge) et celle de la naissance et de la vie (eaux prénatales, baptême). Si l'on pose de l'eau sur le rebord des fenêtres ou sur les tombes lors de la période des Morts (en novembre), c'est aussi pour qu'ils se régénèrent et puissent rentrer dans leur monde le moment venu, après avoir visité les vivants. Les morts sont considérés comme garants de la fertilité et gardiens des eaux. Pour exemple, *a pricantula di l'imbuscata*, qui est une prière de protection

contre les esprits défunts et le mauvais œil qu'ils lancent sur les vivants est également utilisée pour purifier l'eau. Qu'il s'agisse d'eau courante ou stagnante, dès lors qu'elle est susceptible d'être bue par les bêtes, on ne la boit sans la signer de cette prière. Celle-ci annihile alors les maladies et autre négativité qu'elle comporte et que l'on risque d'ingérer sans ces paroles protectrices transmises oralement le soir de Noël ou la dernière semaine de décembre.

RITUELS DE FERTILITÉ

Aux côtés de ces eaux purifiées, les eaux pures considérées comme magiques sont celles que l'on recueille à certains endroits ou à certaines fontaines. Elles entrent dans des rituels de fertilité ou de bénédiction des hommes mais aussi des bêtes. Aux côtés des limites géographiques, d'autres limites, temporelles cette-fois ci, donnent à l'eau des propriétés magiques ou sacrées. Ainsi l'eau des *pili*- des vasques naturelles que le temps a creusé dans des rochers- est considérée comme pure du fait notamment que les animaux n'y ont pas accès. On dit aussi que la Lune qui s'y reflète lui confère son pouvoir de fertilité. celui-i est accentué l'année des treize lunes –*l'annata di i tredici Luni*-. Cette année est mentionnée comme étant une année à part et l'eau que recueillent les cupules, naturelles ou non, et les creux des rochers est réputée magique. Elle guérit des petits comme des grands maux et exauce les vœux de fertilité des femmes stériles ou peu fécondes, tout comme l'eau du Nouvel An.

CHJAMÀ L'ACQUA (APPELER L'EAU)

Faire pleuvoir fait également appel à des rituels précis. Ainsi après plusieurs semaines sans pluie, un rituel indique qu'il faut poser un crâne humain au milieu du lit d'un ruisseau asséché. Le crâne était récupéré dans *l'arca*, une sorte de cimetière commun où l'on déposait les morts avant que l'Eglise ne cherche à imposer les cimetières. Cette pratique n'a pas perduré, tout comme celle de porter en procession la statue de saint Etienne en récitant des prières mêlant des paroles chrétiennes et d'autres d'origines plus obscures.

Chercher et appeler l'eau à l'aide d'une baguette de noisetier ou d'olivier est en revanche une pratique encore très présente. Ainsi on fait appel au sourcier –*u funtanaghju*- lorsque l'on veut creuser un forage ou retrouver le parcours souterrain de l'eau afin de réhabiliter une fontaine. Ce sont les ondes reçues par la baguette et

transmises au sourcier qui indiquent à celui-ci où l'eau sourd et circule. Certains peuvent même déterminer la profondeur des nappes phréatiques ou encore si elles se situent sous un rocher que celui-ci rend inaccessibles. Le sourcier propose une jonction entre le monde du dessous et celui du dessus mais de manière concrète et pratique cette fois-ci. Cependant une sensibilité particulière est indispensable pour ressentir les chemins de l'eau ou sa simple présence. Et ressentir la présence de l'eau, c'est aussi comprendre un langage géographique qui demande une très forte inscription dans le territoire.

Transmettre ces savoirs implique, en plus des paroles, un regard et une gestuelle qui ne peuvent s'apprendre qu'oralement. Les conteurs aussi utilisent une gestuelle précise tout aussi importante que les paroles qu'ils disent. En plus d'accentuer par le geste certains termes ou mouvements, ils plantent un décor, ils y situent les personnages, ils décrivent un cheminement. Et « *Si la parole des conteurs s'inscrit dans le temps, elle s'insinue aussi dans les corps : assis ou debout dans diverses postures qui détermine un espace narratif. Elle sourd d'une expression, d'un mouvement, d'un regard ou d'un échange de regards. Le travail de la langue et du souffle des conteurs offre de grandes variétés d'images et de situations physiques.* » (VALIERE, Michel. *Le conte populaire*. Approche socio-anthropologique. Cursus, Armand Colin, 2006 p.65) Les eaux sont alors décrites par les mots comme par les gestes. Ainsi un torrent dévalant la montagne est symbolisé par des moulinets des deux mains allant du conteur vers ceux qui l'écoutent, une étendue d'eau calme est scénarisée par une main en éventail décrivant un demi-cercle devant le conteur, un ruisseau sinueux sera lui décrit à l'aide de la main mise de biais et serpentant rapidement dans l'air.

Cette écriture dans l'espace reprend et redessine les courbes géographiques du territoire ou des éléments. Celles-ci sont également comprises comme des signes exprimant une connotation du territoire. Il n'est pas homogène, uniforme, il est conforme à l'idée que nous nous faisons du Cosmos. Celui-ci est fait d'échanges, de va-et-vient entre les différents mondes qui composent notre monde. Les ondolements des eaux, quelles qu'elles soient, s'associent aux parcours des êtres dans cette alternance entre les espaces et le temps. Dans cet enchaînement des cycles. L'eau est de fait, au cœur des religiosités insulaires, l'élément indispensable à tout rituel.

RÉCAPITULATIF DES OUVRAGES

CITÉS :

BACHELARD, Gaston. *L'eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière*. J. Corti, 1942

ELIADE, Mircea. *Le sacré et le profane* Gallimard 1957, réed. 1987.

LECOUTEUX, Claude. *Chasses fantastiques et cohortes de la nuit au Moyen Age*. Imago, 1999

VALIERE, Michel. *Le conte populaire*. Approche socio-anthropologique. Cursus, Armand Colin, 2006

WALTER, Philippe. *La fée Mélusine. Le serpent et l'oiseau*. Imago. 2008

LE RÉGIME DÉMOCRATIQUE ET LA QUESTION DE L'EAU

Premat Christophe

SCIENCES PO BORDEAUX

« La création se nourrit du désordre, du chaos. L'aléatoire fait partie intégrante de l'organisation. Le désordre est au cœur de ce qui définit l'ordre »¹. Ces propos de Jean-Pierre Dupuy permettent de comprendre l'enracinement du paradigme de l'auto-organisation postulant fondamentalement que les êtres sont porteurs d'une forme de créativité influençant le sens du développement des sociétés. La question de l'eau, en tant que question fondamentale pour l'espèce humaine, contraint les sociétés à instituer de nouvelles formes d'organisation pour gérer son abondance ou sa pénurie. Dans le même temps, l'eau nourrit les rêves et demeure souvent un élément moteur de l'évolution des cultures.

Nous souhaiterions proposer les prolégomènes d'une philosophie de l'eau situant la place fondamentale de cet élément dans l'économie de nos sociétés humaines pour envisager ce qui préside à l'évolution de sa gestion. La politique de l'eau peut-elle être au cœur des décisions démocratiques ? L'eau est en réalité associée métaphoriquement à la régénération des institutions démocratiques qu'il s'agit d'analyser après avoir défini l'eau comme élément conditionnant le développement social. En dernier lieu, la politique de l'eau fait surgir l'hypothèse de la diminution de cette ressource et pose le problème de la gestion de la rareté et de la sélection de la forme politique la plus appropriée pour faire face à cette situation nouvelle.

L'eau comme promesse d'un monde social en mouvement

L'eau reste, dans l'imaginaire de nombreuses

1 Jean-Pierre DUPUY, 1982, *Ordres et désordres, enquête sur un nouveau paradigme*, Paris, Seuil, p. 102.

civilisations, associée à la malléabilité de la matière, c'est-à-dire qu'elle forme et déforme la matière, il existe en ce sens une poétique de l'eau² dans la mesure où l'environnement géophysique est conditionné par les ressources en eau. Nous souhaitons analyser en quoi l'eau peut être définie comme principe de l'environnement avant de montrer que le développement social est à la fois conditionné par cette donnée immédiate et conditionne en retour l'utilisation de l'eau : le développement social s'inscrit au cœur d'une rétroaction³.

A) L'EAU COMME PRINCIPE DE L'ENVIRONNEMENT

L'un des premiers à avoir défini la constitution de l'univers à partir de l'eau, fut le présocratique⁴ Thalès. L'eau, par un processus physique, engendre la terre, l'air, le feu, ces deux derniers n'étant que des exhalaisons de l'eau, dont la terre, de son côté, est le dépôt résiduel. De même, les météores, comme l'univers entier, semblent admettre l'eau pour origine unique. Le monde des choses est au milieu de l'eau et s'en nourrit, les astres flottant sur les eaux d'en haut. L'eau est *archê* au sens grec du terme, à la fois principe de commencement et de commandement⁵. Tous les auteurs

2 Gaston BACHELARD, 1942, *L'eau et les rêves*, essai sur l'imagination de la matière, éditions Corti.

3 Edgar MORIN, 1977, *La méthode, I. La Nature de la Nature*, Paris, Seuil, p. 219.

4 On désigne par présocratiques l'ensemble des penseurs grecs ayant écrit avant l'enseignement de Socrate.

5 Nietzsche a commenté le système de Thalès dans les termes suivants : « Ainsi Thalès a vu l'unité de l'Être ; et quand il a voulu la dire, il a parlé de l'eau ! ». Friedrich NIETZSCHE, 1969, *La naissance de la philosophie*.

présocratiques ont élaboré une explication des phénomènes naturels grâce à un principe. Pour sa part, Anaximandre a rendu compte de la structuration de l'univers à partir du principe de l'*apeiron* (l'indéterminé, l'indéfini) dont tout découle. Il existe une tentation forte chez les penseurs Grecs d'ordonner l'origine des choses à un principe unitaire permettant de restituer une cohérence du monde. Le philosophe et disciple d'Heidegger Reiner Schürmann avait tenté de déterminer les transitions conceptuelles majeures permettant de définir les schémas mentaux d'une époque. Il avait repéré, dans son livre *Des Hégémonies brisées*⁶, trois phantasmes, c'est-à-dire trois représentations dominantes dans l'histoire humaine, d'une part l'hégémonie de l'Un, principe unitaire de toutes choses que l'on trouve chez les Grecs, l'hégémonie de la nature qu'il entrevoit chez les Latins et enfin l'hégémonie de la conscience caractéristique des représentations dominantes des Modernes. Ces hégémonies sont liées aux maîtres-mots, c'est-à-dire à ces mots qui deviennent des réalités objectives en raison de leur usage fréquent. « Ainsi s'instituent les hégémonies. Les représentations à destin époqual y quittent le monde phénoménal, aussitôt leurs ressources d'autarcie assurées – comme on quitte la maison paternelle [...] La signification infinitive accuse dans l'expérience l'instable et le temporel ; la signification nominative, le stable et le principal »⁷.

Les Grecs isolent rarement un concept, ils préfèrent le saisir en relation à un contraire : ainsi, la nature est tantôt ce qui se distingue de la *technê* (les arts), tantôt ce qui se distingue du *nomos* (les institutions humaines). Aristote commence, dans le livre II de sa *Physique* à définir la nature comme ce qui est cause en soi du mouvement et non cause par accident⁸. Tous les êtres naturels paraissent posséder en eux-mêmes un principe de mouvement et de stabilité, les uns selon le lieu, les autres selon la croissance et la décroissance, les autres selon l'altération. L'eau est à la fois ce principe qui est condition de possibilité de la croissance des êtres naturels, elle traduit également la dissolution et la disparition. La poésie s'enracine dans la saisie de l'eau comme ce principe de construction et de destruction. Pierre Jacerme, en commentant des poèmes de Robert Marteau, *Mont-Royal*

et *Fleuve dans fin*, montre comment l'eau, incarnée par la présence des fleuves et de l'océan, ponctue la disparition des choses et des êtres. « Au miroir canadien, le pays natal "cristallise". L'eau de la Boutonne et les bois de Chizé, que parcourait le père, ne font plus qu'un avec le Saint-Laurent et les forêts d'érables – tissés, comme agrandis et fixés, dans la même "fable sans couture" d'un texte qui aspire lui aussi à s'en aller, comme le fleuve dans l'Océan [...] Disparaissant, tout converge vers une eau où peut se ressourcer la disparition elle-même »⁹. Robert Marteau est un poète de la tradition, il saisit la différence entre les peuples du Livre attachés à la tradition d'écritures et les peuples à tradition orale, reliés à l'origine et aux éléments. « Plus ancien que tous les textes sacrés, le Mythe est plus proche de la Révélation, de sorte que tout témoin de la Tradition est d'abord témoin du Mythe, de tout témoin de la Parole est d'abord témoin de la Fable »¹⁰. L'eau est au cœur de l'environnement (*Umwelt*), elle le façonne tout en le modifiant en permanence. Si nous restons à ce niveau principiel, il reste à montrer comment l'eau elle-même devient le réceptacle au sens grec de *Khôra*¹¹ c'est-à-dire ce qui accueille le développement des sociétés humaines. En d'autres termes, l'eau comme élément réel et imaginaire structure le développement des sociétés humaines.

L'eau comme élément géophysique fait partie de la terre comme socle qu'il s'agit de reconsidérer. La phénoménologie est un courant de la philosophie travaillant le rapport de la conscience au monde. Il n'existe pas d'états passifs de la conscience, la conscience vise quelque chose qui n'existe jamais absolument en dehors d'elle : ces visées structurent son rapport au monde. Husserl, le fondateur de la phénoménologie, a écrit un texte intitulé *La Terre ne se meut pas* en mai 1934 qui explicite certains concepts fondamentaux de la phénoménologie. La Terre n'est pas l'objet abstrait déterminé par la science qui tourne sur elle-même, elle est ce socle de référence par rapport auquel la conscience se constitue. « La Terre elle-même, dans la forme originelle de la représentation, ne se meut ni n'est en repos, c'est d'abord par rapport à elle que mouvement et repos prennent sens »¹². La Terre est la genèse constitutive d'une humanité, elle est un archi-

phie à l'époque de la tragédie grecque, Trad. Française Geneviève Bianquis, Paris, éditions Gallimard, p. 39.

6 Reiner SCHÜRMAN, 1996, *Des hégémonies brisées*, Mauzevin, éditions Trans-Europ-Repress.

7 Reiner SCHÜRMAN, 1996, *Des hégémonies brisées*, Mauzevin, éditions Trans-Europ-Repress, p. 23.

8 ARISTOTE, *Physique*, livre II, 192b15-20.

9 Pierre JACERME, 2005, *L'éthique*, à l'ère nucléaire, Paris, Lettrage, pp. 233-234.

10 Roger PARISOT, 1995, Robert Marteau, poète de la Tradition, Paris, éditions Champ Vallon, p. 33.

11 Jacques DERRIDA, 1993, *Khôra*, Paris, Galilée, 103p.

12 Edmund HUSSERL, 1989, *La Terre ne se meut pas*, Trad. Franç. Franck, Pradelle, Lavigne, Paris, éditions de Minuit, p. 12.

foyer qui appartient à un « archi-peuple » avec son « archi-territoire ». Elle n'est pas la nature entière, elle est l'une de ces étoiles de l'espace infini du monde. En tant que support de tous les corps, elle n'est pas principe mais corps-socle sur lequel les êtres humains se meuvent. C'est la raison pour laquelle notre conscience n'est pas capable de percevoir que la Terre bouge, car elle nous enveloppe d'une certaine façon. En percevant la nature de ce corps-socle, nous nous éloignons de l'idée d'un règne de l'homme sans partage sur la nature. Il nous faut y vivre et plus encore chercher à habiter cette terre, ce qui signifie l'humaniser sans la dominer. En prenant conscience de la maternité terrestre, nous dessinons une communauté de destin muette et nous prenons conscience de ce qu'Edgar Morin nomme la « matrice », c'est-à-dire la dimension habitable de la Terre. « Nous savons désormais que la petite planète perdue est plus qu'un lieu commun à tous les êtres humains. C'est notre maison, home, heimat, c'est notre matrice et, plus encore, notre Terre-Patrie »¹³. L'eau est alors l'élément qui révèle ce socle en le travaillant, elle est en réalité la condition de possibilité du développement social.

B) L'EAU COMME ÉLÉMENT IMAGINAIRE STRUCTURANT LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL

L'image de l'eau est associée à celle d'une ressource qu'il faut utiliser. Le territoire est fertile et par conséquent la présence de l'eau favorise l'implantation de sociétés humaines et la richesse des institutions politiques complexes. Tocqueville, lorsqu'il écrit *De la Démocratie en Amérique*, commence par décrire le territoire américain et ses rivières. Ces considérations de géographie physique sont à lire non pas comme une simple preuve documentaire mais comme l'annonce d'une promesse institutionnelle. « La vallée du Mississippi est, à tout prendre, la plus magnifique demeure que Dieu ait jamais préparée pour l'habitation de l'homme, et pourtant on peut dire qu'elle ne forme encore qu'un vaste désert »¹⁴.

Tocqueville, en analysant la géographie physique de l'Amérique du Nord, projette la façon dont ces terres ont été conquises par l'homme. L'eau devient à la fois promesse de fertilité, mais surtout un défi lancé à l'homme et aux sociétés qui s'y installèrent. La terre

inhospitalière de l'Ouest marque la difficulté à fonder une société durable à certains endroits du territoire. La description minutieuse de la vallée du Mississippi témoigne de cette observation et de la manière dont la nature est le réceptacle et l'horizon du développement social des Américains. Le Mississippi se trouve dans la phrase suivante assimilé à une puissance divine. Les eaux de ce fleuve ont une résonance métaphorique. « La vallée que le Mississippi arrose semble avoir été créée pour lui seul ; il y dispense à volonté le bien et le mal, et il en est comme le dieu. Aux environs du fleuve, la nature déploie une inépuisable fécondité ; à mesure qu'on s'éloigne de ses rives, les forces végétales s'épuisent, les terrains s'amaigrissent, tout languit ou meurt. Nulle part les grandes convulsions du globe n'ont laissé de traces plus évidentes que dans la vallée du Mississippi. L'aspect tout entier du pays y atteste le travail des eaux. Sa stérilité comme son abondance est leur ouvrage. Les flots de l'océan primitif ont accumulé dans le fond de la vallée d'énormes couches de terre végétale qu'ils ont eu le temps d'y niveler »¹⁵. L'auteur mentionne la proximité de la vie (forêts, terres à développer) et de la mort (aridité, obstacles naturels) en insistant sur l'infinie variété de la nature. Dans ces passages, l'eau n'est pas convoquée seulement comme un élément appartenant à la géographie du pays (fleuves, mers, océans) mais bien comme un élément signalant la manière dont l'état social peut informer cette nature. Tocqueville observe le pays à la fois du point de vue de ses ressources naturelles et du point de vue de ses institutions sociales. En réalité, ces dimensions ne sont jamais séparées. L'état social d'un peuple est caractérisé par la manière dont il met en valeur son territoire et développe des traditions.

La présence de l'eau contribue à façonner dans l'imaginaire les institutions du pays en question. Tocqueville montre comment la société américaine est marquée par l'avènement du fait démocratique. Les institutions sont en perpétuel mouvement et elles sont souvent déficientes. Tocqueville compare les avantages et inconvénients des institutions démocratiques et aristocratiques. « L'aristocratie est infiniment plus habile dans la science du législateur que ne saurait l'être la démocratie. Maîtresse d'elle-même, elle n'est point sujette à des entraînements passagers ; elle a de longs desseins qu'elle sait mûrir jusqu'à ce que l'occasion favorable se présente. L'aristocratie procède sagement ; elle connaît l'art de faire converger en même temps, vers un même point, la force collective

13 Edgar MORIN, Anne-Brigitte KERN, 1993, *Terre-Patrie*, Paris, éditions du Seuil, 1993, p. 210.

14 Alexis de TOCQUEVILLE, 1981, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Garnier-Flammarion, p. 78.

15 Ibid., p. 77.

de toutes ses lois. Il n'en est pas ainsi de la démocratie : ses lois sont presque toujours défectueuses ou intempestives »¹⁶. En d'autres termes, l'aristocratie est le gouvernement d'une minorité qui tente de prévoir les choses sur le long terme et de les fixer tandis que la démocratie est le théâtre de lois variant selon les humeurs du peuple. En même temps, les institutions démocratiques sont capables de supporter les mauvaises lois et évoluent vers une tendance générale de l'humanité alors que les institutions aristocratiques sont ainsi figées qu'elles cassent sous le poids des mauvaises lois qui remettent en cause la légitimité du gouvernement. Le mouvement apparaît à bien des égards anarchique alors que la tendance est l'élévation du peuple à la discussion collective des institutions.

La métaphore de l'eau et du paysage ne signifie pas pour autant que le régime démocratique dépend de la nature du territoire. Tocqueville ne forme en aucun cas une théorie des climats en en déduisant une variété de régimes politiques, il s'est émerveillé devant la singularité du fait démocratique : « l'Union américaine n'a point d'ennemis à combattre. Elle est seule au milieu des déserts comme une île au sein de l'Océan »¹⁷. Il poursuit en montrant que l'Amérique du Sud offrait une diversité de paysages naturels propice au développement de sociétés humaines. « S'il suffisait aux peuples pour être heureux d'avoir été placés dans un coin de l'univers et de pouvoir s'étendre à volonté sur des terres inhabitées, les Espagnols de l'Amérique méridionale n'auraient pas à se plaindre de leur sort. Et quand ils ne jouiraient point du même bonheur que les habitants des Etats-Unis, ils devraient du moins se faire envier des peuples de l'Europe. Il n'y a cependant pas sur la terre des nations plus misérables que celles de l'Amérique du Sud [...]. Les causes physiques n'influencent donc pas autant qu'on le suppose sur la destinée des nations »¹⁸. Les ressources naturelles ne suffisent pas à provoquer le développement d'institutions sociales viables, elles peuvent être au contraire à la source d'antagonismes sociaux et de conflits sans fin. Il convient d'examiner la nature des institutions démocratiques pour comprendre en quoi l'eau est associée à l'idée d'une mobilité et d'une régénération permanente.

LA NATURE DES INSTITUTIONS DÉMOCRATIQUES

Les	institutions	démocratiques	sont
16	Ibid., p. 326.		
17	Ibid., p. 414.		
18	Ibid., p. 414.		

caractérisées fondamentalement par leur nature changeante et leur possible remise en question. Le régime démocratique désigne l'ensemble des institutions qui permettent au plus grand nombre de décider des affaires publiques selon des procédures codifiées par le collectif en question. Selon Cornélius Castoriadis, « la démocratie est le régime de l'autolimitation, autrement dit le régime de l'autonomie, ou de l'auto-institution »¹⁹. Cela signifie qu'il n'existe pas de justification extrasociale de son principe ou de légitimité divine. Les êtres humains sont seuls responsables des choix qu'ils font, le régime démocratique étant fondamentalement celui de l'indétermination. Les constitutions, les lois et la perception de la réalité sociale ne sont pas fixées une fois pour toutes. Cornélius Castoriadis est l'un des rares penseurs du politique à avoir défini la nature ontologique de la démocratie qui n'existe que comme mouvement d'autoréflexion de la société sur elle-même. L'eau intervient au sein de la métaphore du flux et du fleuve, elle est ce liquide qui symbolise à la fois la puissance de création et de destruction humaine. En comprenant l'originalité du fait démocratique, Castoriadis interroge le processus de socialisation humaine. Les sociétés humaines sont instituées de manière imaginaire : les individus, fragments de société se définissent par une série de représentations et de valeurs qu'ils ne peuvent pas démontrer et qui constituent leur être-ensemble. Castoriadis introduit la notion de social-historique pour montrer que les sociétés sont créées en même temps que l'histoire. L'imaginaire social-historique est « fleuve ouvert du collectif anonyme »²⁰, c'est-à-dire qu'il est assemblage d'une série de significations imaginaires sélectionnées et qui donnent une cohérence à un ensemble social. Le régime démocratique correspond à la mise en forme de significations telles que la discussion collective, l'autonomie des individus et la remise en question des normes existantes.

L'eau est présente comme élément imaginaire régénérateur : les déterminations ne sont pas fixées une fois pour toutes au sein d'une société qui aurait compris et défini la manière idéale de vivre ensemble. Elle est reliée à l'élément feu défini par Castoriadis lorsqu'il évoque le « magma des significations », c'est-à-dire la matière brute de laquelle les significations

19 Cornélius CASTORIADIS, 1999, « Quelle démocratie ? », Les Carrefours du Labyrinthe VI, Paris, Seuil, p. 150.

20 Cornélius CASTORIADIS, 1975, L'institution imaginaire de la société, Paris, éditions du Seuil, p. 533.

et les représentations sont sélectionnées. La démocratie est un régime contingent dont les origines remontent à la société athénienne du V^e siècle av. J. - C. La démocratie a posé des « germes » dans l'histoire des sociétés au sens où sa signification possède une certaine valeur en ce sens qu'elle maintient le principe de remise en question des normes existantes. C'est grâce à cette possibilité que les sociétés humaines peuvent prolonger le principe d'un vivre ensemble. On retrouve la même analyse que Tocqueville sur la manière dont le fait démocratique s'exprime. L'eau devient un élément régénérateur c'est-à-dire que les « collectifs anonymes » sont susceptibles de définir de nouvelles institutions viables pour les individus. Le monde est une sorte de création continuée au sens où à chaque époque une société nouvelle s'institue. Pour Castoriadis, « l'être est Chaos, Abîme, Sans Fond - mais aussi création, *vis formandi* non prédéterminée qui superpose au Chaos un Cosmos, un Monde tant bien que mal organisé et ordonné, de même l'humain est Abîme, Chaos, Sans Fond non seulement en tant qu'il participe de l'être en général mais en tant qu'être d'imagination et d'imaginaire »²¹. L'imaginaire de l'eau est fondamentalement lié à l'imaginaire de la forme permettant aux sociétés humaines d'envisager collectivement leurs institutions.

LE RÉGIME POLITIQUE ET LA GESTION DE LA RARETÉ

Si les institutions démocratiques sont caractérisées par leur possible remise en cause et leur transformation progressive dans l'histoire, alors nous pouvons nous demander si ce régime peut se maintenir en cas de raréfaction des ressources en eau. De ce point de vue, la praxis humaine se trouve alors conditionnée par le milieu appauvri et devenu hostile à la vie. La question environnementale devient un enjeu de survie menaçant les occasions de discussions collectives des groupes confrontés à cette réalité. Les hommes ont pour tâche de travailler le milieu en évitant les pertes trop importantes en eau sous peine de disparaître. La praxis humaine a alors pour tâche de transformer le rapport des activités laborieuses de l'homme au milieu environnant. Sartre, dans la *Critique de la raison dialectique*²², a montré à juste titre la manière dont l'histoire des groupes sociaux entrait dans un rapport dialectique avec le

pratico-inerte issu de la transformation de la matière par les hommes. La *praxis* humaine modifie l'environnement qui rétroactivement altère le développement des sociétés humaines. Lorsque les ressources deviennent plus rares, alors les groupes sociaux eux-mêmes se trouvent en prise avec la gestion de la rareté. La diminution drastique des ressources en eau devient un facteur limitant des sociétés humaines, le risque étant de basculer vers une forme autoritaire de pouvoir voire d'éco-fascisme pour gérer cette rareté.

Le risque est de céder à une appropriation privée des ressources en eau et de déposséder les populations d'un accès à l'eau. La signification imaginaire de la bureaucratie²³ est, selon Castoriadis, caractérisée par la séparation entre une couche de dirigeants et celle des exécutants, c'est-à-dire par la séparation entre un corps de la société et le reste. Comme l'écrit Claude Lefort, « la bureaucratie n'existe que par les bureaucrates, que par leur intention commune de constituer un milieu à part, à distance des dominés, de participer à un pouvoir socialisé, de se déterminer les uns par rapport aux autres en fonction d'une hiérarchie qui garantit à chacun soit un statut matériel, soit un statut de prestige »²⁴. La maîtrise des ressources de l'eau fait apparaître un conflit fondamental entre des formes d'oligarchie plus ou moins autoritaires et des formes démocratiques résiduelles grâce auxquelles les collectifs tentent de ramener les enjeux essentiels au débat public. En effet, la liberté peut être aliénée à la nécessité lorsque les ressources en eau font l'objet de décisions de corps privés.

L'eau est un élément régénérateur des sociétés humaines en ce qu'elle permet de poser le problème fondamental d'une gouvernance démocratique permettant au plus grand nombre d'avoir un droit de regard sur les décisions politiques prises. Elle donne forme à une société qui ajuste ses institutions de façon à ce que sa gestion soit effectuée le mieux possible. Il ne s'agit pas d'unifier l'eau comme élément naturel indispensable à la vie humaine et l'eau comme élément imaginaire essentiel au développement des sociétés humaines, mais de comprendre leurs relations. Comme le soulignait Eugène Enríquez, « on a souvent noté (en particulier Lévi-Strauss) que l'esprit opérait suivant une logique fondée sur des oppositions binaires

21 Cornélius CASTORIADIS, 1990, « La culture dans une société démocratique », Les Carrefours du Labyrinthe III, Paris, Seuil, p. 199.

22 Jean-Paul SARTRE, 1985, Critique de la raison dialectique, Paris, Gallimard, 921p.

23 Cornélius CASTORIADIS, 1990, La société bureaucratique II, Paris, éditions Christian Bourgeois.

24 Claude LEFORT, 1971, « Qu'est-ce que la bureaucratie ? », paru dans la revue Arguments, n°17, 1960, dans Éléments d'une critique de la bureaucratie, éditions Gallimard, coll. TEL, Paris, 1971, p.297.

qui avaient pour but d'une part de classer les éléments du monde naturel et du monde social, d'autre part d'autoriser leur identification et leurs relations »²⁵. La relation entre l'eau comme élément de survie et l'eau comme élément moteur des relations sociales prend son sens à travers une théorie de l'institution. Le régime démocratique n'est pas exclu de la problématique de l'eau qu'il réinstaure au centre de ses discussions sous peine de voir émerger des formes politiques autoritaires fondées sur la rareté et l'appropriation privée des moyens de subsistance. Il importe de faire preuve d'un catastrophisme éclairé²⁶ au sens où l'entend Jean-Pierre Dupuy, c'est-à-dire qu'il est préférable d'envisager cette question de l'eau, car nous sommes devant la catastrophe, c'est-à-dire qu'elle est en train de se réaliser sous nos yeux.

25 Eugène ENRIQUEZ, 1983, *De la horde à l'État, essai de psychanalyse du lien social*, Paris, Gallimard, p. 195.

26 Jean-Pierre DUPUY, 2002, *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil.

L'EMPREINTE DE L'EAU

Caradec Nathalie

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES SCIENCES APPLIQUÉES ET DE TECHNOLOGIE DE LANNION

La Bretagne se caractérise par une diversité de paysages résultant de sa constitution géologique. La péninsule armoricaine est marquée par un net contraste entre la bande littorale, baignée par la mer, et le bocage traditionnel de l'intérieur, riche en zones boisées. Si la littérature de Bretagne évoque de façon nuancée la thématique de la terre et du bois, elle s'inspire surtout très largement de l'eau : la mer, la rivière, le marais et l'île composent un riche nuancier, qui se décline à travers les époques. Les publications récentes, romans policiers, romans maritimes, poèmes, font la part belle aux évocations de l'eau. Si les thèmes sont plus contemporains, ces ouvrages se situent dans le prolongement d'une riche tradition orale, où les chants de marin, les contes ou les *gwerziou* (nom donné aux chants traditionnels, en langue bretonne, à caractères dramatique, historique ou religieux) relatent la vie des marins, la mort en mer, la vie des îliens ou encore les naufrages. La célèbre *gwerz* qui retrace la submersion de la ville d'Ys, *Petra zo nevez e Ker Is*, est reprise par des chanteurs d'aujourd'hui, ce qui illustre parfaitement une continuité dans la transmission de la mémoire collective. La mer et la façade maritime sont généralement envisagées comme des points de départ, des horizons ouverts à l'aventure, réelle ou imaginaire. De nombreux écrivains contemporains s'inscrivent dans cette ouverture sur le large, et c'est de façon très symbolique que des salons du livre à thématique maritime se déroulent dans certaines villes : Concarneau accueille *Le Salon du livre maritime*, Saint-Malo organise *Les Étonnants voyageurs*, festival international du livre d'aventures et de voyages, ouvert sur les littératures du monde sous l'impulsion de son Directeur

Michel Le Bris, tandis qu'à l'île d'Ouessant se déroule chaque été un *Salon du livre insulaire*.

Souvent considérée dans son opposition ou sa complémentarité avec l'élément terrestre, l'eau connaît différents états qui stimulent l'imaginaire et inspirent les créateurs : qu'il s'agisse du chant de la pluie, d'une source sacrée ou légendaire, du marais, de la rivière, de la mer et de ses tonalités, des gerbes d'eau jetées sur le rivage par la tempête ou encore de l'île et de l'archipel. Dans la poésie contemporaine de Bretagne, la thématique de l'eau est vaste et nous avons choisi d'évoquer le marais, avant d'étudier l'île et la rivière : c'est à partir de ces trois axes que nous tenterons de saisir les déclinaisons d'une eau qui façonne le territoire breton.

Différents poètes contemporains de Bretagne ont écrit sur le marais ou le marais salant : parmi eux, Eugène Guillevic¹, Gérard Le Gouic² ou Georges Drano³, sans oublier René Guy Cadou⁴ inspiré par les marais de Brière. Pour chacun de ces poètes, le marais constitue une composante essentielle de l'identité, parce que son évocation exprime un lien à l'entourage géographique proche, à un univers visuel ou sonore lié à l'eau. Nous n'aborderons dans cet article que le marais salant. Ce bassin, creusé à proximité du rivage, permet à l'homme d'extraire le sel de l'eau de mer par évaporation. La région de Guérande, dans le sud de la Bretagne, est riche en marais salants exploités par des paludiers.

Georges D. s'est intéressé à cet espace : dans un recueil à dominante narrative, *Présence d'un marais*, publié en 1990, il relate la vie et la fragilité du lieu. Composé de quarante-deux courts textes poétiques, l'ouvrage

décrit le paysage du marais salant et, par touches successives, offre une évocation du cheminement de l'eau sur la terre, dépeint le travail du sel et le lien entre les hommes et le paysage. Le poète procède par de courtes descriptions dont il élargit peu à peu la circonférence, les nuances, la force symbolique. Le rapport au réel est marqué par la volonté de retrouver dans les mots, à partir de cette singularité du marais, l'intensité du lien entre les hommes et leur environnement proche, dans une relation vitale à l'eau. Cela s'inscrit dans l'amplitude d'une durée dont la limite est portée par la mémoire humaine : *La présence d'un marais nous révéla une histoire / ancienne, elle fut donnée au silence. / Le sel cueilli, porté, laissé aux portes, / qui franchit la nuit de son histoire.*⁵ La présence de l'eau est étroitement mêlée, dans le temps, à celle de la terre. De fait, elle s'inscrit dans un entre-deux quotidiennement réitéré : *Prairies victorieuses de la mer à la victoire calme / des eaux lentes / Elle avait un jour dénoué ses vagues pour rentrer / en terre dans le marais / Se livrer aux jeux des cases et des pleins d'eau. / Chemin d'atelier du sel qui se dépose dans le froid / aujourd'hui.*⁶ Le champ lexical de l'eau, associé à l'isotopie du mouvement, crée un tableau visuellement riche : l'eau est en parcours et en nuances, en mélange de matières, en eau composée, pour reprendre la terminologie bachelardienne. Le regard du poète insuffle une assise à ces différents tableaux et compose une alternance de noir et de blanc, de plein et de vide, de la même façon que l'eau marine dessine un véritable damier dans le marais salant. Le poète évite l'écueil d'une description statique : si le marais est donné à voir par le biais de ses espaces d'eau, il est aussi saisi par le chemin de l'eau sur le sol, l'envahissement des cases du marais par l'eau marine. L'originalité et la subtilité de la description résident dans cette évocation de l'eau : il n'y a pas de pétrification du paysage, mais un mouvement aquatique inéluctable qui définit la zone du marais, y compris dans sa composante productive. Présent dans le poème liminaire, le champ lexical de l'eau en mouvement jalonne la suite du recueil : *Venue de la mer par l'étier / L'eau. / Remous, vagues, tourbillons / Canaux sinueux / Bondes / de la fureur à la patience / Elle perd son ordre ancien.*⁷ Parfois le poète choisit des expressions plus spécifiques comme : *le circuit de l'eau* ou *répétition des eaux* qui soulignent bien que cette trajectoire semble se clore sur elle-même, à la fois dans l'espace et dans le temps. S'il insiste sur le flux et le reflux qui constituent l'énergie même du marais et lui confèrent une utilité de production, Georges Drano met en évidence

la relation étroite de l'eau et de la terre : s'ils apparaissent comme deux pôles antagonistes dont la mer sort toujours vainqueur, ils sont aussi complémentaires puisque l'existence même du marais salant nécessite l'envahissement de la terre par l'eau. Dans ce remplissage des œillets, la terre dompte la force de l'eau et contraint l'élément liquide à passer d'un état de bouillonnement à un état apaisé et encadré. Le poète précise : *L'eau du marais, / Ne dérange pas la terre*⁸, soulignant cette symbiose entre les deux éléments. Celle-ci existe également entre les paludiers et leur environnement, mais la fin du recueil dévoile une préoccupation majeure du poète : le marais est convoité par les promoteurs immobiliers. Le poète change de ton et la sérénité cède le pas à la crainte de perdre une terre liée à l'eau, un espace fusionnel et osmotique, un véritable espace terraqué : *Terre et eau se séparent / Où prenions-nous notre corps / Où dans cette eau ? / Où sur la vase ?*⁹ ou encore, quelques poèmes plus loin : *L'eau se retire / La terre est retirée à tous.*¹⁰ L'absence d'eau signifie la perte de la terre et donc la mort d'un espace vivant. Le poète prend progressivement conscience de la fragile pérennité du lieu : *il y aura une route. / Ici, un immeuble. / A l'endroit où cette femme est assise, / Ce sera un mur.*¹¹ Le marais change de nom, comme il changera de contours et de fin : il devient une *Zone d'aménagement, région à vocation touristique, plans d'eau, ports de plaisance*¹² c'est-à-dire un paysage défiguré. La présence humaine prend les traits des hommes du marais, qui œuvrent pour recueillir le sel, et des promoteurs, avides d'aménager ce petit territoire. Drano soulève ici un problème contemporain, peu abordé par la poésie : ces promoteurs dépossèdent des hommes de leur métier mais aussi de leur paysage, de leur relation intime à l'eau, à une vie rythmée par la mer et les placent en rupture avec leur identité profonde. Ainsi le poète établit un parallèle entre le travail de l'eau sur la terre et la prise de conscience de l'appartenance à un territoire auquel on est subitement arraché : *L'eau se retire / La terre est retirée à tous / Le marais aboli, que serons-nous ? / (...).*¹³

Le paysage du marais salant est rendu sensible, appréhendé par le regard, les contrastes, les contours, la présence humaine des paludiers. L'eau du marais, tout en mouvement et fécondité, malgré son inéluctable énergie de vie, porte les germes d'une destruction voulue par certains hommes. Le poème se joue sur une réalité concrète : un lieu précis, qui nous relie aux âges anciens et aux pulsions désastreuses que peut avoir l'homme face à la nature.

Autre versant de la thématique de l'eau dans la poésie de Bretagne : l'île, à laquelle la littérature bretonne, tous genres confondus, offre une large place. Du fait de sa réalité géographique, la Bretagne possède une importante façade maritime et de nombreux archipels. Impossible de citer tous les recueils inspirés par l'île, mais mentionnons quelques plumes : Denise Le Dantec évoque l'île Grande de son enfance dans une écriture précise, travaillée par la présence de la langue bretonne, Guenane mentionne l'île qui se déploie sous ses yeux, au quotidien, repère dans les flots, tandis qu'Heather Dohollau fait de Bréhat son île d'adoption...

Quel regard porter sur l'espace insulaire, entre ciels et vagues, entre terre et mer, *terraque* ? Les druides séjournèrent en ces lieux initiatiques, dont ils faisaient des centres spirituels et les civilisations celtiques imaginaient à l'ouest ou au nord du monde les îles qui représentaient l'au-delà merveilleux. L'île joue sur le repli ou l'ouverture, comme le souligne le poète et essayiste Kenneth White : « (...) Elle sera renfermée ou ouverte sur l'extérieur selon qu'elle considère la mer environnante comme une paroi isolante ou comme une aire de communication. (...) Et puisque toutes les îles ont en commun certains caractères, en particulier la présence des côtes, il leur est facile de passer du local au global et d'atteindre à une sorte de conscience cosmique, qui n'est ni isolement et enfermement, ni universalité abstraite. »¹⁴

Puisqu'il faut opérer une sélection dans ce vaste corpus des poètes des îles, arrêtons-nous sur un recueil très connu de Gérard Le Gouic. *Poème de l'île et du sel*¹⁵ est composé de six parties qui se resserrent autour d'un ou de plusieurs motifs : l'île est d'abord envisagée dans sa globalité, puis le poète s'attache aux insulaires, il poursuit par l'évocation du cimetière et de l'église et revient, en fin de recueil, à une perspective large de l'île. Nous pouvons constater une certaine symétrie dans la construction, comme si le regard d'abord distancié et global, se rapprochait de l'île dans un effet de zoom, avant d'élargir à nouveau la perspective. Ce découpage du recueil en petites unités permet de rapprocher la géographie textuelle et le territoire insulaire : les entités se juxtaposent et se complètent dans la dimension archipélique. La Bretagne s'inscrit en filigrane dans le recueil, une seule allusion, par la métaphore, fait référence à un élément de la culture traditionnelle bretonne : *lci / la mer en hiver / s'habille en bretonne : / de velours noir, / de blanches dentelles*¹⁶ La métaphore *in praesentia* rapproche et assimile la mer à une femme, caractérisant

ainsi l'étendue marine en lui offrant un aspect concret et incarné. La métaphore filée sollicite la vue, le toucher et fait appel à un arrière-plan culturel qui suggère la beauté rigoureuse d'un costume traditionnel. Cette rencontre entre les isotopies marine et vestimentaire par l'intermédiaire de la métaphore, offre un critère esthétique à l'espace marin et personnifie cette immensité ; l'unité du poème se fait autour de cette double isotopie : la métaphore est ici un facteur de cohésion. La description préserve une part de mystère et laisse une large place à l'imagination et à la transposition de la description à tout contexte insulaire. Le poète, procédant par énumérations et contrastes, fait surgir visuellement le tableau d'une île qui se découpe dans un espace quasi illimité. Ce spectacle renvoie le lecteur à la fois à une expérience visuelle et à un arrière-plan archétypal, où l'élémentaire occupe toute la place. Pas d'humains, pas de traces humaines : ce poème liminaire offre une vision dépouillée d'un paysage marin qui fait écho à une émotion primordiale. Dès le poème liminaire, Le Gouic fait de l'île un espace entre ciel et mer, qui puise son existence dans la juxtaposition avec d'autres éléments. Le poète insiste sur l'unicité du lieu et la description souligne fréquemment toute la singularité de ce territoire. L'idée de l'île envisagée en tant que milieu clos est récurrente, l'horizon ne s'élargit pas, au contraire il enferme le regard dans la répétition sans fin d'un spectacle invariable : *lci / tout s'ennuie à se répéter exactement : / la mer, les phares, / l'île, les moutons*.¹⁷ Le propos s'entend à double titre : Le Gouic évoque précisément un spectacle immuable mais pose également le problème de son propre texte poétique qui, décrivant une relative monotonie, doit parvenir à faire émerger de ce territoire de subtiles nuances. L'idée de clôture dans ce paysage est sous-entendue à plusieurs reprises et se trouve mise en évidence par l'emploi d'un lexique simple et peu varié : le poète utilise les mêmes mots pour nommer ou qualifier la réalité insulaire. Il travaille par petites nuances successives qui finissent par établir un panorama complet, un peu comme le fait le déplacement de la lumière sur la terre ou l'eau, lorsque certaines parties du paysage sont plongées dans l'ombre et que d'autres émergent soudain, dans toute leur splendeur, créant la surprise pour des yeux qui croyaient avoir déjà tout vu. C'est peut-être dans cette habileté que la plume de Le Gouic révèle sa parfaite connaissance de l'île qu'il décrit. Le poète s'appuie sur une réalité de la terre pour approcher la description de l'île : *lci / n'existe aucun paysage, / seulement des courbes de*

*partage : / celles de l'eau, de la lumière, celles des peupliers marins / plantés le long des routes océanes.*¹⁸ Dans cette façon fréquente de procéder, le poète contredit partiellement ce qu'il énonce, en passant d'une vision objective à une vision subjective. Plus la description se heurte à un réel monotone, plus les strates de l'imaginaire se déplient. Le paysage existe dans les yeux du poète : les métaphores adjectivales les *peupliers marins* et les *routes océanes* contribuent à offrir une vision imagée de l'île. L'écart paradigmatique engendré par la métaphore crée une analogie entre l'univers terrestre et l'univers marin. De plus, cette assimilation offre une confusion visuelle et sensorielle entre les espaces terrestre et marin : on ne sait plus si le poète parle de l'île ou du monde marin et sous-marin qui la ceint. Ce court poème enrichit la vision insulaire et permet au tableau d'éviter la monotonie, d'ouvrir le regard sur ce territoire. La fonction polysémique de l'image est ici un critère de littérarité et les correspondances établies entre les univers terrestre et aquatique renforcent l'idée selon laquelle l'espace insulaire s'inscrit véritablement comme un territoire interstitiel.

«L'avantage de l'île, c'est qu'on peut en faire le tour, mais un avantage encore plus précieux est que ce tour est infinissable.»¹⁹ écrit Edouard Glissant. C'est peut-être pour ces raisons que l'île ne se livre jamais vraiment et conserve une part de mystère qui la rend intéressante à peindre, à photographier, à mettre en mots.

Dernier aspect de la déclinaison thématique de l'eau : la rivière. Comme bien des éléments de la nature, la rivière a aussi toujours été une source de création, l'eau douce ayant même pour Gaston Bachelard, de bien grandes qualités : « La rêverie naturelle gardera toujours un privilège à l'eau douce, à l'eau qui rafraîchit, à l'eau qui désaltère. »²⁰ Parmi les poètes contemporains qui parcourent la rive, de la source à l'embouchure, Yvon Le Men déploie son écriture dans une vision sensible et symbolique du cheminement du cours d'eau, dans ces méandres dont les replis créent des variantes toujours réitérées. Dans *La Clé de la chapelle est au café d'en face*, il situe le cadre de ses pérégrinations : *Elle / elle ? / est une rivière / là-bas / elle commence / de son nom / qui coulait / entre pen et beg / léguer*²¹ Le texte situe la rivière par l'intermédiaire des noms bretons dont seul le lecteur bretonnant peut saisir le sens, les mots *pen* et *beg* localisant l'origine et l'estuaire. Il s'agit d'une exploration de la rivière, dans l'espace, mais aussi dans le temps et dans les langues, puisque la langue bretonne est utilisée pour

déterminer un ancrage référentiel précis. Son recueil *Le Chemin de halage*²² dépeint ses promenades répétées le long de cette rivière, dans la contemplation de l'eau et de la nature environnante. Le recueil est composé de textes très courts, des instantanés construits sur le mode du haïku. Dès la première de couverture, une photographie situe le cadre d'une façon sobre, limpide et symbolique : l'eau et le végétal sont intimement liés, comme ils le sont dans les poèmes. Les tiges fines suggèrent la fragilité, par contraste avec la masse aquatique. L'aquatique et le végétal semblent complémentaires, nécessaires à cet équilibre où l'un valorise l'autre. La photographie, outre son pouvoir désignatif, revêt également des pouvoirs émotionnel et suggestif qui ramènent à la simplicité essentielle du paysage. Ce n'est pas la totalité du cours d'eau qui est donnée à voir mais une partie seulement. La perception visuelle de ce fragment de paysage permet à l'esprit de reconstituer une vision globale de la rivière et suggère la portée dialectique du recueil. L'eau est synonyme de mouvement, de lente respiration, de force un peu mystérieuse : *à quoi tient le courant / au vent / à l'irrésistible envie...*²³ Les répétitions des consonnes liquides [r], en [l] et les répétitions vocaliques en [ã] et [i] créent des échos phoniques dont le rôle est d'autant plus important qu'il s'agit d'un très court poème. La disposition particulière des vers souligne la rime accentuée de *courant* et *vent*. *Le Chemin de halage* d'Yvon Le Men se présente comme une rencontre entre le poète et son environnement, rencontre qui permet de saisir, derrière l'apparente limpidité visuelle, la complexité du vivant. Le cheminement se fait dans cette lenteur qui permet au regard d'approfondir sa relation au monde, d'en saisir des instants d'éclat jamais reproduits à l'identique, et de constater aussi la présence rassurante de ce qui perdure. Le poète approche la rivière, ses lumières changeantes, sa flore et sa faune, se laisse porter par la marche et au-delà de ce qu'il voit, réfléchit au sens de la vie. Il s'agit d'un itinéraire personnel qui recherche la quiétude d'une rive en courbes et en mouvement, d'une eau dont le chant permet une respiration apaisée et une méditation sans retenue. Même bref, le poème repose sur les trois racines dont parle Bachelard : « les impressions visuelles, les impressions auditives et les impressions vocales. Et la joie d'exprimer est si exubérante que, finalement, c'est l'expression vocale qui marque le paysage de ses 'touches' dominantes »²⁴ et il souligne toute l'importance des phonèmes liquides que nous avons cités plus haut et qui composent un « paysage aquatique ».²⁵

Quelques éléments permettent de suivre la marche du poète qui livre régulièrement des indications sur la rivière qu'il longe : *la rivière, le lit du ruisseau, la rive, les rives, l'estuaire, la mer, la grève, le port, l'embouchure*. La succession de ces termes imite le cheminement spatial du poète qui marche jusqu'à la mer. En dehors de ces points d'ancrage du texte, Le Men restitue la soudaineté d'une perception, la singularité d'un événement que la nature lui offre à voir comme par exemple : *des sternes piquent / les poissons baissent la tête*.²⁶ Mais le poète perçoit le spectacle de l'eau courante comme une métaphore de la vie : *feuille de lierre / dans le courant / sait-elle où elle va*?²⁷ L'isotopie du mouvement, déjà relevée dans le poème liminaire se prolonge. Ici, la connotation est celle d'une force inéluctable, ce qui provoque une réflexion du poète. Nous remarquons l'absence d'article devant le nom *feuille*. Il n'y a pas de souci de précision, plutôt l'inscription d'une vision englobante qui souligne la trajectoire sans retour. Le recueil se clôt sur cette même isotopie : le mouvement qui ouvrait le recueil le referme. Le chemin n'est pas une boucle qui reviendrait au point d'origine, mais un vecteur d'ouverture : *Sur le chemin / faire que les retours / soient des allers*²⁸ précise le poète. Ces courts poèmes, sur le mode du haïku, révèlent un rapport fusionnel du poète à la nature : le cours d'eau l'inspire car il porte les composantes de la vie. La matière aquatique, en contours et bouillonnements, accompagne la marche de l'écrivain, de la source à l'embouchure dans une vision sensible et métaphorique de la trajectoire inéluctable de la vie.

L'eau marque l'ensemble de la Bretagne de son empreinte : l'imaginaire breton se déploie dans un rapport étroit avec la matière aquatique. Les marais salants donnent le sel, dans l'osmose de la terre et de l'eau, les côtes et leurs chapelets d'îles interrogent notre regard tandis que les rivières sillonnent l'ensemble de la péninsule en reliant le territoire intérieur de la Bretagne au littoral. Nous avons traversé les lieux de quelques poètes bretons contemporains qui, s'ils connaissent parfaitement l'arrière-plan légendaire rattaché aux espaces qu'ils parcourent, n'en demeurent pas moins des poètes ancrés dans le présent, qui cherchent avant tout, par les mots, à affiner leur rapport à la nature, aux éléments et à leur environnement.

Les poètes déploient des variations aquatiques sur le marais, l'île ou la rivière, et ces évocations les confrontent à leur rapport au monde et à la vie. En effet, la « vision du paysage n'est pas seulement esthétique, mais aussi *lyrique*, car l'homme investit dans

sa relation à l'espace les grandes directions significatives de son existence »²⁹. Les poètes contemporains de Bretagne perçoivent dans la matière aquatique la fluidité et l'énergie de leur relation au monde, mais rappellent également la temporalité fugace et pérenne de l'empreinte de l'eau et du chemin de la vie.

NOTES

1. Eugène Guillevic, *Etier*, Paris, Gallimard, 1978.
2. Gérard Le Gouic, *Le Marais et les jours*, Telen Arvor, 1983 ou dans la trilogie éditée sous le titre *Trois poèmes pour trois âges de l'eau*, Ottawa, Ecrit des Forges, 1992.
3. Georges Drano, *Présence d'un marais*, Mortemart, Rougerie, 1990.
4. René Guy Cadou, *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Seghers, 1983.
5. *ibidem*, p 9.
6. *idem*.
7. *ibid.*, p 16.
8. *ibid.*, p 33.
9. *ibid.*, p 21.
10. *ibid.*, p 24.
11. *ibid.*, p 49.
12. *ibid.*, p 45.
13. *ibid.*, p 24.
14. Kenneth White, *Discours de Töbingen*, dans *Les Voyages insulaires*. Texte de référence sur le site internet : <http://www.lmda.net/ecritures/margantinwhite.htm>
15. Ce recueil s'est vendu à plus de six mille cinq cents exemplaires, est traduit en breton, anglais, allemand, a été réédité huit fois. Source : revue ArMen n°110, mars 2000, p 41.
16. Gérard Le Gouic, *op. cit.*, p 39.
17. *ibid.*, p 14.
18. *id.*
19. Edouard Glissant par Jean-Louis Jouvart, Ministère des affaires étrangères, 2005.
20. Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*, Paris, Livre de poche (rééd. José Corti, 1942), p 177.
21. Yvon Le Men, *La Clé de la chapelle est au café d'en face*, Paris, Flammarion, 1997, p 121-122.
22. Yvon Le Men, *Le Chemin de halage*, Rennes, Ubacs, 1991.
23. *ibid.*, p 9.
24. Gaston Bachelard, *op. cit.*, p 214.
25. *id.*
26. *Le Chemin de halage, op.cit.*, p 43.
27. *ibid.*, p 16.
28. *ibid.*, p 31.
29. Michel Collot, « Points de vue sur la perception des paysages » dans *La Théorie du paysage en France (1974-1994)*, Seyssel, Champ Vallon, 1995, p 218.

AUX SOURCES DE L'IMAGINAIRE

Catherine Chomarat-Ruiz

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DU PAYSAGE DE VERSAILLES

Cela semble une mission délicate, voire impossible, de parler de l'eau en tant que philosophe¹. Pour s'en tenir à une définition classique, pourquoi celle ou celui qui désire la sagesse s'attacherait-il à penser cet élément naturel que constitue l'eau ? Cette dernière apparaît plutôt comme un objet auquel un chimiste peut accorder son attention... Si l'on est jardinier, l'on pensera plutôt à l'usage ornemental que l'on fait de l'eau, à la manière de l'économiser car elle peut être une denrée rare. Pourtant, de l'Antiquité grecque à nos jours, certains philosophes ne se sont-ils pas acquittés de cette tâche ? Certains ont placé l'eau à l'origine de leur système ; d'autres ont essayé d'en dégager la symbolique universelle. Ma communication visera par conséquent à établir si certaines de ces tentatives sont convaincantes. Car, si tel n'est pas le cas, ne faut-il pas admettre que l'eau assigne une sorte de limite à la pensée ? L'invitation à parler de l'eau constituerait alors un défi impossible à relever.

L'EAU N'EST PAS UN OBJET DE PENSÉE POUR LA PHILOSOPHIE

Thalès, philosophe ionien du début du VI^e siècle avant J.-C., considère l'eau comme une substance primordiale d'où l'air, la terre et le feu ont émergé. Il pose que la terre flotte sur l'eau ce qui rend compte des phénomènes tels que les tremblements de terre dans lesquels les divinités n'interviennent pas.

1 Ce texte est tiré d'une conférence, prononcée le 4 avril 2007, à l'occasion d'une journée d'étude organisée par la Direction de l'architecture et du patrimoine et le Conseil national des parcs et jardins. Il a connu une première publication dans *L'eau, esprit vivant du jardin*, Ministère de la culture et de la communication, textes réunis par Marie-Hélène Bénétière, 2007, p. 5-9.

Mais cette tentative d'explication, cette cosmogonie en partie rationnelle dans la mesure où elle vise à supplanter les croyances existantes, reste inachevée. Thalès n'affirme-t-il pas par ailleurs, que l'univers est « rempli de dieux² » ? Nous sommes loin de l'explication rationnelle de la nature et de l'homme qui fonde l'opposition de la philosophie socratique à la mythologie.

Mais il y a d'autres raisons pour lesquelles l'eau ne puisse constituer un objet de pensée pour la philosophie. Héraclite, philosophe du V^e siècle avant J.-C., comprend l'univers, jailli du feu primordial, à travers deux principes. Il s'agit, d'une part, de la guerre, qui explique l'équilibre conflictuel entre les composants primordiaux du monde ; d'autre part, du mobilisme qui fait que rien n'est stable, et qu'« on ne peut entrer deux fois dans le même fleuve³ ». L'eau, plus précisément le fleuve, désigne ici le temps qui s'écoule : la métaphore cherche à rendre compte du mobilisme universel, du passage inexorable du temps qui entraîne l'ensemble des phénomènes naturels vers leur disparition.

Dans cette ébauche d'explication, la difficulté à penser philosophiquement l'eau tient à ce que le fleuve n'est qu'une métaphore du temps. Or, ce registre métaphorique de langage ne correspond pas au discours rationnel qui, pour la philosophie, se distingue de la poésie. De plus, cette image demeure ambiguë quant à la notion du

2 La citation attribuée à Thalès est rapportée par Aristote, *De l'âme*, I, V, 411 a 7 : sur ce point, voir *Les Présocratiques*, Paris, Gallimard, La Pléiade, éd. Établie par J.-P. Dumont, avec la collaboration de D. Delattre et de J.-L. Poirier, 1988, p. 21.

3 La citation est reprise à Plutarque *Que signifie le mot Ei*, 18, 392 B : voir *Les Présocratiques*, op. cit., p. 167.

temps. L'écoulement du fleuve suggère un temps orienté, vectoriel, où passé, présent et futur ne sont pas identiques. Simultanément, les fleuves allant tous à la mer, qui par évaporation donnera des nuages, puis des précipitations qui alimenteront les fleuves en question, elle évoque le cycle de l'eau et laisse entendre, à son insu, que le temps n'est qu'un éternel retour des choses... L'image poétique introduit ce qui, aux yeux de la rigueur philosophique est insupportable, à savoir un flou ou, pire, une contradiction concernant le temps que l'on comprend à la fois comme vectoriel et cyclique.

On pourrait objecter que la philosophie ne s'arrête pas à ses origines présocratiques, et que d'autres philosophes, plus proches de nous et intéressés par les jardins, ont peut-être traité de l'eau. Il est vrai que dans son *Esthétique*, Hegel traite à la fois de l'eau et des jardins. Dans l'« Introduction » à cet ouvrage, il prend l'exemple d'un enfant qui jette des cailloux dans l'eau du fleuve et se réjouit des cercles concentriques qui se dessinent à la surface de l'eau⁴. Il montre ainsi que l'enfant quitte son rôle de spectateur impuissant de la nature, éprouve sa propre force de transformation de cette dernière et, surtout, se découvre comme conscience de soi, c'est-à-dire comme un être qui, distinct de la nature et susceptible de s'arracher à sa propre nature, est capable d'agir sur elle et sur lui-même.

Dans le début de la « III^e partie », où il expose son « Système des arts particuliers », Hegel note que le jardin est un art qui a pour défaut de composer avec la nature (les végétaux), de sorte que les oeuvres sont instables, forment des sortes d'« espèces mixtes » qui vont se transformer avec la croissance des plantes, au point de devenir méconnaissables et de s'abâtardir⁵.

En somme, l'eau n'est convoquée qu'à titre d'exemple, elle représente la nature en opposition à laquelle Hegel définit la conscience de soi et l'art. C'est donc pour la même raison que ni l'eau ni le jardin ne retiennent longtemps l'attention de ce philosophe-là.

Faut-il admettre sans plus de détours que l'eau n'est, pas davantage que les jardins, un objet de pensée pour la philosophie ? Il

4 G.W.F. Hegel, *Vorlesungen über die Aesthetik*, Berlin, 1836-1838, *Esthétique*, trad. C. Bénard, revue et complétée par B. Timmermans et P. Zaccaria, Paris, Le Livre de poche, vol. II, 1997, p. 85.

5 G.W.F. Hegel, *Esthétique*, op. cit., p. 23-24.

y a cependant au XX^e siècle, un philosophe français qui semble avoir relevé ce défi : Gaston Bachelard.

L'EAU DANS LA PHILOSOPHIE DE GASTON BACHELARD

L'œuvre de Gaston Bachelard présente deux volets. Le premier concerne l'épistémologie de la science, c'est-à-dire l'étude des conditions qui permettent à des connaissances nouvelles d'émerger. Le second relève d'une exploration de l'imagination créatrice et de son corrélat, l'imaginaire. L'imagination créatrice est entendue comme une capacité à déformer des images perçues ou mémorisées des êtres et des choses réels ; l'imaginaire est formé par l'ensemble de ces images initiales et des images produites. Or, parmi les composants du réel auxquels l'imagination s'attache de façon privilégiée, il y a l'eau. Trois grands moments composent le propos de notre philosophe dans *L'Eau et les rêves*⁶. Le premier se rapporte à la méthode, le second traite de la valeur symbolique et universelle des mythes mettant en scène l'eau, le troisième fait de cet élément naturel une des grandes sources de l'imaginaire.

Pour comprendre les raisons pour lesquelles l'imagination s'attache, entre autres, aux fleuves, aux bassins, aux fontaines, aux étangs, la méthode de Bachelard consiste à analyser les poètes et, plus généralement, les écrivains. Sortes de porte-parole de l'humanité, ils ont mis en oeuvre cette capacité et produit des images inspirées de l'eau, sous toutes ses formes. Dans *L'Eau et les rêves*, Bachelard va alors établir une typologie. Il montre que l'imagination fonctionne à partir de l'eau parce que, de façon anthropocentrique et en fonction de son expérience commune, l'homme prête à cet élément une valeur symbolique.

A titre d'exemples, certains passages de l'*Enéide* de Virgile associent les fontaines et la clarté de leur eau à une valeur morale, à l'idée de purification⁷. Mais les fontaines peuvent aussi renvoyer à la malédiction proférée par les êtres, nymphes et autres fées, qui sont censés y vivre si l'on suit les contes que rapporte Sébillot dans *Le Folklore de France*⁸. Le fleuve

6 G. Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1942; réédition, Paris, livre de poche, 2005.

7 Dans l'*Enéide*, VI, Virgile écrit que le « Corynée porte trois fois autour de ses compagnons un rameau d'olivier imprégné d'une onde pure, répand sur une légère rosée, les purifie ». Sur ce point, voir G. Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, op. cit.,

8 G. Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagina-*

dont le courant nous emporte, l'étang dans la profondeur trompeuse duquel on se noie, la lourdeur de son eau boueuse, que Edgard Poe met en scène dans *Silence* sont chargés d'une valeur létale⁹. Ces mêmes manifestations de l'eau peuvent néanmoins être associées à l'idée de féminité génératrice : c'est le cas chez Paul Claudel, dans *Connaissance de l'Est*¹⁰. À lire les *Travailleurs de la mer*, on comprend, autre cas de figure, que pour Victor Hugo l'eau douce l'emporte sur l'inhumanité et la violence des flots marins¹¹...

Dans un second temps, Bachelard analyse les raisons pour lesquelles l'imagination se développe à partir de l'eau. Ce n'est pas simplement du fait que ces écrivains-là servent de porte-parole à leurs contemporains car, soutient Bachelard, ces valeurs symboliques prêtées à l'eau se retrouvent dans certains mythes et ont, de ce fait, une portée universelle.

Là encore, à titre d'exemple, le mythe de Narcisse, où l'imagination s'inspire de l'eau présente sous forme d'un miroir naturel -bassin ou étang-, l'amour que ce personnage éprouve pour son reflet, la mort et la métamorphose sous forme de fleur qui s'en suivent traduisent à la fois la valeur létale et génératrice de l'eau. Le mythe de Caron, le passeur qui fait traverser le Styx, souligne la dangerosité d'un fleuve qu'il faut franchir pour atteindre le royaume des ombres, c'est-à-dire sans possibilité de retour...

C'est alors que, dans un dernier temps, Bachelard avance une hypothèse. L'eau serait une des grandes sources de l'imaginaire humain dans la mesure où, avant même toute image visuelle, les sons que rendent les cascades, les gouttes de pluies sur les lacs, les rus sont proches de ceux qui, après plusieurs siècles, se retrouvent dans les sons articulés de la langue. Un ruisseau peut nous dire et

tion de la matière, op. cit., p. 91.

9 « De chaque côté de cette rivière au lit vaseux s'étend, à une distance de plusieurs milles, un pâle désert de gigantesques nénuphars. Ils soupirent l'un vers l'autre dans cette solitude, et tendent vers le ciel leurs longs cous de spectres, et hochent de côté et d'autre leurs têtes sempiternelles. Et il sort d'eux un murmure confus qui ressemble à celui d'un torrent souterrain. Et ils soupirent l'un vers l'autre » : la citation est tirée de « Silence », dans *Nouvelles histoires extraordinaires*) : cf. G. Bachelard, *L'eau et les rêves*. Essai sur l'imagination de la matière, op. cit., p. 81-82.

10 Le fleuve est « liquéfaction de la substance de la Terre, il est l'éruption de l'eau liquide enracinée au plus secret de ses replis, du lait sous la traction de l'océan qui tette » (Paul Claudel, *Connaissance de l'Est*) : voir G. Bachelard, *L'eau et les rêves*. Essai sur l'imagination de la matière, op. cit., p. 141.

11 G. Bachelard, *L'eau et les rêves*. Essai sur l'imagination de la matière, op. cit., p. 123.

nous redire « quelque beau mot tout rond qui roule sur des pierres¹² ». En d'autres termes, l'eau est à la source des images poétiques que développent les poètes et que mettent en scène les mythes, parce qu'elle est à l'origine du langage. Il y a continuité entre « parole de l'eau », dit-il, et « parole humaine¹³ ».

Dans quelle mesure cette analyse est-elle opératoire ? Nous permet-elle réellement de penser philosophiquement l'eau telle que cette dernière se présente dans les jardins ? Trois difficultés lui sont inhérentes. Premièrement, Bachelard ne s'intéresse pas au lien entre eau et jardin. Dans un autre ouvrage dédié à l'imagination et l'imaginaire -*La Terre et les rêveries de la volonté*¹⁴- notre philosophe rattache le jardin au travail de la matière, à la résistance qu'oppose la terre à la volonté humaine : il esquive par conséquent le sujet qui nous intéresse en disant qu'il devrait faire l'objet d'un livre à lui tout seul.

Il faudrait donc transposer l'analyse de Bachelard de la Terre et, plus précisément, des paysages aux jardins pour la rendre opératoire. Mais il n'est pas certain, même en opérant ce changement, que l'analyse produise des connaissances nouvelles. En effet, en quoi savoir qu'un étang a pu être associé à une valeur létale et que cela renvoie au mythe de Narcisse, nous éclaire-t-il sur tel étang précis situé dans tel jardin ? À vouloir trouver la source universelle de l'imagination et de l'imaginaire liés à l'eau, la philosophie de Bachelard déçoit l'historien qui, lui, s'attache à tel ou tel jardin où l'eau est présente sous telle ou telle forme. L'universalité du mythe trahit le sens spécifique que l'eau recouvre dans un lieu donné.

Peut-être, l'historien-philosophe éprouve-t-il le besoin de rabattre l'ambition anthropologique de l'œuvre de Bachelard par une remarque triviale, celle que l'on trouve, entre mille analyses plus sérieuses, dans l'article « Eau » de l'*Encyclopédie* de Diderot : l'eau dans un jardin ? Elle sert à arroser les légumes et à les faire cuire.

Troisièmement, cette analyse de l'imagination et de l'imaginaire liés à l'eau, qui se fonde sur la littérature et la poésie, s'achève sur l'idée que la parole humaine tire son origine de l'eau. Dans le propos de Bachelard, l'eau paraît à la fois originelle et seconde... N'est-elle pas, au bout du compte, négligée ?

12 G. Bachelard, *L'eau et les rêves*. Essai sur l'imagination de la matière, op. cit., p. 218.

13 G. Bachelard, *L'eau et les rêves*. Essai sur l'imagination de la matière, op. cit., p. 218.

14 G. Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*. Essai sur l'imagination de la matière, Paris, José Corti, 1948 ; rééd. 2004, p. 50-51.

L'EAU, LA CONSCIENCE DE SOI ET LE TEMPS

Sommes-nous revenus au point de départ ? Les analyses de Bachelard ont le mérite de se situer au bon niveau, d'indiquer que pour penser l'eau dans les jardins il ne convient pas de s'arrêter à son rôle biologique, de s'attarder dans les coulisses de sa mise en scène technique, car il est nécessaire de poser la question du sens que cet élément naturel recouvre. Elles montrent, fussent à travers leurs limites, que la difficulté à penser l'eau est d'ordre herméneutique, c'est-à-dire que l'eau, les images qu'elle provoque et l'imaginaire auquel elle conduit peuvent faire l'objet de plusieurs interprétations entre lesquelles il faut trancher puisqu'elles ne peuvent être toutes pertinentes.

Il y aurait, par exemple, une tout autre manière d'interpréter l'eau, l'unité des images naissant de l'eau, les valeurs qui sont prêtées à cet élément, les mythes fondateurs auxquels ce dernier renvoie. Cette interprétation est suggérée, au détour d'un passage, par Bachelard lui-même. Quant il analyse l'eau d'un étang ou d'un bassin, par la médiation du mythe de Narcisse, il développe l'idée que nous aimons ces miroirs d'eau car, contrairement aux miroirs de verre teinté que nous fabriquons, ils naturalisent notre image¹⁵. On comprend bien que le passage est écrit contre Hegel. Ce n'est pas dans l'arrachement à la nature par l'art et l'artifice que l'homme se saisit en tant que conscience de soi c'est, tout au contraire, dans un retour à la nature. C'est cette finalité-là, ce redevenir naturel de l'homme, que l'eau et les jardins tenteraient de réaliser.

En prolongeant autrement les analyses de notre philosophe, on pourrait également développer qu'un canal renvoie à une forme de stagnation qui n'est peut-être pas étrangère à l'idée de durée, de dilatation, voire d'arrêt du temps. Dans la même veine interprétative, il serait possible d'associer le jaillissement de la fontaine et la soudaineté de l'événement. Quant aux chaînes d'eau, pourquoi ne pas avancer qu'elles entrent en consonance avec l'idée d'un temps discontinu, où chaque instant est indépendant ?

Le mythe de Narcisse et ses métamorphoses relèvent d'un temps circulaire et naturel, où les saisons se succèdent les unes aux autres, du temps de l'existence d'un être humain qui naît et meurt. Caron, qui sert de passeur d'une rive à l'autre d'un fleuve, renvoie davantage à un temps vectoriel, orienté, où jamais le

passé ne redeviendra présent.

Sur l'envers des analyses de Bachelard, s'esquisse, en somme, l'idée que l'eau, telle qu'elle est physiquement mise en scène dans les jardins et telle qu'elle donne à imaginer, illustre les diverses conceptions que les êtres humains se font du temps. Elle engage par conséquent une tentative humaine, et sans nul doute trop humaine, pour gagner sur le temps en maîtrisant la mise en scène de l'eau.

La question de savoir quelle est la meilleure interprétation ne peut être tranchée, ici. Disons simplement que ces analyses et leurs limites invitent aussi le philosophe à plus de modestie. L'idée que l'eau dans les jardins signifie le temps n'est en fait qu'une hypothèse de travail : née d'une interprétation, seul le travail de l'historien en prise avec des lieux précis pourrait la valider pour certains jardins. Le sens de certains jardins ne va pas au-delà de l'agrément, et c'est très bien ainsi. Mais une interprétation liant eau et temps serait peut-être validée dans le cas de Beloeil, par exemple. Cet élément naturel y est omniprésent sous toutes ses formes et le Prince de Ligne fait partie de ces hommes à l'esprit suffisamment complexe pour avoir assigné une signification philosophique à son jardin.

Les analyses de Bachelard sont donc restrictives, puisqu'elles montrent que le rôle de l'historien commence là où s'arrête celui du philosophe. Mais elles sont également incitatrices en ce qu'elles suggèrent comment historien et philosophe peuvent joindre leurs compétences pour accéder à une meilleure compréhension de l'eau et des jardins.

Concluons donc que penser l'eau en philosophe n'est peut-être pas impossible, tout en demeurant de l'ordre d'un pari fort risqué. Penser l'eau, c'est en effet s'engager dans un système où de nombreuses interprétations attendent d'être évaluées et prendre le risque de se tromper. Eu égard à l'histoire des jardins, c'est aussi admettre, d'un même geste, les limites et l'horizon de sa propre pensée.

¹⁵ G. Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, op. cit., p. 32.

L'EAU, LA PLUIE, L'ÉCOLOGIE ET LA LITTÉRATURE

Thierry POYET

UNIVERSITÉ BLAISE-PASCAL, CLERMONT II

Dans une société où il convient de dicter à chacun ses faits et gestes à venir, selon les principes d'un « politiquement correct » indépassable, on ne cesse de s'entendre conseiller des conduites qui résultent du plus élémentaire bon sens. A tel point que par esprit de contradiction ou plutôt dans le seul souci de sauvegarder malgré tout son libre-arbitre, sinon sa liberté la plus intime, la plus essentielle, on en viendrait volontiers à prendre par systématisme le contre-pied de toutes les recommandations bientôt devenues insupportables...

L'eau, étonnamment, se trouve liée à une telle évolution de notre société : on nous conseille volontiers de l'économiser, en ne laissant pas couler son robinet pendant qu'on se lave les dents, par exemple, en étant invité à préférer les douches aux bains, en devant installer un système plus économique de chasse d'eau, en ne lavant pas sa voiture en plein été, dans des départements sinistrés par la sécheresse où il conviendra aussi de ne pas remplir sa piscine... Petits embarras pour citoyens d'une société développée et trop aisée qui ne sauraient plus où se trouve l'essentiel ? Certainement, mais là n'est pas la question. Voilà qu'aujourd'hui c'est notre propre alimentation qui est en jeu. Alors qu'on nous conseille de ne manger ni gras, ni salé, ni sucré, de ne pas boire (trop) d'alcool, on nous invite encore à consommer toutes sortes d'eau, pour notre bien, évidemment, et les grandes marques productrices d'eau minérale, Evian, par exemple, multiplient alors les publicités sur les bienfaits de cet élément « *source de jeunesse* » pour notre corps. Mieux encore, une première Nuit de l'eau a été organisée en France le 1^{er} mars 2008 par la Fédération Française de Natation et l'Unicef ! Il s'agissait de sensibiliser sur

les bienfaits de la natation pour la santé et de collecter des fonds, parallèlement, pour financer des opérations d'accès à l'eau potable.

L'eau apparaît donc comme un produit pur, nécessaire bien évidemment, sain mais aussi comme un produit qui tend à se raréfier, que l'on pollue bien trop et gaspille si inconséquemment, que l'on perd sans réaliser les risques encourus. C'est notre nouveau Dieu, qu'il faut apprendre à respecter, un jour, peut-être, nous faudra-t-il même le vénérer tellement ses apparitions se seront faites rares.

Le souci écologique dicte désormais notre existence.

Et de temps en temps, la presse fait même de l'eau un sujet économique : on nous révèle des scandales autour de sociétés privées chargées de la distribution d'eau, qui appartiennent à deux ou trois grands groupes en France, dans une situation de quasi monopole, et qui ont remplacé les anciennes régies municipales pour trouver là des opportunités de gain à la fois exceptionnelles et indécentes. L'eau est devenue un bien précieux, dans tous les sens du qualificatif !

L'eau, toujours l'eau, rien que l'eau. L'air lui ferait peut-être bien concurrence, on se soucie aussi de la qualité de l'air respiré dans les grandes métropoles, en effet, mais l'air reste invisible, impalpable, presque impossible à visualiser. Tandis que l'eau dans sa limpidité et sa transparence incarne une perfection qui pourrait venir à nous manquer et dont nous serions orphelins au point de la chercher partout et de croire la trouver IUFM d'Auvergne n'importe où.

Il est revenu le temps de Marcel Pagnol et de

Manon des sources. L'eau, la quête de l'eau, la protection de l'eau, la bataille de l'eau : nous y voilà ! L'avenir de l'humanité, c'est l'eau. Vraiment ?

Il se trouve cependant que Marcel Pagnol, avec son régionalisme bon teint, ne figure pas dans la littérature française comme l'écrivain de génie derrière lequel tous les autres se prosterneront... Loin s'en faut. Et la littérature justement avec ses écrivains n'a eu de cesse de construire pour l'homme cultivé des images à même de remplir son esprit, pour le façonner, pour l'aider à être, pour le rendre homme justement. Des images bien plus riches que celle d'une eau dont on aurait d'abord besoin pour cultiver son petit lopin de terre...

La littérature, c'est cet espace qui s'offre à l'humanité pour lui permettre d'advenir, pour l'aider à se construire dans des représentations, des conceptions, des images qui l'éloignent alors toutes des réalités les plus prosaïques, les plus élémentaires, les plus basement vitales.

Or, le règne nouveau de l'écologie introduit de nouvelles mythologies dans notre société post-moderne, au sein même de nos modes de pensée. L'eau constitue l'une d'elles. Ce sont nos conceptions de l'homme et du monde qui en sont peut-être transformées en ce moment même. La vie en société, les principes tyranniques d'une nouvelle morale sociétale, plus ou moins laïque, plus ou moins héritière d'une religion chrétienne - dont on retient ce qui semble commode - et en un mot le pouvoir écologique nouveau, donc - comme une bonne conscience facile, donnée à ceux qui n'ont plus d'autre morale - viennent construire et imposer de nouvelles représentations. Le désordre littéraire contre l'ordre écologique ; l'inventivité créatrice contre la raison unique : l'eau au carrefour de ces rencontres en forme de confrontation devient un exemple assez significatif d'une société qui se construit des repères à toute vitesse, faute d'avoir su transmettre ses valeurs classiques.

L'eau est pure, l'eau purifiée : vénérons l'eau. C'est en quelque sorte, et sans le caricaturer à outrance, le discours ambiant au sein des sociétés développées. Un discours qui privilégie les éléments naturels, la sauvegarde de la planète, la protection de la vie, autant de considérations forcément consensuelles pour les membres d'une société humaine sans quoi le penchant suicidaire lui deviendrait la seule alternative. Alors tout le monde s'entend sur de tels discours, et les individus se retrouvent en masse dans des manifestations de toutes

sortes puisqu'on ne peut pas ne pas vouloir sauver la planète. N'est-ce pas ?

Ce faisant, on donne à l'esprit humain un nouveau grain à moudre, qui n'est pas bien savoureux. Construire une pensée et un idéal sur des considérations frappées du seul bon sens, sans puissance évocatrice, sans aucune capacité à fabriquer du rêve, et de l'idéal, et du dépassement de soi, et du dépassement de la contingence, tout cela ne peut nous mener bien loin...

L'homme a besoin d'images, de représentations, de mythes. Et l'eau, en tant qu'élément fondamental de la vie, incarnait jusqu'à ce jour d'autres images, d'autres représentations, d'autres mythes. Ou plutôt : elle incarnait des images, des représentations, des mythes, ce qui n'est alors plus le cas, selon nous.

C'est donc une autre mythologie de l'eau que nous voudrions rappeler ici en opposition à ce regard manichéen, simpliste et réducteur du seul discours écologique parce que la littérature a beaucoup plus à dire.

L'eau en littérature, pour nous, c'est par exemple l'eau des pluies diluviennes qui accompagnent Jeanne à sa sortie du couvent, au début du roman de Guy de Maupassant, *Une Vie*. Il pleut des trombes, l'humidité ravage les corps, vieillit et rhumatisants des parents, le ciel gris est terrible mais Jeanne revit, sortie de sa prison éducative. Le bonheur est pour très bientôt, elle le croit. Elle revit contre l'eau, dont il faut se protéger, qui représente le monde extérieur et ses dangers, des dangers qui attirent pourtant et dans lesquels elle pourrait si vite se noyer.

En littérature, l'eau est terrible, elle enferme derrière les barreaux de ses gouttes, elle impose les ravages d'un temps qui ne nourrit pas mais qui ronge. Elle rappelle sans hésitation la poésie de Baudelaire, ce « *roi d'un pays pluvieux* » qui vit si douloureusement « *quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle* », « *la pluie étalant ses immenses traînées / D'une vaste prison imite les barreaux* ». Elle annonce la poésie pongienne de *Pluie*, poème liminaire du *Parti pris des choses*, ouverture sur une matérialité oppressante, et celle plus inquiétante encore de *De l'eau* où se dit une troublante conception de l'élément aqueux, à la fois asservi et insaisissable, une eau « *folle* », « *hystérique* », qui laisse « *des taches informes* », sorte de femme perdue qui pourrait bien nous perdre.

L'eau est un personnage littéraire.

Sa complexité, sa dimension contradictoire,

la richesse de ses représentations invitent de fait l'écrivain à s'en emparer pour dire sa vision de l'humain et du monde. L'eau est aussi un symbole littéraire.

La littérature française au dix-neuvième siècle, puis ses héritières voient donc dans l'eau un danger, une perte, une déliquescence. On s'y noie, on s'y perd, on disparaît dans l'eau. On coule et on s'abîme dans les étendues démesurées des mers et des océans, on part pour des ailleurs dont on ne reviendra pas. On peut tous devenir des Paul privés de leur Virginie ! Ou bien encore : l'eau véhicule le pire, elle porte le grand bateau blanc qui, sur la Seine, conduit le Mal jusqu'à nous, le Horla par exemple... Maupassant encore !

En même temps, l'eau est celle des larmes versées sur la tragédie d'une vie incapable de satisfaire un esprit exigeant et un cœur ouvert et la littérature s'est plu à des paysages états d'âme qui confondaient nombreux pleurs et pluies. Oui, l'eau est tragique. C'est une vie qui nous échappe, qui file entre nos doigts, qui disparaît pour ne plus jamais réapparaître.

C'est pourquoi cette littérature-là, qui montre la tragédie d'une eau de désespoir, chérit aussi cet élément en lui faisant une place toute privilégiée. Objet de nombreux paysages états d'âme, l'eau s'accorde avec l'expression littéraire. On ne sait bien écrire que ce qui ne va pas, on n'écrit qu'avec peine, et sans grand intérêt, sur le bonheur. C'est la pluie qui se dit, pas le soleil ! Il est bien normal que la littérature fasse la part belle à l'eau et redoute, terrifiée, le beau temps. Les littérateurs craignent le soleil que notre société actuelle appelle de ses vœux et espère chaque matin et chaque soir, à l'occasion du moindre bulletin météorologique. *Rassurez-vous, demain, le soleil brillera sur toute la France...* Mais pourquoi se rassurer ?

Le beau temps ne garantit pas le bonheur, pas celui de l'écrivain en tout cas.

Et c'est là une contradiction fondamentale entre les valeurs de notre société occidentale développée et celle d'une littérature classique : le rapport à l'eau et au soleil est inversé, et contradictoire. On aime le soleil qu'on voudrait exclusif mais on ne cesse d'évoquer les bienfaits de l'eau et on ne parle plus que d'elle quand la littérature, de son côté, raffole de l'eau pour en faire l'image utile, sinon facile, à dire toutes les souffrances conséquentes !

Pourtant, la littérature devient inaudible devant d'autres voix plus fortes. Le temps est revenu d'une eau nécessaire à la vie, qui la purifie et en symbolise l'existence, sinon

la naissance. On cherche bien de l'eau sur la planète Mars pour espérer y trouver la moindre forme d'existence... L'eau est à nouveau une eau baptismale. Les actions humanitaires au Tiers-monde visent, nombreuses, à favoriser l'accès à une eau vitale quand on développe dans les pays riches la thalassothérapie, les bains de jouvence de toutes sortes, les régimes organisés autour de la consommation d'une eau bienfaisante. Les stations thermales connaissent encore une belle santé, comme un renouveau possible en tout cas, même en Auvergne ! Et chacun de jurer par les valeurs hygiénistes, les canons d'une nouvelle beauté filiforme et les principes d'un soin inégalé et pourtant toujours insuffisant apporté à son propre corps !

Le discours écologique au sens large n'en finit plus de se développer et de se faire entendre : il occupe tous les esprits, toutes les attentions, toutes les politiques. Il nous fait changer de société pour notre plus grand bien, prétend-il, juge de lui-même.

Et pourtant il réduit notre imaginaire.

Que sont devenues les mers déchaînées, les tempêtes meurtrières, les océans géoliers de prisonniers insulaires ou d'amants séparés à jamais ? L'imagination littéraire tarit qui fait de l'eau un objet informe, impossible à maîtriser et à posséder, et donc déroutant, donc dangereux, sinon mortel. Le puissance créatrice semble désormais contenue et réduite bientôt à un silence de plus en plus assourdissant. Insupportable. Elle ne peut plus se faire entendre. Nous sommes parvenus à une époque où les deux discours, littéraire et écologique, s'affrontent. Comprendons-nous bien : nous entendons ici par discours écologique l'ensemble de ces propos qui ne prennent en compte que les principes de réalité, les faits matériels, les vérités scientifiques - que nous ne discutons pas (forcément) - mais qui pour être entendus ont, et c'est nouveau, décidé de travailler l'imaginaire, de bâtir une nouvelle imagerie pseudo-poétique, de proposer de nouvelles représentations idéelles. Quitte à transformer les idéaux...

Qu'il faille lutter contre la pollution ne nous semble pas stupide. Qu'il ne faille plus parler que de cela, que l'on doive tout organiser en fonction de cette priorité - qu'en était-il il y a dix ans ? - nous amuse davantage mais ce qui nous inquiète, ce que nous discutons ici, ce que nous voudrions éviter, au fond, c'est que cette bataille écologique marche sur les plates-bandes de la littérature en construisant un imaginaire au rabais, constitué d'images impersonnelles mais que

tous s'approprieraient, de clichés trompeurs et simplistes qui ne renverraient à rien de vécu et de pensé réellement, qu'à une conception universalisée et rendue consensuelle de l'existence.

On fait rêver sur les mêmes lagons aux eaux transparentes, on renvoie aux mêmes rivières de campagne sous un ombrage verdoyant, les pieds dans l'eau, les poissons heureux autour de nous, on célèbre les mêmes spectacles naturels : pas un typhon, une tornade ou un simple orage un peu violent pour ne pas avoir ses images à la télévision afin qu'une fois encore l'eau, qu'on nous demande d'apprendre à aimer, puisse aussi faire peur ! Comme pour mieux la vénérer, elle, cette eau faite symbole d'une nature formidable, mise en danger par le dernier des vauriens qu'est l'homme enfin décidé à changer ! On joue avec nos sentiments, avec nos inclinations, avec nos rêves.

Et l'eau apparaît tel un révélateur de cette nouvelle construction de la pensée humaine au cours des dernières années. Elle nous rappelle la perte d'influence de la littérature en une société où les références spirituelles, artistiques et finalement mentales, psychologiques au fond, évoluent trop vite pour profiter encore des conceptions précédentes. L'eau est dorénavant comprise selon des approches et des représentations que la littérature ne prend plus à son compte. Les références mythologiques semblent se perdre à jamais, les grands textes littéraires classiques resteront méconnus et même la littérature des deux derniers siècles, la plus actuelle encore, la plus facilement comprise, et enseignée, perd de son pouvoir d'influence. Notre société se construit d'autres références, elle se propose d'autres valeurs, que le temps même n'a pas encore éprouvées. De quoi parle-t-on ? On ne sait plus.

Mais la télévision, elle encore, nous montre un animateur écologiste, Nicolas Hulot par exemple, ou d'autres, embarqué sur des mers lointaines, qui nous demande de bien vouloir protéger de petits poissons superbes, des coraux exceptionnels ou des plages vierges - ou presque - dont on ne soupçonnait même pas l'existence et que la plupart d'entre nous, de surcroît, ne verront jamais de leurs yeux... Les images se multiplient autour de l'eau dont on nous montre les plus belles représentations, choisies et donc subjectives, de plus en plus loin peut-être de la réalité, mais il nous faut adhérer aux discours que l'on nous donne à entendre et aller se coucher enfin, l'esprit empli de rêveries formatées à notre intention.

Qu'est-il advenu du lecteur passionné pour qui l'évocation d'une plage inondée de soleil rappelle d'abord Meursault à Alger, une après-midi de baignade, un lendemain d'enterrement, à quelques heures d'un crime qui fera basculer une existence entière ? Qu'est-il advenu de l'enfant qui lit un simple roman autobiographique, comme *Vipère au poing* de Hervé Bazin, et pour qui le désir de tuer, rencontré pour la première fois de sa vie, sera à jamais lié à l'image d'une rivière angevine où l'on faisait une petite partie de barque ? Qu'advient-il encore du lecteur passionné de Flaubert pour qui l'eau est d'abord représentée par la Seine qui coule en bas du pavillon de Croisset et dont l'épistolier parle si souvent, par les plages normandes, aussi, celle de Trouville par exemple où la rencontre romantique avec Elisa se produit, par les falaises d'Étretat qui surplombent la Manche déchaînée sous les pieds de Bouvard et Pécuchet ? Qu'advient-il de tous ces lecteurs si les représentations de l'eau ne sont plus construites et véhiculées par la littérature ou les arts en général mais par un discours politico-idéologique à tendance écologique ?

On nous demande d'adhérer à de nouvelles valeurs alors même qu'il semble être question d'abandonner celles qui étaient les nôtres jusqu'à une date récente. Dans l'éternel débat rousseauiste, l'eau apparaît aujourd'hui comme l'enjeu ultime du combat entre Nature et Culture. Elle traduit une inculture - qui lit encore Gaston Bachelard ? - pour mieux révéler l'affirmation d'une sous-culture. La photographie publicitaire remplace la peinture, le slogan la littérature. Le fait s'impose, la réalité devient première. La construction intellectuelle et la création artistique disparaissent faute d'être jugées encore utiles en une société où tout s'évalue en terme d'efficacité. Il convient de protéger l'eau pour pouvoir encore cultiver des plantes dans quelques années, et se nourrir, pour pouvoir encore la boire aussi. Mais convient-il toujours, sinon plus que jamais, de rêver l'eau, de l'imaginer, de la dire autrement que par ce à quoi elle sert ? Non. Convient-il encore de nourrir les esprits ? Ce ne semble plus possible. Prise dans la gangue des discours publicitaires, des images touristique-écologiques et des points de vue redondants de la bien-pensance, c'est la capacité même à imaginer et à imaginer autrement qui s'amenuise sous nos yeux. On ne rêve plus l'eau quand il nous est dit comment considérer l'élément. Parce que l'eau est essentielle, on a confondu son statut et sa représentation : l'un, élémentaire, n'induisait pas que l'autre, ou plutôt les autres, soient rendues aussi élémentaires.

En protégeant l'eau de cette manière, c'est un peu de l'homme qu'on détruit. Tous les consensus et tous les diktats, toutes les simplifications et toutes les généralisations, tous les empressements moraux et tous les discours hâtifs parviendront-ils à gérer le fait et la réalité quand il s'agit dans le même temps, avec beaucoup d'inconscience, de perdre le pouvoir de l'imaginaire ? Redouter le pire n'est pas critiquable... et rêver qu'encore le littéraire dirige seul nos représentations des quatre éléments - l'eau, l'air, la terre et le feu - nous semble de la plus évidente légitimité : ce n'est qu'à l'artiste qu'on peut abandonner l'essentiel !

EAU ET FEMME, ENTRE SYMBOLIQUE ET VALEURS FÉMININES.

Céline Hervé-Bazin,

CELSA (SORBONNE)

« Il n'y a pas de différence entre l'eau et la matière première même : la Mère »¹. Le ton est donné par Paul Claudel pour qui l'eau est le lieu du premier amour : la Mère. Image recherchée de la figure maternelle, de la jeune fille dissoute, de la nymphe séduisante, de la sirène dangereuse ou de la mer impétueuse ; les portraits dressés de l'eau par les Hommes sont synonymes de valeurs. Pure ou purificatrice pour le religieux, rare pour l'homme du désert, imprévue et chérie par le marin ou encore, mystérieuse et impalpable pour le poète, l'eau est un caractère féminin bien trempé... Derrière la symbolique féminine aquatique, ce sont les valeurs attribuées à la femme qui coulent avec l'eau.

Immuable, indolore, incolore et sans saveur, l'eau est un « ligamen », une bande selon l'étymologie latine qui veut dire, lier deux entités. Fonction essentielle du liquide transparent, l'eau, « reliante » selon Gaston Bachelard, crée du lien entre deux dimensions : le temps et l'espace. Liaisons heureuses et dangereuses entre les Hommes, l'eau exerce un transfert symbolique essentiel à travers les générations et entre les cultures à une époque donnée. Un lien où les images de la femme renvoient à la « vie » transmise par l'eau et la femme.

Dans le contexte actuel de menaces sur la ressource et de promotion du rôle de la femme de sa gestion, s'interroger sur eau et femme à travers une approche symbolique pourrait révéler en quoi notre rapport à l'eau est encore teinté des croyances et pratiques anciennes. Le discours eau et femme est

en effet un symbole de développement, un créneau en faveur du développement durable et un discours que la scène internationale s'est réappropriée en matière de gestion de l'eau. De la conférence de Dublin en 1992 à Beijing en 1995 ou le 4^{ème} Forum Mondial de l'Eau de Mexico en 2006 ; les femmes sont considérées comme des gestionnaires indispensables au secteur de l'eau.

C'est à travers les multiples figures de l'eau en général, et féminines plus particulièrement, que se croisent symboliques de l'eau et représentations de l'image de la femme. Derrière les personnages clés et récurrents retrouvés au fil des croyances, l'entrée eau et femme est révélatrice de l'image et du rôle de la femme dans nos sociétés actuelles dont il faut chercher « les liens symboliques qu'elle (l'eau) crée sur l'axe du temps »². L'enjeu est alors de comprendre en quoi notre imaginaire révèle des valeurs actuelles sur l'eau et les femmes.

LA MER AMBIVALENTE, FEMME INCONNUE ET LAIT MATERNEL

« Tout comme l'eau pure représente le Bien, l'eau impure représente le Mal »³. Bien ou mal, salvatrice ou mortelle, abondante ou rare, attendue ou redoutée ; l'eau est porteuse de représentations autant contradictoires que réversibles. Duale, l'eau associe valeurs opposées tant dans la symbolique religieuse que dans l'imaginaire issu des mythes et mythologies existants que la mer nourrit.

Lieu épars et inépuisable, aussi changeante que magnifique, la Mer est une figure

1 Paul Claudel, « Cinq grandes odes », cité par Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : C.I.EAU, 2001, p. 19.

2 Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : C.I. EAU, 2001, p. 27.

3 *Ibid.*, p. 20.

religieuse essentielle. Antithétique, dans *Le Coran*, la Mer profonde est associée aux ténèbres, à l'obscurité et au caractère inconnu et redoutable de l'Océan⁴. Encore, dans l'épisode de Jésus marchant sur les eaux, elle devient rassurante dès le retour du fils de Dieu. La mer est la personnification symbolique des attributs contradictoires d'une eau bienveillante et malveillante.

Manifestation de la Providence au Moyen-Age, elle détient une force qui dresse les limites des Hommes comme « les ondes de tempêtes (le *Sturmflut*, unissant forces du vent et forces de la mer), dont l'Occident garde des souvenirs angoissants et des traces durables »⁵. Cette force est synonyme de violence, « un des premiers schèmes de la colère universelle »⁶. Figure du Diable et étendue apaisante, ses créatures marines représentent Mal et force séduisante.

Les sirènes par exemple, créatures de la mythologie grecque sont représentées en mi-femme, mi-oiseau ; leur chant envoûtant attire les marins amenant leurs navires à se fracasser sur les récifs. Dans l'Antiquité, la sirène est un être fabuleux, à tête et torse de femme et à queue de poisson. Elle passait pour attirer, par la douceur de son chant, les navigateurs sur les écueils. Devenue plus douce avec *La Petite Sirène* de Hans Christian Andersen, elle devient un sujet poétique aimé des poètes comme dans la *Loreley*⁷.

Les attributs de la sirène caractérisent ceux de la Mer ambivalente, celle qui nous attire et pourtant redoutée. Cette personnification de la femme est résumée par Victor Hugo où « la mer est une femme imprévisible dont la nature profonde reste secrète pour les humains. Douce et superbe, elle mérite les madrigaux que lui adressent les bourgeois. Gaie, aucun élément ne peut afficher une apparence aussi joyeuse ; lorsqu'elle soupire, pendant que le récif chante, elle est l'image même de la sérénité. Mais c'est aussi un être cruel et hypocrite, un être qui cache son impatience derrière un calme apparent »⁸.

Dans cette même ambivalence, la Mer est

4 *Le Coran*, sourate 24, 40.

5 *Exposition BNF*, « *La mer, terreur et fascination* », Paris : 2004.

6 « *Le Thème littéraire* », *Exposition BNF*, « *La mer, terreur et fascination* », Paris : 2004 et Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti, 1942, p. 194.

7 *Guillaume Apollinaire*, « *La Loreley* », 1902.

8 *Victor Hugo*, *Les travailleurs de la mer.*, p. 139-140 cité par *Michel Roux*, *L'imaginaire marin des Français. Mythe et géographie de la mer*. Paris : Editions L'Harmattan, 1997, p. 132.

une figure bienfaisante proche de la Mère recherchée pour son réconfort et sa protection dans le panthéon des Dieux grecs, telle à Téthys, la mère de la tétée, des fleuves et de la Mer, qui évoque la substance liquide du lait maternel.

Liquide blanc et laiteux, « la mer est pour tous les hommes l'un des plus grands, des plus constants symboles maternels »⁹. La poésie de la Mer fascine, elle suscite et révèle les rêveries les plus profondes qui rattachent à la mère, en tant que « chant à deux portées dont la plus haute, la plus superficielle, n'est pas la plus enchanteresse. C'est le chant profond... qui a, de tout temps, attiré les hommes vers la mer »¹⁰. Une caractéristique que Gaston Bachelard retrouve chez Jules Michelet où « la poésie de la mer est donc une rêverie qui vit dans une zone profonde. La mer est maternelle, l'eau est un lait prodigieux »¹¹ et chez Saint-John Perse évoquant « les eaux calmes du lait »¹².

Retrouver dans l'eau de la mer, la mère, pose une question inconsciente où c'est toute l'histoire de la civilisation qui se joue ; elle est « la mer aimée, la "vraie", "l'éternelle", celle qui est investie au plan affectif et qui est le lieu de toutes les projections émotives (...) C'est la mer-nourricière, la mer-tempête, la mer-purificatrice, la mer-paysage ; une mer irrationnelle, à la fois mystique et mythique, un espace initiatique, hors de la civilisation et qui rappelle aux hommes leurs propres limites »¹³.

EAU AMÈRE : JUDITH, VISIBLE ET INVISIBLE

« L'eau est métaphore de l'idéal de *La Torah* qui se répand. »¹⁴ Élément concrétisant la Loi de Dieu, l'eau est un élément structurant de la société religieuse et profane. À l'origine de la naissance et de l'organisation de la vie en société, l'eau est un élément qui ordonne l'habitat, la ville et le quotidien de l'Homme.

9 *Mme Bonaparte* « *Le cycle de la mère-paysage* », p. 367 cité par *Gaston Bachelard*, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Librairie José Corti, 1942, p. 133.

10 *Gaston Bachelard*, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Librairie José Corti, 1942, p.133.

11 *Ibid.*, p.137.

12 *Jules Gritti*, *L'eau, mythes et symboliques*, Paris : C.I.EAU, 2001, p. 19.

13 *Michel Roux*, *L'imaginaire marin des Français. Mythe et géographie de la mer*, Paris : Editions L'Harmattan, 1997, p. 15.

14 *Patricia Hidioglou*, *L'eau divine et sa symbolique*, Paris : Albin Michel, 1994, p. 49.

Dans les trois textes saints, l'eau incarne la parole et la loi divines en tant que l'eau est la preuve du pouvoir de Dieu. Dans *Le Coran*, l'eau est l'attribut même d'Allah dont le trône est sur l'eau¹⁵ introduisant une « comparaison entre l'eau et la parole dictée au prophète »¹⁶. Aujourd'hui encore, la Charia désigne la loi de l'eau, une nouvelle « preuve d'une codification fort ancienne chez les Arabes »¹⁷. Dans *La Bible*, l'eau est tout autant la manifestation de la parole de Dieu, elle coule comme les écrits de l'Ancien Testament¹⁸ ou comme la « source de Coré »¹⁹ dans l'épisode de Samson. Surtout, dans la religion juive, c'est l'épisode des tablettes de la Loi qui associe l'eau au droit où les « 613 tables de la Loi, que Dieu envoie à Moïse, sont qualifiées d'averses bénéfiques, apportant salut matériel et spirituel. Elle fait de l'eau une véritable métaphore de la Loi, autrement dit de ce qui est à l'origine même du monothéisme »²⁰.

Rapporté à la femme, Judith illustre les valeurs portées par la femme relatives à droit et eau ; ces dernières oscillent entre visible et invisible. Rappelons son histoire. La ville de Béthulie est encerclée par Holopherne, le Général des armées de Nabuchodonosor et roi des Assyriens qui ont exterminé toutes les nations qu'ils ont pu traverser. Les habitants et les chefs de la ville, désarmés, sont prêts à capituler à cause du manque d'eau²¹. Apprenant cette décision, Judith, veuve pieuse décide d'agir et devient l'instrument actif de la loi divine²².

Choix incompréhensible d'une femme qui entre dans le panthéon des figures héroïques juives, Judith est une « héroïne dans la lignée d'autres personnages comme Yaël ou David, dont la grandeur tient en une formule lapidaire de St Paul : « ce qui est faible dans le monde Dieu l'a choisi pour confondre le fort » (1 Co 1, 27) »²³. Judith, (étymologiquement « la juive ») est la loi sollicitée, celle qui rétablit et établit l'Idéal de la loi (ici, *La Torah*) qui se répand. Elle est la figure principale parmi d'autres femmes liées à l'eau.

15 Le Coran, sourate 11, 7.

16 Denise Masson, *L'eau, le feu, la lumière, Paris : Desclée de Brower, 1985, p. 26.*

17 Mohamed Larbi Bouguerra, *Les batailles de l'eau, Paris : Editions Charles Léopold Mayer, 2003, p. 37.*

18 *La Bible*, Deutéronome. XXXII, 2

19 *La Bible*, Juges 15, 18-19.

20 Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques, Paris : C.I. EAU, 2001, p. 47.*

21 Le Livre de Judith, 7 : 20-22.

22 Le Livre de Judith, 8 : 32.

23 Daniel Doré, « Le livre de Judith ou la guerre et la foi », Cahier Évangile. Paris : Éd. du Cerf, n°132, juin 2005.

Spectres invisibles des trois livres saints, les figures liquides et féminines sont telles à la fiancée du Cantique des Cantiques, « cette femme abstraite des Proverbes se retrouve en fait, tout au long de la Bible, depuis Eve jusqu'à Esther. Les hommes agissent à visage découvert, mais derrière leurs actes se cachent des femmes intervenant en secret, à l'intérieur, sous un voile. C'est là la caractéristique essentielle des femmes de la Bible : elles sont d'une importance décisive, elles dominent, elles déterminent la face des événements sans être vraiment des personnages publics »²⁴. Myriam, Axa, la Samaritaine dans *La Bible*, Yaël ou Esther dans *La Torah* ou encore, Agar et Myriam dans *Le Coran*, ont des destins liés à l'eau. Elles accomplissent la loi de Dieu dans le texte et sur la sphère publique, visibles et invisibles.

Rappelons enfin le pouvoir de l'eau de rendre visible. Dans *La Torah* et *La Bible*, « l'offrande de la dénonciation » dite l'eau amère, permet le respect de la Loi contre la femme adultère. L'eau agit comme un sérum de vérité au service de Dieu, elle devient un vecteur du pouvoir qui célèbre ou punit la femme ; « le rite des «eaux amères» opéré dans la Bible pour circonvier la femme adultère, système d'ordalie qui a eu de nombreux développements dans la juridiction chrétienne médiévale »²⁵.

SANG ET EAU : OPHÉLIE, LA PURETÉ RECHERCHÉE

« Que serait l'idée de pureté sans l'image d'une eau limpide et claire, sans ce beau pléonasse qui nous parle d'une eau pure ? »²⁶ L'eau a une fonction primordiale pour l'Homme : elle purifie. Le mythe de la pureté est celui d'une substance chimique pure, sans souillure, qui lave et restitue ce qui a été perdu.

La purification est ce lien de l'Homme vers Dieu qui le régénère en quittant le profane. Plus qu'un pouvoir distinctif du sacré et du profane, l'eau a le pouvoir de restaurer le lien perdu par la souillure ou le pêché. Ces pratiques se retrouvent dans la religion juive et musulmane. Le Miqvé, par exemple, est un bain rituel juif utilisé pour les ablutions ; « s'y immerger revient à se purifier, à se rendre disponible à la spiritualité, après un temps de souillure »²⁷. Pour les femmes, le Miqvé est

24 Adin Steinsaltz, *Hommes et femmes de la Bible, Paris : Albin Michel, 1990, p. 234-235.*

25 Patricia Hidiroglou, *L'eau divine et sa symbolique, Paris : Albin Michel, 1994, p. 49.*

26 Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière, Paris : Librairie José Corti.*

27 Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboles, Paris :*

un moment essentiel, « l'immersion permet une transformation de l'être ou de l'âme, une disposition à la spiritualité (...) le passage par le Miqvé circonscrit le temps de la sexualité et donc les possibilités de se générer dans le cadre de la pureté familiale »²⁸. Elle permet à la femme de réintégrer la société juive qu'elle avait dû quitter, impure à cause de son contact avec le sang.

Les vertus de pureté de l'eau guident de nombreuses pratiques et croyances au-delà du monde religieux. L'eau détient un pouvoir, une vertu qui relie l'Homme au Supérieur. Jules Gritti rappelle ainsi que « la force de l'eau des fontaines et des sources est d'avoir été de tout temps considérée comme miraculeuse, c'est-à-dire chargée de vertus curatives et capable de lutter contre la maladie et la mort »²⁹. Le caractère du rite prend toute sa valeur, celui de l'espoir d'un renouveau, un référent de sacré dans le profane encore perceptible aujourd'hui dans les centres de thalassothérapie, des espaces où l'on vient prendre les eaux autour d'une « notion fondamentale : celle de pureté »³⁰.

La pureté donne son caractère moral à l'eau comme à la jeune fille dont Ophélie est le symbole. Fiancée malheureuse, figure rêvée de William Shakespeare, elle doit rester pure.

« Si tu te maries, je te donnerai pour dot cette malédiction ; sois aussi chaste que la glace, aussi pure que la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. »³¹

Ces deux comparaisons avec l'état solide de l'eau (la neige et la glace) rappellent la virginité de la jeune fille. Cette vertu est essentielle aux yeux des hommes de la pièce comme lui rappelle son frère, Laërte. Elle ne peut appartenir à un homme où elle serait perdue.

Figure apparentée au mythe de l'onde, le personnage d'Ophélie est nourri de multiples associations symboliques. Nymphes blanches aux traits séducteurs, elle est le lieu même de l'expression de l'eau, un mythe du voyage où l'image féminine est recherchée, une figure de la fraîcheur et de la pureté. Elle est celle qui succède à la mère et que le poète projette comme une substance voluptueuse

C.I. EAU, 2001, p. 51.

28 Patricia Hidioglou, *L'eau divine et sa symbolique*, Paris : Albin Michel, 1994, p. 73.

29 Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboles*, Paris : C.I. EAU, 2001, p. 36.

30 Michel Roux, *L'imaginaire marin des Français. Mythe et géographie de la mer*, Paris : Éditions L'Harmattan, 1997, p. 192.

31 William Shakespeare, *Hamlet. Acte III, scène I*.

et chantante ; « dans la vie de tout homme, apparaît la seconde femme : l'amante ou l'épouse. La seconde femme va aussi être projetée sur la nature. À côté de la mère-paysage prendra place la femme paysage »³².

Substance idéalisée, Ophélie est la substance liquide par excellence. Elle incarne la pureté par la blancheur de leur peau³³ et sa virginité symbolisée par l'hymen intact qui n'a pas encore coulé et qui, une fois déchiré, concrétise le désir de l'homme qui disparaît avec lui. En perdant son sang virginal, elle perdrait ses attributs évocateurs qui font d'Ophélie un être voué à la mort ; « la douce Ophélie, la sacrifiée d'Hamlet, est alors une figure vouée à flotter dans un long souvenir d'innocente morte. Tout au long de sa pièce, William Shakespeare ne cesse de souligner le lien entre femme, la mort... Et l'eau »³⁴. Cette relation entre femme, eau et mort est au cœur de l'inspiration poétique et du mythe d'Ophélie. Le sang, la perte de l'hymen, sépare la jeune femme dissoute, jamais atteinte, et la femme, objet répulsif et mal compris avec ses pertes de sang cycliques et malfaisantes. Ophélie en mourant dans l'eau et sans avoir perdu le sang de l'hymen est la vierge qui garantit la pureté de l'eau et sans danger pour l'Homme. Ophélie garantit à l'eau, la pureté recherchée.

DEPUIS LE JARDIN D'ÉDEN : LA TRANSMISSION D'ÈVE

« Héritier : de l'eau, bain de vie au sens multiple, lui est transmise. »³⁵ Autour de l'eau sont transmises des valeurs essentielles, des qualités qui doivent guider et caractériser la femme. Cette transmission est symbolisée par des lieux dans les textes saints notamment, le puits.

Rebecca, Séphora et Rachel rencontrent leur destin près d'un puits ou encore, Agar et Maryam sont sauvées près d'un puits. Autour de ce point d'eau, deux valeurs essentielles sont transmises. La première est celle de la rencontre menant au mariage et la seconde est celle de la charité, un acte à généraliser

32 Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Librairie José Corti, 1942, p. 144.

33 Voir les représentations picturales d'Ophélie de John Everett Millais, Eugène Delacroix, Odilon Redon ou Michel Cure.

34 Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboles*, Paris : C.I. EAU, 2001, p. 17.

35 A. Granger, *Analyse critique de « Julien le Fidèle ou le banquet des démons »*, www.e-literature.net - Régis Debray, *Julien le Fidèle ou le banquet des démons*, Paris : Gallimard, 2005.

à celui du don de l'eau. Dans *Le Coran*, l'épisode d'Agar prend une signification supplémentaire. Le fils qu'elle porte est Ismaël, le père de la lignée du prophète Mahomet ; « le murmure de l'eau « zam zam » donne son nom au premier puits sacré de l'Islam : le Zam Zam. Il est la preuve que Dieu a entendu Ismaël et lui a envoyé son eau divine »³⁶. Pour les musulmans, la prière d'Agar est celle du père du prophète qui la sauve quand il n'est qu'un fœtus dans le ventre de sa mère.

Les faits du puits rappellent la répartition des tâches qui est sous-entendue par les trois textes saints. Dans la Genèse, « ce sont les femmes qui vont puiser l'eau »³⁷. Tâche féminine, « les points d'eau peuvent aussi marquer la distance entre l'univers féminin du lavage (fontaine-lavoir) ou de l'élevage (fontaine-abreuvoir), et l'univers masculin du travail de la terre »³⁸. Le puits est associé à la femme plus particulièrement dans *La Bible* et *La Torah*, « qui a l'époque pastorale, concerne surtout la femme, symbolise la sociabilité, les rencontres, les promesses de mariage (...) l'eau du puits est une eau matérielle à laquelle s'attachent des vertus familiales de transmission liées implicitement aux valeurs d'hospitalité »³⁹.

Ces lieux symboliques de la transmission des valeurs ont une attribution de lien(s) entre les générations c'est-à-dire, une pratique redondante dans le temps qui permet aux valeurs de rester. L'eau, par sa fonction reliante, sert de boussole, de point de repère invariable pour la continuité de la culture et des pratiques. Hors du champ religieux, des lieux d'eau deviennent vecteurs de transmission en tant que « l'eau a toujours mis en jeu l'ensemble de la collectivité »⁴⁰. Le Hammam, par exemple, devenu le lieu des ablutions et assimilé à la Mosquée, est un espace privilégié dans la vie d'un musulman. Pour les femmes, il « est le lieu par excellence de la soirée pour les hommes comme pour les femmes davantage encore que le café, espace presque exclusif des hommes »⁴¹.

Une fonction reliante représentée par Eve, la vivante (Hawwa(h) en hébreu) qui est, selon la tradition, le premier personnage féminin de

36 Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : C.I. EAU, 2001, p. 57.

37 La Bible, La Genèse 24, 11.

38 Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : C.I. EAU, 2001, p. 38.

39 Patricia Hidiroglou, *L'eau divine et sa symbolique*, Paris : Albin Michel, 1994.

40 Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : C.I. EAU, 2001, p. 42.

41 Patricia Hidiroglou, *L'eau divine et sa symbolique*, Paris : Albin Michel, 1994, p. 152.

La Torah et *La Bible*. Seulement mentionnée comme l'épouse d'Adam dans *Le Coran*, Eve est la mère de l'Humanité et celle qui apporte le changement en croquant le fruit de l'arbre de la connaissance. Cet acte condamne l'homme et la femme à quitter le jardin d'Eden⁴². Au-delà du débat sur sa responsabilité, c'est la symbolique du personnage d'Eve et de son acte qui font d'elle un personnage de transition.

En tant que donatrice de vie, l'acte d'Eve prend une signification symbolique à travers le jardin d'Eden. Ce jardin paradisiaque représente, dans l'imaginaire collectif, le lieu de résidence parfait dans les trois religions. Dans *La Torah*, un fleuve à quatre bras coule dans le jardin d'Eden où se baigne Adam pour retrouver son lien originel avec Dieu. Le jardin d'Eden symbolise le retour à la femme vierge et pure, celle qui n'a pas succombé à la tentation et qui relie au Supérieur. Eve, avant d'être tentée par le serpent, est bien une vierge pure. Dans cette lignée, elle incarne la femme idéale que Rebecca, Rachel ou Sephora représentent. Le puits ou le fleuve de l'Eden devient le lieu de l'héritage des valeurs que la femme protège. Eve, mère de tous les vivants s'est rachetée en donnant naissance, « peut également représenter la vie car elle s'affranchit des règles édictées pour engendrer de nouvelles possibilités et d'autres voies favorisant l'autonomie du sujet »⁴³. Elle symbolise la transition et la continuité.

L'EAU DE LA VIE : LA MÈRE, MATRICE ORIGINELLE

« L'eau est, par excellence, le principe fécondant, le germe de toute chose. »⁴⁴ En termes symboliques, l'eau est à l'origine de la vie. Matrice de vie et principe fécondant, l'eau est le liquide de l'union, de la séparation des sexes et de la genèse de l'être. Une matrice originelle où la fécondité maternelle est principe conducteur de la force symbolique.

Dans les trois textes, l'eau est l'élément qui permet la création des deux sexes et de la vie animale et végétale⁴⁵. Dans la Genèse, il est mentionné que « l'esprit de Dieu planait sur les eaux ». Pour Denise Masson, « cet esprit

42 La Bible, La Genèse 3, 21-24.

43 P. Perrault, « Le Jardin d'Eden comme symbole féminin de la grossesse ». *Interbible*, juin 2005.

44 Jacques Bethemont, « L'eau, le paradis, l'enfer », *Les Actes du FIG 2003 : Saint Dié des Vosges*, 2003.

45 *Le Coran*, sourate 25, 54 ; sourate 24, 45 & sourate 6, 99.

est, d'après la traduction littérale de l'hébreu, le souffle vivificateur, l'énergie primordiale qui donne à l'eau sa fécondité »⁴⁶. L'esprit qui plane sur les eaux et la séparation de celles-ci est en réalité, la séparation des principes mâle et femelle instaurant la différence entre sexes et le rôle de chacun⁴⁷. L'eau, divisée en deux sexes, est la seule qui puisse donner la vie, « lorsque la terre est seulement arrosée par ses propres eaux, eaux féminines (Pirqé R. Eliézer 5), il ne s'agit pas d'une pluie de bénédiction comme dans le cas de l'union avec les eaux masculines »⁴⁸ ; une symbolique de vie retrouvée dans nombre de civilisations.

Dans la mythologie grecque, l'eau féconde est double à travers l'image de Thétys et Okéanos. Ce couple représente l'alliance pour la vie et rappelant que l'eau est masculine et féminine. Ensemble, l'eau masculine et féminine est issue d'« un processus ambigu et d'une cosmogonie à l'autre, ce principe aqueux et fécondant peut être féminin ou masculin : féminine, l'eau maternelle et laiteuse qu'évoque Gaston Bachelard en citant Edgar Poe et Saint-John Perse ; masculin, le sperme du dragon chinois ou malais incarné par l'Empereur, qui féconde rituellement la terre. Basée sur ce même principe de virilité aqueuse, la tradition aussi bien auvergnate que germanique ou mélanésienne, recommande aux jeunes filles de ne pas s'approcher des fontaines une fois la nuit tombée, de crainte d'être fécondées par le principe viril de l'eau »⁴⁹.

Si cette séparation de l'eau met en avant la matrice originelle où se mêlent les deux principes sexuels, prédomine le principe de la mère où « tout liquide est une eau ; ensuite toute eau est un lait »⁵⁰. Ce lait résume la vertu de l'eau comme la substance liquide de la Mère « un ultralait, le lait de la mère des mères. Paul Claudel brutalise en quelque sorte les métaphores pour aller d'une manière fougueuse, immédiate, à l'essence. « Vos sources ne sont point des sources. L'élément même ! La matière première ! C'est la mère, je dis, qu'il me faut ! »⁵¹.

Ce principe nutritif de l'eau a une double fonction, il projette et rappelle un élément concret. L'imaginaire collectif ou personnel est donc plus fertile, réel et récurrent quand il provient d'une expérience vécue. Ainsi, pour Gaston Bachelard, « l'imaginaire ne trouve pas ses racines profondes et nourricières dans les images ; il a d'abord besoin d'une présence plus proche, plus enveloppante, plus matérielle »⁵². L'eau à travers la symbolique du lait devient un lien inconscient vers un lieu substantiel, matérialisé, vecteur de représentations fortement ancrées dans la logique de transmission sociale.

« Et il n'y a pas de différence entre l'eau et la matière première même : la Mère »⁵³ ; un symbole de vie et de fécondité dont le liquide amniotique est le premier vecteur. Liquide qui protège le bébé des chocs et où grandit l'enfant à naître, le liquide amniotique est le lieu initial de toute vie. Il confère à la femme et à l'eau ses vertus de fécondité et vie. Il pose un lien eau - féminin traditionnel où l'eau est, en effet, « perçue comme un élément de fertilité : il donne la vie, tout comme la femme. Cette association pourrait venir du fait que la femme donne la vie grâce à l'eau - le liquide amniotique contenu dans l'utérus. L'eau est fluide, changeante, elle guérit et porte la vie - toutes ces caractéristiques étant traditionnellement féminines »⁵⁴.

Cette substance liquide devient le lieu subjectivé du retour à l'état premier qui correspond au premier amour. Dans le cadre de l'imagination et de la poésie, cette symbolique de l'eau est la fécondité des souvenirs, du retour à l'enfance, une « symbiose symbolique entre l'eau et l'enfance qui n'est plus à démontrer, tant la valeur d'eau primordiale du liquide amniotique est connue »⁵⁵. Derrière l'eau de la vie, symbolique forte, c'est la matrice originelle, celle qui porte le liquide amniotique qui s'offre à l'imaginaire et à l'inconscient. Ici, la mère devient le symbole de la fécondité et le liquide, une force objectivée qui fait de l'eau, un symbole de vie par excellence.

46 Denise Masson, *L'eau, le feu, la lumière*, Paris : Desclée de Brower, 1985, p. 17.

47 Patricia Hidirolou, *L'eau divine et sa symbolique*, Paris : Albin Michel, 1994, p. 37-38.

48 *Ibid.*, p. 38.

49 Jacques Bethemont, « L'eau, le paradis, l'enfer », *Les Actes du FIG 2003 : Saint Dié des Vosges*, 2003.

50 Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Librairie José Corti, 1942, p. 135.

51 Paul Claudel, « Cinq Grandes Odes », p. 48 cité par Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur*

l'imagination de la matière, Paris : Librairie José Corti, 1942, p. 144.

52 Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Librairie José Corti, 1942, p. 139.

53 Paul Claudel, « Cinq grandes odes » cité par Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : CIEAU, 2001, p. 19

54 Unesco, « Eau et visions du monde : eau et mythologie », *Journée Mondiale de l'Eau*, Paris : Unesco, 22 mars 2006.

55 Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : C.I. EAU, 2001, p. 43.

CONCLUSION

« L'affinité des femmes avec l'eau est évidente sur le plan symbolique profond. »⁵⁶
De cette affinité émergent des valeurs et des caractéristiques féminines qui guident les représentations sur la femme. L'eau, élément culturel fort, élément de vie qui structure l'organisation des sociétés est un « lien consubstantiel entre la culture et la société, la maîtrise de l'eau, quelle que soit la société considérée, suscite des structures mentales et sociales »⁵⁷. Derrière des figures clé, les qualités d'une femme pure, droite et maternelle ou au contraire, inconnue, mystérieuse et dangereuse se dressent comme des valeurs qui définissent la femme.

De ces images, le caractère de fécondité et de matrice originelle impose l'eau comme un liquide - féminin - essentiel à la vie. L'eau, liquide vitale, liquide de vie se confond avec la femme, la mère, la mer, le lait, la pureté ou la loi, la transmission, l'action, la conservation. Les valeurs de l'eau féminine place un lien profond et inconscient entre eau et femme retrouvé dans les perceptions liées à l'hygiène et souvent citées comme expliquant le lien particulier entre eau et femme aujourd'hui. Ce lien se concrétise dans la gestion de l'eau par la femme qui s'occupe autant de la corvée d'eau que de garantir la qualité de l'eau donnée à ses enfants. Les liens symboliques et imaginaires de l'eau replacent la fonction nourricière du rôle de la femme dans le cadre de celui d'un rôle profondément lié à la vie et sa transmission.

Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Librairie José Corti, 1942, p. 139.

Paul Claudel, « *Cinq grandes odes* » cité par Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : CIEAU, 2001, p. 19

Unesco, « *Eau et visions du monde : eau et mythologie* », *Journée Mondiale de l'Eau*, Paris : Unesco, 22 mars 2006.

Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : C.I. EAU, 2001, p. 43.

Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Librairie José Corti, 1942.

Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : C.I. EAU, 2001.

⁵⁶ Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Librairie José Corti, 1942.

⁵⁷ Jules Gritti, *L'eau. Mythes et symboliques*, Paris : C.I. EAU, 2001.

POUR UNE ESTHÉTIQUE DU FLOTTEMENT : L'EAU DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE.

PHILIPPINE BARBARA CHARLOTTE CRUSE

LA SORBONNE PARIS IV

Dans *L'Eau et les Rêves* de Gaston Bachelard, nous lisons : « *L'eau est vraiment l'élément du transitoire. Il est la métamorphose ontologique essentielle entre le feu et la terre. L'être voué à l'eau est un être en vertige.* »¹. Dans l'article que nous proposons ici, notre dessein est de considérer l'eau à travers les sphères de la littérature française contemporaine à partir de deux ouvrages, l'un de Jean Philippe Toussaint, *Faire l'Amour* et l'autre de Pascal Quignard, *Villa Amalia*. Ces deux livres d'auteurs français sont parus récemment, en 2002 pour *Faire l'Amour* et en 2006 pour *Villa Amalia*. Ces romans donnent à l'eau des terrains propices à révéler aussi bien ses propriétés symboliques que sa capacité à accompagner le récit en ouvrant des pistes d'analyse sur les personnages et sur les clés des deux textes choisis. Enfin, nous souhaitons montrer pourquoi l'élément eau définit si bien l'époque contemporaine.

Prenant comme point de départ l'expérience en milieu aquatique du narrateur dans *Faire l'Amour* de Toussaint, nous verrons comment ce temps particulier est l'écho de ce qui hante en permanence le cœur du récit. Nous définirons physiquement l'eau qui entoure le personnage. Puis, nous mettrons en perspective la qualité d'écoulement de l'élément eau avec le principe de la pensée et ainsi du temps. De quel temps Toussaint nous parle-t-il sinon de ce présent que nous vivons dans l'angoisse et le vertige ? C'est ainsi que nous verrons que l'eau chez Toussaint intervient comme l'expression d'une esthétique particulière que nous définirons comme celle du flottement, bel et bien propre à définir notre époque. En interrogeant cette thématique, nous inviterons le concept

1 Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*, (Paris : Livre de Poche, 2003), 13.

d'errance en interrogeant les propos et l'expérience du photographe Raymond Depardon. En proposant l'errance comme possibilité d'un nouveau départ, nous considérerons le texte de Quignard *Villa Amalia*. A travers ce deuxième exemple, nous insisterons sur le choix du texte de Quignard d'inviter le personnage à se « jeter dans la mer » tandis que dans le texte de Toussaint, le narrateur se coule lentement et laborieusement dans l'eau de la piscine d'un hôtel de Tokyo. Enfin, nous mettrons en évidence les différences entre les deux eaux des deux textes et verrons comment elles peuvent définir les personnages considérés.

Il est dans *Faire l'Amour* de Jean Philippe Toussaint un moment particulier correspondant à l'expérience de la piscine. Le narrateur après avoir quitté sa chambre qu'il partage avec Marie se rend à la piscine de l'hôtel de Tokyo dans lequel ils séjournent. Marie est styliste et présente ses créations dans le cadre d'une exposition au musée d'art contemporain. Le narrateur l'accompagne alors qu'ils vivent tous deux une crise aiguë dans leur couple. Aussi, en pleine nuit, tourmenté aussi bien par le décalage horaire que par l'incapacité à communiquer avec Marie, le narrateur quitte la chambre et erre dans cet hôtel désert à cette heure avancée de la nuit. Après avoir emprunté un escalier étroit, motif intermédiaire qui permet l'opposition entre le petit et l'immensité du panorama qui se déploie à travers la baie vitrée de la piscine à laquelle il mène, le narrateur se trouve face à Tokyo endormi : « *Tokyo apparut devant moi dans la nuit, comme un décor de théâtre factice d'ombres et de points lumineux tremblotants derrière les baies vitrées de la piscine.* »² Ce décor de

2 Jean Philippe Toussaint, *Faire l'Amour*, (Paris : Mi-

théâtre à la fois mystérieux, artificiel et fragile reflète l'état intérieur du narrateur, évoluant à tâtons dans ces lieux désertés. Décalé par rapport à une certaine réalité, la scène vécue par le narrateur métamorphose la piscine d'un hôtel en un lieu symbolique.

Après une déambulation hallucinée dans les couloirs de l'hôtel, asphyxié par la répétition angoissante des miroirs les rythmant, le narrateur atteint la piscine comme une sphère où il trouve un sursis. Ce moment présente un caractère binaire, provoqué par l'ambivalence entre l'extérieur, Tokyo endormie et l'intérieur, la piscine ; entre la terre et l'eau. Cette binarité est accentuée par l'incision au sein même du tableau très minutieux des bords du bassin de la description de la ville vue à travers la transparence de la baie vitrée. Le texte prend plaisir à nous mener vers les bords du bassin sans nous faire toucher l'eau qui devient par conséquent aussi attirante que dangereuse. Le texte contourne l'eau. Il pose son regard sur la ville durant deux longues pages pour revenir enfin au centre de la pièce : le bassin. Une molle indolence ponctue le passage et anime chez le lecteur une anxieuse impatience. L'eau de la piscine prend dans la nuit l'apparence inquiétante du plomb fondu, du mercure et de la lave. Or, symbole de l'individualité inentamable, le plomb apparaît comme le signe de la matière en tant qu'elle se gorge de force spirituelle. Quant au mercure, il est symbole alchimique universel et la lave, elle, crée un lien intéressant avec la menace du tremblement de terre qui plane sur le texte. Au cœur des trois matières réside une force indéniable qui confère à l'eau l'incidence d'une angoissante étrangeté.

L'eau intervient dans ce passage après un moment de forte tension entre Marie et le narrateur. L'eau induit donc aussi un temps de calme mais non de sérénité qui correspond à l'état intérieur du narrateur. Lorsque ce dernier pénètre enfin dans le bassin, le texte s'attarde moins sur la sensation de bien être qu'il pourrait ressentir que sur « *le contact tiède et humide des froncements caoutchouteux du revêtement sous la plante de mes pieds* »³. Il résulte de ce détail le caractère clinique d'un rapport particulier au monde qui s'allie toutefois à une certaine sensualité émanant du rapport du narrateur avec l'eau lorsqu'il nage :

« Je nageais lentement dans l'obscurité de la piscine, l'esprit apaisé, partageant mes regards entre la surface de l'eau que mes

nuit, 2002), 45.

³ Jean Philippe Toussaint, *Faire l'Amour*, (Paris : Minuit, 2002), 50.

brasses lentes et silencieuses altéraient à peine et le ciel immense dans la nuit, visible de toutes parts, par les multiples ouvertures de la baie vitrée qui offraient au regard des perspectives illimitées. J'avais le sentiment de nager au cœur même de l'univers, parmi les galaxies presque palpables. Nu dans la nuit de l'univers, je tendais doucement les bras devant moi et glissais sans un bruit au fil de l'onde, sans un remous, comme dans un cours d'eau céleste, au cœur même de cette Voie lactée qu'en Asie on appelle la Rivière du Ciel. De toutes parts, l'eau glissait sur mon corps tiède et lourde, huileuse et sensuelle. Je laissais mes pensées suivre leur cours dans mon esprit, j'écartais l'eau en douceur devant moi, scindant l'onde en deux vagues distinctes dont je regardais les prolongements scintillants de paillettes d'argent s'éloigner en ondulant vers les bords du bassin.(...) J'avais fini par me dépandre de moi, mes pensées procédaient de l'eau qui m'entourait, elles en étaient l'émanation, elles en avaient l'évidence et la fluidité, elles s'écoulaient au gré du temps qui passe et coulaient sans objet dans l'ivresse de leur simple écoulement, la grandeur de leur cours, comme des pulsations sanguines inconscientes, rythmées, douces et régulières, et je pensais, mais c'est déjà trop dire, non je ne pensais pas, je faisais maintenant corps avec l'infini des pensées, j'étais moi même le mouvement de la pensée, j'étais le cours du temps. »⁴

Le premier mouvement du passage introduit l'impression presque « sensuelle » presque « palpable » qui émane de l'union du narrateur avec le monde aquatique. L'eau comme la pensée s'écoule et coule à travers le personnage du texte au rythme de ce temps qui est nécessairement parce qu'il s'écoule. Glissant autour des notions d'écoulement, le texte enveloppe les mots et réaffirme la dynamique des fluides. L'eau s'impose au narrateur comme une substance « tiède » et « lourde » de telle sorte qu'en la pénétrant il est totalement envahi. Soutenu par les images du ciel et de l'eau, le texte véhicule l'opposition entre la légèreté de l'air et le poids de l'eau. Aussi, Toussaint, en choisissant le lieu de la piscine et en privilégiant une action en milieu aquatique met aussi à nu le rôle du corps. En ressentant les infimes sensations de son corps dans l'eau de la piscine, le narrateur manifeste le lien entre ce corps mouvant et le mouvement du temps qui coule. L'omniprésence de l'eau dans ce passage du texte liée à l'image héraclitienne de l'écoulement nourrit le besoin constant de l'auteur de nous entretenir du temps.

⁴ Jean Philippe Toussaint, *Faire l'Amour*, (Paris : Minuit, 2002), 50-52.

L'écoulement suggère l'idée d'une réalité en perpétuel mouvement passant entre les berges du passé et de l'avenir à construire.

Olivier Mongin, dans *La Peur du Vide* appréhende l'élément eau comme le signe privilégié du monde contemporain⁵. A partir d'un développement centré sur le long métrage de Luc Besson, *Le Grand Bleu*, Mongin interroge la notion de « flottement ». Epousant l'idée selon laquelle l'eau intervient comme le lieu où l'être est en mesure de faire l'épreuve du vide, Mongin souligne l'expérience de l'eau aussi bien comme une fuite que comme la quête d'un nouveau souffle. Dans le texte de Toussaint, le lecteur assiste à l'étrange expérience du « devenir eau ». Ce moment passé dans la piscine dans le texte de Toussaint nous semble extrêmement important car il met en lumière une esthétique du flottement. Or, cette esthétique décrit avec finesse un monde qui flotte, précisément ce monde qui est le nôtre, livré à l'incapacité et au doute général. Aussi, l'élément eau serait l'emblème de notre époque. L'eau serait l'habitat désormais naturel des sociétés dérégulées, des économies et des attentions, des rencontres et des situations aléatoires. Ce principe du flottement est à mettre en relation avec le concept d'errance. L'errant souligne Raymond Depardon « *se situe dans un espace très particulier, l'espace intermédiaire. A l'espace intermédiaire correspond en fait un temps intermédiaire, une temporalité que l'on pourrait qualifier de flottante. Ce temps flottant est le temps du regard sur l'histoire, où l'errant s'interroge sur le passé en même temps qu'il réfléchit sur son futur. (...) L'errance est certainement l'histoire d'une totalité recherchée* »⁶ Dans le cas du narrateur de Toussaint, il nous semble que c'est au moment de l'expérience de la piscine qu'il trouve la totalité. Ses pensées se fondent dans l'harmonie de l'univers tandis qu'il nage comme en apesanteur. C'est au moment de l'expérience de la piscine que le narrateur prend conscience de sa présence sur la surface de la terre. Or, Depardon souligne « *l'errance n'est ni le voyage, ni la promenade, etc. Mais bien : qu'est-ce que je fais là ?* ». Or, c'est bien cela dont il s'agit lorsque le narrateur de Toussaint dit : « (...) *et j'eus alors fugitivement conscience de ma présence à la surface de la terre, impression fugace et intuitive qui, dans le douceâtre vertige métaphysique où je vacillais, me fit me représenter concrètement que je me trouvais à l'instant quelque part*

5 Olivier Mongin, *La Peur du Vide*, (Paris : Seuil, 1991).

6 Raymond Depardon, *Errance*, (Paris : Seuil, 2000), 12-13.

7 Raymond Depardon, *Errance*, (Paris : Seuil, 2000), 13.

dans l'univers »⁸. L'errance est le passage. Or, l'expérience de l'eau à travers le moment à la piscine du texte de Toussaint résonne comme un rite de passage. Le narrateur, au cœur du vertige qui le parcourt, tend vers ce passage qui, si il le traversait pourrait le libérer mais à quel prix ! :

« Et, jouissant de ce point de vue imprenable sur la ville, je me mis à l'appeler de mes vœux, ce grand tremblement de terre tant redouté, souhaitant dans une sorte d'élan grandiose qu'il survînt à l'instant devant moi, à la seconde même, et fût tout disparaître sous mes yeux, réduisant là Tokyo en cendres, en ruines et en désolation, abolissant la ville et ma fatigue, le temps et mes amours mortes. »⁹

L'errance définie par Depardon se retrouve dans le texte de Pascal Quignard, *Villa Amalia* où l'élément eau est sans cesse présent. Le personnage central du roman, Ann Hidden quitte la France, part pour l'Italie qu'elle traverse et s'arrête à Naples. Cette étape marque le début de la deuxième partie du texte où s'exprime cette errance que nous qualifierons comme positive car créatrice d'un nouvel élan pour le personnage à la différence du narrateur de Toussaint qui vit une errance qui ne va pas vers une nouvelle vie mais appelle la mort : « *elle erra d'île en île, de paroi de falaise en paroi de falaise, sans que jamais elle retournât sur Naples* ». Or, partir c'est mourir un peu. Mais, si chez Toussaint, le narrateur appelle la mort, chez Quignard en revanche Ann Hidden choisit de combattre. Aussi, elle choisit un hôtel sur l'île d'Ischia avec une chambre donnant directement sur la mer et découvre au cours de ces marches solitaires la villa Amalia, la maison jaune, abandonnée sur la falaise :

« C'était finalement assez loin de la plage. Il fallait monter par un petit sentier très ardu, dense, opaque avant de se retrouver face à face avec la façade en pierres noires volcaniques (...) Elle aima avant de penser qu'on pût aimer d'amour un lieu dans l'espace. La maison sur la falaise était presque une maison invisible. (...) Abrisée dans la roche, la villa dominait entièrement la mer. A partir de la terrasse, la vue était infinie. Au premier plan à gauche, Capri, la pointe de Sorrente. Puis, c'était l'eau à perte de vue »¹⁰

Ann Hidden plonge à corps perdu dans l'eau qui éblouit le texte. Elle nage infatigablement dans les eaux de la mer. Elle nage

8 Jean Philippe Toussaint, *Faire l'Amour*, (Paris : Minuit, 2002), 47.

9 Jean Philippe Toussaint, *Faire l'Amour*, (Paris : Minuit, 2002), 49.

10 Pascal Quignard, *Villa Amalia*, (Paris : Gallimard, 2006), 128-129.

énergiquement, utilisant les forces de son corps afin de libérer son esprit : « *la fatigue lui procurait une espèce d'euphorie, d'extase difficile à décrire* »¹¹. La mer devient très rapidement son élément. La mer l'habille, glisse sur ses membres. Un dialogue troublant naît entre elle et l'eau qui l'enveloppe de courant et de puissance.

L'eau détient ici une force magnétique indéniable. Elle est l'alliée du personnage. Elle est l'écrin au sein duquel Ann Hidden peut se laisser à la rêverie et à la solitude créatrice. Plus loin, le texte dit que la nage avait fait d'elle une femme intense. C'est de cette intensité que nous souhaitons parler ici. L'eau recueille dans le texte de Quignard le jaillissement d'une puissante énergie. L'eau est le lieu d'expression des sens. Elle permet au personnage de renaître et de tendre vers un idéal façonné de solitude et de liberté. Or, Bachelard, dans *L'Eau et les Rêves* souligne : « *par bien des voies, la contemplation et l'expérience de l'eau nous conduisent à un idéal* »¹².

Ann Hidden aime s'épuiser dans la mer et ressentir cette euphorie, fruit de la fatigue et de l'immense étreinte entre l'être et la nature.

En revanche dans le texte de Toussaint auquel nous avons fait référence plus haut, le narrateur nage lentement dans la piscine. Ce moment dans l'eau est perçu comme un temps de sursis et non de libération. De plus, l'eau dans le texte de Toussaint se trouve à mi chemin entre l'air et la terre. Elle est à la fois plomb, lave, mercure mais aussi air. L'eau est enfin contenue dans l'espace délimité de la piscine et intégrée au sein d'une atmosphère étouffante. Il fait moite et les odeurs qui s'échappent de ce lieu sont synthétiques.

A travers les deux exemples développés ici, nous avons illustré les propos de Bachelard qui considère l'eau comme substance de vie et substance de mort. Dans le cas du roman de Toussaint, le narrateur se perd dans cette eau composée. Sa pensée s'écoule. Dans le cas du texte de Quignard, le personnage lutte, combat et choisit de vivre. Elle déploie une énergie et explore l'image dynamique de la mer qui est une lutte en soi. L'eau déploie ainsi les ailes de l'imagination dynamique. Elle s'exprime dans l'énergie en ascension que développe le personnage dans l'exercice de la nage quotidienne, discipline qui devient très rapidement une thérapie. Le personnage de *Villa Amalia* combat son malaise et son

vertige. Elle souhaite vivre tandis que le narrateur de *Faire l'Amour* ne déploie plus d'énergie et tend à se laisser disparaître.

L'eau apparaît comme l'élément le plus favorable pour illustrer les thèmes d'association des éléments. Elle se révèle ainsi un outil extrêmement précieux pour analyser les textes qui la font intervenir. Par ailleurs, à travers les exemples que nous avons développés, nous pensons que l'eau est probablement l'élément qui définit le mieux l'époque contemporaine, en invitant l'idée du flottement qui fait écho aux terribles pertes de convictions de nos sociétés contemporaines.

11 Pascal Quignard, *Villa Amalia*, (Paris : Gallimard, 2006), 145.

12 Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*, (Paris : Livre de Poche, 2003), 168.

ÉCOLOGIE ET ALCHEMIE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE, LE CYCLE DE L'EAU. *BRASSÉE D'AVRIL*, MICHEL BUTOR, 1982.

DELEUZE Audrey

UNIVERSITÉ DE PROVENCE AIX-MARSEILLE

« Le décor change.(...) Attention aux couloirs d'avalanches ! Les plaques s'écroulant sur les ruelles découvrent les rouilles des toits. Toutes les eaux vives de l'âme diversifient les registres de leurs orgues : bombardes et tubas, hautbois et voix angélique. L'invasion des primevères sous les pommiers, l'irruption des crocus au-dessus de l'abreuvoir. (...) L'arc-en-ciel plonge sa main septuple dans le pètrin de la vallée ; une marée de cresson envahit les fontaines, les boulots dorent leurs ongles, les êtres teignent les leurs dans les lies des nectars de l'an passé. Frissons dans le chaume, et puis c'est la victoire du vert. Salive du ciel, bavez sur ses cuisses ! Les cimes se poulèchent les babines, et la forêt secoue son poil qui s'attendrit. » (1 *Le Dégel*, p 12).

Brassée d'avril (1) est un recueil de poèmes en prose profondément contemporain que Michel Butor publie en 1982 aux éditions de la Différence, alors que les questions relatives à l'écologie se font plus pressantes, oeuvre qui sera réédité en 2006 dans les *Oeuvres Complètes IV, Poésie*, sous la tutelle de l'auteur et de Mireille Calle-Gruber.

Le recueil se compose de quinze textes poétiques, longs poèmes en prose indépendant les uns des autres, mais véhiculant des symboles communs : la contemplation de la nature comme source de la sagesse, rappelant le *sola scriptura* de la Réforme comme le point de vue de la science ou de la gnose hermétique.

Scénographiant les métamorphoses de la matière, l'action exercée sur elle par l'eau, et l'action exercée sur la planète par l'homme, l'oeuvre débute par un texte qui annonce

une itinérance dans le paysage par le biais du changement d'état de cette matière : *Le Dégel* ouvre l'oeuvre. L'homme y apparaît progressivement.

L'eau est un des quatre éléments aristotéliens constituant le cosmos, représentation mise en doute par les atomistes (Démocrite par exemple), mais qui perdurera jusqu'aux Lumières vis-à-vis de la tyrannie ecclésiastique en Europe, qui clame la vanité de la science depuis quelques siècles déjà. Cet élément est, comme le feu auquel il s'oppose dans l'hexagramme de Salomon, un élément qui symbolise la liberté et la fertilité, car ils sont des fluides que l'hermétisme qualifiera d'ignés, en opposition avec la terre et l'eau qui sont des matériaux que l'on qualifiera de froids et humides. Les éléments ignés ont le pouvoir de modifier la matière. Si le schème du Déluge en pèse la part néfaste, avec le récit mésopotamien de l'*Épopée de Gilgamesh*, jusqu'au symbole chrétien de la punition des pêchés, l'Égypte, qui se nourrit des crues du Nil, percevra la symbolique du déluge différemment.

Mais avant tout, l'eau est la *materia prima*, la matière chaotique qui engendre la vie, ce dans diverses cosmogonies, en Égypte par exemple (*Noun*, la déesse mère), chère à Butor ou en Inde qui participe du syncrétisme égyptien.

Dans la tradition chrétienne, Dieu crée Adam à partir de la terre ; dans la tradition coranique, c'est à partir de l'eau qu'il prend naissance. L'eau exerce cependant un pouvoir sotériologique dans les deux cas, car elle constitue une des matières premières de ces cosmogonies. Car cette matière est à la fois ignée et mercurielle, comme l'air, s'opposant aux matières souffrées telles que

la terre et le feu.

Connaître l'univers dans lequel on évolue est primordial pour les philosophes qui scrutent la nature, tentent de comprendre le monde, tels qu'Aristote, Démocrite, Platon, Eratosthène et Strabon, Plotin... puis Kepler, Galilée, Newton, Jung.

En effet, il s'agit, pour se connaître soi-même de connaître son environnement toujours source d'inspiration, de mythes et de légendes, car il s'agit d'expliquer le paysage et de constituer une carte géographique ou mentale du lieu (étymologie du terme « légende »), afin d'en éviter d'une part les pièges, et d'autre part d'en connaître les lieux qui pourvoient à certains besoins prédéfinis. Le poète participe de cet apprentissage et de ce syncrétisme essentiel. Il s'agit donc de faire la part des choses, de démontrer l'utilité poétique dans un univers régi par un langage dont les termes et les sujets diffèrent.

« (...) corymbes de vignes frémissant à mon passage dans les corridors des continents rouillés, embaument dans les ruines et les souterrains éventrés des capitales saoulent et sur les lents icebergs et qui s'écrasent au long des jetées renversées ». »(1, *Sur les Traces*, p 22.)

La magie du lieu repose ici sur le degré de la présence d'eau et de vie, à l'image du *pardès*, irrigué par ses quatre fleuves. Le ruissellement de l'eau participe toujours du paysage primitif : c'est près des cours d'eau que naissent les foyers de peuplement et les civilisations.

Mais, ne l'oublions pas, les cours d'eau ont toujours deux lits. Car cette magie repose surtout sur le mode de préhension de l'individu observant la nature, ou sa capacité à lire les signes disposés par le paysage, ce que le langage poétique reproduit, source et envers, négatif du raisonnement scientifique. (3)

La célébration de la nature ressort de l'enthousiasme descriptif, car décrire, donc, c'est posséder le génie de la chose par le mot, et non pas seulement son reflet (ce qui fait écho au mythe de la caverne de Platon : l'homme de la caverne est un astronome) ; en d'autres termes, c'est être libre. Cette célébration de l'essentiel, l'eau sacrée, d'autre part mise en scène dans l'architecture cosmogonique musulmane, emprunte un langage synesthésique reposant sur l'analogie, figure rhétorique permettant de relier les choses entre elles, car l'image est la première forme de l'idée.

« Les biefs de mercure animent les moulins qui malaxent les saveurs nouvelles, faisant vibrer alambics et centrifugeuses. Dans des milliers de petites écluses provisoires l'argenterie du matin rince allègrement ses nielles, ses moires, ses filés, ses pointes. (...) Plus bas les fleuves se gonflent, les barrages s'emplissent, les canaux distribuent leurs faveurs, les centrales engrangent leurs étincelles. (...) On pourra marcher jusqu'au col, admirer le lac sur le versant nord, (...) L'un après l'autre les éventails d'avril célébreront en messes de pollens leurs saints et leurs sages dans les chapelles désaffectées ou la moisissure gagne tranquillement d'une année sur l'autre. »

(1, Le Dégel, p 14).

La fonte des glaces suscite un tel foisonnement que le scripteur ne peut que dresser la liste des événements. Ici l'allitération en "l" laisse ressentir toute l'importance du lustre baptismal dispensant la saveur d'un climat clément.

Un autre poème est d'ailleurs uniquement constitué d'une liste de mots. Son seul point est celui qui marque sa fin : *Filaments sensibles* se présente comme un poème partagé en 7 paragraphes, chiffre symbolisant la dynamique de la vie et son cycle: le cheminement est heuristique, il est un dialogue de l'être avec son environnement.

Ces canaux creusés par la main de l'homme sont des « biefs de mercure », ce qui peut être interprété selon deux modalités sémantiques qui se rejoignent cependant : non seulement il fait écho au dieu romain, et par là-même à Hermès Trismégiste, le dieu des alchimistes, mais il caractérise et qualifie aussi les biefs en question. En effet, ils conduisent l'or liquide par le biais de l'oeuvre humaine : la boucle est bouclée.

La *materia prima* est appelée « eau primordiale » par les alchimistes, elle véhicule le *Spiritus Mundi* : « Fluide, sa tendance est à la *dissolution* ; mais homogène, elle l'est à la cohésion, à la *coagulation*. » (*Dictionnaire des symboles*, Ch. Jean, Gh. Alain, Robert Laffont / Jupiter, 1997).

Ce dynamisme de la pensée ainsi reflété, dû au fait que l'homme perçoit la vérité par fragments et reflets, impose aux alchimistes l'image de la pierre philosophale dont les transmutes présentent divers visages, autrement dit diverses facettes et couleurs, tel l'esprit humain, états de la matière dont nous sommes issus, nous, « fils du soleil » d'après les alchimistes. Cette pierre peut, dans une conception non opératoire de l'alchimie,

représenter l'esprit, autrement représenté par l'eau, la montagne symbolisant alors le point suprême, autrement dit le lieu sacré par excellence, abritant la source. Lieu du temple et des théophanies. L'église naturelle de Dieu.

Le corps de la terre s'éveille dans la célébration de son caractère sacré que l'eau ranime, selon une philosophie de la nature qui se rapproche d'un hédonisme antique, et selon le symbolisme libérateur de ce fluide, que l'on peut assimiler à la foi dans une perspective chrétienne.

Butor s'intéresse à la magie des lieux, à leur génie, génie dû aux strates de signes accumulés par ces lieux dans le temps comme à la capacité des êtres à les lire, connotés par nos légendes et nos savoirs, dont le paysage résulte, ainsi que notre mentalité. La littérature est chez lui affaire de géologie et de réseaux. Comme l'alchimiste il s'amuse à creuser les strates d'un réel antérieur, éclaircissant ainsi les dérives des « pays riches ».

L'alchimie est une dynamique, un langage, né de l'observation de la nature et de la science des forgerons qui étudièrent les sols les premiers, avec la naissance de l'art, à l'étage Wurmien du Pléistocène (quaternaire). A cette époque, tous les savoirs coexistent : le faible degré de complexité des analyses le permet encore. Il faudra par la suite vulgariser.

Selon *Physica kai Mystica*, rédigé par un disciple de Démocrite aux alentours des I^{er} et II^{es} avant Jésus-Christ : « On devrait faire partie de l'histoire de l'alchimie pratique de ce mystique atomiste et non alchimiste et la terminer avec les atomistes non alchimistes du XX^e siècle qui, 200 ans après la réfutation de tout ce qui faisait les fondements physiques et naturels de l'Art hermétique, réussirent à transmuter les éléments par la fusion du noyau de l'atome - au prix, évidemment, d'un déploiement d'énergie non rentable. (...) Cette réalité atomique derrière la façade du monde illusoire des apparences était, pour Démocrite, d'une inconcevable profondeur, et elle était cachée. » (4, p 31-32).

Le propre de la philosophie hermétique, son essence, est de relier par analogie les choses dissimulées afin de les éclairer dans leur globalité tout en évitant de réduire les choses à ce qu'elles ne sont pas. L'essence de cette philosophie est inscrite sur la *Table d'émeraude (Tabula Smaragdina)* d'Hermès Trismégiste,

« Il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable :

Ce qui est en bas est comme ce qui est en

haut,

et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ;

par ces choses se font les miracles d'une seule chose. »

Ici, Butor met l'accent sur le caractère naturaliste et géologique des choses en mettant l'accent sur l'hydrographie, se reliant une fois de plus aux traditions antiques.

Les lieux élevés sont sacrés d'emblée dans l'imaginaire des hommes. C'est sur la montagne sacrée que le dieu de la Bible hébraïque apparaît à Moïse. Elle peut aussi symboliser le *ciel chymique* des philosophes en tant que méta-source, reliée aussi bien au microcosme qu'au macrocosme (voir la table d'émeraude d'Hermès Trismégiste à ce sujet.). La philosophie alchimique, profondément généreuse et tolérante, relie entre eux les hommes qui s'attachent à observer la nature, ce que reconnaîtra le *sola scriptura* de la Réforme durant la Renaissance européenne. Tradition primitive liée aux recherches sur la matière et à l'étude de l'environnement, la naissance de la philosophie hermétique chercha à répondre aux questions existentielles de l'homme et lui proposer le salut en « reliant » et en « relisant » (étymologie du terme français « religion » qui provient du latin « *religere* » et « *relegere* ») sa connaissance de soi, des autres, et par là-même de la terre elle-même, ce qui allait totalement à l'encontre du pouvoir en place durant tout le Moyen-Âge.

Au sommet de cette arborescence, on trouve donc l'eau sous l'état solide ou cristallisée, portée par la Montagne, l'eau à l'état gazeux, transportée par les airs. Il s'agit bien d'un déluge naturel, du débordement des fleuves dans leurs lits majeurs, phénomène naturel désormais maîtrisé, mais dont les dégâts asservissent encore les villes (par exemple les inondations de Nîmes en 1988).

Michel Butor démontre ainsi combien le bonheur de l'homme est lié à la planète, dans une perspective hédoniste, orphique ou dionysiaque qui s'apparente à la philosophie des libres-penseurs.

L'animisme de cette perspective relie le présent à une temporalité mythique que l'on qualifie d' *in illo tempore*. D'autre part, le caractère animiste de sa représentation fait apparaître le lien de son écriture avec l'aspect mythique de la pensée humaine. Ainsi, les choses de l'eau influent, agissent presque sciemment et selon un point de vue anthropocentrique. L'usage des pronoms réciproques au coeurs

de constructions pronominales des verbes induit un lien et donne à son écriture l'aspect du conte.

«Des troupeaux de belettes liquides se fauillent dans les ravins puis se rassemblent en conciles dans les rues parmi les jonquilles en marmonnant des congratulations après les grands effets de leurs disputations astrothéologiques.(...) Dans des milliers de petites écluses provisoires l'argenterie du matin rince allègrement ses nielles, ses moires, ses filés, ses pointes. Naissant du tumulte de ses écumes en chaque baignoire les Vénus sylvestres se retournent pour aguicher les écoliers repus de tartines et de ski. Au-dessus les plissements mettent à nu les épaules de leur portées palpitantes, et les branches s'agitent doucement, comme pour calmer l'orchestre des prés. Plus bas les fleuves se gonflent, les barrages s'emplissent, les canaux distribuent leurs faveurs, les centrales engrangent leurs étincelles. (...) On pourra marcher jusqu'au col, admirer le lac sur le versant nord, (...) »

(1, *Le Dégel*, p 14).

Il démontre ainsi le caractère féerique mis en exergue dans les mythes de l'origine de la terre et des saisons (mythes de Déméter, Perséphone). Il s'agit donc d'une perspective holistique dont le but est de représenter une vérité constante malgré les âges et les lieux où elle peut parvenir. Elle comprend cependant les stigmates de l'environnement qui l'a vu naître, comme tout récit, en prenant naissance dans un pays au climat tempéré. Ce caractère animiste relie l'homme à ses fondations psychiques : si l'habitude efface les marques des acquis, il faut rester prudent et toujours actualiser la glose du présent, la nourrir des connaissances nouvellement acquises et du sens donné aux signes qui apparaissent sur notre route. Par signe, l'on entend ici, à la manière joycienne, les épiphanies ou prises de conscience lumineuses par lesquelles la pensée se construit, procédant sous forme de questionnement, selon l'image du négatif que l'on développe. Si l'écrivain, d'après Joyce, doit noter ces épiphanies, alors l'homme doit relever les signes, ou hiéroglyphes en langage alchimique, ou encore énigmes qui se posent à lui, à cause de l'aspect lacunaire de son savoir et du fait de l'existence de cette « échelle », pour reprendre l'histoire de Jacob, que constitue aussi non seulement les âges de la vie, mais le chemin de la vie que viennent représenter les tarots, dont l'origine se situe dans l'occultisme.

Les nourritures terrestres sont annoncées par le rêve qui est nourriture céleste. C'est par le biais de l'imagination que l'homme s'inscrit

dans l'action, suivant le rôle qu'il se donne. Profondément généreux, s'approchant du symbole de la corne d'abondance, le printemps est par nature dense, il se dispense en réseaux (à l'image de la pousse des plantes) et prend de formes éclatées. Il est donc la saison dont l'esthétique est des plus proches de la poésie. Cela, Michel Butor le traduit par une densité poétique microcosmique et formelle (suite de listes de l'ordre du lyrisme descriptif et de l'extase) mais aussi macrocosmique en créant des images à base des éléments relevant de la fonte des neiges, et, pour citer Claude Simon, contemporain de Michel Butor, comme le « regard crée l'objet », c'est le point de vue emprunté par l'auteur, son champs, qui façonne encore d'avantage cette poésie descriptive et cet univers bien réel plus que l'invention d'un univers autre. L'auteur rend surgentes les énergies exotériques, et, selon l'expression des alchimistes, rend « potable » « l'or liquide » en faisant luire (ou parler) les hiéroglyphes naturels. Le langage du rêve procède particulièrement par analogie, tout comme le langage poétique.

La montagne est ainsi personnifiée et prend les traits de Dieu :

« La montagne fume sa pipe. Les autocars dégorgent leurs troupeaux de gamins sur l'éblouissant sable froid. (...) On franchit la route sous un pont (...) Alors la mer très lointaine se rappelle à vous par un goût de sel. »

(1 *La piste*, p 55.)

Il remet ici les choses à leur échelle. Cette correspondance parle par synesthésie : la montagne et la mer émettent toutes deux un élément aérien. Et le cycle de l'eau, on l'a vu, rapproche ces deux entités géologiques, au delà de leur symbolisme. De plus, elle est pour ainsi dire le témoin et la gardienne de ces « troupeaux de gamins », émanation d'une terre nourricière, correspondant avec l'image des véritables troupeaux, ceux des éleveurs, ce qui la rapproche encore de la mer pour l'homophone de ce terme avec celui de « mère » en français.

Ainsi *Brassée d'avril* s'ouvre, selon l'amont géographique et terrestre de la dispense des eaux, au moment du dégel, et se poursuit, après une traversée de l'univers rural, dans le monde de la ville, souillé, grouillant de questions inextinguibles. La ville semble un rêve naïf et primitif alors qu'il représente la plupart du temps la supériorité et la technologie savante de l'homme nouveau.

L'univers de la ville est alors chimérique : les métaphores animales vont dans le sens d'une

civilité qui pourrait sembler superficielle et complexe à la fois, alors qu'elles font aussi écho au corps, et dans son sens de matière, à la pragmatique rosée des alchimistes, faisant elle aussi partie de ce cycle géologique entrant lui aussi dans l'observation liée la conception des métaux. (questions de géologie, facteur d'érosion, mais aussi état aérien obtenu à la fin de l'oeuvre).

Les hommes sont comparés à des animaux, ce qui les rapproche de cette nature merveilleuse dont pourtant il se veulent si détachés, et ce dans le cadre d'images qui renversent une certaine esthétique héliocentrique, pour nous amener à repenser un microcosme *propter hominem* que nous pouvons apprendre à gérer comme le suggère une fois encore *La Rose des vents*, de Michel Butor.

« Foule de printemps entre les buildings (...) Les écureuils de la consommation se hâtent en protégeant leurs attaché-cases. Lèvres d'azur faisant l'amour dans les rétroviseurs, genoux de rosée pliés dans les wagons du métropolitain couvert de publicités et d'insultes. » (1 *Almageste*, section, +jean, p 70.)

Dans cet univers, les choses sont inversées et la nature n'apparaît que par fragments :

« brèche de ciel en plein mur de plâtre, croisillon des ponts métalliques entre les états et faubourgs, poignée d'oiseaux lâchés sur les fleuves d'automobiles rutilantes et gonds ronflants. [...] Dans une éclaircie les émetteurs saupoudrent le monde de sourires tandis que, sous les douches des immeubles, les shampoings parfumés bouillonnent sur les chevelures. » (1 *Almageste*, section +jean, p 70.)

Il semble que le tableau se noircisse avec cette considération sur la liberté :

« + blanche,

« De chaque côté des allées qui se croisent, les tombes des dupés à qui l'on a volé même leur nom. »

(1 *Almageste*, section +blanche, p 71-72.)

Car, au centre de la ville, le régime ecclésiastique domina fort longtemps :

« L'église du charbon a marqué la toundra. L'encre de la malédiction dégouline sur l'horizon déchiqueté. Les chiens hurlent autour des points d'eau tandis que le vent égrène ses chapelets de blasphèmes. (...) Notre sang même est devenu noir sur la neige pour plaire à ces missionnaires qui nous ont privé de nos dieux, de nos chants et de notre langue (...) ». (1 *Almageste*, section+ noire,

page 67,68)

Ici le schème de la ville se rapproche presque du pendante nocturne de la forêt dans son acception primitive, liée à la montagne et à la nature sauvage, liée à la peur primitive de l'homme, en temps qu'animal parfois dominant, parfois dominé, donc non plus prédateur, mais proie.

« Les épaules des rochers se sont reformées derrière moi ; c'est comme si la montagne avait croisé lentement ses bras pour me retenir tandis que j'avançais. Je ne vois plus rien de la vallée. »

(1 *Le sentier*, p 33.)

L'animisme qui relève du domaine émotionnel aveugle l'être humain.

On constate ici une dérivation du lexique géologique. Le terme d' « épaule » dérive d'une analogie entre le corps humain et le corps de la montagne, somme toute fréquente. Ici , le sens d'épaules fait écho aux deux replats qui bordent une vallée en auge, creusée par les glaciers, dans le jargon géologique : les « épaulements ». Le champs sémantique de la montagne apparaît dans de nombreuses oeuvres de Butor, car il en est souvent question. Citons : *Les montagnes rocheuses*, tapuscrit, (publié in *Illustrations*, Editions Gallimard, coll. Le Chemin, 1964; *La Face nord*, **Michel Butor** ; gravures d'Axel von Cassel. - Paris : Biren, 1981; *Souvenir de la Grande-Chartreuse* : Buffon rêve ou quinze oiseaux metis, Michel Butor ; ill. de Marc Pessin et Mignard. - Saint Laurent-du-Pont : Le Verbe et l'empreinte, 1994, oeuvres appartenant toutes trois au fonds Butor, situé à la B.M.V.R. De Nice, Bibliothèque patrimoniale Romain Gary-Dubouchage.

Ce poème, l'*Almageste*, construit selon l'ordre du grand oeuvre alchimique qui réside principalement sur la conjonction de la pensée humaine avec son environnement physique et socio-culturel, du microcosme avec le macrocosme, conclut selon le *pardès* infini, d'après des observations naturelles d'ordre religieux, et l'expression d'une légende. Cette légende, liée au syncrétisme alexandrin, relie toutes les religions primitives. Elle met l'accent sur la conclusion selon laquelle la métempsychose est naturelle, et ceux qui ont parfait l'oeuvre vivent au *pardès*, et ils reviendront, partie d'un cycle ouroborien. Car le *pardès*, résultant de l'imagination des hommes, comprend un caractère réaliste dans le sens des civilisations proto-historiques des chasseurs-cueilleurs, époque durant la Terre, et le nombre des hommes surtout, leur permettaient de vivre dans un lieu où la

nature pourvoyait à leurs besoins.

Ceci Michel Butor en parle dans *Alpes, Tarot des Cimes*, dans lequel ce poème est repris au cours de pérégrinations nous menant jusqu'au Mont Blanc, à travers les âges géologiques, protohistoriques puis historiques. Un autre texte de Michel Butor, *Jungle Urbaine*, dresse les mêmes *topoi*.

Le monde de la ville est ainsi l'occasion de rappeler que notre univers est éphémère. Cela est aussi suggéré par le discours de la nature :

« Quelques feuilles mortes de hêtre dans les traces de pas cristallisées. Un petit palais de brindilles qui va s'écrouler à la prochaine plongée du Soleil. » (1 *Le sentier*, p 31)

Dans tous les cas, la lecture que l'homme fait du monde est au centre de ce questionnement:

« L'impression qu'au prochain torrent on va déboucher enfin de l'autre côté, et c'est seulement un autre virage qui se propose tout aussi séducteur, et je pars à sa conquête, (...) Lorsque je suis au point culminant de cette courbe, c'est une autre qui me chante les mêmes mensonges. » (1 *Le sentier*, p 32).

Le rythme de la ville semble tout engloutir sur son passage, et surtout les signes laissés par la nature, investissant d'autres signes, parmi lesquels on espère trouver la panacée, et pour cela on n'a de cesse de courir après cette chimère qui n'en n'est pas une car elle est en nous :

« Stop ? Certes non. C'est la roue de braises, le moteur du temps qui pompe les travaux et les rêves, le cœur de l'histoire qui bat sa coupe, la gueule de la forge où mûrissent nos clés, la cave où fermente le jus de nos fièvre. À votre santé, vigneron du fer et de l'encre ! À votre audace, chirurgien du ciel et des champs ! [...] Le bruit de tous les coups de pioche de tous les mineurs de tous les temps est enregistré dans nos celliers. Tout cela mijote en chaudrons. Humez, buveurs de science ! [...] Il s'en faut de quelques années, de quelques siècles à peine pour que nous découvriions le geyser des baumes, l'élixir, le nid du phénix. » (1 *Almageste*, section *o rouge*, p 77)

La succession de verbes à l'infinitif, au participe présent, au participe passé, et parfois de nom marque l'importance de ce cycle de détérioration de la nature (et dans la nature) :

« Tourner rayer tournant percer rayant briser tourné (...) baisers comptés pesés divisés laminer brûler. » (1, *Filaments sensibles*,

section *mouvementé*, page 105.)

Les choses continuent à se transformer et à se dégrader, ce que la réutilisation des verbes de l'infinitif et au participe ou inversement évoque.

Or, l'homme se construit sur sa connaissance de l'environnement. Et il sait combien sa survie dépend de ce principe de nécessité qui est à l'origine de toute chose. Mais ici, l'action ne va pas le sens de l'espérance.

Les politiques ne l'entendent pas de cette oreille :

page 26 « Les préposés aux accidents dessinent les nouvelles entrées d'autoroutes, les spécialistes des catastrophes étudient d'intéressants sites d'aéroport et de fascinant projet de barrage. On vous observe. »

« Le corbeau grandit sur le ciel bouché, ailes et serres déployées, chaque plume suintant de pestilence, chaque griffe irriguée de venin. Moulin de croassements sur la plaine de la pâleur, il moud l'ennui des dieux chassés pour en faire le plein des enfants pâles et sales. « Venez avec moi vers les sources chaudes », crie-t-il dans le blizzard de l'aube, « vous y découvrirez pour soigner vos yeux une salive plus douce que celle de vos mères abandonnées (...) Vous découvrirez les couleurs du monde et les saveurs des lèvres d'où s'élèvera dans la moindre lassitude l'haleine de ce chant dont vous êtes en quête depuis que le malheur vous a désigné pour ma compagnie. Et vous deviendrez comme moi messenger de la pestilence, toutes vos griffes imprégnées d'une encre venimeuse, nettoyant la Terre pour pouvoir l'aimer. » (1, *Almageste*, section *noir* p 68-69)

Malgré ces états de faits auxquels le texte fait allusion, la question politico-écologique, la tonalité demeure positive. Les textes réalistes demeurent posés et espèrent : le récit procède donc d'une dualité de voix : la conscience effrayée d'une part, le surmoi dont le rôle est de tempérer le moi.

« L'oeil de Pluton passant sur le cratère en ruine. (...) Gong de la détresse suspendue dans la grande poussière, sonne donc plus tôt le passage au prochain siècle, à la prochaine ère, à la prochaine page de l'Histoire ! Nous n'en pouvons plus de cette guerre qui dure, de ces frontières qui se referment, de ces prisons qui se remplissent et enflent. Viens, astrebombe, sonner le glas de ses mensonges ! Alors du fin fond de ce cylindre de ténèbres, à fleur de l'horizon inespéré, sourdra l'écume. De tous les points de mes mots je heurte à cette trappe de fonte, et un écho qui ne s'est

jamais tu revient me murmurer : « patience, l'heure fatale mûrit aux plus sombres éclipses ; le rire est proche. » »(1, *Almageste*, section *jo noir*, p 69.)

« o métallique, p 80 :

« La saison du tranchant se lève sur les marchés en déroute. Les couperets tombent sur les bourses. Il ne reste qu'une bouillie de monnaie que s'arrachent les huissiers rigolards. [...] Ailleurs des femmes nues ou leurs fourrures claquaient des doigts pour malmener leurs domestiques impeccables, tromper leurs époux (...) Puis tout cela était repris par le mercure de la corbeille, tandis que les pêcheurs continuaient de dérober leurs perles ou les huîtres de plus en plus profondes, les mineurs arrachés des diamants bruts aux couches de plus en plus secrètes, entre deux suicides de ces Messieurs perpétuellement renouveler dans les rangs les plus prestigieuses écoles. »

On voit combien les deux mondes s'opposent et combien la rapidité de l'univers construit par les hommes se retourne contre eux. Mais le choix du vocabulaire, avec le terme itératif de « tranchant » mène la quête vers une résolution. En effet, il s'agit d'éloigner de nous-mêmes ce qui nous nuit. Cela constitue le symbolisme de l'épée qui tranche entre le bien et le mal, dans la symbolique chrétienne.

L'ambivalence caractéristique de la nature déploie ici son symbolisme duel d'une manière non manichéenne. Le regard que porte l'homme sur son environnement, s'y reflétant ou pas, crée son univers mental. Qu'il prétende être en dehors de la nature et celle-ci s'en défendra. Qu'il se reflète lui-même, prenant part à sa conception, et alors et seulement se révéleront à lui les champs des possibles. Mettant l'accent sur le lien entre les univers qui constituent la ville et ceux qui constituent la montagne, naturels et humains, la comparaison entre l'animal et l'homme, la perception animiste, vivante lecture humaine, dans l'enfance notamment, met l'accent sur le fait que l'environnement crée la conscience humaine. Elle est un média que celle-ci actualise, lit et relit et relie, ce qui nous rapproche de la définition étymologique du terme de « religion ».

Car, qu'il soit à l'intérieur de la ville ou à l'intérieur d'un paysage naturel, l'homme poursuit son voyage mental. Son proche environnement définit son mode de vie, ses mythes, ses rêves et ses divertissements, au sens pascalien du terme. Cette conception est ce qui le relie en tant qu'être au macrocosme.

Dans tous les cas, les signes ou hiéroglyphes

selon la terminaison symbolique des alchimistes, s'imbriquent dans notre psyché, le *ciel chymique* autrement appelé *ciel philosophique*.

Par la modalité analogique et féérique—harmonique pour reprendre les conceptions de Charles Fourier, synesthésiques pour évoquer un *topos* du langage poétique—l'écriture butorienne utilise des schèmes universels. On se rapproche ainsi de l'idée jungienne de fonds collectif. Il est cependant démontré que chaque culture développe ces schèmes en fonction des particularités de son histoire, des particularités de son climat.

Cette modalité scénographique le fonctionnement de la pensée, foisonnante et fragmentée. Ceci explique le nombre des textes et des réseaux créés par cet auteur. Son regard érudit rejoint la tradition des philosophes antiques, véritable amis de la nature et de la sagesse, car c'est dans le miroir de la nature, miroir d'alchimie, que se reflète le pouvoir organisateur de notre pensée.

La question écologique est une de celles qui se posent à l'homme nouveau, loins des signes reliant le microcosme humain au macrocosme cosmique, l'ontologique au phylogénique.

Cette oeuvre illustre combien tout langage peut être politique. L'exhibition des procédés poétiques fait écho aux théories du nouveau roman, dans l'acception étymologique du terme « roman ».

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Michel BUTOR

1 *Brassée d'Avril*, La Différence, 1982 [*Oeuvres Complètes*, IV, 2006].

2 CALLE-GRUBER Mireille, *La création selon Michel Butor, réseaux-frontières-écart*, colloque de Queen's University, Librairie A-G. Nizet, Paris, 1991.

3 HALLYN Fernand, *La structure poétique du monde, Copernic, Kepler*, Des Travaux, Seuil, 1987.

4 ROOB Alexander, *Alchimie et mystique, le Musée hermétique*, Taschen, 2006 [1997].

L'EAU ET LES MOTS

Françoise Urban-Menninger

POÈTE, PHILOSOPHE

Petite, j'attendais avec impatience le retour de l'été. L'année entière semblait tournée vers le mois de juillet et notre départ en vacances pour le sud de la France où nous retrouvions la mer.

Il me faut préciser que ma mère catalane avait épousé un Alsacien, mon père, et qu'elle avait quitté, pour le suivre, sa propre mère qui vivait à Perpignan afin de s'établir à Mulhouse où le jeune couple avait décidé de s'installer. Désormais mille kilomètres séparaient ma mère de sa mère et de la mer.

Ma mère, loin de sa région natale idéalisait la Méditerranée et me faisait vivre dans une attente où le soleil, la mer, la sardane, ma grand-mère, les figues, les oranges et les abricots incarnaient les images du bonheur et de la plénitude.

Dans cette attente du retour à la mer qui marquait aussi les retrouvailles avec sa mère, toute étendue d'eau procédait déjà de cette quête tous les ans recommencée.

Un étang de pêche, le Rhin, le canal de la Doller à Mulhouse étaient autant de succédanés de mer qui se prêtaient à la rêverie et auguraient du paradis perdu.

Petite, je pensais que ma mère entretenait des liens secrets avec la mer tant elle en parlait avec amour et en connaissance de cause. Elle décrivait la plage avec ses coquillages, les vagues ourlées d'écume à l'infini, elle nous chantait « la mer qui dansait au fond des golfes clairs » de Charles Trenet et la magie d'une étendue bleue et saline, qui effaçait la grisaille du jour, opérait instantanément.

Ainsi, ce n'est pas par hasard que la mer est ancrée dans mes écrits, elle est entrée en moi avec les récits et les chansons de ma

mère. Mon écriture en a pris le rythme, mes rires, mes chagrins sont associés à l'élément liquide. L'encre et mes larmes sont scellées par un pacte magique qui remonte à ma plus petite enfance.

Le poète Nouredine Mhakkak dans son poème « Ma Mer' » restitue avec bonheur cette image double, celle de la mère, sa mère bien sûr, d'une part et celle de la mer, d'autre part. Mais ce qui est émouvant et fascinant, c'est qu'il les confonde en une seule image, magnifiant ainsi la mère dans l'immensité sans fin recommencée de la mer :

« Ma Mer'
Continue de vivre
Pour que longtemps
Je puisse naviguer
Sur la valse des vagues »

1
Voilà pour mon histoire particulière qui me relie modestement à celle de l'humanité tout entière et dont l'inconscient baigne dans les eaux fœtales qui nous ont fait naître.

Pour le philosophe et mathématicien Thalès, l'eau est l'origine. C'est l'élément premier sans lequel toute vie serait impossible. L'eau, pour ce présocratique, contient tous les autres éléments, c'est en quelque sorte notre mère, notre matrice...

Pour Platon, l'âme avant de s'incarner dans un corps séjourne dans le Léthé, lac où elle oublie sa vie antérieure et son séjour dans le monde des Idées. Les arts, à l'instar de la musique et de la poésie vont lui permettre d'accéder à des réminiscences et à renouer

avec le monde antérieur.

Gaston Bachelard, dans « La poétique de la rêverie » rejoint la pensée de Platon, lorsqu'il analyse les images des poètes de l'eau et constate que cet élément est source de création littéraire.

L'eau est dans les mots. Elle coule avec son rythme, son flux et son reflux dans le long poème de Saint- John Perse « Amers » où l'on perçoit les ressacs des vagues qui viennent mourir jusque sur les bords de l'âme.

« Le cimetière marin » de Paul Valéry associe la mort et la mer en l'éternisant dans l'un des plus beaux poèmes de la langue française :

« Et vous, grande âme, espérez-vous un songe
Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge
Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici ?
Chanterez-vous quand serez vaporeuse ?
Allez ! tout fuit ! Ma présence est poreuse,
La sainte impatience meurt aussi ! »

Arthur Rimbaud dans « Le bateau ivre » fait fusionner l'eau et l'écriture en s'écriant «... je me suis baigné dans le Poème de la Mer... ».

Tous les hymnes de l'eau réveillent en nous, depuis la nuit des temps, des images universelles et intemporelles. Dans chaque culture, dans chaque langue, nous buvons l'eau des mots dans le calice d'une lumière qui transcende toutes les différences.

Nous avons rêvé dans les eaux fœtales qui sont peut-être ce Léthé dont parlait Platon ; notre mère pour nous faire naître n'a-t-elle pas « perdu les eaux » ?

Le pêcheur qui passe des heures assis devant un étang rêve peut-être à ses origines ?

Si l'on en croit la théorie de l'évolution des espèces, nous avons nous aussi été des poissons avec des nageoires et des écailles dans une autre vie...

Quand je nage au milieu des poissons, au fond de la mer, je sens bien que je renoue avec mon être profond, intime. Une autre respiration, un autre temps m'habitent.

Le mythe universel de la femme-poisson a été repris par de nombreux écrivains tels Andersen ou Giraudoux dans « Ondine » ou encore Apollinaire dans ses « Rhénanes ».

2

Les chansons de mer nous bercent comme les bras d'une mère et plus tard, la sensualité

vient remplacer la tendresse maternelle pour nous ouvrir le champ sémantique de l'amour.

Claudine Ghonez, poète injustement méconnu, ne nous confie-t-elle pas dans l'un de ses poèmes que : « La mer est comme les lits où l'on aime » ?

Dans un autre de ses textes, le corps de l'amant et la mer ne font plus qu'un :

« Tes pieds sont beaux comme un ourlet de vague »

ou

« et dans mes mains

tes cheveux luisent algues de mon amour »

Le rythme s'insinue alors dans l'écriture, à l'instar d'une danse qui fait vibrer les mots sous la peau. L'eau, cet élément premier, participe de la danse du cosmos qui est inscrite dans nos gènes depuis l'éternité.

L'eau, l'amour et les mots fusionnent dans les rêveries poétiques comme dans ces vers magnifiques de Pierre de Marboeuf :

« Et la mer et l'amour ont l'amour pour partage,

Et la mer est amère, et l'amour est amer,

L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer »

Et le poète d'ajouter :

« La mère de l'amour eut la mer pour berceau

Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau »

Si la mère, la mer et l'amour semblent nous porter sur les vagues de la vie, la mort est ce reflux qui nous entraîne loin de nous-mêmes pour mieux nous ramener à la connaissance de soi .

Quand je nage au plus profond de l'onde, c'est en moi-même que je plonge. Quand j'écris, je soulève sous les mots, la peau du poème pour accéder à la nudité de mon âme.

Cette plongée en soi, c'est aussi une descente vers cette origine où la mort et la vie ont partie liée. Il en est également ainsi de l'écriture et de l'eau. Le rythme des mots, s'il est celui de l'amour, d'abord maternel, puis charnel, est aussi celui de la vague qui va mourir sur la plage.

L'écriture comme l'amour contient sa petite mort.

Le merveilleux texte de Virginia Woolf, à lire au bord de l'eau, « La fascination de l'étang » joue sur le glissement de l'eau sur

elle-même. L'écriture amorce la descente au fond de l'onde et nous nous enfonçons en nous-mêmes sans jamais toucher le fond car « toujours il y a quelque chose d'autre. Un autre visage, une autre voix. Une pensée vient couvrir l'autre ; car

s'il y a des instants où l'on croirait qu'une cuillère va nous emporter tous, pensées, attentes, questions, aveux et désillusions, jusqu'à la lumière du jour, cette cuillère finit toujours par basculer et nous voilà replongés dans l'étang ».

Ce fond sans fond, cet abysse dans lequel l'âme s'abîme, c'est le puits d'ombre de notre mort. Dans ce texte clé de Virginia Woolf où elle parle d'une jeune fille qui se jette dans l'étang, nous avons la prémonition de sa propre mort. A soixante-deux ans, Virginia Woolf emplit ses poches de cailloux et avance lentement dans les eaux moirées d'un étang où sa mort l'attend.

Depuis la nuit des temps, l'eau source de vie est aussi symbole de destruction et de mort. Le déluge, relaté dans la Bible, les innombrables récits de marins ou d'aventuriers nous inondent de cette désespérance à laquelle fait allusion Stéphane Mallarmé :

« Et, peut-être les mâts, invitant les orages

Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages »

Les plus beaux poèmes d'eau sont sans conteste ceux qui nous portent et nous « transportent » dans cette mer intérieure où l'âme, ravie, chavire.

« Le cimetière marin » de Paul Valéry, « Le bateau ivre » d'Arthur Rimbaud ou « Amers » de Saint-John Perse épousent le rythme de l'élément liquide et font fusionner en nous, dans le même temps, Eros et Thanatos.

De tels poèmes nous font plonger dans les eaux de notre mémoire ancestrale pour mieux nous soulever au-dessus des flots et nous faire replonger encore dans le délire doux-amer des mots qui nous convient dans leur danse à l'instar de ces vers écrits par Saint-John Perse :

« La mer en nous tissée, jusqu'à ses ronçeraies d'abîme,

la mer, en nous,

tissant ses grandes heures de lumière

et ses grandes pistes de ténèbres »

Dans ce chant, tout est dit, l'ombre et la lumière coexistent, l'une n'est rien sans l'autre. L'eau et les mots s'entrelacent et

tissent sous notre peau la trame d'un long poème qui parle toutes les langues à la fois pour transmettre le chant profond de l'être universel et décliner sous les étoiles la musicalité de ce monde où chaque goutte de pluie est une fête de lumière. Le poète est le chantre de cette voix intemporelle qui de Virgile, à Victor Hugo, en passant par Homère, Jean Supervielle, Pablo Neruda ou Charles Baudelaire nous enjoint de tutoyer les astres pour célébrer cette liberté qui est l'essence même de notre humanité dans ce qu'elle a de plus noble et de plus sacré :

« Homme libre, toujours tu chériras la mer !

La mer est ton miroir, tu contemples ton âme

Dans le déroulement infini de sa lame

Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer »

Nazim Hikmet lui répond par-delà les mers dans un poème qui lui fait écho :

« En prison, sur la pierre de la fontaine

Youssef l'Infortuné a dessiné son bateau.

Un prisonnier qui boit à la fontaine

Regarde la proue effilée du bateau

Glisser sur des mers sans murs. »

Dans ce poème, on appréhende ce que d'autres poètes ont suggéré, la mer, cet infini est devenu le corps même du poème. Arthur Rimbaud nous le criait avec la fougue de sa jeunesse :

« Et dès lors, me suis baigné dans le Poème

De la Mer, infusé d'astres, et lactescent.... »

Saint-John Perse nous fait entrer dans le flux de cette mer qui nous enroule dans ses flots de vers :

« Et c'est un chant de mer comme il n'en

fut jamais chanté, et c'est la mer qui nous le

chantera :

La Mer, en nous portée, jusqu'à la satiété du

Souffle et la péroration du souffle... »

L'écriture devient cette mer où l'eau et les mots confondus expriment cette rêverie dont Bachelard disait qu'elle était « une rêverie qui s'écrit ».

Ce phénomène qui prend racine dans l'âme du rêveur nous ouvre à un « monde parlant » qui nous place dans un temps immobile.

Devant l'eau, le poète rêve à sa propre profondeur, il est traversé par des images et des mots sans âge, les pensées et les sensations passent sur sa conscience tels les remous qui affleurent sur l'onde sans l'agiter. Ainsi le poète devient un passeur de mots qui nous restitue les secrètes correspondances, les affinités mystérieuses qu'il pressent entre son âme et le cosmos.

De tels instants de grâce, où le monde est alternativement spectacle ou regard, font frissonner l'être profond. Nous faisons l'expérience de notre appartenance au cosmos et nous savons que le monde est un. Dans son grand livre « Carnage », Audiberti fait fusionner les éléments, l'eau qui reflète le ciel est une profondeur du ciel, elle devient cet « azurage liquide » où sa Mélusine anéantit une nature humaine pour recevoir une nature cosmique.

Les poèmes de l'eau ont ce pouvoir de transmuter les mots en vagues pour nous faire remonter vers notre origine. La mère et la mer prennent leur source dans les premiers mots balbutiés... Toute notre vie, nous conservons cette nostalgie de l'enfance qui amène le poète à retourner sur ses premiers pas dans la deuxième moitié de sa vie.

L'eau est l'origine, la mer, notre mère nous font signe entre les lignes et les vagues de cette écriture qui nous tiendra vivants aussi longtemps que les mots nous renverront les reflets de notre entité et de notre liberté pour nous rendre la vie plus légère.

« La musique souvent me prend comme une mer.

Vers ma pâle étoile,

Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther.

Je mets à la voile..... »

Charles de Baudelaire

L'ÉVOLUTION DE L'APPRÉHENSION DES ESPACES MARITIMES

GARDAIX Julien

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX – SCIENCES HUMAINES

Les espaces maritimes correspondent à la portion majeure des eaux sur Terre. La « Planète bleue » ne serait rien sans eux. Pourtant, leurs usages sont aujourd'hui sous-estimés. Mers et océans subissent les contraintes d'acteurs de tous les horizons : économiques, politiques, stratégiques, sociaux et écologiques. Leur appréhension a changé avec le degré d'interventions des hommes. Les techniques nautiques se sont améliorées. Elles permettent de limiter les risques de navigation.

Des conflits d'usage apparaissent ponctuellement avec la banalisation de ces techniques : tout le monde revendique une filiation aux espaces maritimes, qu'elles soient matérielles, immatérielles ou idéelles.

L'évolution de l'utilisation et de la perception des espaces maritimes transforme leur place dans la société. Ils deviennent des enjeux tiraillés entre des acteurs aux logiques très variées. Ce ne sont plus des espaces craints pour leurs dangers. Au contraire, la tendance est à la massification de leurs usages (partie 1). Celle-ci pose des problèmes nouveaux tant les espaces maritimes disposent de richesses mal évaluées (partie 2). La banalisation de leurs usages n'est pas sans conséquence. Les populations, locales ou non, ont du mal à accepter toute dégradation d'espaces proposant un imaginaire et un attachement forts (partie 3).

LE RAPPROCHEMENT AUX ESPACES MARITIMES

Les espaces maritimes sont utilisés depuis des siècles. Ils ont été des interfaces performantes. La mer Méditerranée a été le cœur actif de civilisations basées sur la

proximité des eaux marines. Néanmoins, le cabotage restait la principale voie de communication. Le large faisait peur. La mer et les océans pouvaient engloutir les hommes et leurs embarcations. Les espaces maritimes sont les lieux d'origine des risques : le terme viendrait « du latin *resecum* («ce qui coupe»), pour désigner d'abord l'écueil qui menace les navires, puis plus généralement tout danger encouru par les marchandises en mer. »¹ Aux contraintes de mer, s'ajoutaient les incertitudes du trajet : il était difficile d'en prévoir la durée tant les instruments étaient rudimentaires. Les hommes s'exposaient avant tout aux maladies liées au confinement et à la proximité. La maladie tuait bien plus que les guerres.

C'est pourquoi les marins sont longtemps restés marginaux dans les sociétés européennes. « *La mer engendre, en effet, une société et une culture propres souvent mal perçues dans les villes de l'intérieur et les campagnes, soupçonneuses à l'égard des ports et de leurs populations de marins, dont on critiquait les mœurs, mais aussi, peut-être envieuses de leur dynamisme commercial.* »² Marins et terriens vivaient dans deux mondes différents. Les espaces maritimes sont bien les périphéries d'un monde centré sur la terre. La méfiance entre ces deux mondes est mutuelle autour d'un imaginaire complexe de la mer (figure 1).

1 PERETTI-WATEL, 2001, *La société des risques*, La Découverte, Paris, 124p.

2 PAPON Pierre, 1996, *Le sixième continent : géopolitique des océans*, Odile Jacob, Paris, 338p.

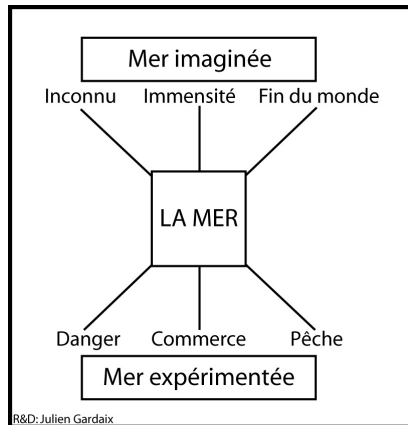


Figure 1 : La crainte historique de la mer

Les représentations de ces espaces appuyaient cette peur de l'inconnu. Les eaux océaniques menaient, dans les croyances de l'époque, vers un gouffre, vers la fin d'une Terre aplatie. Se diriger vers la mer consistait à affronter ses peurs pour aller vers sa mort. Au-delà des risques, la mer attire : « *Une sorte de gradation conduit ainsi des attitudes de peur devant l'élément marin à des rêves de bonheur, à une recherche de l'infini, enfin à la conviction d'une vocation proposée par l'immensité marine.* »³

Ce constat est toujours aussi vrai. La perception des espaces maritimes a évolué avec leurs représentations. La représentation est le cumul et l'immixtion de connaissances et d'expériences façonnant un comportement individuel ou collectif. Elle a un rôle fondamental pour les mers et les océans. En effet, les espaces maritimes sont relativement peu pratiqués : seule une frange étroite de la population y a accès pour quelques activités spécifiques.

Néanmoins le rapprochement vers les littoraux est une constante depuis plus d'un siècle. Ce phénomène touche l'ensemble de la planète. Près de 50% de la population mondiale vivrait de nos jours à moins de 50 km du trait de côte. La pêche est un facteur historique d'utilisation des espaces maritimes. Le commerce s'est par la suite développé autour de quelques ports. Le commerce maritime était très variable d'un pays à l'autre, alors qu'il est maintenant indispensable à une intégration performante à la mondialisation économique.

Le déplacement d'une importante part de la population s'est fait il y a peu en Europe. Le tourisme a été l'un des moteurs à cette évolution. L'attrait pour les mers et les océans a entraîné des mouvements saisonniers

³ MOLLAT DE JOURDIN Michel, 1993, *L'Europe et la mer*, Le Seuil, Paris, 256p.

de déplacement d'un nombre croissant de personnes. Le but de cette migration est le loisir, la récréation et le renouvellement hors des habitudes du cadre de vie quotidien. La massification de ces mouvements a bouleversé l'équilibre des littoraux. Les aménagements ont été nombreux aux mépris d'un environnement dégradé.

La proximité à la mer attire toujours autant les populations, si bien qu'elles décident de s'y installer définitivement. La prise en compte de ces espaces change alors. Les littoraux deviennent des lieux de vie. Les exigences se font plus grandes. La nature qui n'était qu'une vitrine mise en valeur pour le tourisme est intégrée aux préoccupations des nouveaux arrivants. Les contraintes sur le milieu changent : l'environnement devient une problématique centrale pour des milieux particulièrement fragiles. Ce même processus s'applique aujourd'hui à de nombreux Etats : l'arrivée de touristes (nationaux ou étrangers) pousse à l'occupation de la côte d'abord pour des raisons économiques puis pour des raisons paysagères.

Ce rapprochement aux espaces maritimes ne signifie pas leurs usages par une majorité. Les médias font la liaison entre le lointain des mers et le quotidien. Ils déforment cette relation selon les canons en place dans la société. Les images associées aux espaces maritimes sont la nature, la liberté voire les loisirs. Les médias compensent la faible présence humaine sur les océans pour en véhiculer des images caricaturales. Ils compensent la distance réelle. Cette relation immatérielle façonne une proximité idéale aux espaces maritimes. La technique permet d'entretenir un nouveau rapport aux espaces lointains.

Toutefois, seuls les événements marquants parviennent à s'insérer dans le flot des informations. Les médias ont pour rôle de communiquer sur une actualité originale capable de capter leurs audiences. Ils s'inscrivent dans une logique économique où l'événementiel et le catastrophique attirent. Les mouvements saisonniers vers les mers ont une connotation positive forte : un affectif par le vécu ou par l'image se met en place chez l'individu. Les médias rapportent les images des touristes estivaux goûtant aux joies de la baignade. Un « *événement spatial* »⁴ peut perturber ce tableau : un accident, un naufrage ou une pollution rappellent les espaces maritimes à l'ensemble de la population. Cette dernière s'indigne des causes et des conséquences de ces événements dans des

⁴ SANTOS Milton, 1997, *La nature de l'espace*, L'Harmattan, Paris, 275p.

espaces à l'affectif puissant.

Une vision très subjective des espaces maritimes s'est construite tout au long des siècles. Elle est aujourd'hui portée par la banalisation de leurs images et de leurs usages. Néanmoins, il n'y a pas une représentation des espaces maritimes, mais des représentations qui peuvent entrer en opposition : c'est pourquoi Yves Lacoste voit dans les représentations « *un outil capital en géopolitique* »⁵.

DES ESPACES DISPUTÉS

Les représentations incitent aussi, par leurs pratiques sur l'espace, à des rivalités de pouvoir au niveau sociétal et économique qui laissent leurs empreintes sur les littoraux, les mers et les océans. Ces rivalités datent d'il y a plusieurs siècles. Elles sont portées par des pays aux perspectives différentes. Les pays européens au XVII^e siècle ont tenté d'accroître leurs influences sur leurs eaux adjacentes. Aucune règle internationale n'était alors édictée. Les eaux territoriales correspondaient souvent à la portée d'un tir de canon.

Un juriste néerlandais, Grotius, a formalisé les principes défendant la liberté des usages des mers : *mare liberum*. Il a apporté un cadre juridique argumenté aux politiques commerciales hollandaises. Il soutenait la libre utilisation des espaces maritimes en accord avec les décisions politiques et économiques de son pays. Des thèses opposées prônant la fermeture des mers, *mare clausum*, ont alors vite vu le jour : un britannique, Selden, défendait la propriété de la mer, à l'image de la propriété sur terre. La Grande Bretagne croyait, en effet, avoir les prérogatives sur les mers et les océans du fait de son statut de royaume-île et de sa puissance navale. La mer était déjà un enjeu de puissance qui se traduisait par une production juridique engagée.

Ces confrontations ont trouvé des échos directs en mer par des batailles. Ce phénomène prenait ces racines dans l'Antiquité : Grecs et Romains ont basé leur expansion autour de la mer Méditerranée, pas seulement grâce à la supériorité navale, mais aussi par la rigueur de leur entraînement militaire. La mer est un espace de conflits anciens qui prend de l'importance avec la banalisation de son utilisation dans les domaines militaires. Ainsi, selon les grandes thèses géopolitiques de Mahan, avec les idées de *sea power* et *continental power*, les océans ont-ils un

rôle primordial à jouer dans la domination de l'ensemble de la planète : les lacunes du pouvoir maritime ont consacré la chute de Napoléon à Trafalgar, mais aussi celle des nazis pour qui la lutte en mer a été très difficile à maintenir ; tandis que les combats entre les Japonais et les Américains avaient pour cœur l'océan Pacifique.

A ces deux visions antagonistes, succèdent diverses conventions pour la mer menées par les Nations Unies. La convention de Montego Bay propose de borner les frontières maritimes. Le but premier est de limiter les possibilités d'actions des pays occidentaux ou de leurs sociétés loin de leurs territoires. La création des frontières, l'« *horogénèse* » selon Michel Foucher⁶, doit se faire en coopération entre les Etats riverains, voire devant un tribunal dédié. Cette convention suit les principes onusiens d'universalisme et de multilatéralisme : les critères d'application sont les mêmes pour tous.

La convention de Montego Bay date de 1982. Sa ratification n'est effective que depuis 1994 : le quorum des signataires est alors suffisant pour l'imposer à l'ensemble de la planète. Les pays en développement sont les premiers signataires de la convention. En effet, elle propose aux Etats riverains des prérogatives nouvelles sur les mers. Un « gradient de souveraineté » hiérarchise les pouvoirs de l'Etat vers le large.

5 Article « Représentation », in LACOSTE Yves, 2003, *De la géopolitique aux paysages* – Dictionnaire de la Géographie, Armand Colin – VUEF, Paris

6 FOUCHER Michel, 1991, *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris, 692p.

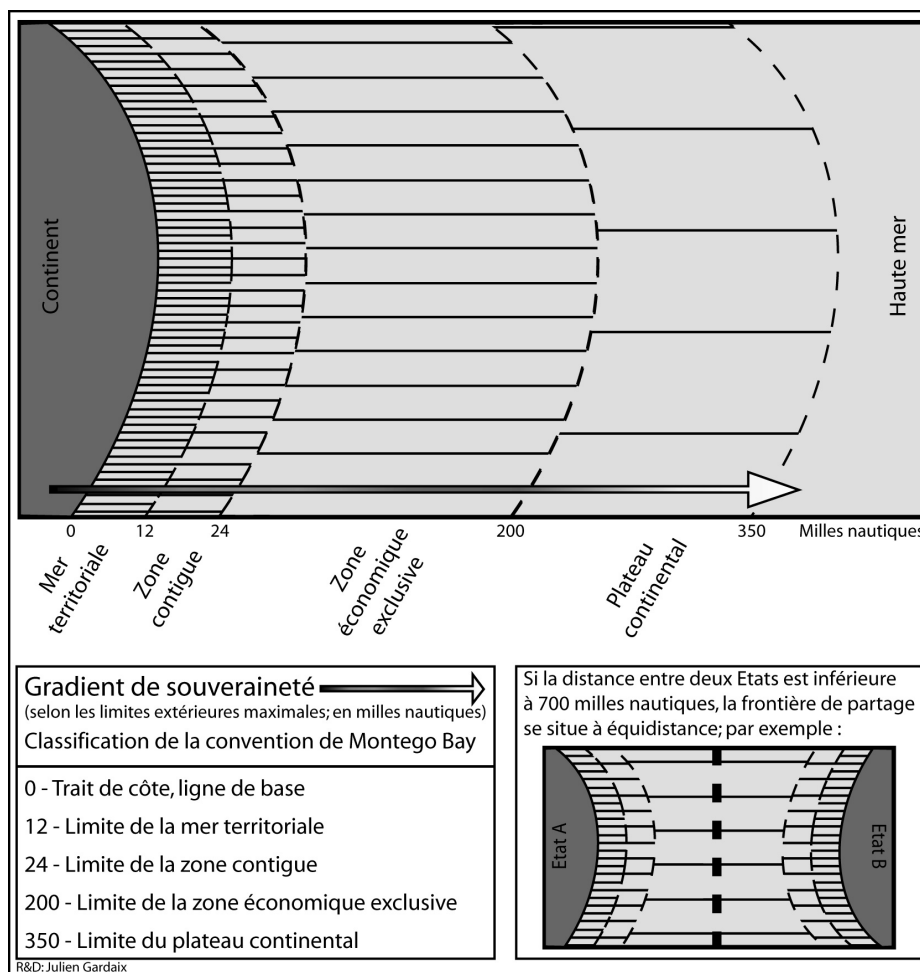


Figure 2 : Les frontières maritimes selon la convention de Montego Bay

Les Etats ont le plus d’influence sur la mer territoriale tandis que leur rôle s’amenuise vers le large. La circulation maritime reste tolérée dans toutes les zones. La pêche et l’exploitation des ressources minières est du domaine national jusqu’à la zone économique exclusive. Les Etats littoraux peuvent proposer des concessions rémunérées à des intervenants extérieurs s’ils le souhaitent.

Ces frontières permettent de limiter la prédation extérieure d’acteurs aux capacités techniques et financières importantes. En effet, les ressources en mer sont de plus en plus utilisées. Les progrès techniques permettent de travailler vers le large et le lointain. Les frontières maritimes permettent à la fois la circulation de marchandises nécessaires à la mondialisation et la protection des ressources côtières. Les espaces maritimes sont au cœur du système économique actuel tant les échanges entre les différentes parties du monde sont indispensables. A n’en pas douter, ils sont les principaux vecteurs de la mondialisation.

Les ressources halieutiques sont utilisées depuis des millénaires. Elles sont aujourd’hui exploitées de manière industrielle par des navires-usines. Les campagnes de pêche peuvent se dérouler à des milliers de kilomètres du port d’origine pendant plusieurs semaines. La pêche hauturière se complète d’une pêche benthique, dans les eaux profondes. De nouveaux marchés s’ouvrent avec l’exploitation de nouvelles espèces. Selon la FAO, plus de 150 millions de tonnes sont pêchées tous les ans. De telles prouesses mettent en péril le renouvellement des ressources halieutiques.

Les ressources minérales subissent des pressions encore plus fortes grâce à leur forte valeur ajoutée. Leur exploitation dépend du niveau d’avancement technologique et du seuil de rentabilité, en rapport aux cours de la matière première extraite. C’est particulièrement vrai pour les hydrocarbures. Le développement des gisements *offshore* a permis de réduire la dépendance

des pays consommateurs à quelques pays producteurs. La mise en concession des eaux du golfe de Guinée attire les convoitises. Les grandes *majors* pétrolières s'intéressent à ces champs potentiels susceptibles d'accroître leurs réserves à disposition.

Des risques sont susceptibles d'apparaître lors de la commercialisation du pétrole. La marée noire en est l'exemple le plus visible. Les espaces maritimes sont alors dégradés par des mazouts noirâtres. Ces images émeuvent des populations attachées à la mer et aux océans. Pourtant l'utilitarisme des océans est omniprésent : il laisse peu de place à une appréhension enjolivée des espaces maritimes. Cette vision réaliste paraît aujourd'hui être contrebalancée par des perspectives sociales de plus en plus prégnantes.

DE NOUVELLES PROBLÉMATIQUES

La présence de la société dans les espaces maritimes tend à devenir importante. L'individu y agit par lui-même, s'y déplace et l'expérimente. La création du territoire se réalise alors par les quelques usages qu'il en a. Territorialisation et déterritorialisation se réalisent, en dépassant même les mouvements incessants des mers et des océans. Ce ne sont pas les espaces maritimes qui créent la territorialisation, mais les groupes sociaux qui maillent de manière originale ces espaces.

Depuis longtemps, ils sont espaces de pêches pour les populations côtières. Des « territoires de pêche » aux qualités supérieures sont identifiés dépassant l'apparente isotropie et homogénéité des espaces marins. La terre est une référence majeure de la classification de la mer, tandis que la technologie moderne tend à dépasser l'immobilité de cette relation. Lorsqu'elle ne se fait pas par la technique, la territorialisation se fait par l'expérience et la culture, par les représentations, tout en dépassant les contraintes de l'espace aquatique.

L'établissement des frontières maritimes a peu influé sur une territorialisation venue « d'en haut ». Les frontières maritimes restent relativement peu connues des populations. Elles ne sont pas issues d'un vécu et d'une histoire aussi riche que les frontières terrestres. Elles n'ont pas la même portée symbolique. De plus, elles ne sont guère visibles dans l'espace et permettent le transit des navires de toute sorte. C'est pourquoi la présence de l'Etat semble être résiduelle en mer. Les espaces maritimes paraissent mal polarisés par les autorités. Ils paraissent même appartenir à tous. Ils sont

souvent considérés comme patrimoine ou bien commun pour leurs valeurs esthétiques et naturelles.

Les rapprochements matériels, immatériels et idéels aux espaces maritimes en impliquent une considération renouvelée. La recherche de nature et de liberté particulièrement marquée dans les sociétés occidentales impose l'évolution du sens des paysages. L'accumulation des représentations sociales des littoraux et de la mer semble créer un « idéal spatial ». Cette idéalisation est d'autant plus simple que le rapport à la mer est le plus souvent idéalisé. Quand il ne l'est pas, c'est pour proposer une expérience partielle et orientée des littoraux et des océans.

Plus que le vécu expérimental de l'espace, un vécu transcendantal se généralise, transcendantal tant par les représentations que l'on en a que par les représentations que l'on en fait. Ce double ensemble de représentations est quasi-autonome : il ne prend que peu en compte la matérialité des espaces maritimes, puisqu'ils sont peu éprouvés par la société. L'omniprésence technique transforme le paysage selon des critères loin de la réalité. L'image ne véhicule qu'une parcelle de la réalité, celle qu'il est bon de montrer pour ses qualités informationnelles ou esthétiques ; elle est détachée de son contexte. L'hégémonie des représentations et la dissociation au réel engendrent des conséquences spatiales jusqu'alors inconnues. La volonté de protection prend le pas sur l'usage banal des espaces

Ainsi, toute pollution ou dégradation sont-elles refusées et combattues. La place de la mer dans les représentations est telle qu'il n'est pas admis de changement dans sa valeur réelle et affective. L'émotion prend le pas sur toutes les tentatives d'objectivation. Une telle approche se place bien dans une volonté de patrimonialisation d'espaces mal connus, mais chéris. Les tentatives de modification des paysages hors de leurs représentations de référence entraînent le mécontentement et le retour à l'état antérieur.

Dès lors, le paysage devient le produit de cette double subjectivisation. Il est fondé sur les critères d'acceptabilité sociale : le beau et le naturel. Il se transforme matériellement par ces représentations : il devient un « bien commun » à préserver. Il est bâti selon les canons de la société, pour, par la suite, lui donner une valeur patrimoniale. Le paysage littoral s'unifie devant la force des images transmises. Le rêve social prend une forme concrète. Celui-

ci dépend des critères physiques locaux : on y adapte ponctuellement les représentations sociales, selon la morphologie littorale, de plages sableuses ou rocheuses, de falaises déchiquetées, de marais bordiers,...

La technique a permis le détachement aux contraintes naturelles, mais permet aujourd'hui, paradoxalement, le retour à la nature. Les problématiques environnementales sont toujours plus présentes dans les sociétés occidentales si bien qu'elles parviennent à contraindre les décisions économiques ou politiques.

L'utilitarisme par la technique est rattrapé par une subjectivisation des paysages grâce à la technique. La technique devient un nouveau filtre représentatif. Les hommes redécouvrent sous un angle inédit le milieu. Le rapport entre l'homme et la nature se fait par la technique. Le détachement aux contraintes naturelles permet une théâtralisation des espaces littoraux et maritimes.

Les déplacements vers la mer sont même combattus puisqu'ils modifient l'équilibre des littoraux. Leur utilisation, bien qu'à la base des représentations, est de plus en plus contrôlée par les locaux. Ces derniers ne souhaitent pas une artificialisation trop avancée de ces milieux. Ils préfèrent avant tout conserver les paysages qu'ils connaissent, même si des critères subjectifs (par attachement) en dévient le jugement.

Ainsi, la pratique des espaces littoraux et maritimes se fait-elle contraignante. Elle est pourtant historiquement à la base d'un lien affectif. Ce lien affectif semble aujourd'hui s'auto-suffire. En effet, l'expérimentation de ces espaces est conditionnée par leurs images : les paysages sont adaptés à une « demande sociale » au renouvellement réduit. L'évolution des paysages côtiers semble donc difficile : un cercle « vertueux » (ou vicieux) limite la transformation de ces espaces selon des critères esthétiques admis par la majorité. Or, « *on ne saurait geler les paysages par une réglementation patrimoniale qui imposerait de maintenir ou de répéter toujours les mêmes formes issues de la tradition vernaculaire. On ne suspend pas le sens, et les sociétés vivantes ne peuvent pas ne pas transformer l'écoumène. Geler les paysages priverait le monde de sens non moins sûrement que d'y laisser foisonner des formes anarchiques.* »⁷ Les idées de nature, de liberté et de loisir sont au cœur de leur construction. De tels paysages sont adaptés à

la « récréation »⁸ de l'homme hors du temps normé de la vie urbaine, aussi pouvons-nous croire qu'avec l'évolution des modes de vie les paysages ne vont rester figer.

L'appréhension des espaces maritimes s'inscrit en plein dans la culture plutôt que dans leurs usages réels. Cette appréhension varie donc dans l'espace et dans le temps selon la société-référent. La mer, en tant que bien commun, est une construction sociale. Cette dernière met de côté une large part des activités s'appuyant sur les espaces maritimes : l'exploitation des ressources sous-marines et le transport maritime. Ce genre de fonctions est peu connu. Il entre moins dans les préoccupations et dans les standards mentaux de la société. Il rend encore plus complexe le regard à la mer, chargé d'images et préjugés, d'expériences choisies et de connaissances oubliées. Son équilibre est précaire, car partiel et fondé sur des représentations diverses.

Les espaces maritimes véhiculent un imaginaire puissant. Peut-être assistons-nous au retour d'un imaginaire triomphant sur l'utilitarisme s'abattant sur les mers et les océans. Cette vision subjectivée des espaces maritimes tend à prendre une place croissante face à des problèmes politiques et économiques concrets. La conciliation entre préservation écologique et exploitation des mers est difficile à réaliser. Les espaces maritimes ont un potentiel de développement très important. L'amélioration des techniques va conduire à une exploitation accrue des mers. Les relations entre une vision subjectivée et les usages concrets de ces espaces promettent d'être conflictuelles et de créer des risques nouveaux. Les enjeux d'échelle mondiale influencent les conditions locales de développement : la tendance est à la confrontation des échelles pour la construction de nouveaux espaces maritimes adaptée à ces interrelations.

7 BERQUE Augustin, 1995, *Les raisons du paysage – de la Chine antique aux environnements de synthèse*, Hazan, Paris, p137.

8 KNAFOU Rémy, BRUSTON Mireille, DEPREST Florence, DUHAMEL Philippe, GAY Jean-Christophe, SACAREAU Isabelle, « *Une approche géographique du tourisme* », p193-204, in *L'Espace géographique*, 1997, n°3.

L'EAU DANS LES PROVERBES FRANÇAIS DU XIII AU XVI SIÈCLES.

Gloria Ríos Guardiola

UNIVERSIDAD DE MURCIA (ESPAGNE)

INTRODUCTION.

Les proverbes ont toujours été d'usage parmi les gens de tous les peuples qui s'en servaient pour véhiculer des conseils de sagesse pratique qui servent le long de la vie de l'homme. Ils étaient déjà utilisés par les civilisations archaïques et pré-chrétiennes (au Moyen-Orient, en Asie, en Europe). Les Grecs et les Latins sont redevables de nombreux proverbes au Proche-Orient ancien (Maloux, 1960: VII).

Pour les auteurs antiques (Aristote, Sophocle, Théophraste, Quintilien, Cicéron) le proverbe exprime un concept vrai et c'est cette idée qui fait la base de l'*auctoritas* dans le discours, et à ce titre, qui attire l'attention et inspire le respect. Il renvoie à une vérité commune et reconnue par tout le monde, il représente le savoir commun de la collectivité, d'où son caractère populaire.

D'après Henri Estienne (cité par Pinaux 1967: 25), les proverbes sont faits "sur ce que nos ancêtres ont observé de la nature des hommes et principalement de leurs moeurs", ils sont des "recettes de vie courante" (Pinaux, 1967: 80) dont l'homme se sert pour affronter les mêmes problèmes que ses congénères.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES DU PROVERBE.

Le proverbe était pour les Anciens un texte figé, porteur d'un enseignement reflétant la sagesse du peuple qui l'avait créé et transmis de génération en génération à travers les âges. "Son origine collective et populaire passe pour une garantie de vérité. Son acceptation par un nombre indéfini de locuteurs, pendant un long laps de temps, apparaît comme le test irréfutable de la validité de son message"

(Scaphira, 1999: 57).

Au sujet de sa définition par rapport au *dicton*, à l'*expression proverbial*, à la *maxime* et à la *sentence*, il existe de nombreuses théories et des controverses. Nous essayerons ci-dessous d'en montrer quelques aspects caractéristiques sans essayer de définir ou de caractériser toutes ces formes proverbiales.

Du point de vue grammatical, il s'agit d'un énoncé autonome, stéréotypé et porteur d'un message achevé et complet. Autonome du point de vue syntaxique, sémantique et pragmatique et par conséquent, sans rapport déictique avec l'énonciateur ou les circonstances de l'énonciation (Scaphira, 1999: 57). Il s'agit toujours d'une phrase déclarative qui peut adopter la forme d'un énoncé d'une seule ou de deux propositions et relève du discours argumentatif.

Il est important de parler aussi de ses caractéristiques sémantiques car elles marquent les différences avec les autres formes proverbiales:

- Son emploi métaphorique ou allégorique permet de l'adapter au contexte (Norrick, 1985; cité par Kleiber, 2000: 47). Par contre, le *dicton* et la *maxime* ont un sens littéral, bien qu'on en trouve des exemples que l'usager de la langue reconnaît intuitivement comme des proverbes, par exemple ceux qu'on appelle "météorologiques" (*Quand il pleut à la saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard; La neige qui tombe engraisse la terre; Serein d'hiver, pluie d'été;...*). Ce type de formes proverbiales est communément appelée *dicton* (Scaphira, 1999: 68; Kleiber, 2000: 46).

- La phrase que constitue le proverbe est une phrase générique. Leur domaine ce n'est

pas celui de la contingence, de l'accidentel, mais celui du niveau gnomique des phrases génériques, où les réactions exprimées sont devenues en quelque sorte indépendantes des situations particulières (Kleiber, 2000: 41) et c'est cette généralité qui permet de les utiliser dans différentes situations tout à fait particulières.

Mais ce caractère général est en rapport avec la nécessité de concerner les hommes, il a une lecture métaphorique "humaine"¹. Il renvoie donc à un savoir stéréotypique des situations humaines (Gouvard, 1996: 60).

- Le proverbe a une structure implicative ou hypothétique (Kleiber, 2000: 53): son contenu sémantique correspond toujours à une implication entre deux situations engageant les hommes: le proverbe *L'eau fait pleurer, le vin chanter* équivaut à une structure conditionnelle qui montre l'opposition: "Si l'eau fait pleurer, le vin fait chanter.

LE PROVERBE EN FRANÇAIS.

L'utilisation des proverbes en français est constatée depuis les premiers livres écrits en cette langue. Au Moyen Âge, les proverbes acquièrent une grande importance: ils sont présents dans de nombreuses oeuvres d'amusement ou d'édification -surtout dans l'exorde et la conclusion-, les clercs y ont recours pour l'élaboration des sermons à côté de la Bible et ils faisaient partie de l'enseignement par son caractère didactique. Ils constituent donc un moyen facile de communication avec l'auditoire.

Le Moyen Âge nous offre un grand nombre de compilations de proverbes, ce qui prouve leur importance. Ces recueils marquent l'âge d'or du proverbe (Maloux, 1960: VIII). Jacques Pinaux (1967: 7) en distingue deux sortes: les uns savants à caractère moralisant (provenant de la Bible, des philosophes,...); les seconds véritables recueils populaires, parmi lesquels il met l'accent sur trois de la trentaine d'ouvrages qui nous est arrivée: *Les proverbes au vilain, Ci comancent proverbes ruraux et vulgaires* et un recueil du XV^e siècle réalisé par Estienne Legris, chanoine de Lisieux.

Mais c'est au XVI^e siècle que les études des proverbes commencent, à cause des problèmes que pose la forme ancienne de la langue (ceux-ci conservent un état plus ancien de la langue, parfois ils sont corrompus par l'altération de mots ou bien on y trouve des

¹ Ce trait sémantique distingue le proverbe du dicton car ce dernier porte sur des faits météorologiques, concernant l'homme mais que l'on ne peut pas transférer à la conduite humaine.

mots dialectaux) mais aussi de sens: ce qui était clair pour ceux qui les avaient créés ne l'était pas pour les générations suivantes. Comme la curiosité scientifique était née, quelques auteurs ajoutèrent des commentaires et des notes aux proverbes dans ses recueils.

Tous les proverbes ici présentés ont été tirés de *Le livre des proverbes* de Le Roux de Lincy (1842), qui est, selon Pinaux (1967:38), le premier rapprochement vraiment scientifique au genre proverbial et un projet de grande envergure et d'importance encore de nos jours. Les proverbes sont groupés en quatorze rubriques, classement qui répond aux grands sujets de l'homme: proverbes moraux, historiques, politiques,... Il fait toujours référence au manuscrit ou au livre d'où ils proviennent et, quand c'est nécessaire, Le Roux de Lincy offre une explication personnelle ou celle d'un auteur classique.

L'EAU DANS LES PROVERBES

L'eau, *materia prima* indissociable de l'histoire des hommes, est à la source de la signalétique religieuse de la plupart des religions, monothéistes ou pas (Banon, 2005: 60). L'eau est à l'origine de nombreux signes, rites et symboles religieux; elle représente la vie spirituelle. Ses sens symboliques peuvent se réduire à trois sujets principalement: fontaine de vie, moyen de purification et centre de régénération.

Dans la tradition judéo-chrétienne, l'eau symbolise l'origine de la création. Dans la Bible, près des puits et des fontaines ont lieu les rencontres importantes, parfois ils sont des lieux sacrés. Les rivières sont des agents de fertilisation d'origine divine et la pluie et la rosée apportent leur fécondité et manifestent la bienveillance de Dieu (Chevalier, 1999: 54).

Dans la tradition de l'Islam, l'eau symbolise aussi de nombreuses réalités:

- Le Coran désigne l'eau bénite qui tombe des cieux comme l'un des signes divins.

- La vie ressemble à l'eau que le vent dissipe (Coran, 18, 45) (cité par Chevalier, 1999: 57).

- L'eau symbolise aussi la pureté et on l'utilise comme moyen de purification et de régénération.

Dans le reste des traditions du monde, l'eau joue également un rôle fondamental autour des trois axes déjà mentionnés.

Le classement des proverbes que nous présentons a été réalisé autour de deux noeuds de sens: l'eau comme axe principal et la pluie.

- *L'EAU*: comme tous les symboles, peut être considérée de deux aspects complètement opposés: l'eau source de vie et source de mort; elle peut aussi devenir une force maudite. Nous trouvons ces deux valeurs:

· l'eau qui court, l'eau qui bouge qui représente la vie, la pureté dans les proverbes suivants:

Esve² qui court ne porte point d'ordures.³

· l'eau dormante est dangereuse. Voilà quelques proverbes qui avertissent de son danger et qui nous conseillent d'éviter des ennuis:

Aigue coië ne la croye⁴.

Il n'est si périlouse yaue que la coy⁵

*Eau quoye⁶ jour et nuit
Noye, submerge et nuit.*

*En eau quoye tu ne doibs
Mettre pied, main ne doigts⁷*

L'eau dormant vaut pis que l'eau courant⁸

Fol est qui se fye en eau endormie⁹

Voilà maintenant un proverbe où curieusement on trouve ces deux valeurs opposés:

En la maison vault mieux avoir fontaine que

2 Eau.

3 Proverbia Gallicana, in ordinem alphabeti reposita et ab Joanne. Egidio Nuceriensi, latinis versiculis traducta. Manuscrit, XVe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 42).

4 Ne te fie pas à l'eau qui dort.

5 Proverbes anciens, Manuscrit. XIIIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 42).

6 Quoye: dormante; noye: noie.

7 Gabriel Meurier, Trésor de sentences XVIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 42).

8 Proverbes communs. Livre célèbre qui fut souvent réimprimé aux XVe et XVIIe siècles.

9 Gabriel Meurier, Trésor de sentences XVIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 156).

cisterne¹⁰,

Nous pouvons aussi mentionner d'autres proverbes en relation avec cette nuance négative dans la symbolisation de l'eau:

L'eau fait pourrir la barque¹¹.

L'eau fait pourrir soulier et housseau¹².

On ne se joue pas deux fois à l'eau¹³

Il en va de même pour l'eau, la plupart des fois en mouvement, et liée à ce symbole, l'expression de l'inutilité d'un fait:

Escrimer les ondes avec une épée de bois.¹⁴

Donner un coup d'épée dans l'eau¹⁵

Autant vaudroit battre l'eau de la rivière¹⁶

Porter l'eau en la mer¹⁷

Porter de l'eau dans la rivière¹⁸

Dans un mortier de l'eau ne pile¹⁹

Dedans la mer de l'eau n'apporte²⁰

10 Caroli Bovilli, S. (1531): Proverbiorum vulgarium libri tres. Vaenundatur a M.P. Vidoue (cité par Le Roux de Lincy, 1842:125).

11 Housseau. Gabriel Meurier, Trésor de sentences. XVIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 45)

12 Ibid.

13 Adages françois, XVIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 46).

14 P.J. Le Roux (1786): Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial. A.. Pampelune, t.I (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 45).

15 Dictionnaire de l'Académie, édit. de 1835 (cité par Le Roux, 1842: 60).

16 Adages françois, XVIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 56).

17 Caroli Bovilli, o.c. (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 42).

18 Ibid.

19 De Baif, J.-A. (1597): Mimes, Enseignemens et Proverbes, revues et augmentez. Paris. , fol 63, XVIe siècle; cité par Le Roux de Lincy, 1842: 42).

20 Ibid., fol. 65 (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 42).

Si tu allois²¹ au marne tu n'y trouverois point d'eau²²

En l'eau de la mer voloir son visaige représenter²³

Un livre sert d'eau bénite aux morts²⁴

L'eau représente aussi l'importance ou la force et le pouvoir des petits et des petites actions:

Goutte à goutte la mer s'égoutte²⁵

Goutte à goutte on emplit la cuve²⁶

Petite eau sur grant eau nage

Quant grant géant succumbe au saige²⁷

Les petits ruisseaux font les grandes rivières²⁸

Nous trouvons aussi des proverbes rapportés à la température de l'eau et la référence virtuelle (Milner, 1978; cité par Kleiber, 2000: 53), c'est-à-dire les situations auxquelles ils peuvent convenir, représente la méfiance causée par un événement désagréable: si quelqu'un a subi une expérience particulièrement désagréable, il se méfiera d'événements qui entrent dans le même type que l'événement désagréable, mais pour lesquels il n'y a normalement pas de raison de se méfier:

Eschaudez chaude yaue crient²⁹

Eschaudez eve crient³⁰

Chat eschaudez laue creint³¹

Chien une fois eschaudé

D'eau froide est intimidé³²

En voilà d'autres traitant sur la température de l'eau et sa force:

L'auta³³ qu'on dit le droit vent dégelle comme eau bouillant

Plus desgelle droit vent que ne fait eau bouillant³⁴

- LA PLUIE: La pluie est universellement considérée le symbole des influences célestes reçues par la terre (Chevalier, 1999: 671). Il est l'agent fécondateur du sol, dont on obtient la fertilité. Dans les compilations, on trouve surtout des dictons par rapport à la météorologie qui reflètent l'observation des laboureurs nécessaire pour son activité agricole. Nous pouvons distinguer ceux qui offrent une prévision du temps qu'il fera à partir des indices ou bien ceux qui expriment une interprétation de ces signes météorologiques:

Quand il pleut en aoust

Il pleut miel et bon moust³⁵

Quand en esté le haut coq boit

La pluye soudain vient et paroist³⁶

21 Allais, trouverais.

22 Adages français, XVIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 43).

23 Bovilli, C., o.c. (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 52).

24 Adages français, XVIe siècle; cité par Le Roux de Lincy, 1842: 60).

25 Meurier, G., o. c. (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 52).

26 Ibid.

27 Bovilli, C., o.c. (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 52).

28 Recueil de Gruther, (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 56).

29 Ceux qui ont été échaudés craignent l'eau froide. (Anciens Proverbes en français, Ms, XIIIe siècle; cité par Le Roux de Lincy, 1842: 42).

30 Roman de Renart, v.15, 594, XIIIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 42).

31 Chat échaudé craint l'eau froide. Anciens Proverbes en français, Ms, XIIIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 99).

32 Meurier, G., o.c. (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 106).

33 Austral, le vent du midi. Calendrier des bon Laboureurs, pour 1618 (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 86).

34 Proverbes communs, XVe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 86).

35 Adages français, XVIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 62).

36 Esté: été; paroist: paroît. (Meurier, G., o.c.; cité par Le Roux de Lincy, 1842: 59).

*Serein d'hiver, pluie d'été
Ne font jamais pauvreté³⁷*

*Mars gris, avril pluvieux et mai venteux,
Font l'an fertile et plantureux³⁸*

*Mars venteux et avril pluvieux,
Font le may gay et gracieux³⁹*

*Quand le soleil est joint au vent
On voit en l'air pleuvoir souvent⁴⁰*

Tant vente qu'il pleust⁴¹

Après vent pluie vient⁴²

Chaud rayon⁴³ pluie mouillée

Chaud rayon fait chape mouillée⁴⁴

Nous présentons ensuite quelques dictons qui nous offrent une interprétation des signes de la nature:

*Pluie de Saint-Michel soit devant ou derrière,
elle ne demeure au ciel⁴⁵*

Pluie d'avril vaut le char de David⁴⁶.

Finalement, nous voulons citer deux exemples de dictons qui peuvent avoir un sens

37 Almanach de Math. Laensberg (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 60).

38 Meurier, G., o.c. (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 71)

39 Ibid.

40 Bovilli, C., o.c. (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 74).

41 Pleut. Proverbes communs, XVe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 75).

42 Meurier, G., o.c. (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 75).

43 Chaud rayon. Adages français, XVIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 75).

44 Chaud rayon du soleil mouille la cape. (Anciens Proverbes, Ms, en français, Ms, XIIIe siècle; cité par Le Roux de Lincy, 1842: 75).

45 Adages français, XVIe siècle (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 75).

46 Ibid.

métaphorique et s'appliquer à des situations concernant la conduite humaine:

Petite pluie abat grand vent⁴⁷

Qui trop se fie au gracieux serain

Souvent lui coule la pluie à val les reins⁴⁸

L'eau, l'un des quatre éléments, représente fondamentalement la vie, raison qui justifie sa présence dans les formes proverbiales, formes qui ont une origine orale et dont leur permanence réside justement dans leur utilisation quotidienne comme expression de la sagesse populaire à travers les âges. Finalement, nous voulons souligner que des proverbes présentés, la plupart se trouve dans des compilations du XVI^e siècle (24), et le reste dans des recueils du XIII^e (5) et du XV^e (4). Cela nous montre que ces formes parémiques étaient encore en vogue à cette époque-là et que l'on aimait les compiler et même les commenter en raison de leur curiosité scientifique.

BIBLIOGRAPHIE.

Banon, P. (2005): *Signes et symboles religieux*. Paris, Flammarion.

Biedermann, H. (1996): *Diccionario de símbolos*. Barcelona, Paidós (*Knaurs Lexicon der Symbole*. 1989. Munich. Droemer Knaur).

Chevalier, J. (1999): *Diccionario de los símbolos*. Barcelona, Herder, (*Dictionnaire des symboles*. 1969. Paris, Édit. Robert Laffont et Éd. Jupiter)

Gouvard, J.-M. (1996): «Les formes proverbiales». *Langue Française*, 110, 48-63.

Kleiber, G. (2000): « Sur le sens des proverbes », *Langages*. 139, 39-58.

Le Roux de Lincy (1842): *Le livre des proverbes*. Paris, Paulin.

Maloux, M. (1960): *Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes*, Paris, Larousse.

Pinaux, J. (1967): *Proverbes et dictons français*. Paris, Presses Universitaires de France.

Schapira, Ch. (1999): *Les stéréotypes en français: proverbes et autres formules*. Paris, Ophrys.

47 Rabelais, F.: liv.I-chap.5, liv.IV-chap.44; cité par Le Roux de Lincy, 1842: 75.

48 Meurier, G., o.c. (cité par Le Roux de Lincy, 1842: 75).

L'EAU À TRAVERS QUELQUES EXPRESSIONS POPULAIRES ALGÉRIENNES

HASSANI ALI

INGÉNIEUR D'ÉTAT, CONSULTANT EN COMMUNICATION, ORAN-ALGÉRIE

I- LA BOÛQÂLA

La Boûqâla est un court poème que les femmes évoquent sous forme de jeu et de divertissement. L'origine de l'apparition de la *Boûqâla* demeure encore inconnue, même si certains historiens citent 1840 comme date de sa naissance au milieu des femmes algéroises.

La Boûqâla tient son nom de l'utilisation d'un récipient réfrigérant en terre cuite, très apprécié autrefois, par les citadins pour boire de l'eau fraîche en été. Haute de 8 à 12 cm, légèrement pansue avec un diamètre de 13 à 18 cm, la *Boûqâla* a deux petites anses, appelées oreillettes, *oudinette*. Dans le récipient, l'eau se rafraîchit par évaporation.

Trois grands thèmes sont cités dans le jeu de la *Boûqâla*.

- Il s'inspire de la vie quotidienne comme les fêtes populaires et les événements historiques.

- Il développe l'amour comme thème principal.

- Il rappelle l'influence de la nature.

L'écoute et l'imagination sont les principaux buts du jeu qui nous transporte dans cinq éléments liés à l'eau :

1- L'EAU ET SES CONTENANTS

L'eau exprime la dualité. Elle est souvent l'espoir et le désespoir, l'évidence et l'impossible. L'eau est aussi la générosité, la beauté, le miroir et le bonheur.

Le contenant exprime, selon le contenu, la soif, la colère ou l'ouverture. C'est un élément «fragile et cassable» même s'il représente la fierté, l'élégance et le savoir-vivre.

1- Le ciel ne s'éclaire que grâce au soleil et l'eau ne bout que grâce au feu.

السماء ما تزويه غير الشمس و الماء ما تغليه غير النار

2- Mes propos se rapportent à notre demeure et mon salut s'adresse à la chambre haute

Ses murs sont d'or et ses portes de cannelle

Son puits est de miel et j'en bois sans me rassasier.

كلامنا على جارنا و سلامي على الغرفة

حيوطها من ذهب و بيبانها قرفة

و بيرها من عسل و نشرب ما نكفي

3- Transmettez mes saluts à ma bonne dame qui s'y tient assise

J'apporterai une coupe d'or et viendrai lui verser à boire

سلموا على لالة اللي قاعدة فيها

نجيب كاس ذهب و نجي نسقيها

4- Il me dit «ô ma sœur, donnez-moi une gorgée d'eau»

Je lui en sortis un plein seau, une pêche et une grenade

قال لي يا خيتي اعطيني جفمة ماء

خرجت له في السطل و خوخة و رمانة

2- LA MER, SES PERSONNAGES ET SES ÉLÉMENTS

La mer est l'élément naturel le plus cité dans la Boûqâla car Alger, là où ce court poème populaire est né, est une ville méditerranéenne.

Citée directement, la mer exprime des situations différentes et de nombreux sentiments et états d'âme. Elle exprime le doute, l'honneur, l'espoir, la peur, la trahison, le vœu, l'attente, la virilité masculine,

l'impossible, le rêve et le renversement de situation.

La mer a ses personnages, marin, rais ou capitaine qui évoquent à leur tour les mêmes éléments comme la trahison, l'attente, la peur et l'infidélité.

Les éléments comme le navire, le bateau et les voiles rappellent le voyage, l'attente, l'espoir, le retour et la rencontre. Enfin le poisson peut exprimer le possible.

1- Ô toi que mon sort n'a point touché, ouvres-moi au milieu des difficultés une voie

Et offres-moi au milieu des mers une place

يا اللي ما شفك حالي دير لي في المضيق طريق
و دير لي في البحور من الزهو علالي

2- Je suis descendue au fond de la mer et j'y ai trouvé le sable en ébullition

J'en ai pris dans la main droite et j'en ai mis sur mes genoux.

حبطت الى قاع البحر و صبت الرمل يغلي
ارفدت باليد اليمين و حطيت في حجري

3- Les vents de la mer se sont levés et les vagues ont formé une caravane

Je visiterai la tombe du Prophète en compagnie de celui que j'aime

انهزوا رياح البحر و تقافلوا الامواج
نزور قبر النبي انا و من حبيت

4- Nous sommes venus de Smyrne, là-bas nous étions rassemblés

Dans la grande mer, nous avons jeté l'ancre,

جيننا من زمير ثم ماتمين
في البحر الكبير ثم رسينا

3- LE BAIN MAURE (HAMMAM)

C'est le lieu exclusivement réservé aux femmes. C'est le lieu des fantasmes par excellence. Il exprime la joie, la rencontre discrète, le regard volé et le plaisir refoulé.

Le plus souvent, c'est le hall du hammam qui est cité.

1- J'ai rencontré ce beau jeune homme dans le hall du hammam

J'ai baisé sa main droite et j'ai jeûné sept

jours.

لقيت ذاك الشباب في سقيفة الحمام
بست يده و صمت سبع ايام

4- LES BESOINS ET LES USAGES

Ces éléments sont indiqués dans la Boûqâla sous plusieurs formes. Nous en citons :

Boire pour indiquer la soif

Laver pour la propreté et la pureté

La soif comme prétexte pour parler au bien-aimé ou pour indiquer l'espoir.

La salive et la sueur pour indiquer le fantasme.

Les larmes pour le manque et l'éloignement

Les ablutions pour indiquer un apaisement un tabou.

1- Si mon chéri a soif, la source se présentera devant lui

Et Dieu le Clément le gardera du mauvais œil de ses envieux.

اذا عطش خويا العين ولاته

وربي الكريم ينجيه من عين حساده

2- J'ai vu le seigneur des jeunes gens faire ses ablutions rituelles dans le patio

Et j'ai baisé sa joue droite et lui ai piqué une rose dans les cheveux.

ريت سيد الملاح في السحين يتوضا

بست خده اليمين و رشقت له وردة

5- LES (AUTRES) ÉLÉMENTS NATURELS

Le nuage pour exprimer le désespoir, la désillusion ou la discrétion

Le canal pour le sourire

La source pour l'espoir ou la fin d'une soif

Le puits pour la générosité, le destin, la trahison ou la mort.

La rivière pour la joie ou la rencontre

L'étang pour l'espoir

La pluie pour le secours

L'automne pour l'ennui, l'angoisse ou la solitude

La pâte pour la facilité, le mélange ou le destin.

1- Je suis descendue dans ce jardin-là pour y cueillir des oranges amères

Je suis descendue au fond du vallon et j'ai trouvé l'aimé tout seul

مشبت الى ذاك الجنان نلقط لارنجة
وهبطت الى قاع الواد لقيت الحبيب وحده

2- Je suis las de cet automne et il me déplaît de boire,

Depuis que sont tombées les premières feuilles, j'ai replié les jambes sur moi,

مليت من هذا الخريف و ما لاق بي شرابي
منين طاحوا الاوراق الاولين طميت انا رجلي

3- Dès que ce jeune homme est passé, mon cœur s'est mis à courir derrière lui

Il a disparu comme un nuage et je suis restée à décrire mes traits.

هو جاز ذاك الشباب و قلبي مشى اردافه
امحى تقول شي سحاب و بقيت نوصف اوصافه

4- L'ennemi qui opprime, Dieu rend vaine sa ruse

La terre qui a soif, Dieu l'arrose de la pluie qu'il faut

العدو اللي يطفى الله يخيب مكره
والتراب اللي يعطش الله يسقيه مطره

II- LES PROVERBES

Tels des fragments de vers poétiques, les proverbes algériens traduisent les expériences sociales vécues. Ils ont, dans leur majorité, un double sens; L'un apparent, évoque un fait, une observation et/ou un comportement. L'autre, plus difficile à percevoir, interpelle la conscience, rappelle à l'ordre et met en garde.

La présence de l'eau dans les proverbes algériens est assez abondante et concerne principalement des éléments naturels, dont l'eau elle-même. Notons également que les proverbes que nous avons répertoriés, se divisent en deux genres.

LE PREMIER GENRE

Ces proverbes qui s'apparentent à des dictons, sont fréquents dans les expressions orales.

L'eau y est la référence. Elle est directement nommée. Cela est apparent à travers les trois expressions «de base.»

- *Facile, comme l'eau - Clair, comme l'eau - Blanc, comme la neige*

Ainsi, les trois états de facilité, clarté et blancheur, indiquent la pureté selon l'imaginaire populaire. Par opposition, tout ce qui est difficile, trouble ou coloré, indique l'impureté.

اذكر الماء بيان العطشان

زيد الماء يزيد الدقيق

غير الماء و الزغاريت

الماء تسجي بيه كل حاجتك

انشوفك كالزيت فوق الماء

غير دير مويهة باردة على قلبك

القبلة بلا كراء و الماء بلا شراء

LE SECOND GENRE

Ces proverbes s'apparentent à des commentaires. Les éléments naturels y sont très présents alors que l'eau y est indirectement citée. Au sein de la société algérienne, l'eau est intimement liée à la croyance religieuse et à la foi musulmane. Les paysans confient leur destin et celui de leurs terres à Dieu. La sécheresse est souvent admise comme une punition ou une épreuve divine. Au lendemain d'un événement naturel, sécheresse, pluie ou neige par exemple, les gens font des commentaires en tentant de tirer certaines expériences.

اذا رعدت بعدت و اذا ضبت صبت

بابور عشرة يغرق

جوز على الواد الهرهار و لا تجوز على الواد الصامت

الجبعان لا تغني له و العطشان لا تصفر له

الحرث بلا روا كالزواج بلا رضا

حج و زار بير زمزم و جاء للبلاء متحزم

حوت ياكل حوت و قليل الجهد يموت

خيار الماكل الشعير و خيار اللحم البعير و خيار الماء الغدير

ذوك جغمات للوضوء ما عليهم شيء

الراجل بحر و المراقلة

الساقية مقعورة ما ندري ماها و ين يغور

سعد السعود جراي الماء في العود

الشوف ما يشبع الجوف و الماء ما يطلع في العقابي

صبت و صحات يا ويح فيمن جات
 الطالب على التفكير و الفلاح على المطير
 قطرة على قطرة تصير غدير
 قسم البحر يصير سواقي
 اللي يكسب يكسب الجمال الى يطبق على عشايم و اللي يسكن
 يسكن الجبال اذا كان الماء حذايم
 لا تامن يوم الشتاء حتى يفوت و لا تامن عدوك حتى يموت
 الماكلة بلا ماء من قلة الفهامة
 مارس ولاد و يبرير جيا و مايو حصاد
 مشات للحمام جابت اخبار عام
 ما يبقى فالواد غير احجاره
 نو مارس ذهب خالص
 وصل حتى للبحر و ارجع عطشان
 يسود سعد البنت اللي تخلي الجمعة و تغسل بالسبت
 الخاثر في قاع الطاس
 خلي البير بغطاه
 العام بيان من خريفه
 ما نشري شي الحوت فالبحر

59 mots liés à l'eau sont contenus dans les 148 proverbes étudiés. Il y en a des mots qui sont liés aux usages multiples de l'eau et d'autres aux éléments naturels.

Chaque élément a une signification dans l'imaginaire populaire. Cela varie selon le contexte dans lequel le proverbe est dit. L'eau peut évoquer par exemple, l'espoir et la propreté.

Nous avons répertorié les éléments qui reviennent souvent dans les proverbes. Il s'agit de l'eau citée nommément et des éléments suivants :

- La mer et ses éléments :

Mer- Poisson- Bateau

- Les mois et les saisons :

Janvier- Avril- Mars- Hiver- Automne

- Les éléments naturels :

Brouillard- Neige- Pluie- Rivière- Puits- Goutte- Etang- Eclair- Source- Oued.

- Les éléments religieux :

Zemzem- Ablutions

- Les contenants :

Seau- Vase.

- Les éléments sociaux :

Hammam.

- Les besoins et les usages :

Soif- Laver.

III- LES CONTES

Les contes sont racontés dans la langue traditionnelle, arabe dialectale ou berbère. Issus de la tradition orale, ils combinent entre le réel et l'imaginaire. Les contes relatent des faits, des aventures et des événements fictifs. Ils sont destinés à distraire et à instruire. Les personnages des contes sont des humains ou des surhumains, dotés des facultés magiques.

Les contes populaires algériens sont de trois genres :

- Les contes proprement dits, *Kherrafet*, divisés à leur tour, en trois sous groupes : les contes merveilleux, les histoires d'ogres stupides et les contes inspirés des *Mille et Une Nuits*.

- Les contes facétieux, *Hikayet*, regroupant les récits qui ont pour thèmes principaux, la revendication sociale, le rire des institutions établies, des valeurs imposées, des riches, des pauvres et des faibles.

- Les contes religieux, *Maghazi*, regroupant les récits du Prophète, ceux des héros de l'islam et ceux des saints et des marabouts.

L'eau est présente dans la quasi-totalité des contes populaires. Les éléments principaux sont la rivière, la mer et les puits. Les contes évoquent six grands thèmes :

1- LES GRANDS VOYAGES

Pour prouver sa bravoure ou son amour, le héros d'un conte doit effectuer des voyages lointains, à travers des rivières ou des mers, dont le nombre est pair : 1, 3, 7 ou 21. La traversée et le voyage lointain se terminent toujours par un exploit ou une récompense.

2- L'EXISTENCE DES PERSONNAGES SURHUMAINS

La rivière est le lieu où se cachent des djinns, ogres et esprits maléfiques. C'est le lieu où prolifèrent les serpents et les magiciens. L'eau de la rivière peut se transformer en goudron, en poison ou en sang. La rivière habitée les forces du mal, évoque l'eau maléfique.

3- LA PROSPÉRITÉ

C'est la symbolique du bien et de la pureté,

représentée par la source et la fontaine. L'eau jaillit dans ces deux points et se transforme en un remède ou une nourriture comme le miel.

4- L'INATTENDU ET LA SURPRISE

C'est l'attente devant un puits qui peut aboutir, selon le contexte du récit, à une belle ou mauvaise surprise. Dans les puits tombent des personnages naïfs, malheureux ou faibles.

5- L'ENCHANTEMENT

C'est l'exemple qu'évoquent les bruits des oueds, des sources et des fontaines. Les rivières, en l'absence des forces de mal, évoquent l'enchantelement, le bonheur et la joie.

6- LES RITES

C'est l'exemple qu'évoquent certains contes liés à des croyances populaires. Chaque conte a son propre rite.

DES RÉCITS

1- LE LOUP ET LE HÉRISSEON

Un jour, le hérisseon demanda au loup : «Combien possèdes-tu de ruses?»

Le loup répondit : «J'en ai cent et une. Et toi hérisseon, combien en as-tu?»

«Je n'en ai qu'une seule», répondit le hérisseon.

«Tu n'en as qu'une seule, fils de chien!» Le loup s'énerma, prit le hérisseon et le jeta dans le puits.

Ce dernier, du **fond du puits**, commença à réfléchir à un moyen pour sortir. Il n'a qu'une seule ruse, le pauvre! Et il la trouva! Il commença à se parler à haute voix en simulant un dialogue entre plusieurs et différents personnages.

«Combien vaut cet agneau?»

«Tant!»

Le hérisseon commença aussitôt à siffler comme s'il rassemblait un troupeau de moutons et il cria: «Ô berger, viens par là, cette brebis combien coûte-t-elle?»

«Tant!»

Le loup qui était resté près du **puits**, en entendant ce dialogue, murmura: «Que signifie tout cela? Ce fils de chien s'est trouvé sûrement, en plein marché! Que se passe-t-il hérisseon?» Demanda-t-il.

«Il se passe qu'il y a le plus grand marché

d'agneaux, de moutons, de chèvres et de brebis».

«Et comment puis-je y descendre?»

«C'est facile, saute dans le **seau!**»

Il y avait deux **seaux** accrochés, chacun à un bout de la corde. L'un au **fond du puits** et l'autre à l'extérieur. Quand l'un descend dans le **puits**, l'autre remonte. Comme le loup s'apprêtait à sauter dans le **seau** pour descendre, le hérisseon se mit dans l'autre. Le loup étant plus lourd que le hérisseon, le premier, en descendant, fait remonter le second. Ils se croisèrent au milieu du chemin et le loup demanda: «Pourquoi remontes-tu hérisseon?»

«C'est la vie, un descend et l'autre remonte!»

Arrivé en haut, le hérisseon prit la fuite et le loup se retrouva à la place de son prisonnier.

2- L'HOMME VÊTU ET L'HOMME NU

Il était une fois deux amis, l'un vêtu et l'autre nu. Ils décidèrent de parcourir la terre de Dieu. Ils marchaient jusqu'au jour où ils se trouvèrent devant un **puits**. Le dénudé parle:

«Nous avons tous les deux **soif** et je ne peux pas descendre, peureux comme je suis! Déshabilles-toi et descends.»

L'habillé dévêtu, descendit dans le **puits**. Il remonta de l'**eau à boire** pour son ami et lui demanda: «Tiens bien le turban et aides-moi à monter».

L'homme nu coupa le turban auquel le pauvre était accroché. Du **fond du puits**, le pauvre interpella vainement son ami qui prit les vêtements et l'argent et s'en alla. La nuit tomba et deux djinns arrivèrent. L'un d'eux parla : «Le sultan de tel pays a une fille qui est mourante. Celui qui pourra la guérir aura en récompense la fille en question, plus la moitié du royaume. Mais celui qui échoue aura la tête coupée et exposée sur la porte du château.»

«Et le remède?» Interrogea le second.

«Quelques uns de mes poils qu'il faudra brûler et faire une fumigation.» Répondit l'autre. Tout en écoutant la conversation, l'homme arracha quelques poils du djinn.

«Dans le jardin du château, sous le grenadier se trouve un trésor. Pour le déterrer, la solution est toujours quelques uns de mes poils, mais cette fois-ci il y a autre chose.»

«Quoi?»

«Il faudrait ramasser tous les escargots qui tombent du grenadier et les brûler avec tes poils. Puis, il faudrait égorger un bouc noir et

mettre son sang dans une assiette qui serait déposée tout près du grenadier. A ce moment là, la protectrice du trésor Akila, sortira pour lécher le sang et la porte s'ouvrira. Celui qui fera tout ceci profitera pour dérober le trésor.»

Le pauvre malheureux arracha des poils de l'autre djinn. Deux journées s'étaient écoulées quand une caravane qui passait, jeta la corde au malheureux et le sauva. Délivré, il se dirigea vers le pays indiqué par les djinns et s'approcha du château du sultan. Il se présenta au sultan, se déclara médecin en ajoutant: «Le guérisseur est Dieu». Arrivé au seuil de la porte de la chambre de la princesse, on l'avisa: «On vous tranchera la tête si vous échouez.»

«J'accepte» leur répondit-il avant de pénétrer dans la chambre de la patiente. Il l'encense avec les poils du djinn. La princesse se rétablit soudainement. Le sultan annonça à l'homme: «Je te donne ma fille et la moitié de mon royaume.»

Quelques jours plus tard, il se dirigea vers le grenadier et l'admira longuement. Il vit les escargots et les ramassa. Puis il amena un bouc noir qu'il égorgea. Il suivit à la lettre ce que le djinn avait dit. La porte s'ouvrit et il s'approprija le trésor. Il devint riche sultan.

Des mois s'écoulèrent jusqu'au jour où il observa dans la ville son ami qui l'avait trahi. Il le fit amener et lui demanda : «D'où es-tu? Et qui es-tu?»

«De tel pays et voici mon histoire.»

Et il lui raconta également l'histoire de sa trahison et répliqua : «J'ai suivi le diable et me voici malheureux et impuissant! Je n'ai rien gagné»

«Ne me reconnais-tu pas?» Lui demanda le sultan.

«Non !»

«C'est moi ton ami!»

«C'est toi?»

«C'est bien moi. Assieds-toi mon ami. Dès aujourd'hui tu es mon Vizir. Cher ami, je me souviens encore quand tu me rasais la barbe. J'ai bien envie que tu me le fasses encore.»

«Il n'y a pas de mal!»

L'homme prit le rasoir et commença à le raser. Arrivé au niveau du larynx, il y appuya le rasoir et lui demanda : «D'où te vient toute cette richesse?»

«Mon ami! J'ai l'argent et je t'en donnerai! Je te trouverai une épouse!»

«Tu me dis la vérité ou je te tue.»

Il lui raconta son histoire. L'autre, en écoutant, termina son rasage et le salua. Il se dirigea vers **le puits** mais comme il a oublié de ramener une corde pour descendre, il s'y jeta et se cassa une jambe. La nuit tombée, les deux djinns arrivèrent et l'un d'eux parla en ces termes:

«Je te jure que la fille du sultan dont je t'ai parlé, se porte bien à présent»

«Et le trésor a également disparu!»

«Il y avait sûrement quelqu'un qui nous a entendus l'autre fois et a pu s'emparer de quelques poils des miens et des tiens.»

L'homme, qui a tout entendu, surgit de son refuge: «Je suis là, que me donneriez-vous?»

«Ah bon, tu es là!»

En un clin d'œil, le **fond** du **puits** se renversa entraînant la mort de l'ami infidèle. Le sultan, en se réveillant le matin, rassembla les sentinelles: «Gardes, allez voir tel endroit et surtout dans quel état est **le puits**.»

Arrivés à l'endroit indiqué, les gardes trouvèrent **le puits** détruit. Ils retournèrent rendre compte au sultan. Celui-ci rétorqua: «Celui qui ne pense qu'à faire du mal, de son mal mourra.»

LE SAINT ET LA RIVIÈRE HANTÉE

Azzane Lahoucine

ENSEIGNANT-CHERCHEUR (MAROC)

Par une fin d'après-midi de juillet, un promeneur solitaire quitta le centre de la ville encore surchauffé et remonta le cours de la rivière qui traversait la cité sur toute sa largeur, avant de se perdre en une multitude de rigoles dans la plaine voisine. L'homme, la soixantaine passée, faisait de la marche en toutes saisons, loin des habitations, trois ou quatre fois par semaine, non seulement pour dégourdir ses jambes quelque peu ankylosées par un travail sédentaire de plus de quarante ans et le poids de l'âge, mais aussi et surtout pour jouir de la nature et respirer l'air frais chargé des senteurs de la **végétation et des exhalaisons** d'un sol gras gorgé d'eau. Le soleil déclinait et la chaleur étouffante de la journée cédait peu à peu devant une agréable tiédeur due au contre-courant d'un orage de convection en montagne. Pour la circonstance, si Allam était habillé comme d'habitude, tic de l'ancien fonctionnaire, d'un complet léger en toile de lin gris clair et chaussé paradoxalement d'espadrilles souples. Il marchait d'un pas régulier, quoique traînant un peu la jambe gauche. Les lieux étaient déserts, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Au fur et à mesure qu'il avançait, il s'enfonçait dans une **végétation de plus en plus dense**, composée essentiellement de **platanes** et de **peupliers** géants, de **saules pleureurs** dont certains rameaux jouaient à la surface de l'eau transparente, de **fougères**, de **joncs et d'herbes folles** s'enchevêtrant au point de barrer le chemin qui serpentait le long de la rivière. A un endroit où le courant ralentissait son écoulement et devenait silencieux, formant ainsi un magnifique plan **d'eau** de dimensions disproportionnées au faible **débit du cours d'eau**, le promeneur s'arrêta pour contempler le site. Une espèce de tonnelle recouvrait la nappe ainsi formée à la surface de laquelle une myriade de rais

de soleil couchant transperçait la frondaison des arbres pourtant dense et dansottait dans un miroitement féérique. Les enfants du voisinage qui aimaient y barboter toute la journée pour **se rafraîchir** et jouer étaient déjà rentrés chez eux. Tout à son extase, si Allam ne s'aperçut pas de l'arrivée en sens inverse d'un homme qui se dépêchait de rentrer en ville et qui, parvenu à son niveau, lui lança par-dessus son épaule, et sans s'arrêter

-Ne t'attarde pas sur ces lieux maudits, monsieur, retourne d'où tu viens...

-Un instant, s'il te plaît, lui demanda si Allam, surpris, pourquoi dis-tu qu'un si beau paysage est maudit ?

-A cause de cette rivière, monsieur, dit-il, en s'arrêtant et en faisant face à son interlocuteur. Elle mérite bien son nom, *tamgnount*, l'endiablée, à cause justement des mauvais génies des eaux qui la hantent, surtout la nuit. Depuis que **cette rivière** existe, ces esprits ont élu domicile dans cette zone en permanence, en raison justement de l'attraction qu'exercent sur eux **l'eau, la végétation et la beauté de cet ensemble**. Avant même le coucher du soleil et l'obscurcissement des lieux, toute personne encore présente sur les lieux est exposée à des troubles indéterminés et à des agressions mystérieuses : oppression subite accompagnée de malaises et de convulsions, évanouissements et chutes sous une forte poussée d'une main invisible, bruissements bizarres

-Ce n'est peut-être là que de simples illusions, des coïncidences fortuites, monsieur. On peut toujours ressentir quelque malaise après une journée de travail ou au cours d'une promenade.....

-Non, monsieur, ce ne sont ni des illusions,

ni des coïncidences, comme vous dites, mais des cas réellement vécus et vérifiés. D'ailleurs, dès que les ténèbres se font plus denses et envahissent complètement l'espace, une vie inquiétante d'un autre monde s'y réveille : des voix mystérieuses se font entendre, des fantômes aux formes bizarres vêtues comme d'un linceul déambulent, des squelettes de mort, des chants lugubres, accompagnés de musique montent de....

- Des balivernes, tout cela, monsieur ! Il y a tout simplement des gens qui ont peur du noir et qui donnent libre cours à leur imagination ! De nos jours, avec les certitudes apportées par la science et la religion, pareilles légendes ne peuvent plus être crédibles. Et...

- Tu ne me crois pas, râla l'homme, subitement exalté. Tiens, un homme qui se croyait plus courageux que les autres et voulant vérifier, une fois, par lui-même, le bien-fondé des rumeurs qui circulaient, s'est rendu sur les lieux, après minuit. Et sais-tu ce qu'il a vu ? Des *jnouns* qui célébraient la fête, au milieu du lac, entourés de cadavres humains en décomposition ! Il est tombé évanoui et ne s'est réveillé que le lendemain, paralysé des quatre membres et l'usage de la parole perdu à jamais ! Et puis, regarde un peu cette maison dont il ne reste que des pans de murs calcinés. Le propriétaire, sceptique comme notre héros et toi-même, a tenu à la construire dans son jardin, contre l'avis de tous ses amis. Dès l'installation de la famille dans la nouvelle demeure, celle-ci était chaque nuit la cible de jets de pierres ou de flammes dont on ignorait la provenance, sans parler des fantômes, des oiseaux et des animaux crachant du feu qui venaient terroriser les habitants de cette maison, par leur aspect effarent et leurs cris démoniaques. A la fin, l'habitation fut évacuée et abandonnée et aucun locataire n'osa la prendre. Elle était alors le repaire de tous les démons qui peuplaient cette vallée et se transformait chaque nuit en centre d'activités, le moins qu'on puisse dire, inquiétantes : en dépit de la fermeture permanente de toutes les issues, des apparitions de fantômes tout autour, des clameurs de gémissements ou de chants inhumains, des cliquetis bizarres d'objets métalliques, des émanations de flammes et de fumée s'échappant des fenêtres et du trou supérieur d'aération étaient ressentis.....

-Avec tout mon respect, monsieur, des détails pareils ne peuvent nullement m'impressionner et encore moins me faire changer d'avis. Ce que vous rapportez aujourd'hui, *sidi*, ce sont les fantasmes de gens apeurés, amplifiés selon la loi du rajout. Ceux-là ne voient et

ne constatent que des effets quelconques et, ignorant leur cause, donnent libre cours à leur imagination. La preuve, c'est l'existence de cette petite maison blanche, juste en face et son occupant qui se vautre devant, ne se souciant de rien....

- Le cas de cet homme est encore plus énigmatique. C'est un saint qui jouit d'un pouvoir surnaturel, une espèce de *baraka*. Des serpents lui entourent le cou sans l'inquiéter et des scorpions circulent librement entre sa peau et ses vêtements. Et puis, il n'a d'autres ressources que le produit de son jardinet, pour ainsi dire, rien du tout. On ne sait pas d'où il vient ni de quoi il vit. On ne lui connaît ni parents, ni amis. Sorti comme de nulle part, il a bâti cette maisonnette juste avant l'abandon de la maison en question. Quand on l'interroge sur ce qui s'y passe, d'après les rumeurs, il répond, en termes sibyllins, qu'il dort profondément jusqu'au lever du soleil, qu'il ne voit rien et n'entend rien d'anormal. Quelques semaines après, par une nuit sombre et venteuse, la demeure prit feu mystérieusement et fut anéantie en quelques heures. Selon les bruits qui couraient, à l'époque, c'était l'homme à la *baraka* qui aurait commis cet acte, suite à un malentendu avec les démons ou pour les éloigner de son nouveau territoire....

-Si le soi-disant *surhomme* était si serein pendant un certain temps, c'est qu'il n'y avait pas de démons comme vous dites, et donc raison de plus pour ne pas prêter de crédit à leur existence; quant aux dons fabuleux du charmeur de reptiles et de scorpionidés, c'est peut-être tout simplement de la fabulation ou tout au plus des phénomènes explicables : bestioles dégénérés et donc inoffensifs ou immunité de notre bonhomme au venin, immunité due peut-être à sa complexion biologique qui fait repousser ces êtres dangereux pour les autres humains. L'incendie de la maison a été probablement le fait d'un malfaiteur ou tout simplement d'un accident survenu....

Cette fois -ci, l'homme se fâcha pour de bon et avant d'interrompre son vis-à-vis, lui décocha un regard haineux

-Tu n'es pas croyant ou du moins, tu es un apostat et tu ne mérites pas qu'on t'accorde tant d'attention et de temps. Va au diable !

Resté seul, si Allam reprit sa marche en méditant les termes de son entretien avec le passant. Il se dit qu'il était bien musulman pratiquant, qu'il croyait entre autres, à l'existence des Anges et de Satan, mais cette conviction n'excluait pas pour autant dans son

esprit le principe du déterminisme universel, selon lequel tout événement est régi par une loi de causalité scientifique. La divergence entre son interlocuteur et lui réside justement dans la cause des événements. Pour celui-là, les effets sont perçus mais non l'agent qui les provoque; ce dernier est simplement imaginé, selon l'humeur du moment, le degré de lucidité du sujet, sa mentalité et sa foi. Si Allam, logique, attribuait les fantasmes de son interlocuteur aux représentations collectives résultant des débordements de l'imagination débridée des gens. Il lui concéda cependant que la science, qui n'est que la découverte des lois du fonctionnement de notre univers, n'a pas encore réussi à percer tous les secrets de la nature et encore moins à les expliciter.

Quand cette ancienne demeure était encore debout, tous les soirs, les passants qui s'attardaient dans leurs vergers ou ailleurs entendaient tantôt des gémissements, tantôt des chants bizarres, de la musique ou encore assistaient à des jets de pierres sur la façade de la maison. D'autres soirs, c'était des flammes géantes de feu que l'on voyait sortir du trou d'aération supérieur de la demeure...

-Mais les habitants de cette maison, comment réagissaient-ils devant ces phénomènes ?

-Depuis la mort du propriétaire, il y a plusieurs décennies, la maison n'a pas été occupée.

Si Allam, imprégné de l'esprit scientifique, avait du mal à suivre son interlocuteur.

POESIE

Willocq Philippe

INSTITUT SUPÉRIEUR D'ENSEIGNEMENT LIBRE LIÉGEOIS (I.S.E.L.L.), BELGIQUE

LES FILS DE LA MEUSE

Comme tous les matins sur les bords de la Meuse,
Fredonnant son refrain, un homme se promène.
Il se souvient encor, par une brise heureuse,
Reconnaître en son for la voix du fleuve amène.

Ils se disent ces mots que personne n'entend,
Les partagent gaîment en histoires sassées,
Car le temps sur les flots, pareil à un chaland,
Trace les sillons blancs des écumes passées.

Cet ancien batelier, plus zélé que le vent,
S'est aujourd'hui levé plus précipitamment
Pour rejoindre en ami son vieux fleuve alangu.

La péniche passant une fois tous les mois,
Et le fils naviguant comme lui autrefois,
À son père ravi, d'un signe lui sourit.

SUR LES COTEAUX ÉPARS DE LA VILLE ENDORMIE

Sur les coteaux épars de la ville endormie,
Dans la fraîcheur du soir sommeillent les amants.
Allongés sur le sol, sous la voûte infinie,
Ils attendent l'envol de leur cœur soupirant.

Un sourire esquissé par la Meuse en reflet
Sur les nuages gris les convie à la nuit.
Les témoins étonnés de ce signe discret
Se regardent surpris sous la lune qui fuit.

La cité trop ardente embrase leurs pensées
Et souffle dans leur corps une braise de feu,
Éclipse latente de leur plus secret vœu.

La ville calme dort sous les coteaux cachés.
Comme à l'Ourthe à la Meuse qui mêlent ses flots,
Les amants bienheureux s'échangent de doux mots.

LA GOUTTE

L'oasis, perdu dans le sable fin des dunes,
Arbore fièrement une mince verdure
Qui résiste au soleil et sourit à la lune,
Comme l'espoir un peu fou qu'un doux vent murmure.

Sous la chaleur blafarde de ce jour ardent
S'élèvent à l'horizon deux ombres mouvantes.
Deux êtres résignés avancent d'un pas lent
Vers le destin quotidien de leur quête errante.

Après deux longues heures de marche éreintantes,
La mère et son jeune enfant hument l'enivrante
Fraîcheur des eaux troubles mais potables du puits.

Le fils pourtant sourit à sa mère épuisée :
Au-dessus d'eux, un nuage gris s'est formé
Et sur son nez rieur une goutte de pluie.

LES EAUX TROUBLANTES

Thierry Poyet

Université Blaise - Pascal, Clermont II

(Nouvelle)

La nuit est tombée depuis quelques heures. Un vent frais secoue la mer, et le paquebot avance à son rythme, presque un peu lent. Sur l'un des ponts, dans la tiédeur d'une soirée d'avril, douce et confortable, regards interrogateurs sur le détroit de Gibraltar qui apparaît enfin.

Les côtes marocaines se tiennent toutes proches. Des lumières sont visibles, nombreuses, un peu mystérieuses. Quels sont les villages là-bas qui regardent passer peut-être des navires de luxe qui ne s'arrêteront pas ? De l'autre côté des salons enluminés où l'on vient boire un cocktail bien frais en robe du soir, c'est l'Espagne qui se montre, et ses singes venus d'une Afrique dont on ne laisse désormais plus rien passer. Deux continents se rejoignent en quelque sorte pour prendre en tenaille un bras de mer où court à son rythme le Blanco Splendido. Deux mondes s'observent ou s'oublent, deux mondes qui n'osent plus se rencontrer. Un peu d'eau au milieu, un peu d'eau pour tuer l'espoir, un peu d'eau pour empêcher que les terres s'embrassent. L'eau à la place de la terre.

Après la folie catalane et les promenades rieuses dans une Barcelone colorée et vivante, chaude et passionnée, jeune et rebelle, la croisière s'arrêtera à Casablanca. Escapades dans une ville aux accents européens, visite à une mosquée dont l'image majestueuse courra sur des cartes postales nombreuses dans toute l'Europe, promenades dans un souk. Le touriste est dépaysé. Il pleuvra sur Casa, le ciel sera gris au petit matin d'un débarquement plein de promesses, celles de vacances mémorables et les parapluies auront remplacé les ombrelles de ces vieilles Européennes depuis si longtemps en allées. La brise d'un océan tempétueux jusque dans

le port renverra des senteurs nouvelles. A bord du Splendido, des touristes sur les ponts s'abriteront de la pluie légère mais tenace. L'eau à la place du soleil.

Pour l'heure, c'est encore Gibraltar qui retient l'attention. Là-haut, dans la cabine de pilotage toute proche depuis le balcon d'une cabine au confort insoupçonné, l'équipage se donne à voir. Occupé à passer le détroit, il est affairé sous la lumière de quelques halogènes imperturbables. Le Commandant Enrique s'active à peine, la routine pour lui a un nom : Transatlantique. Ce seront bientôt des journées entières au milieu de l'Océan, la fête sans fin quelques étages en dessous et toute une noria de membres d'équipage pour soigner et bichonner une clientèle aisée, oublieuse de ce qu'elle a laissé derrière elle.

Gibraltar, deux mondes, deux mystères. Comment vit-on à quelques kilomètres d'écart ? Une petite fille sur le pont éclairé interroge son père qui grille nerveusement une énième cigarette.

Dans les manuels scolaires des petits français, il est question du développement économique si rapide et parfois bien difficile d'un pays où les bidonvilles côtoient encore le tracé de la future ligne d'un TGV attendu comme un nouveau zéphyr... Dans les classes de géographie, on apprend que la vie ailleurs n'est pas la vie d'ici. Dans les leçons d'éducation civique, on enseigne la tolérance, on recommande l'économie de cette eau dont l'absence fait mourir au fond de quelque désert qui gagne sur la vie, et en cours de littérature on donne à lire Tahar Ben Jelloun pour mieux se souvenir de ce que peut être quelquefois, encore, le racisme. Il faut prévenir mais le bateau passe et ne s'arrête pas. L'eau l'entraîne vers des

lendemains de bonheur. L'eau est précieuse, calme et dominée par des moteurs hyperpuissants : elle aidera le Splendido à tenir toutes les promesses de la brochure avec laquelle les touristes ont réservé leur croisière de printemps.

La petite fille pose question sur question. Elle a vu au journal télévisé ses embarcations de fortune où s'entassaient des Mauritaniens malheureux d'arriver sur des plages inhospitalières. Ils comprenaient que leurs rêves les avaient trompés. Elle a entendu qu'un Océan a ravi la vie d'un certain nombre d'entre eux, elle a vu des garde-côtes les repêcher, et puis elle ne sait plus. Les images de la mer sont parfois pénibles. L'eau à la place du bonheur.

La mer ou l'océan, l'eau de la victoire, elle repense à cette course autour du monde et à cette petite station de Vendée, les Sables d'Olonne. Son père l'avait emmenée là-bas pour assister au départ du Vendée Globe. C'était le mois de novembre, et il pleuvait déjà. De superbes petits bateaux, elle ne sait pas très bien comment on les appelle. Elle était montée sur l'un d'entre eux et avait même eu la chance de pénétrer à l'intérieur, là où le pilote se ferait à manger, là où il dormirait. Rien à voir avec la belle cabine du Splendido, et ce balcon qu'elle aime tant, là où elle s'installe un magazine à la main, un verre de cola devant elle. Alors elle se demande si l'on croisera avec le Splendido un des derniers concurrents, en retard certes mais qui réussirait tout de même à terminer son périple. Elle se demande si l'on verra des dauphins, et des baleines, elle se demande qui sur l'eau, tout d'un coup, surgira, se montrera à elle et l'emportera à sa manière, la prochaine nuit, dans un futur rêve, peut-être.

Son père réfléchit à ces gens en face de lui, sous ces lumières que l'on distingue : il aimerait les connaître et il ne les rencontrera jamais. Elle, elle imagine un monde qui n'existe pas, celui qu'un Nautilus des temps modernes rend peut-être possible, il paraît que les fonds sous-marins réservent à l'homme encore tant d'inconnu... Gibraltar, deux mondes, deux mystères. Son père critique vertement toute la clique des écologistes bien pensants qui veulent sauver la planète et oublie de sauver les gens. La fille, elle, pense à un ailleurs, à un temps futur qu'il ne connaîtra pas.

Et puis elle reprend sa lecture. Dans son magazine, pourtant, c'est le passé encore qui se donne à elle. Une histoire auvergnate, celle d'une rivière là-bas, au-dessus d'une station thermale qui s'appelle Royat. Un

orage soudain, au printemps, et la Tiretaine qui grossit d'un coup. La vallée, bientôt, n'est plus que boue et pierres qui roulent. La rivière grossit toujours, elle grossit encore, l'orage n'en finit plus d'éclater et la pluie en trombes dévale les pentes grasses où quelques bestiaux paissent apeurés. La Tiretaine emporte tout sur son passage. La vallée est ravinée, bientôt ruinée. Les habitants d'Orcines se cachent, à l'abri de leurs demeures fragiles, ils craignent l'envolée d'une toiture misérable. En bas, à Royat, rien n'arrêtera plus les eaux déchaînées. On va pleurer, on va mourir et puis il faudra reconstruire. L'eau à la place de la vie.

Mélo die lit avec passion ce petit récit historique. Elle n'avait jamais imaginé la fureur possible de cette insignifiante rivière qui coule aux pieds de son école et qu'elle a fini par oublier tant elle la connaît. Qu'elle a fini d'entendre. Mélo die est surprise. Mélo die imagine. Elle s'invente ce jour vieux de plus d'un siècle. Qui vivait là ? Qui est mort ? Qui a souffert de cet orage, et de cette pluie, et de cette rivière bientôt torrent mortel ?

Le père de Mélo die, lui, ne lit pas. Il ne regarde plus les côtes qui s'éloignent tout doucement. Il observe maintenant les canots de sauvetage. Il y a trois jours, à peine embarqués, tous les passagers ont été invités à un exercice d'évacuation. Au cas où... Et si l'accident se produisait pour de bon ? Mélo die et lui, et d'autres, sur un canot, là au hasard des flots, dans l'attente des secours forcément trop longs et comme devenus improbables. Les images des journaux télévisés à 20 heures ne le quittent plus. Là-bas, en pleine Méditerranée, des Libyens sur un autre canot à destination de Lampedusa. Et la mort pour tant d'entre eux. Et l'Europe incapable d'accueillir les survivants...

L'eau est promesse, l'eau est danger. Promesse d'ailleurs, danger de l'ailleurs.

Le Splendido file sur l'Océan. Rien ne l'arrête. Il dégage un sentiment étonnant de puissance. Impressionnant. La croisière ne fait que commencer. Des coursives, l'on peut entendre le bruit des machines à sous, et celui des musiques qui animent la discothèque, et celui du spectacle de music-hall. Au théâtre, les lumières vont bientôt s'éteindre. Mélo die lit encore, et puis cesse de lire. Tout d'un coup. Elle regarde son père et ferme les yeux. Elle serait presque heureuse si...

Bien sûr, il y a cet article qui l'obsède depuis quelques instants déjà, et l'idée - terrible - l'a assaillie pour ne plus la quitter. Des gens qui se noient, emportés par l'eau, qui suffoquent

et vont mourir, blêmissent, et crient, et tendent les bras, et qui ont peur. Peur de mourir. Peur de quitter les leurs. Peur de les abandonner et de savoir qu'ils souffriront de leur mort. Peur de la séparation et de leur désespoir à venir, à eux. Peur de s'en aller. Mélodie invente les images du récit qui la panique maintenant. Elle met des visages sur des malheureux transformés en personnages d'un mauvais roman. Et tout d'un coup ce sont les traits de sa mère qui lui apparaissent. Sa mère noyée, sa mère qu'elle n'a jamais eu le temps de connaître.

Mélodie ne s'amuse plus. Mélodie ne sourit plus. Mélodie cultive son malheur. Elle s'en repaît. Elle est ce malheur.

Mélodie comprend mieux son père. Elle sait son impuissance ce jour-là. Elle sait ses remords aussi. Elle a compris ses élans de générosité à lui, sans fin, son investissement inépuisable dans des œuvres de bienfaisance, ses larmes impossibles à contenir quelquefois devant certaines souffrances. Mélodie pense à elle, son père aux autres. Et elle lui en veut. De ne pas la comprendre et de lui avoir offert cette croisière. Comme si elle allait goûter enfin au bonheur impossible de l'oubli. Échapper au tourment de la volonté de savoir qui la taraude... Un bonheur qui s'est refusé à eux. Il lui a offert ce voyage comme pour la guérir de sa mélancolie. Et de la sienne à lui aussi. Et son idée est la plus mauvaise qui soit.

L'eau sous ses yeux. Le bruit de l'Océan, un clapotis tranquille, l'absence de vent au balcon. L'eau l'attire. Les attire. Dangereusement. L'eau du désespoir. Et du mystère. Les fonds insondables. Le secret à jamais.

D'un bond, elle se lève, elle va se précipiter. D'un coup, il est tiré de sa torpeur. Il réagit. Impuissant.

Elle s'est enfermée dans la salle de bains. Quelques instants plus tard, c'est sa tête sous l'eau tiède de la baignoire qu'elle plonge longuement. Pour ne plus rien entendre. Ne plus rien voir. Les yeux fermés, en apnée. Tout oublier. Tout recommencer. Et renaître.

Depuis des mois, elle n'a qu'un seul plaisir : de longs bains d'eau chaude. Silence. Repos. Ailleurs.

L'eau des débuts. Dans le ventre de maman. Et puis l'eau sucrée des doux biberons d'un premier été caniculaire. L'eau et la vie. Cesser d'arroser de ses larmes son existence et laisser pousser enfin l'arbre du bonheur.

Se résoudre enfin à la vie. Et oublier le malheur.

LA SOURCE ENSORCELEE

Lahoucine DEHHOU

ASSOCIATION ORALITÉ, CONTE POUR L'AMITIÉ, LE DIALOGUE ET LE DÉVELOPPEMENT, MAROC

Au pied du Moyen Atlas, existait une localité nommée TAYA . Elle était tellement réputée par l'abondance de ses eaux que lorsqu'on l'évoquait, on la comparait à un paradis. C'était l'une des localités où on trouvait les plus beaux vergers de la région. La flore y était un trésor rare. En plus des oliviers, des grenadiers, des faux poivriers, des figuiers, des cognassiers, des abricotiers, des vignes grimpantes, plusieurs sortes de rosier, des lauriers roses et d'autres plantes sauvages et comestibles poussaient partout dans la région . On y trouvait aussi de la luzerne, de la menthe et des jardins contenant diverses sortes d'agrumes et de légumes. On y trouvait également une faune riche composée de plusieurs animaux et de poissons d'eaux douces appréciés par les pêcheurs...

«Tamda» dont le ruisseau et ses affluents situés au nord traversait la localité et arrosait ses terres fertiles. Les habitants y pêchaient de très beaux poissons. «Bouygoundaz» aux petites cascades fabuleuses et les seguias venant de la montagne complétaient le travail et irriguaient les autres terres et les vastes oliveraies. Dans tous les coins de la commune, les cultures poussaient grâce à la douceur du climat et à l'irrigation assurée par plusieurs dizaines d'autres petites sources aux eaux lumineuses et cristallines qui jaillissaient de partout.

Sidi Ahmed, un fkih de passage, captivé par la beauté du site qui dominait le lac, décida de s'y installer et d'ériger, en haut de la petite colline, une zaouïa. Cette école coranique commença aussitôt à attirer les étudiants de tous les coins du pays et eut une notoriété sans égale. D'année en année, le nombre d'habitants augmentait et la localité commençait alors à grandir et un splendide

petit joyau vit le jour au milieu d'un beau damier de vergers...

La tribu des «Ait TAYA» était nichée entre les montagnes et les plaines qui s'étendent à perte de vue à l'autre rive de l'oued Oum Er-rabia. Les habitants y menaient une vie heureuse et florissante. Ils étaient enviés par les tribus avoisinantes et par tous ceux qui avaient l'occasion de visiter leur petit bourg. Les gens vivaient sans le moindre souci. Ils disposaient de tout. Leur bétail était même le plus le plus apprécié...

Chaque saison avait son charme. En hiver, c'était le froid. Les cimes montagneuses revêtaient leurs splendides manteaux blancs et le débit des sources augmentait d'une manière spectaculaire. Le grand fleuve ainsi que les autres rivières étaient souvent en crue et la population s'en réjouissait car l'eau et la pluie lui donnaient la vie et la prospérité. Au printemps, tous les prés s'illuminaient d'une diversité de plantes et de fleurs sauvages multicolores. Les odeurs chatoyantes qui accompagnaient la floraison de plantes aromatiques s'en dégageaient. Les amandiers, les pêchers, les abricotiers, les orangers en fleurs dessinaient un paysage bellissime et somptueux. L'été était non seulement la saison des moissons et des cueillettes de nombreux fruits et agrumes, mais aussi une merveille pour tout le monde car l'ombrage des arbres et la fraîcheur de l'eau offraient des sites merveilleux aux promeneurs et charmaient les visiteurs. Cette nature attirait aussi les oisifs et les vieillards. Quant aux enfants, ils s'adonnaient à leur jeu estival favori : Le barbotage dans les divers points d'eaux. Par contre l'automne est la saison durant laquelle on pouvait savourer les meilleures figues, égrener les délicieuses

grenades dodues et suaves. C'est la période où tout le monde s'activait car c'était le temps de la cueillette des meilleures olives du pays: tout le monde travaillait en chantant la fameuse chanson d'un derviche fasciné par cette abondance d'eau et par la fertilité des terres de la région:

« Coule ô belle eau luisante
Sous l'ombrage des oliveraies
Sacrée tu es abondante
Tu irrigues vergers et prés.
De toutes tes sources «Tamda» est reine
Son cours traverse le village sans peine.
Après quelques méandres, la plaine,
Et non loin» Boudilite» aux eaux limpides
«Iqor» et «Igly» le splendide
Et «Oulghouliden» l'abreuvoir
Et toutes ces eaux, à l'Oum -Erabiâ, vont
choir».

En quelques années, le nombre d'habitants connut une augmentation inimaginable. Les années de sécheresse y firent venir d'autres immigrants venus goûter aux délices d'une vie calme et paisible. Des quartiers nouveaux naquirent et le petit bourg se transforma vite en un petit village. La politique de proximité s'était concrétisée dans la création d'autres administrations et d'autres établissements modernes. En moins d'une décennie, la population quadrupla. Une petite ville de quelques 26000 habitants naquit en un temps record.

Toutefois l'eau qui était à l'origine de notre Eden commença à manquer... Les années de sécheresse se suivirent et se multiplièrent. Dès lors, les malheurs de notre si charmante ville ne cessèrent de s'accumuler. Les nombreux cours d'eaux s'asséchèrent. Les vergers et prairies se dégarnirent. Les vastes terres se crevassèrent quand elles ne cédèrent pas place à des blocs en béton sans aucune architecture. La faim décima le bétail et la vie devint austère...

En dépit de ce problème, la bonne gestion et la maîtrise de l'eau n'avait jamais figuré comme point d'ordre du jour de la Jamaâ bien que l'usage excessif et irréfléchi de l'eau continue à perturber la vie quotidienne des habitants et des cultivateurs...

Un vendredi, lors du discours religieux habituel, un arrière petit fils de notre Fqih fondateur de la cité prononça devant ses adeptes et les notables du village un discours

plein de reproches.

Et du haut de son perchoir, Il annonça :

«Ecoutez-moi bien, que Dieu vous mette sur le bon chemin, ne remarquez-vous pas que l'accès à l'eau potable devient rare? N'ai-je pas prévu cette catastrophe? Ne vous ai-je pas dit que tant que nous n'admettons pas que la bonne gestion et la distribution équitable et juste de notre eau doit se faire selon les règles et coutumes de notre tribu, les problèmes ne feront que s'aggraver et provoquer la désintégration de notre Jamaâ? Ne vous ai-je pas dit auparavant et à plusieurs reprises que nous devons nous réjouir de cette richesse dont Dieu nous a gratifiée et que nous devons la respecter et protéger? Ecoutez-moi bien, que Dieu vous bénisse; essayons d'imaginer la vie des gens du Sud! Oui, ceux qui vivent dans les déserts arides! Ceux qui prient jour et nuit pour ne pas mourir de soif. Ceux-là mêmes qui sont prêts à donner tout pour avoir un peu de notre nature et de notre richesse en eau! Oui ceux qui, eux et leurs bêtes, traversent monts et vaux et font des dizaines de kilomètres pour aller puiser l'eau et remplir quelques jarres dans des coins éloignés de chez eux! Vous arrivez à imaginer votre tribu sans eau? Vous imaginez comment sera votre vie alors? Il est temps que vous preniez conscience de la valeur de l'eau! Cette eau que vous gaspillez sans vous en rendre compte! Ne prenons pas à la légère les Recommandations divines! Cette eau tant citée dans le Livre Saint et dont vous ignorez l'importance est d'une grande valeur! Soyons en conscients! Ecoutez-moi bien, que Dieu vous mette dans le bon chemin! Pour résoudre cette crise qui commence à toucher tous les aspects de la vie, je vous demande d'organiser chaque vendredi une prière rogatoire. Nous devons implorer la clémence et l'indulgence d'Allah! Notre vie dépend de l'existence de l'eau et notre organisme ne peut en être privé ! Oui! Sachez, que Dieu vous garde, que l'eau c'est l'essence même de la vie. Prions ensemble pour que Dieu nous préserve et nous aide à surmonter les difficultés que nous rencontrons car tout ce qui est vivant a besoin d'eau pour vivre!»

Toutes les têtes s'immobilisaient. Les gens prêtaient grande attention. L'anxiété se lisait sur leurs visages et la peur commençait à gagner leurs cœurs. Notre Fqih avait su certainement persuader ses auditeurs en mettant l'accent sur le sujet qui les hantait et menaçait leur existence. Sa parole venait à point car sans eau ils ne pouvaient jamais aspirer au développement agricole et pastoral, piliers de l'économie locale de leur tribu.

Les prières rogatoires se succédèrent durant plusieurs années. Même les petites filles du village, pour demander de la pluie, elles parcouraient tous les quartiers et chantaient la fameuse chanson de « Taghounja à Marja » en hissant une sorte de grande louche enveloppée dans du tissu et traversée par un petit bâton qui donne la forme d'une poupée crucifiée et implorait Dieu de la

« Taghounja Oum-Ounzar « pour arroser les humains, les bêtes et les végétaux... Or, contrairement aux souhaits des habitants, les prévisions météorologiques n'annonçaient que rarement de petites averses souvent insuffisantes et sans grande utilité.

Enfin, pour résoudre cet épineux problème, les décideurs de la petite ville pensèrent faire du forage hydraulique un pôle de développement agricole. Les habitants saluèrent bien l'initiative et encouragèrent la réalisation de ce projet porteur d'espoir. Aussitôt les forages se multiplièrent. Des sociétés étrangères s'installèrent et dévastèrent toute la région et en tirèrent de grands profits...

Malgré tout ce gigantesque travail, l'eau se faisait rare. La nappe phréatique accusait un épuisement total: Les deux petits puits creusés récemment étaient loin de satisfaire la demande des milliers de ménages. Les réunions de la Jamaâ s'intensifiaient et toujours pour seul et unique point d'ordre du jour. « Les modalités de répartition d'eau potable dans la ville ». Plusieurs scénarii furent suggérés mais un seul fut admis à l'unanimité: « Une petite heure de consommation d'eau le jour et une petite heure la nuit ». Cependant le prix très exorbitant des factures engendra le mécontentement des petites bourses et des cultivateurs. Un grand problème économique et social se posa alors : une vraie pénurie commençait alors à peser lourd sur les habitants et les responsables. Cette situation génératrice de chômage et de misère poussait les jeunes à émigrer. La localité devenait abominablement malheureuse et triste. Un changement perceptible gagnait la région. Toutes ces espèces animales et végétales qui faisaient la beauté de la contrée désertaient les lieux. Il n'y avait plus de paysages paradisiaques, plus d'aigrette, plus d'alouette des champs, plus de bécasse de bois, plus de bouvreuil, plus de canard chipeau, plus de chardonnerets élégants, plus de fauvettes, plus d'hirondelle... Même la tourterelle, la perdrix rouge, la caille des bois, la calandre, les grives et les merles ainsi qu'une grande diversité d'oiseaux chassables durant toute l'année avaient déserté le pays et refusaient d'y vivre et de voir mourir » Taya », un des

beaux sites de la région. Les maisons à leur tour étaient abandonnées. Quelques écoles étaient sans élèves. Des édifices publics étaient sans visiteurs. Ce fut alors la débandade: on part vers toutes les autres régions à la recherche d'une vie meilleure et plus stable. Ils n'en restaient que de désolants vestiges. Partout où on passait, on lisait sur des pancartes: maisons, magasins, garages, bureaux, terrains et terrains agricoles à vendre...

Néanmoins, l'ancrage dans le passé et l'attachement au lieu et à son histoire retenaient quelques personnes qui, tout en menant une vie misérablement malheureuse, gardaient un espoir et continuait à croire que, tôt ou tard, l'eau coulera et la nature reprendra son cours normal...

La légende dit qu'un beau matin, les gens se réveillèrent et entendirent un bohémien, venu d'ailleurs, leur promettre de faire couler l'eau de la source. Certains s'émerveillèrent des propos qu'ils venaient d'entendre tandis que d'autres prirent ses paroles à la légère. Lui, qui n'avait jamais cessé de crier haut et fort son génie, décida un jour d'aller, lui-même, proposer son service à des hommes adossés au mur de l'ancienne mosquée et leur suggéra en toute certitude:

- « Demain, leur dit-il, si Dieu le veut, allez chercher des Gnaouas pour jouer de la musique, une pioche neuve, un mouton dont la laine est noire ainsi que le doyen des habitants pour faire couler l'eau de la source ».

Le lendemain, le bohémien, fagoté drôlement, se rendit suivi d'un petit public, à la grande source. Là, il examina, de bas en haut, le grand rocher d'où coulait l'eau de la fameuse source. D'un geste violent et brusque, il en tira, de sous sa tête, des stalactites suspendues à la voûte de la grotte. Il les croqua, les cracha dans la paume de la main et les auscultait longuement avant de ne les éparpiller sur les pierres rouillées de la source. Il coupa ensuite les branches d'un figuier sec et ramassa des copeaux de bois. Il les posa par terre, un par un, en faisceau. A peine eut-il allumé un grand feu qu'il posa une ancienne bouilloire noire sur la grosse flamme et la fumée qui s'en dégageait. Il regarda en outre, à gauche et à droite, comme s'il cherchait quelqu'un. Il alla directement vers Sidi Moh - un vieillard octogénaire d'origine sahraoui - qui jouissait d'une constitution solide et résistante au poids de longues années de travail. Un vieux qui se portait toujours en homme robuste. Et de l'index, il lui indiqua la place où il allait creuser. En fredonnant, il lui tendit la pioche neuve enveloppée dans un tissu blanc...

Tandis que les Gnaouis jouaient, le vieil homme, au rythme de la fameuse musique gnaouie creusait au pied du rocher. Pour ensorceler les lieux, le «Haddaoui», lui, au milieu des ovations et des acclamations, prit de sa «chkara» quelques bâtonnets d'encens qu'il posa dans un petit brasero en métal. Ensuite il houssina, du tissu blanc qui servait de couverture à la pioche, la tête du mouton attaché à un jujubier près de la source. Il commença alors à danser lentement et le dos courbé, les mains croisées au niveau des fesses, il faisait vibrer majestueusement son maigre corps. Il exécutait admirablement une suite de mouvements corporels que rythment les instruments de musique, et les battements des mains. Ce rassemblement festif arracha toutefois quelques youyous à certaines vieilles femmes, assises loin de la foule, à l'orée de la petite futaie dont les vieux arbres jaunâtres semblaient résister à la rudesse de toutes ces décennies de sécheresse. Le bohémien commença alors à galoper tel un cheval, tantôt à droite tantôt à gauche. Il pivotait sur lui-même et se tenait, tel un équilibriste, sur une seule jambe. Et tout en dansant, il balbutiait quelques mots que personne n'avait pu comprendre. Il dansait, dansait et puis laissa tomber son turban jaune en arrière et fit découvrir une longue chevelure crasseuse qui suscita la curiosité de toute l'assistance. Le vrai Majdoub, dit un jeune homme, quand il rentra en transe, il avait la bouche baveuse.

- «C'est comme cela qu'ils étaient, autrefois, les serviteurs de Dieu. Ceux qui se font les apôtres de toutes les vertus», lui répliqua son interlocuteur. Les adeptes de Sidi Haddi, connus communément sous le nom des hadaouis étaient des vrais génies en exorcisme. Ils étaient tous des altruistes et avaient le don d'ubiquité et l'amour de la nature.

Etant dans un état d'excitation extrême, notre fameux bohémien tira de sous ses vêtements un grand couteau bien aiguisé et saisit de la corne gauche la bête noire qu'il poussa vers le trou que le vieillard avait creusé. Les yeux grands ouverts, tout en sueur, il l'étendit en balbutiant toujours les mêmes mots avant de l'égorger. Au milieu des youyous des femmes, il prit la bouilloire et but deux grandes gorgées d'eau brûlante qu'il cracha à l'intérieur du trou. Il dépouilla la bête et jeta la peau dans la source.

Quelques minutes après, les gens commencèrent à entendre un grand bruit qui grondait au bas fond de la source. Notre bohémien faisait signe aux musiciens de jouer

davantage et plus fort. Au fur et à mesure que le rythme des castagnettes et des tambours montait, le bohémien continuait de faire vibrer son corps à la cadence de la musique. Pendant que la musique s'intensifiait, un grand bruit stridulant tonnait de plus en plus fort sous les pieds de la petite foule venue assister au miracle. Au bout de quelques moments, un petit filet d'eau ocre jaillit de la source et commença à couler lentement devant les gens épatés. Les gens, en chœur, prièrent Allah. Puis l'eau dégringola, à torrents, emportant pierres et cailloux. Ce fut alors la liesse. Le rêve fut réalisé et des festivités auxquelles on prit part tous les gens du bled et des villages avoisinants furent organisées...

La nouvelle se répandit rapidement et on vit tous ceux qui étaient forcés de partir au moment de la sécheresse revenir retrouver leur vie paisible d'autrefois. En moins d'un mois, la ville s'anima et prospérait en retrouvant son charme d'antan. Le train-train de la vie reprit ainsi son cours normal mais cette fois les gens avaient appris la leçon et conseillèrent aux petits de ne plus gaspiller l'eau. Les responsables au niveau local consacraient l'eau en tant que «patrimoine commun de la jamaâ». Ils étaient contraints de poser les bases d'une gestion de l'eau très intéressante. Enfin la politique de l'eau adoptée à l'unanimité par les représentants communaux les avait obligés aussi à organiser des campagnes de propagande et la signature de convention et de partenariat avec des organisations régionales, nationales et internationales. Et afin de bien gérer cette denrée précieuse, la gestion de toutes les ressources en eau et sa distribution fut confiée à un des offices spécialisés en la matière.

Le bohémien, en ermite vénéré, passa le reste de sa vie au milieu des habitants. Quand il mourut, on construisit non loin de la grande source, un sanctuaire dédié à son génie. Annuellement, la jamaâ organisait un grand mousslem commémoratif en sacrifiant des moutons de laine noire et les gens y font un pèlerinage pour se recueillir sur l'âme du marabout qui avait pu rendre la vie au bled en faisant couler l'eau de la source ensorcelée.

ABIKA : L'HOMME, L'ARTISTE ET LA MÉMOIRE



« Sidi Mohamed Ya Lmir,
Ya Boujalab Ahrir,
Li maybighik, tabka Darou Khawya »

« Ô Sidi Mohamed! Ô Emir à
la djellaba de soie ! Que la maison
de celui qui t'en veut devienne déserte ! »

st avec ces vers patriotiques mis en exergue ci-dessus, évoquant Feu Mohamed V, le glorieux père de la nation, que l'artiste Abika, de son vrai nom Abdeslam Agougil, nous réserva un accueil chaleureux, près de la source de Foum El Ancer, un splendide village de la banlieue de Béni-Mellal.

La visite de ce maître du chant et de la transe, figure emblématique du paysage artistique du Moyen-Atlas, s'inscrit dans le cadre de la capitalisation des arts de l'oralité, un projet sur lequel travaille l'association OCADD dans la région du Tadla-Azilal.

Septuagénaire, menu, mais toujours l'œil vif avec une présence d'esprit et une oreille musicale inouïes... Evidemment, nous l'avons tous vu à l'épreuve, lors de notre jeunesse à maintes occasions : mariages, circoncisions, moussems. Il incarna la fête et la joie pour toute la population du Dir, de la ville, de la plaine et de la montagne. En effet, pendant plusieurs décennies son nom resta lié à toutes les fêtes ; les sons de percussion de son tambour retentissent encore... Abika réussit à émouvoir aussi bien les nostalgiques qu'une tranche appréciable de jeunes toujours dans une ambiance d'humour. Dignité, humilité, talent à l'état

brut sont ses qualités reconnues.

Et ce n'est qu'avec un peu de recul, cinquante après, que l'on découvre Abika, l'homme, l'artiste, la mémoire d'un village, d'un pays. Il a joué tous les répertoires, amazighes, arabes, chansons marocaines et orientales avec sa Ghita, sorte de clairon, en compagnie de sa troupe composée souvent de trois personnes jouant sur bendirs et tambours, et à l'occasion de danseuses. Il s'est produit dans les quatre coins du Royaume, à l'étranger ; de son souffle enchanteur, il a fait même danser les chevaux, a-t-il précisé, lors d'une cérémonie nationale...

En somme, son parcours relate le passage du sacré au profane : au commencement, le sacré, Jadba, Aissaoua, Hmadcha, Gnaoua, chants spirituels voire thérapeutiques (Hal), purification de l'âme et du corps, des moussems et des fêtes religieuses, à l'instar du Mawlid. Le profane vient après, à partir des années soixante dix, avec les célébrations mondaines...

Au cours de notre entretien, lors d'un moment de distraction et d'évasion, il contempla l'eau ruisselante sur les galets : « J'ai commencé avec une flûte en roseau, sur un rocher près de la source ; je suivais le rythme du murmure de l'eau, je devais avoir quatorze ans... » a-t-il dit.

Il a horreur de ces paroles indécentes en vogue de nos jours. Evidemment, nos oreilles sont conquises par une pléthore de sonorités et un foisonnement de charivari, de paroles insalubres et impures ! Il ne s'agit en aucun cas d'une prise de position identitaire doublée de chauvinisme ou de nostalgie, mais d'un souci et d'une exigence du beau et de l'esthétique.

Il a tenu à nous présenter, malgré son âge avancé, un extrait de son riche répertoire. Des voix se mêlent à la majesté du paysage, sous l'ombre des cèdres, dans la beauté des prés, les hauteurs des cimes. Que ce soit la voix mélancolique de l'Amedyaz, poète-troubadour amazigh, qu'il s'agisse des chants de Tamawayt, ou de la communion à travers les danses d'Ahidus, c'est toujours le même cri arraché à l'histoire, dégagé des tréfonds de l'auguste Atlas qui a su résister à tous les dénis identitaires, par la foi de ses femmes et de la ténacité de ses hommes.

Ces troupes retracent clairement et avec fierté un passé florissant de cette belle région du Royaume. C'est, à coup sûr, le symbole de la richesse et de la variété de notre culture tribale, et qu'il faut conserver, car c'est le garant de notre authenticité. Cette culture mérite d'être répertoriée et organisée avec beaucoup d'attention, sinon, nos enfants risqueront, un jour, de se poser la question : qui sommes nous ? Et donc essayons de leur conserver ce patrimoine

Je tendis l'oreille à mon grand bonheur, abreuvant un flux de sonorités mélodieuses et douces ! Des voix venues je ne sais d'où... brusquement, mon cœur redoubla ses palpitations, mon corps tressaillit, vibra et me voilà en transe au milieu du cercle. Une sensation voluptueuse me transporta ...Et du coup, j'ai réalisé que le signifiant maghrébin n' a pas besoin de signifié et qu'il se suffit à lui-même, n'en déplaît à Saussure et à tous les linguistes ? Après tout, ça relève de l'univers de l'arbitraire !

« Assi rhilnch Awa! » refrain psalmodié par les tambourins... voix, soupirs, poésie... surgissant du corps, une geste singulière et suave ressurgissant des fêlures et nervures d'une mémoire. Oui difficile de transcrire ou de traduire en lettres et graphies cette mise en scène de la voix sublime, éphémère, fuyante et insaisissable.

C'est une déraison de vouloir relater graphiquement ces voix ruisselantes des maîtres de la parole. Remontant les dunes du grand désert, dans le sens contraire des cours d'eau, ces illustres dépositaires de la mémoire sans frontières font une halte auprès d'un saint, d'un point d'eau, d'une oasis emplissent leurs « sacs de paroles » millénaires et s'en vont les déclamer jusqu'aux collines oubliées...

« -Parole, d'où vient-tu ?

-De ma racine !

-Et où se trouve-t-elle ?

-Suis-moi en silence... ! »

Depuis notre dernière rencontre, nous n'avons pas manqué à songer au devenir et à l'avenir de ce virtuose du chant populaire et de l'oralité.

Abika ne se produit guère, et du coup ses ressources s'amenuisent, par contre ses besoins augmentent ! Il est temps de rendre un hommage à ce grand artiste, de ce vivant...

Propos recueillis par Ahmed Hafdi

حماية المستهلك في عقد الاشتراك المائي

د. عبد الرحمن الشرفاري

في الوقت الذي تكون فيه هذه الأخيرة على بينة تامة من التزاماتها بالنظر لمركزها القوي. إلا أن ما تنبغي الإشارة إليه في هذا الصدد، هو أنه وفي انتظار صدور قانون حماية المستهلك، فإن هناك بعض المقتضيات القانونية التي يمكن الاعتماد عليها من أجل إلزام الطرف المكلف بتوزيع الماء بتوفير المستهلك الزبون بكل البيانات اللازمة لتنويره.

ومن هذه المقتضيات، ما جاء به قانون 06.99 المتعلق بقانون حرية الأسعار والمنافسة، والذي أوجب على المهنيين تبصير المستهلكين بمقتضى المادة 47 منه، حيث جاء فيها "يجب على كل من يبيع منتجات أو يقدم خدمات أن يعلم المستهلك عن طريق وضع علامة أو ملصق أو إعلان أو بأي طريقة مناسبة أخرى بالأسعار والشروط الخاصة للبيع أو لإنجاز الخدمة.

تحدد إجراءات إعلام المستهلك بنص تنظيمي¹.

بل إن المادة الموالية (أي المادة 48 من قانون 06.99) نصت على أنه يجب على من يبيع منتجات أو يقدم خدمات أخرى تقوم مقامها إلى كل مستهلك يطلب ذلك. بل إن تسليم هذه الفاتورة يمكن أن يصبح إجبارياً في بعض القطاعات المحددة قائمتها بنص تنظيمي².

5. وقد أكد على هذه المقتضيات مشروع قانون حماية المستهلك، حيث خصص القسم الثاني لإعلام المستهلك، الذي قسمه هو الآخر لبابين حيث يتعلق الباب الأول بالالتزام العام بالإعلام، وبناء على المادة الثالثة من هذا القانون فإنه يجب على كل مورد أن يمكن المستهلك بأي وسيلة ملائمة من معرفة المميزات الأساسية للمنتج أو السلعة أو الخدمة وأن يقدم إليه المعلومات التي من

1 "Tout vendeur de produit ou tout prestataire de services doit par voie de marquage, d'étiquetage, d'affichage ou par tout autre procédé approprié, informer le consommateur sur les prix et les conditions particulières de la vente ou de la réalisation de la prestation.

Les modalités d'information du consommateur sont fixées par voie réglementaire".

2 "Le vendeur de produits ou le prestataire de services est tenu de délivrer une facture, un ticket de caisse ou tout autre document en tenant lieu à tout consommateur qui en fait la demande.

Toutefois dans certains secteurs dont la liste est fixée par voie réglementaire, la délivrance d'une facture pourra être rendue obligatoire".

1. تنبغي الإشارة منذ البداية على أن عقد الاشتراك المائي هو عقد يلتزم بمقتضاه المورد، سواء كان هو المكتب الوطني للماء الصالح للشرب أو الوكالة المستقلة أو شركة خاصة كما هو الشأن بالنسبة لشركتي ريشال وليديك، بتزويد المشترك بالماء مقابل أداء هذا الأخير للثمن الموازي لاستهلاكه.

2. وإذا كان هذا العقد على غرار باقي العقود المدنية منها و التجارية أو الإدارية يتميز بالعديد من الخصائص، فإن من أهمها في نظرنا هي خاصيتي كونه عقد إذعان واستهلاك لارتباطهما الوثيق بالإشكالية التي نسعى لتحقيقها من هذا المقال، والمتمثلة في معالجة أهم الأدوات القانونية التي يمكن لها تقرير قدر من الحماية لمستهلك الماء باعتباره الطرف الضعيف في عقد الاشتراك مقارنة بمورد الماء الذي يعتبر طرفاً مهنيًا ومدعنا بكسر العين، وسنقتصر في دراستنا هذه على وسيلتين مهمتين، أولهما الالتزام بإعلام مستهلك الماء (الفقرة الأولى)، وثانيهما الحد من ظاهرة الشروط التعسفية في عقد الاشتراك المائي (الفقرة الثانية).

الفقرة الأولى: الالتزام بالإعلام أهم مظهر لحماية المستهلك المائي

3. أصبح معروفاً أن الوكالة تلتزم إضافة لتزويد المشترك بالماء كمقابل للثمن الذي يدفعه الزبون كفاتورة لاستهلاكه بتضمين هذه الفاتورة لمجموعة من البيانات، لعل أهمها:

واجب الاستهلاك؛

الضريبة على القيمة المضافة؛

واجبات التمبر؛

واجبات التطهير؛

كراء العداد.

4. غير أن هذه البيانات تبقى في نظرنا غير كافية لتنوير المستهلك المائي ومن ثم معرفة حدود التزاماته التي ستترتب على تنفيذ عقد الاشتراك مع الوكالة

الذي هو المورد زبونه المستهلك للماء الذي يعتبر طرفا ضعيفا ومنظما للعقد الذي يتم إعداده بشكل مسبق وبطريقة نموذجية تسمح للطرف الأول فرض مجموعة من الشروط التعسفية.

9. وبالرجوع لمشروع قانون حماية المستهلك المغربي نجده وضع تعريفا للشروط التعسفي. حيث ذهبت المادة 15 منه إلى أنه يعتبر شرطا تعسفيا في العقود المبرمة بين الموردين والمستهلكين كل شرط يكون الغرض منه أو يترتب عليه، على حساب المستهلك، عدم توازن مهم بين حقوق وواجبات طرفي العقد.

تطبق الأحكام المذكورة كيضا كان شكل أو وسيلة إبرام العقد. وتطبق كذلك بوجه خاص فيما يتعلق بسندات الطلب والفاتورات وأذون الضمان أو القوائم أو أذون التسليم أو الأوراق أو التذاكر المتضمنة شروطا متفاوضا في شأنها بحرية أو غير متفاوض في شأنها أو إحالات إلى شروط عامة محددة مسبقا.

10. وتنبغي الإشارة في هذا الصدد إلى أن القضاء يبقى له دور كبير في تحقيق التوازن العقدي بين مستهلك الماء والمورد وكالة كان أو شركة أو حتى بالنسبة للمكتب الوطني للماء الصالح للشرب والذي ينشده مشروع قانون حماية المستهلك وتسعى إليه جميع الفعاليات الحقوقية والجمعية. حيث ترك هذا المشروع تقدير الطابع التعسفي إلى جميع الظروف المحيطة بإبرام العقد، بل وقد تكون مرتبطة بعقد آخر.

ذلك أن المادة 16 من مشروع القانون رقم 31.08 الذي يقضي بتحديد تدابير لحماية المستهلكين نص على أنه ودون الإخلال بقواعد التأويل المنصوص عليها في الفصول من 461 إلى 473 من الظهير الشريف الصادر في 9 رمضان 1331 (12 غشت 1913) بمثابة قانون الالتزامات والعقود، يقدر الطابع التعسفي لشرط من الشروط بالرجوع وقت إبرام العقد إلى جميع الظروف المحيطة بإبرامه وإلى جميع الشروط الأخرى الواردة في العقد. ويقدر كذلك بالنظر إلى الشروط الواردة في عقد آخر عندما يكون إبرام أو تنفيذ العقدين المذكورين مرتبطين ببعضهما ببعض من الوجهة القانونية.

11. وعلى غرار القانون الفرنسي، فإن مشروع القانون رقم 31.08 اعتبر العديد من البنود المدرجة في بعض العقود بمثابة شروط تعسفية، حيث جاء في المادة 16 من هذا المشروع "مع مراعاة تطبيق النصوص التشريعية الخاصة أو تقدير المحاكم أو هما معا، وعلى سبيل المثال لا الحصر، يمكن أن تعتبر الشروط تعسفية، إذا كانت تتوفر فيها شروط المادة 15 أعلاه، ويكون الغرض منها أو يترتب عليها ما يلي:

أ: فيما يتعلق بعقود البيع: إلغاء أو انتقاص حق المستهلك في الاستفادة من التعويض في حالة إخلال المورد بأحد التزاماته؛

ب: احتفاظ المورد بالحق في أن يغير من جانب

شأنها مساعدته على القيام باختيار معقول باعتبار حاجياته وإمكانياته.

ولهذه الغاية، يجب على كل مورد أن يعلم المستهلك بوجه خاص عن طريق وضع العلامة أو العنونة أو الإعلان أو بأي طريقة مناسبة أخرى بأسعار المنتجات والسلع وبتعريفات الخدمات والقبود المحتملة للمسؤولية التعاقدية، عند الاقتضاء، والشروط الخاصة بالبيع أو تقديم الخدمة.

تحدد إجراءات الإعلام بنص تنظيمي.

يجب على المورد كذلك أن يسلم فاتورة أو مخالصة أو تذكرة صندوق أو أي وثيقة أخرى تقوم مقامها إلى كل مستهلك قام بعملية شراء وذلك وفقا للمقتضيات الإجبارية الجاري بها العمل.

تحدد بنص تنظيمي البيانات التي يجب أن تتضمنها الفاتورات والمخالصات والتذاكر والوثائق المشار إليها أعلاه.

6. ولزيد من الحرص الهادف إلى حماية المستهلك، فإن المادة الرابعة من المشروع السالف الذكر أوجبت أن يشتمل البيان المتعلق بالسعر أو التعريفية التي يكون الإعلام بهما إجباريا تطبيقا للمادة الثالثة أعلاه السعر أو التعريفية الإجمالية التي يتعين على المستهلك دفعها بما في ذلك الضريبة على القيمة المضافة وجميع الرسوم الأخرى وكذا التكلفة الإضافية لجميع الخدمات التي يلزم المستهلك بأدائها.

7. وبخلاف الوسائل التي كانت متاحة لطرفي العقد عند إبرام العقد بمقتضى قانون الالتزامات والعقود المغربي، حيث لم يكن بإمكان كلا المتعاقدين سوى المطالبة بإبطال العقد في مجموعه أو الإبقاء عليه إذا ما تحقق عيب من عيوب التراضي على سبيل المثال، فإن مقتضيات المشروع جاءت بمقتضيات وأحكام مخالفة لذلك في حالة وجود شرط تعسفي في حق الطرف الأقل خبرة، حيث حوله المشروع المطالبة بإلغاء الشرط مع الإبقاء على العقد بالنظر لحاجته للخدمات التي يوفرها أو للمنتجات التي يسعى إليها من خلال إقباله على إبرام العقد. وهو الأمر الذي سنعالجه في الفقرة الموالية.

الفقرة الثانية: حماية المستهلك المائي من الشروط التعسفية

8. من بين هذه الشروط على سبيل المثال، أداء فاتورة في حد أدنى بغض النظر عن حجم الاستهلاك، وهو ما يعتبر في نظرنا شرطا تعسفيا ينتج عنه عدم توازن حقيقي بين التزامات طرفي عقد الاستهلاك المائي، حيث يستغل الطرف المهني

جاء في المادة 19 من مشروع القانون رقم 31.08، الذي يقضي بتحديد تدابير لحماية المستهلكين على أنه تعتبر باطلة وكأنها لم تكن الشروط التعسفية الواردة في العقود المبرمة بين الموردين والمستهلكين. بينما تظل جميع مقتضيات العقد الأخرى مطبقة ما عدا تلك العنونة تعسفية إذا أمكن للعقد أن يبقى قائما بدون الشروط المذكورة. بل ولتكريس هذا المقتضى الذي يهدف إلى حماية المستهلك. فإن المشروع جعل هذه الفتضيات من النظام العام ومن ثم عدم إمكانية الاتفاق على مخالفة أحكامها.

والسلع والخدمات يحدد وقت التسليم أو عند بداية تنفيذ الخدمة، أو تخويل المورد حق الزيادة في أسعارها أو تعريضها دون أن يكون للمستهلك، في كلتي الحالتين، حق مماثل يمكنه من فسخ العقد عندما يكون السعر أو التعريفية النهائية مرتفعة جدا مقارنة مع السعر أو التعريفية المتفق عليها وقت إبرام العقد؛

ن: تخويل المورد الحق في تحديد ما إذا كان المنتج أو السلعة المسلمة أو الخدمة المقدمة مطابقة لما هو منصوص عليه في العقد أو تخويله الحق وحده في تأويل أي شرط من شروط العقد؛

ص: تقييد التزام المورد بالوفاء بالالتزامات التي تعهد بها وكلاؤه أو تقييد التزاماته باحترام إجراء خاص؛

ع: إلزام المستهلك بالوفاء بالتزاماته ولو لم يف المورد بالتزاماته؛

ف: التنصيص على إمكانية تفويت العقد لمورد آخر إذا كان من شأنه أن يؤدي إلى تقليص الضمانات بالنسبة إلى المستهلك دون موافقة منه؛

ض: إلغاء أو عرقلة حق المستهلك في إقامة دعاوى قضائية أو اللجوء إلى طرق الطعن، وذلك بالحد بوجه غير قانوني من وسائل الإثبات المتوفرة لديه أو إلزامه بعبء الإثبات الذي يقع عادة على طرف آخر في العقد طبقا للقانون المعمول به.

في حالة وقوع نزاع حول عقد يتضمن الشرط المذكور أعلاه، لا يعضى المدعي من الإدلاء بما يثبت طابعه التعسفي.

12. وبالنظر إلى ما يمكن لمثل هذه المقتضيات التي تضمنها القانون الفرنسي السالف الذكر وسار على منواله مشروع قانون الاستهلاك المغربي أن تحققه من حماية لمصلحة مستهلك الماء فإنه أصبح لزاما على المشرع المغربي أن يسارع إلى إخراج قانون حماية المستهلك إلى حيز الوجود وإن كانت الممارسة هي التي ستفرز مدى قدرته على تحقيق التوازن بين طرفي عقد الاشتراك في الماء.

واحد خصائص المنتج أو السلعة المزعم تسليمها أو الخدمة المزعم تقديمها؛

غير أنه، يمكن التنصيص على أن للمورد أن يدخل تغييرات مرتبطة بالتطور التقني شريطة ألا تترتب عليها زيادة في الأسعار أو مساس بالجودة وأن يحفظ هذا الشرط للمستهلك إمكانية بيان الخصائص التي يتوقف عليها التزامه؛

ج: إعفاء المورد من المسؤولية القانونية أو الحد منها في حالة وفاة المستهلك أو إصابته بأضرار جسمانية نتيجة تصرف أو إغفال من المورد؛

د: إلغاء أو الحد من حقوق المستهلك القانونية إزاء المورد أو طرف آخر بشكل غير ملائم في حالة عدم التنفيذ الكلي أو الجزئي أو التنفيذ المعيب من لدن المورد لأي من الالتزامات التعاقدية، بما في ذلك إمكانية مقاصة دين مستحق للمورد بدين على المستهلك قد يستحق على هذا الأخير؛

ه: التنصيص على الالتزام النهائي للمستهلك في حين أن تنفيذ خدمات المورد خاضع لشرط يكون تحقيقه رهينا بإرادته وحده؛

و: تمكين المورد من الاحتفاظ بالمبالغ المدفوعة من لدن المستهلك عندما يتخلى هذا الأخير عن إبرام العقد أو تنفيذه دون التنصيص على حق المستهلك في الحصول على تعويض يعادل المبلغ المدفوع والذي يسدده المورد عندما يكون التخلي من جانب هذا الأخير؛

ز: فرض تعويض مبالغ فيه على المستهلك الذي لا يفي بالتزاماته؛

ح: الإذن للمورد في فسخ العقد بصفة اعتباطية إذا لم تمنح نفس الإمكانية للمستهلك وكذا تمكين المورد من الاحتفاظ بالمبالغ المدفوعة برسم خدمات لم ينجزها بعد، عندما يقوم المورد نفسه بفسخ العقد؛

ط: تمكين المورد من القيام بإنهاء العقد غير المحدد المدة دون إعلام سابق داخل أجل معقول، ما عدا في حالة وجود سبب خطير؛

ي: التمديد التلقائي للعقد محدد المدة في حالة عدم اعتراض المستهلك عندما يحدد أجل بعيد جدا عن انتهاء مدة العقد باعتباره أجل أقصى لتعبير المستهلك عن رغبته في عدم التمديد؛

ك: التأكيد على قبول المستهلك بصورة لا رجعة فيها لشروط لم تتح له بالفعل فرصة الاطلاع عليها قبل إبرام العقد؛

ل: الإذن للمورد في أن يغير من جانب واحد بنود العقد دون سبب مقبول ومنصوص عليه في العقد ودون إخبار المستهلك بذلك؛

م: التنصيص على أن سعر أو تعريفية المنتوجات

الماء في الأساطير والمعتقدات الشعبية

ذ. كمال إسماعيل

أستاذ باحث (سوريا)

وبعض الشعوب تعتقد حسب Goldziher بالتأثير الشايفي لماء يوم عاشوراء (10 محرم) حيث يرش الناس به أنفسهم وحيواناتهم ومساكنهم. ويحتفظون بماء عاشوراء طيلة العام كدواء. ويدفنون الوعاء الذي يحفظ فيه ماء عاشوراء في الأرض للوقاية من تأثير الجن.

وعين الماء، أو الينبوع، ركن أساسي من حياة الناس وتجمعاتهم، مهما صغرت أو كبرت، فلا حياة دون ماء. ونظراً لأهميته فقد ارتبط وجود عين الماء أو الينبوع أو البئر بثقافة واعتقادات وميثولوجيا وأساطير حول مصادر المياه التي تحاط بنوع من القدسية، فلكل نبع ماء أسطورة أو حكاية تجعل منه مقدساً، وكثير ما يرتبط وجود نبع الماء بوجود قبر أو مشهد ولي من الأولياء يعتبر حارساً له، بل بركة من بركاته يمن بها على الساكنين بجوارها، أو بمعجزة نبي أو شخص صالح.

ولو عدنا إلى الكتب المقدسة وإلى الأساطير والدراسات الفولكلورية لرأينا أن لكل نبع قصة مرتبطة بنبي أو ولي بدءاً من نبع زمزم وقصة تدفقه كما وردت في القرآن الكريم وتناولها بالشرح والتفسير كل من كتب عن قصص الأنبياء. فعندما تركت هاجر زوجة إبراهيم الخليل ابنها اسماعيل في (واد غير ذي زرع) وذهبت تبحث له عن ماء ولم تجد بعد طواف خلف السراب (سبع مرات) بين الصفا والمروة، عادت مكسوفة فلم تسمع بكاء ولم تر حراكاً، وكان الجوع والعطش قد أثقل حواسها. هلعت على طفلها الذي ربما هلك، ولما وقفت قبالة رآته يفحص الأرض برجليه الصغيرتين والماء ينبس بينهما وقد غطى دائرة الطفل ومحيطه، فجمعت الماء، فزمته بما جعلت حوله من الرمل، ولذلك سميت عين هذا الماء "زمزم".

هناك في المنطقة العربية العديد من الأساطير والحكايات والاعتقادات مستمدة من قدسية ماء نبع زمزم. وقد ذكر Kriss أن بعض المياه تستمد قداستها من مزجها مرة في السنة بماء نبع زمزم. وموعد هذا المزج يجب أن يكون في العاشر من شهر محرم، يوم عاشوراء، يوم مقتل الحسين بن علي في كربلاء. وذكر أيضاً نقلاً عن (Sonnen ص 137) عن ماء نبع وادي السمطة على الجانب الشرقي لبحيرة طبريا في منطقة الجولان السورية أنه في كل عام عندما تبدأ رحلة الحج يجف هذا النبع ليسيل تحت الأرض حتى مكة لسقاية الحجاج في الأماكن المقدسة وعند عودتهم تبدأ بالسيلان في مكانها المعتاد.

أما توفيق كنعان فتحدث عن اعتقاد في فلسطين يعاكس هذا القول، وهو أن نبع زمزم يفيض في العاشر من محرم ويختلط ماؤه مع جميع الينابيع في الدول الإسلامية بحيث يتاح لكل مسلم أن يشرب من ماء زمزم.

تبدأ حياة الإنسان العربي والمسلم بالغسل وتنتهي بالغسل. فما أن يطلق الوليد صرخته الأولى فور ولادته حتى يتم غسله ولفه في خرقة أعدت له مسبقاً. وعندما يتوفى يتم غسل جثمانه ولفه في آخر ثوب له في الحياة الدنيا، أي الكفن.

أي أن الحياة تبدأ بالماء وتنتهي بالماء وما بين ذلك من طقوس وممارسات ترافق حياته في مختلف مراحلها (طقوس الطهارة والوضوء والتعميد وحمّام العروسين وغير ذلك). لذلك فلا عجب أن يشكل الماء حيزاً كبيراً في حياة الأفراد والشعوب وبخاصة تلك التي تعاني من نقص الماء بسبب موقعها الجغرافي.

وتشكل البحار والمحيطات أكثر من 70% من مساحة سطح الكرة الأرضية، كما تشكل السوائل، وأهمها الماء، نسبة لا تقل عن ذلك في جسم الإنسان. ينعكس ذلك أيضاً على حياته وعماد عيشه وتفكيره وقصصه ومعتقداته وأمثاله وغيرها. وقد انعكس ذلك في ثقافات الشعوب ودياناتها وكتبها "وجعلنا من الماء كل شيء حي" (سورة الأنبياء، الآية 30).

وتشكل طقوس الطهارة ركناً أساسياً في ديانات الشرق (الهندوسية- الصابئة والمسيحية والإسلام) ونتيجة ذلك اختلطت المفاهيم الدينية بالمفاهيم الطقوسية الأسطورية المتعلقة بالماء.

يقول غولدتسيهر Goldziher: أن الماء في تفكير العديد من الشعوب هو عنصر بقي من الأرواح الشريرة، فهو عدوها. وتعتبر أن الغسل هو الوسيلة الرئيسية لإزالة الأضرار. ففي الماء تكمن كل وسائل الشفاء لأنه يطرد كل الأضرار.

وهناك مفعول خاص لماء المطر، وبخاصة في أوقات معينة، مثل ماء المطر الذي يسقط في أواخر نيسان (أبريل) أو بداية أيار (مايو). فنظراً للحاجة للمطر في هذا الوقت من العام أحيط ماء المطر في ذلك الوقت بقدسية خاصة، حيث يخرج الرجال والنساء والصبيان والبنات حاسري الرؤوس تحت المطر لاعتقادهم أن ذلك يشفي من الصداع. يجمعون الماء في أوان ويرشونه على أنفسهم وعلى الأدوات البيتية. أما أطفال المدارس فيرطبون به ألواحهم القرآنية ويشربونه لتقوية الذاكرة والقدرة على الاستيعاب. كما أن تعاويذ الشفاء المكتوبة بالحبر تمزج به. ويستخدم ماء مطر نيسان للمضمة من أجل الشفاء من ألم الأسنان. ويعطى للمحتضر، في حال عدم وجود ماء زمزم، أو يرش على الكفن. وكذلك أيضاً يعتقدون بأن ماء مطرة نيسان وبشكل خاص يوم العنصرة (24 نيسان- أبريل) يلغي مفعول سم الأفاعي والعقارب. ويمزجون هذا الماء بالقطران وتدهن بالمزيج مداخل المنزل لمنع دخول الأفاعي إليه.

المعجزة للنبي صالح الذي طالب بماء للشرب قبيل وفاته فأرسل إليه ماء النبع ولهذا السبب يطلق عليه اسم سلوان .

وتحدث الباحث أيضاً عن بئر أيوب أنف الذكر الذي هو هدف مسيرات الختان وحفلات الأعراس، حيث يتم مسك الأطفال الذين سيتم ختانهم على فتحة البئر وتقرأ لهم الفاتحة .

وفي التراث الفلسطيني هناك أيضاً أسطورة حول عين ماء مقدسة اسمها "ببرعونه" وأن قرب هذه العين توجد صخرة وعليها بصمات يدي أم الإله وأثر ركبتيها وركبة المسيح الطفل. وحول ذلك تروى أسطورة كتبها توفيق كنعان ونقلها عنه الباحث الألماني Kriss، تقول: في يوم صيفي حار مرت العذراء مع ابنها في واد قرب بيت جبالا، وعطش الاثنان، وعندما بلغا العين شاهدا أنها قد جفت، انحنى العذراء على حافظتها وخاطبتها قائلة "امتلني ليشرّب طفلي" فامتلات العين حتى حافظتها واستطاعت العذراء وابنها أن يترويا من الماء وبقيت آثار ركبتيهما في الصخرة. ومنذ ذلك الوقت أصبح لون حافة العين أحمر وأصبح اسم العين "ببر العونة" والاحمرار المؤقت لعيون الماء لا يروى عن ببرعونه فقط، لأن هناك اعتقاد بأن عيون الماء كائنات أنثوية أو تشبهها لأنها تحيض بين الفينة والأخرى، ولا يسمح لامرأة غير طاهرة أن تقترب من هذه العيون، حيث تلحق الضرر بقديستها وتجعل العين تجف .

وعلى غرار بئر زمزم وبئر أيوب وعين ماري ذات المنشأ الديني هناك عدد لا يحصى من الروايات الشعبية المتناقلة عن عيون ماء وآبار ظهرت بمعجزة ولي وحملت اسمه وقداسته. فقد ذكر Kriss عن بكطاش - زعيم البكطاشية - أطلق عليه اسم "الملكي" لأن نبعا من الماء قد تجفرت في المدرسة الدينية التي كان يتعلم فيها، وفي رواية أخرى أنه طعن تينينا فتفجر من بطنه نبع ماء، أو أنه وضع يده على صخرة فكانت لينة وأخرج منها نبعا .

وعلى غرار ذلك ذكر غولدتسيهر Goldziher أن قديساً رحل مع تلاميذه إلى منطقة لا زرع فيها. وفي منطقة ما غرز عصاه في الأرض فانفجر منها ونما الخضار في أرض صحراوية وتحولت إلى واحة. وهناك أسس زاوية أصبحت فيما بعد مزاراً. وهذا ما نلاحظه دائماً لدى الأولياء المغاربة .

أما في سورية فلا يختلف الأمر عنه في فلسطين أو مصر أو أي بلد عربي آخر من حيث النظر إلى المعجزات التي تتحقق من خلال الماء، سواء من حيث قصة تفجر ينبوع أو قدرة مياهه على الشفاء من الأمراض العادية منها والمستعصية، وبخاصة معالجة العقم عند النساء أو عند النساء والرجال. وبما أن معظم الينابيع الشهيرة توجد قرب مقامات الأولياء وتسمى في معظم الأحيان بأسماء هؤلاء، فقد تختلط الأمور في تفسير الأثر العلاجي لمياه هذه الينابيع، هل هو من تأثير الماء بحد ذاته أم أن ذلك معجزة من معجزات الولي الذي يوجد ضريحه أو مشهده قرب هذا النبع أو ذاك. ففي منطقة دير الزور في الشمال الشرقي من سورية هناك عين ماء تسمى "عين علي" على اسم رابع الخلفاء الراشدين علي بن أبي طالب. يعتبر الناس هناك أن مياهها مقدسة تأتي من بئر زمزم، ينحرون

وجاء أيضاً في موقع آخر: يجتمع في عيد الأضحى في "منى" الخضار وجبريل وميكائيل واسرافيل. وفي بعض الروايات مع الياس ويشربون جميعاً من ماء زمزم .

وذكر المستشرق الألماني Goldziher عن ماء زمزم في التراث الإسلامي أن أهل المحتضر يقطرون في فمه بضع قطرات من ماء زمزم كوسيلة من وسائل درء عمل الشيطان. (Goldziher ص 187). وذكر Roberi Achille في كتاب صدر في الجزائر عام 1900 أن هناك حرص شديد على أن يشرب المحتضر من ماء زمزم وإن لم يكن قادراً على ذلك يتم رش كفه بهذا الماء لانتقاء نار جهنم .

وللنبي أيوب أيضاً قصة مع الماء تتشابه في بعض جزئياتها مع تدفق نبع زمزم. وقد ورد في نفس الكتاب المشار إليه أنفاً شرحاً لها ورد في القرآن الكريم حيث يقول المؤلف: "وتكون الرحمة الكبرى، من أرحم الراحمين. فيأمره أن يضرب الأرض برجله وتتفجر عين ماء، تكون مغسلاً له ومشرباً، وتكون له منها صحة وعافية. نعم، ما إن شرب أيوب من الماء الذي تدفق بضربة رجله ويغتسل به حتى تعود صحته أقوى مما كان".

وهنا تختلط الأصول الدينية بالروايات الشعبية التي قامت عليها، فالباحث في التراث الشعبي الفلسطيني عوض سعود العوض يتحدث عن حمام أيوب في فلسطين حسب الروايات الشعبية بقوله: "أيوب الذي ابتلاه الله، فمات أو ولاده وذهب ماله وخسر صحته فنخر الدود جسده، كان أيوب بجانب بركة ماء، جاء طائران أحداً يغردان ليبلتاً نظره إليهما، كان أحدهما منتوف الريش، ذا منظر مقرف، دخل بركة الماء وخرج منها لا أحلى ولا أجمل، أما أيوب فقد أخذ يزحف باتجاه البركة، فلما وصلها استحم بها فاستعاد شبابه وكان شيئاً لم يكن ...".

وهذا يقودنا إلى نبع الصحة أو نبع الحياة والماء الذي يشفي من العلل على اختلاف أنواعها حسب الروايات الشعبية وبخاصة في قضايا العقم والإنجاب، وقد تحدث عدد كبير من الباحثين العرب وغير العرب عن الطقوس المتعلقة بالماء والاستشفاء به. وتحدث Kriss عن نبع "أم الدرج" أو "نبع ماري" قرب مدينة القدس، الذي يلعب دوراً كبيراً في حياة المسلمين والمسيحيين على السواء. إذ يقول أن المسيحيين يتوجهون إلى نبع ماري لأنهم يعتقدون أن مريم العذراء قد استحمت في مياه هذا النبع ولذلك يعتقدون أنها تشفي من العقم. ومياه هذا النبع مرتبطة بنبع آخر يقع إلى الجنوب قليلاً اسمه "نبع سلوان". وهناك أسطورة تقول بأن الخضار يغتسل فيها كل يوم جمعة. والاعتقال بماء هذا النبع يشفي من الحمى، خاصة إذا ما تم ذلك ظهراً أثناء وقت الصلاة، حيث يصب الماء على المريض سبع مرات متتاليات. أما المرأة العاقرة، حسب قول Kriss (نقلاً عن الباحث الفلسطيني توفيق كنعان) فإنها تأتي بسبعة قطع نقدية ذهبية تسمى "مشخص" إلى النبع بالإضافة إلى سبعة مفاتيح أبواب بيوت متوجهة نحو الجنوب وسبع طاسات ماء من عيون مختلفة لا تدخلها أشعة الشمس. تضع المفاتيح و"المشخص" في الماء ثم تغتسل بنتر ماء هذه العيون السبعة عليها.

أما المصادر اليهودية فترجع هذا النبع إلى صلاة النبي أشعيا. أما الصيغة الأخرى فتقول أن الله قد فعل هذه

الراغبات في الإنجاب يلقون بقطع الخبز في مياه النبع ويأكلن من السمك الذي يعيش فيه“.

وهناك أيضاً “عين الفوار” ويقال لها أيضاً عين الخضر، وهو الشخصية الميثولوجية الأكثر شهرة وصاحب أكبر عدد من المقامات أو التشريعات في العالم الإسلامي والمرتبطة اسمه بالخضرة والماء. وقد ذكر العسقلاني في “فتح الباري في صحيح البخاري” قائلاً: “روى خبثمة بن سليمان عن طريق جعفر الصادق، عن أبيه أن ذا القرنين كان له صديق من الملائكة، فطلب منه أن يدلّه على شيء يطول به عمره، فدله على عين الحياة وهي داخل الظلمة، فسار إليها والخضر على مقدمته، فظفر بها الخضر ولم يظفر بها ذو القرنين“⁽¹³⁾ ومن هنا يطلق على الخضر في العالم الإسلامي اسم الخضر الحي بالإضافة إلى أسماء وصفات أخرى منها الريس أو أمير الماء.

وتحدث Kriss أيضاً عن بئر قرب مقام مقدس للخضر في بيروت مكرس لرحمات السيدات العاقرات ليرزقن ذرية، وكل طفل يولد عقب هذا الاستحمام يطلقون عليه اسم “خضر“⁽¹⁴⁾.

وفي بحثه الأنتوغرافي تحت عنوان “الماء في حياتنا وتراثنا” يذكر الباحث المرحوم عبد القادر عياش عدة شواهد متعلقة بالتقاليد والأساطير حول الماء والعيون والينابيع وذلك لما للماء من أهمية بالغة في البداية التي يخترقها نهر الفرات قادماً من تركيا عبر سورية ليلتقي في العراق مع نهر دجلة مشكلين معاً ما يسمى بشط العرب.

فقد تحدث عن شمعات مشتعلة يحملها لوح خشب صغير يتهدى فوق سطح النهر، عبارة عن نذر نذرته إحدى نساء دير الزور إلى خضر الياس - سلطان المي - (أي سلطان الماء) وهو عندهم موكل بالمياه، وقد يكون مقتعداركناً من أركان شط الفرات الطويل. وكان هذه الشموع تنير ليله، وهو لا يتطلب أكثر منها لأنه ناسك وعبد صالح⁽¹⁵⁾. وذكر أيضاً أن سكان دير الزور يحيون ليلة الخامس عشر من شهر شعبان ويسمونها “ليلة البراءة” و“ليلة المحيا” لأن الأهلين يحيونها ساهرين حتى الفجر ويسبحون في النهر نساء ورجالاً. والمرأة التي لا تتمكن من الذهاب إلى النهر والسباحة فيه تلك الليلة يأتونها بوعاء مملوء بماء النهر، بشرط أن لا يمر تحت سقف بل ينقل مباشرة إلى سطح المنزل فتشرب منه هناك وتغتسل.

لكل عين ماء فعل سحري يشفي من أمراض معينة، حتى أصبح لبعض الآبار والعيون تخصصات طبية. ففي مغارة الدم في جبل قاسيون بدمشق حيث قام قابيل بقتل أخيه هابيل، هناك نقط تنز من نتوء الصخرة التي تغطي مغارة الدم يتم جمعها بواسطة وعاء حجري. وهذا الماء يشفي من مرض العيون الذي يطلق عليه اسم “حرارة” بالإضافة إلى أن هذا الماء يعني أيضاً أن الصخرة ما تزال تذرف دعماً من هول قتل الأخ لأخيه⁽¹⁶⁾.

وفي ضاحية برزة - من ضواحي دمشق - هناك مقام إبراهيم وفيه حوض ماء يجف صيفاً. يستخدم الزوار هذا الماء للاستشفاء وبخاصة من أمراض العين.

ولدير صيدنايا قرب دمشق حكاية تتعلق بالماء. إذ يقال أن القيصر جوستينيان Justinian بناه عام 547م. فخلال

عندها الخراف كقرايين ويسبحون فيها للتبرك. وأكثر ما تقصدها النساء من أجل الزواج أو من أجل الإنجاب.

وعلى ضفة نهر العاصي قرب مدينة جسر الشغور توجد حمامات الشيخ عيسى التي تعتبر مثلاً كلاسيكياً عن الاستشفاء بالماء مقرونة بمكرمات من سميت باسمه، أي الشيخ عيسى. ومياه هذه الحمامات أو هذا النبع تشفي من آلام الروماتيزم والأمراض الجلدية وبشكل خاص مكافحة العقم. يجب على الزوج والزوجة أن ينذر كل منهما نذراً ثم ينزلا معاً للاستحمام في مياهها. وهذا يتم خلال ساعات الليل المتأخرة. والشفاء في هذه الحالة يتم على يد الشيخ عيسى وليس من التركيب الكيميائي للماء.

أما الأسطورة فتقول أن النبع المقدس كان موجوداً قبل الشيخ عيسى، (وأصله من العراق، وهو أحد أولياء الله)، لكن كانت تسكنه الجن، أي كان مسكوناً، ولذلك لم يكن الإنس يرتادها، فقام الشيخ عيسى بطرد الأرواح الشريرة وحول نبع الجن إلى نبع مقدسة. وفي رواية أخرى: عندما قدم الشيخ عيسى لم يكن في المكان أي نبع وكان ماء النهر متوحشاً جداً ومالِحاً. وصل الشيخ عيسى إلى ضفة النهر وقت الصلاة تماماً وأراد الوضوء فانبتق فجأة نبع ساخن من نفس المنطقة. وبعدها بقي الشيخ عيسى هناك بقية حياته ومات هناك حيث دفن.

وفي رواية أخرى أن أخوا إمام حلب كان مرة في هذه المنطقة فظهر له الشيخ عيسى بهيئة نورانية من نهر العاصي حلقت فوق الماء ومدت يدها مخاطبة أخوا إمام حلب: “تعال تقدم مني. فتقدم منه فوق الماء دون أن يبتل جسده“⁽¹¹⁾.

ولا يختلف الأمر كثيراً في عين الشيخ حسن في منطقة الكفرون القريبة من الساحل السوري حيث يوجد نبع ماء غزير قرب مقام ولي اسمه الشيخ حسن، الذي (حسب رواية خادم مقام الولي) قدم قبل حوالي ألف عام من مصر إلى الكفرون وقضى فيها الشطر الأعظم من حياته ودفن هناك. وقبله لم يكن هناك شيء لا ماء ولا شجر. ومن خلال أعماله فقط أصبحت المنطقة خصبة، فالأشجار المقدسة والنبع المقدس من صنعها.

أما مياه النبع فتشفي - مقرونة بكرامة الولي - من الأمراض الجلدية بشرط أن يزور المريض أولاً قبر الولي وينذر نذراً ثم يستحم في مياه النبع ويدهن جسمه بالطين المترسب في البركة التي يشكلها النبع. ولدعم اعتقاد السكان هناك بفعالية مياه النبع، أو بالأحرى بكرامات الولي صاحب النبع.

ولزيد من التأكيد على مفعول مياه النبع يروي السكان عن شخصيات تاريخية وقادة كبار أنهم أيضاً قصدوا مياه النبع للاستشفاء وأعطى المفعول اللازم.

وقد ذكر الباحث النمساوي Fartacek نقلاً عن خادم المقام بأن إبراهيم باشا بن محمد علي باشا والي مصر الأشهر، كان يعاني من مرض جلدي فجاءه في المنام بأن عليه أن يتوجه إلى هذا النبع ليشفى من مرضه. فجاء مع حاشيته واستقر قرب النبع حيث نصب خيمته ثم استحم في مياهه وقدم أضحية فشفى في اللحظة⁽¹²⁾.

كما نقل Kriss عن Curtiss ص 313 قوله: “أن النساء

ماء السممر

عندما كانت أسراب الجراد تغزو منطقة من المناطق يعمد الناس إلى شتى الوسائل العملية والافتراضية لدرء هذا الخطر، منها كتابة الحجب والتمايم التي ينتظرون منها أن تقتل الجراد أو تبعده. وكذلك استخدام ماء السممر. وقد تحدث عنه الشيخ أحمد البديري الحلاق في كتابه "حوادث دمشق اليومية" قائلاً: "وفي جمادى الأولى من هذه السنة وصل الجراد الشام، وكان حولها له سنين مخيم، فنزل في بساتينها، فأكل حتى لم يبق ولم يذر، فأرسل حضرة الباشا رجلين من أهل الخبرة يأتونه بماء السممر" ثم يقول شارحاً: السممر نوع من الطير كان الناس يعتقدون أنه يفتك بالجراد. فكانوا يحرسون على الإتيان به إذا نزل الجراد بأرضهم، ولكنه في اعتقادهم لا يأتي إلا تابعاً نوعاً خاصاً من الماء يجلب خصيصاً من عين بين اصفهان وشيراز. فإذا نزل الجراد بأرض جلب إليها من تلك العين ماء، بحيث أن حامل الماء لا يضعه على الأرض ولا يلتفت وراءه، فيبقى طير السممر على رأس حامل هذا الماء كالسحابة السوداء إلى أن يصل إلى تلك البلاد التي بها الجراد. فتقع الطيور عليه وتقتله. وقيل من شرطه أن يكون حامل الماء من أهل الصلاح ولا يمر به تحت سقف، فإن فعل بطل مفعوله^{(20)F}.

الينابيع والآبار المسكونة

بما أن معظم الينابيع أو أشهرها توجد قرب مزارات الأولياء فقد انتقل تقديس الولي إلى تقديس ما حوله من شجر وماء، بل وحجارة. وساد الاعتقاد بأن هذه العيون أو هذه الينابيع مسكونة أو محروسة، والسكان أو الحارس لهذا المصدر المائي أو ذلك قد يكون الولي نفسه الذي سمي النبع باسمه، أو يكون حارسه جني أو ثعبان. وربما جاء هذا الاعتقاد لأسباب تخوفية، لكي لا يعيب العابثون بمصدر الماء عماد الحياة، والحفاظ عليه من التلوث أو من الإسراف في استنزاف الماء من مصادره الشحيحة، أو خوفاً على الأطفال من الفرق في مصادر المياه الغزيرة. ولذلك يزرع الأهل هذا الرعب في قلوب الأطفال من التردد على مصادر المياه بقولهم أن هناك شبح أو جني أو ثعبان يحرس النبع. وقد تطرق الباحثون إلى الينابيع المسكونة في عدد من دراساتهم. فقد ذكر Kriss (نقلاً عن Curtiss ص 117) أنه على ضفة نهر اليرموك قبل مصبه في نهر الأردن عين ماء تدعى "عين الذكر" تزورها النساء الراغبات في الإنجاب وهي عين ذات مياه حارة، ويطلق عليها أيضاً عين "أبو سالم" وهو الشيخ الذي يقال أنه يسكن هذه العين. وذكر أن النساء العاقرات يأتين مع أزواجهن حيث يقدمن الأضاحي هناك ويصبغن بدم الأضاحي أجزاء الجسم الهامة مثل الجبهة والأنف والذقن وحلمات الأثداء. وكذلك يفعل الرجال، ثم يستحمون ويرشون الماء على الرأس وتردد النساء أثناء ذلك أغنية تدعو فيها المرأة أن ترزق بطفل قائلة: "يا عين أبو سالم المقدسة إذا ما رزقت بطفل فسوف أنذره لك"⁽²¹⁾.

كما ذكر Kriss أيضاً أن الشخص المقدس الذي يسكن الماء هو غالباً شيخ ذو شهرة "يظهر" مرتدياً كوفية بيضاء أو

حملة له على الفرس مر من هناك وكاد العطش أن يفتك بقواته وخيلهم. هناك رأى القيصر غزاة بدت وكأنها تعرضه على اصطباها، فقادته إلى هضبة صخرية ثم قفزت باتجاه نبع ماء دون أن تدع له فرصة لاصطباها، فجأة تحولت الغزاة إلى أيقونة للعدراء وتحدثت الأيقونة للإمبراطور قائلة: "عليك أن لا تقتلني يا جوستينيان بل عليك أن تبني لي كنيسة فوق هذه الهضبة" ثم اختفت، لكنهم عتروا على نبع الماء الذي دلته عليهم عليه الغزاة وارتووا منه⁽¹⁷⁾.

الماء المرقى

وهناك الماء المرقى أو الماء المبارك الذي قرأ عليه رجل دين بعض الآيات القرآنية والأدعية: أو باركه رجل دين مسيحي مرموق، وهذا يستخدم أيضاً لشفاء الإنسان من العلل والأمراض، وكذلك لشفاء الحيوانات من أمراضها، أو حتى لدفع أذى الجراد الذي يغزو المزروعات بين فترة وأخرى.

وقد روى Kriss عن بعض أعجوبات الناسك شربل مخلوف في لبنان منها: أن هذا الناسك قد حرر كل المنطقة من تدفق أمواج الجراد حيث طلب منه رئيس الجمعية المسيحية أن يرقى الماء ليتم رشه على الحقول، كما تدفق عليه سكان القرى وطلبوا منه الماء المرقى.

وذكر أيضاً أن رجلاً مسلماً جاء إلى الناسك المسيحي شربل مخلوف وقال له بأن قطيعه المؤلف من خمسين عنزة قد أصيب بمرض، فأعطاه شربل ماء سبق أن باركه وطلب إليه رش العنزات بهذا الماء ففعل وشفيت العنزات⁽¹⁸⁾.

وفي هذا الصدد يذكر الباحث اللبناني أنيس فريحة بأن اللبناني "يستطيع أن يشفي بقرته المريضة بتجريبه ماء رقا له راق"⁽¹⁹⁾ (أي قرأ عليه التعاويذ - الكاتب).

وهناك من يعتقد بأن ماء مقدساً يخرج من الأرض بجوار قبور بعض الأولياء في أيام معينة من الأسبوع وبخاصة يوم الجمعة حيث تكثر زيارات الأولياء من قبل المؤمنين والمرضى وأصحاب الحوائج من الرجال والنساء. يبدأ انبثاق الماء من نقطة صغيرة ثم تكبر لتشكل بركة صغيرة يأتي إليها الزائرون لشرب جرعات منها ودهن بعض أعضاء أجسامهم وخاصة المريضة منها، ويملؤون الأوعية لأخذها معهم كماء مقدس. وكانت كل عائلة تحتفظ بزجاجة من هذا الماء لشرب نقاط منها عند الحاجة، أو لدهن عضو يشكو صاحبه من ألمه. ولكن انبثاق هذا الماء مرتبط أيضاً بشروط أخرى، فعلى الزائر أن يكون مؤمناً نقياً طاهراً نظيف الجسم والثياب، وأن لا تطأ قدمه النقطة التي يتفجر منها الماء. وإن حدث ذلك أو كان الزائر غير مستوف لشروط الإيمان والطهارة لا يخرج الماء، أو يتراجع إن كان قد تفجر قبل قدومه. وبالعكس، فقدم أشخاص معروفين بالتقوى والورع يكون مدعاة لانبثاق الماء حتى في غير ميعاده أي يوم الجمعة. وهذا تأكيد على دور الزائر كما على دور المزار.

أيام الضراعة كانت تقدم له القرابين البشرية من أجمل عذراوات مصر إرضاء له ليبيض ويعم الخصب البلاد. وقد استمرت هذه الاعتقادات بعد الإسلام بصيغ وأشكال أخرى، فقد نقل غولدتسيهر Goldziher عن أن النيل لم يفض في إحدى السنوات فقدمت نفيسة (حفيدة الحسن بن علي) التي كانت تسكن مصر، حجابها للمصريين اليائسين وقالت لهم أن يلقوه في النيل. عقب ذلك بدأ ماء النيل يرتفع وفاض النيل بما لم يفضه قبلاً⁽²⁷⁾.

أروايات أخرى حول انحباس المطر واليد الاستسقاء، أي طلب الفيث، أو للتخفيف من المطر في حال زيادته، وهذا موضوع آخر يستحق الدراسة المعمقة.

حمراء أو خضراء، أو قد تكون شيخة وأحياناً جني شيرير. ويرى توفيق كنعان أن قداصة الماء يمكن أن تأتي أيضاً من أشخاص آخرين مثل المسيح أو العذراء أو أيوب أو الخضر⁽²²⁾. وذكر الباحث عوض سعود العوض في دراساته عن الفولكلور الفلسطيني أن هناك اعتقاد بأن المياه التي لا تصلها تأثيرات الجو والشمس قد تكون مسكونة بأرواح خيرة، ولهذا فإن قدرتها على الشفاء أكبر. أما مياه الينابيع المكشوفة فقد تستولي عليها الأرواح الشريرة. وذكر أيضاً حكاية معروفة في فلسطين عن راعية في البرية ترعى غنمها وعطشت فشربت من حفرة تتجمع فيها المياه- وكان الماء فيه غول- فحملت منه بمجرد شربها من هذا الماء وولدت بنتاً- غولة أيضاً⁽²³⁾.

وفي لبنان أيضاً يسود الاعتقاد بالأبار المسكونة "يعتقدون أن في البئر روحا تسكنه ويرمزون إليه بقولهم "شيخ البئر" الذي يخيفون به الأولاد لكي لا يقتربوا من البئر. والظاهر أنه بقية اعتقاد بأن العيون والأبار (ولاسيما القديمة منها والمهجورة) مسكونة، أي تسكنها أرواح"⁽²⁴⁾.

طاسة الرعبة

طاسة الرعبة معروفة في بلاد الشام وهي عبارة عن وعاء للشرب منقوش عليه آيات قرآنية يقدم فيه الماء لمن تعرض للرعب والخوف بسبب من الأسباب فيطمئن وتعود إليه السكينة، وقد تستعمل لأمر أخرى. نجد مثل هذا الوعاء عند معظم العائلات الشامية لهذا الهدف. وقد وصفها هشام ومأمون الموعد في كتابهما تحت عنوان "العادات والتقاليد الفلسطينية" على الشكل التالي:

"تصنع طاسة الرعبة من النحاس الخالص الذي لا يخالطه أي شيء. وينقش على القسم الداخلي منها نقوش بعض سور من القرآن الكريم وخصوصاً آية الكرسي. التي يعتقد أن لها قوة خاصة لشفاء الأمراض. وتنقش على بعض الطاسات أسماء جميع الأمراض التي تشفيها، فمثلاً نجد على إحدى الطاسات عبارات مثل: "لمشيئة الله يشفي هذا الطاس من جميع السموم ومن لسع الحيات والعقارب والجمى وداء الكلب والمغص والطحال ولإبطال السحر والعين والبواسير ويساعد الحامل حين الطلق"⁽²⁵⁾ ثم يقول: "وتستعمل هذه الطاسة ضد الرجفة التي نتجت عن رؤية شيء مخيف".

روايات متعددة

وهناك روايات متعددة أخرى تتعلق بالبركة التي تحل بالماء ليسقي أكبر عدد من الناس في ساعات الشدة. فحسب Legrain فإن قافلة أبو الحجاج كانت على وشك الموت عطشا في طريقها إلى مكة. لكن أبو الحجاج كان يسقيها من قربة ماء معلقة في زناره، وكانت هذه القربة كالنبع الذي لا ينضب، حيث كان يسقي منها ليس فقط البشر، بل جميع حيوانات القافلة ولمدة 40 يوماً⁽²⁶⁾.

وروايات أخرى عن فيضان أو عدم فيضان نهر النيل، فمنذ

